

BIBLIOTHÈQUE HOMOEOPATHIQUE,

PUBLIÉE A GENÈVE.

NOUVELLE SÉRIE.

TOME PREMIER.

PARIS,

BAILLIÈRE, LIBRAIRE, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE,
ET LONDRES, MÊME MAISON, 219 REGENT STREET.

GENÈVE,

ABRAHAM CHEBBULIEZ, LIBRAIRE.



GENÈVE. -
Rue du
1. 151111
171 1111

Prospectus.

En voyant succomber à leurs fatigues nos collaborateurs de près et de loin, en explorant nos propres forces incapables de résister à la double fatigue de répondre, tout le jour, à ceux qui cherchent remède à leurs maux,—et une grande partie de la nuit aux confrères nouvellement éclairés par la lumière de l'homœopathie, auxquels travaux la rédaction additionnelle d'un journal devenait pour nous le rocher de Sisyphe, nous avons senti notre courage faiblir; nous avons reculé devant la continuité de cette tâche, qui ne nous offrait pas à un point suffisant le *pretium operæ*; nous avons eu l'intention et le désir de terminer l'existence de la *Bibliothèque homœopathique* à son 8^e volume.

Regardant et cherchant autour et près de nous, nous n'y trouvions pas les éléments d'une collaboration utile : connaissance des

langues étrangères, correspondance scientifique étendue, habitude de la rédaction, aptitude à écrire, désir de répandre la science qu'on regarde comme véritable, sacrifice de son repos pour l'instruction de ses confrères, toutes qualités indépendantes de l'art de guérir.

Nous avons donc annoncé notre projet de renoncer à cette publication.

Mais des amis zélés de l'homœopathie ne nous ont pas permis d'y persister; de nombreuses lettres, des visites lointaines, des invitations redoublées sont venues à l'envi nous arracher au repos dont nous sentions le besoin, et ne nous ont laissé trêve ni relâche que nous n'eussions promis de rester fidèle à la tâche.

Nous continuerons donc notre œuvre d'instruction et de propagation; nous entretenons une correspondance étendue entre des pays lointains; nous ferons même de nouveaux voyages pour aller à la source de la lumière scientifique, et en rapporter quelques rayons. Mais seul nous ne suffirions pas à la besogne; nous avons donc reçu la promesse de nouveaux collaborateurs qui voudront bien consacrer leur temps et leurs veilles à la

confection et la rédaction de la *Bibliothèque homœopathique* ; et comme d'ors et déjà les faits de guérison sont plus que suffisamment connus et avérés, nous modifierons notre plan, qui jusqu'à ce jour avait été restreint à la pratique, et nous admettrons des articles dogmatiques dans lesquels on cherchera à démontrer la supériorité scientifique et théorique de la doctrine homœopathique par-dessus l'allopathique, l'étéropathique et toutes autres ; nous ouvrirons donc une arène où les combattants ne faudront pas, et nous ne chercherons la victoire que dans la force et la justesse des raisonnements, à l'exclusion de toute personnalité, de toute invective et de toutes trivialités injurieuses de la catégorie de celles dont particuliers et corps savants nous ont quelquefois *honorés*. Nous espérons par-là donner à notre journal un intérêt nouveau, auquel nous chercherons à rattacher tous les hommes savants et consciencieux qui ont adopté nos convictions.

Inutile d'ajouter que nous continuerons à tenir nos lecteurs au courant des recherches faites par nos savants voisins, les Allemands, soit dans les effets pathogénétiques, soit dans les résultats curatifs des remèdes, et que nous

engagerons les praticiens d'Italie et d'Angleterre à nous faire part des produits de leurs travaux.

Le développement de notre cadre exigera l'extension de nos cahiers; chacun d'eux sera désormais composé de *cinq feuilles*, et le prix de l'abonnement sera porté à 20 francs, port non compris; l'année commencera avec le *mois* dont notre premier cahier portera le nom.

Les huit volumes qui ont déjà paru formeront un ouvrage séparé et complet dont on pourra faire l'acquisition sans lacune.

Les volumes à paraître formeront la *seconde série*; il y en aura deux par année.

Le signataire de la présente annonce pourra être considéré comme principal Rédacteur; le D^r CROSERIO, à Paris, a bien voulu lui offrir ses services obligeants pour la capitale.

Genève, 12 juillet 1837.

CH.-G. PESCHIER, D^r,

Membre de plusieurs Sociétés savantes de l'un et de l'autre continent.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME PREMIER.

	Pages.
PRÉFACE.	1
Observations sur les actions primitive et curative de quel- ques médicaments, par le D ^r CROSERIO.	1
Des dénominations, par le D ^r PESCHIER.	44
Promenade d'un aliopathe à côté de l'homœopathie, par Z.	51
Correspondance et observations du D ^r DUPLAT.	57, 301
Lettre à une dame sur la nécessité de la médecine, par le D ^r PERRUSSEL.	63
Observations pratiques, par le D ^r BIGINELLI.	77, 141
— — par le D ^r MALAISE.	120, 178
— — par le D ^r LIEBBECK.	227
— — par le D ^r GROSS.	356
Les <i>Maladies chroniques</i> , par HAHNEMANN, extrait par le D ^r CROSERIO.	96
Réponse du D ^r CROSERIO.	128
Société des médecins homœopathes du nord, et commu- nication du D ^r MÜHLENBEIN.	169
CRITIQUE. — Bulletin de l'Académie Royale de Médecine.	152
	220, 319
Matériaux pour la pharmacodynamique, par le D ^r HEICH- ELHEIM.	185, 205, 269, 333
Lettre sur l'homœopathie appliquée au choléra, par le D ^r CHARGÉ, de Marseille.	192
L'homœopathie à Marseille, par le D ^r SOLLIER.	235
Choléra de Marseille, par le D ^r RAMPAL.	241
Quelques jours à Paris, par le D ^r DESSAIX.	253

	Pages.
Le choléra à Magdebourg et à Berlin.	283
Expériences avec le <i>houblon</i> , par le D ^r BETHMANN.	292
Première visite d'un docteur homœopathe, par le D ^r DUTCH.	304
Notes diverses sur quelques médicaments encore peu connus ou observés, par le D ^r PESCHIER.	344
Médecine vétérinaire.	130
Société homœopathique lémanienne.	365
Inauguration d'une couronne sur le buste de HAHNEMANN.	381
ANNONCES. — <i>A popular view of homœopathy</i> , by Rév. Th. EVEREST.	74
<i>Repertorium für die homœopathische Praxis</i> , par le D ^r RUOFF.	201
<i>Sui preservativi omiopatici del colera indiano</i> , par le D ^r ROMANI.	202
<i>Clinique homœopathique</i> , par le D ^r MALAISE.	366
<i>Manuel de médecine vétérinaire homœopathique</i> , et <i>Conseils d'un médecin homœopathe</i>	324
<i>Avviso al popolo, sul trattamento omiopatico del cholera</i> , par Ant. de BLASI.	336
<i>Archives de la médecine homœopathique</i>	375
MÉLANGES.	138, 377
Souscription pour la clinique homœopathique de Leipzig.	283
Statistique homœopathique de l'Italie.	332

ERRATA.

Page	101,	ligne	19,	confirmés,	<i>lisez</i>	conseillés.
"	107,	"	22,	vie,	—	voie.
"	108,	"	22,	domination,	—	diminution.
"	119,	"	2,	qu'il,	—	qui.

PRÉFACE.

Lorsqu'en 1832 nous fondâmes la BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE, il n'existait encore en langue française que l'*Examen* du D^r Bigel. La théorie et la pratique nous ayant fait reconnaître la prééminence de la doctrine de HAHNEMANN, nous regardâmes comme de notre devoir de faire savoir à toute une grande nation qui l'ignorait encore ce qu'était une méthode de traiter les maladies et de guérir les malades, qui n'avait de commun avec les méthodes connues jusqu'à ce jour que le mot de MÉDECINE. Montrer et aux valides et aux malades un ensemble de moyens curatifs qui faisaient abstraction des tortures de la chirurgie, des nausées de la droguerie et des langueurs de la diète stricte, nous parut une œuvre de philanthropie digne de l'attention des gens sensés. Pour convaincre les autres de la légitimité de notre conversion, pour les persuader de la bonté de notre œuvre et les encourager à suivre nos traces, nous crûmes alors ne devoir recourir qu'à l'exposition des faits, les regardant comme des arguments plus sévères qu'aucune catégorie de raisonnements.

Voilà pourquoi la *première série* contient en *observations pratiques* une proportion considérable sur la totalité; nous avons cru devoir poser une base solide, inébranlable, avant de nous livrer à la discussion; nous avons muni notre position stratégique de la circonvallation de l'expérience, avant de nous livrer à l'attaque, soit légère, soit sérieuse, de l'ancienne forteresse allopathique. En adoptant un genre uniforme, nous y avons perdu en légèreté, en agréments; nous avons peut-être lassé la patience, provoqué l'ennui des lecteurs; nous avons

❦

travaillé contre notre intérêt de *rédacteurs*, et nous nous sommes fait un sort peu capable d'exciter la jalousie.

La chose avant la phrase, la guérison avant son explication, la médecine avant le médecin, tel a été notre plan, tel a été notre but.

Sans pouvoir nous flatter d'avoir complètement atteint ce but, personne ne pourra nous refuser d'avoir contribué à étendre et à affermir l'empire de l'homœopathie dans tout le sol gallican; et ce n'est pas sans une douce et honorable satisfaction que nous reportons nos regards sur une foule de victimes arrachées soit à une mort plus ou moins cruelle, soit aux tourments de la médecine-droguiste.

Diverses circonstances ont amené une suspension dans nos travaux; avant de les reprendre nous avons jeté un coup-d'œil sur le passé et sur l'avenir. Dans le passé nous avons vu la masse de quolibets, d'ironie, d'injures même dont notre doctrine et ses adhérents ont été l'objet, comme si les injures et le ridicule avaient jamais prouvé pour ou contre. Dans l'avenir nous avons entrevu une lutte sérieuse entre deux partis dont l'un a la bonne trempe de ses armes pour contre-poids au nombre de ses adversaires. Cette lutte, nous nous proposons de la soutenir, parce que nous croyons être sûrs de la victoire; mais nous changerons de rôle; jusqu'à ce jour assaillis et appelés à nous défendre, nous allons devenir agresseurs; et grâce à l'école, ce ne sera pas par l'étendue que le front de l'ennemi nous manquera.

Cette *nouvelle série* donc va ouvrir la lice à une dispute médicale serrée autant que loyale; partout où dans la théorie et la pratique allopathiques nous croirons entrevoir un défaut, nous le signalerons, et pour en relever l'énormité aucun style ne sera par nous dédaigné; nous serons gais et plaisants, si telle est notre humeur, sérieux, si le sujet le comporte, vifs

et mordants, si l'occasion nous en est offerte; nous fouillerons dans les grands ouvrages si nous en avons le temps; nous effeuillerons les livres de moyenne étendue, nous ne mépriserons pas même les brochures; partout où nous trouverons à mordre, partout où se présentera l'occasion de rendre en détail les apostrophes que nous avons reçues en masse, par l'ACADÉMIE ou par les corps enseignants, nous saisirons l'occasion aux cheveux et nous la festoierons. Dans ces combats, nous n'aurons en vue que la méthode, et notre attaque ne sera dirigée contre les individus que comme sectateurs ou propagateurs de telle doctrine; les idées, voilà le rempart contre lequel nous dresserons nos échelles; les hommes, les auteurs, ne seront pour nous que les drapeaux, les guidons de ces idées.

Cependant nous ne quitterons point le champ de l'observation, et la pratique conservera une large part dans nos cahiers, qu'elle soit nationale ou tirée de l'étranger.

Quant à la *pathogénésie*, nous continuerons à donner à nos lecteurs celle des substances nouvelles, ou le complément de celles qu'ils connaissent déjà. Et comme le vœu nous a été manifesté par plusieurs lecteurs de les mettre à même de faire relier à part la section des *symptômes*, nous adopterons pour ceux-ci une pagination séparée, et nous les publierons toujours en une ou deux feuilles à la fois, sans nous attacher à donner la totalité ou d'un article, ou de la pathogénésie d'une substance.

Quoique par une bienveillance dont nous sentons tout le prix nous ayons vu grossir le nombre de nos collaborateurs, nous ne craignons pas de demander à tous nos adhérents, sans exception, qu'ils nous fassent parvenir le fruit de leurs élucubrations, de leurs observations, de leurs expériences; ce n'est que d'un abondant foyer que nous pouvons espérer de voir sortir une lumière éclatante. Dans la discussion même,

nous accepterons toute thèse bien soutenue , nous réservant néanmoins le droit de rédacteurs , savoir d'ajouter des notes partout où le sujet nous en fournira l'occasion ou la matière.

En jetant sur la composition de cet ouvrage périodique une plus grande variété de style et de sujets , nous espérons fixer les regards de tous les homœopathes médecins ou laïques , et attirer l'attention des hommes instruits , curieux de la marche des sciences.

Nous continuerons à inscrire les résultats de l'homœopathie vétérinaire , cette branche de l'art de guérir nous paraissant destinée à fournir des données aussi certaines et aussi précieuses que la médecine homœopathique appliquée à l'homme.

Pour la rédaction :

Ch.-G. PESCHIER, Dr.



BIBLIOTHÈQUE**HOMOEOPATHIQUE.**

OBSERVATIONS SUR LES ACTIONS PRIMITIVE ET CURATIVE DE QUELQUES MÉDICAMENTS,

Tirées de la pratique du Dr CROSERIO, médecin de l'Ambassade de Sardaigne à Paris, etc.

Des injures grossières, insérées dans un ouvrage périodique en réponse à un article de critique très-moderé, m'avaient fait prendre la détermination de me retirer entièrement de ces sortes de publications ; l'exercice de l'homœopathie est hérissé d'assez de difficultés par lui-même, sans que l'homœopathe doive encore exposer volontairement sa tranquillité dans le but d'en propager les principes. Certains écrits périodiques accueillant les personnalités les plus grossières, sans égard soit pour eux-mêmes, soit pour la science qu'ils représentent, je pensais qu'un homme qui se respecte ne devait ni ne pouvait prendre part à de telles luttes ; mais l'espèce d'engourdissement qui paraît depuis quelque temps s'être emparé des partisans de l'homœopathie en France et semble marquer un temps d'arrêt dans le zèle propagateur de la

science, menacer même l'existence de ses organes les plus estimés, m'a fait penser qu'il était urgent que les amis de la science réunissent tous leurs efforts pour conjurer ce fatal événement. Ces considérations, aussi bien que l'amitié et l'estime que je porte au rédacteur principal de ce journal, m'ont fait mettre de côté les inconvénients que je pourrais éprouver individuellement et m'unir à ceux qui sont disposés à faire répandre un recueil qui a eu la plus grande part à la propagation de l'homœopathie en France.

L'article qui suit est extrait de quelques pages de mon journal.

ACONITUM NAPELLUM.

Mlle *** , âgée de 15 ans, blonde, très-nerveuse, non encore réglée, vint me consulter, dans le mois de décembre dernier, pour un mal de dents qui me parut répondre aux symptômes de l'*aconit*; battements dans la mâchoire, rougeur du visage et chaleur générale qui, ainsi que l'âge du sujet, me déterminèrent à lui donner une poudre contenant *aconit* x/o pour mettre dans un verre d'eau, en prendre tous les quarts d'heure une cuillerée à café jusqu'à ce que la douleur se calmât, et éloigner ensuite les prises à mesure que les accidents cesseraient. Une demi-heure après la première cuillerée à café, survinrent brûlement à l'estomac et le haut du ventre, puis fourmillement dans tout le côté de la face, ainsi que dans les extrémités supérieure et inférieure du côté droit, faiblesse, engourdissement de ces membres et

de la mâchoire. Ces malaises alarmèrent beaucoup les parents de la jeune personne, qui me firent prier de venir la voir ; je ne pus m'y rendre que trois heures après ; ils avaient suspendu le médicament ; les accidents s'étaient entièrement dissipés pendant un sommeil calme d'une heure que la malade venait d'avoir lorsqu'ils diminuaient déjà ; le mal de dents et les symptômes qui l'accompagnaient avaient cessé quelques minutes après l'ingestion du médicament ; les parents n'ont pas examiné l'état du pouls pendant la présence des accidents.

A mon arrivée, la jeune personne était pâle, abattue et avait une légère moiteur. Ces phénomènes, que cette demoiselle n'avait jamais éprouvés, et qu'aucune autre circonstance plausible ne pouvait avoir occasionnés, puisqu'il y avait quatre heures qu'elle avait bu du lait, son déjeuner habituel, lorsqu'elle prit le médicament, je crus devoir les attribuer aux effets primitifs de l'*aconit* ; j'aurais bien voulu faire continuer le médicament pour en expérimenter l'action subséquente, mais la jeune malade et les parents effrayés s'y refusèrent entièrement ; j'appris plus tard que cette jeune fille était excessivement sensible et impressionnable par l'action des puissances médicamenteuses ; l'odeur de la rose la faisait se trouver mal, et celle de la violette lui donnait un étouffement à lui faire perdre la respiration.

Cette observation confirme bien le conseil donné par le judicieux HARTMANN (*Über die Anwendung der homöopathischen Arzneien*) d'employer l'*aconit*

dans certaines paralysies lorsque les symptômes caractéristiques de ce médicament se trouvent réunis.

ACIDUM PHOSPHORICUM.

Spermatorrhée.

M. N., étudiant en droit, âgé de 19 ans, yeux et cheveux noirs, grêle, pâle et faible, avait abusé de la masturbation dans son enfance. Depuis trois à quatre ans, s'étant beaucoup appliqué aux études, il avait été atteint de maux de tête habituels, auxquels s'étaient joints un abattement général et une inaptitude au travail; toutes les fois qu'il allait à la selle, il avait un écoulement de sperme avec sensation de volupté assez marquée. Après avoir été traité inutilement pendant plus d'un an par la médecine physiologique, avant de mettre fin à sa vie comme il y était disposé par sa mélancolie, il voulut encore essayer de l'homœopathie et se présenta à moi, le 12 juin 1836.

Les symptômes principaux étaient : Embarras de tête constant, mais surtout le matin, et après les évacuations de sperme ;

Perte de mémoire ;

Inaptitude au travail, paresse, absence de désirs, indifférence à tout ce qui l'entoure, excepté sur son état auquel il pense sans cesse ;

Tristesse : cependant la société l'égaie ;

Désir de la mort et propension au suicide ;

Il désespère de guérir ;

Douleurs de tête habituelles au front au-dessus des

yeux, qui l'empêchent de s'occuper, mais que l'air et la distraction soulagent ;

Visage pâle, défait ;

Faim : fréquemment il sent besoin de la nourriture comme par un épuisement ;

Digestion lente ;

Constipation habituelle ;

Selles dures, difficiles ;

Quelquefois diarrhée d'un jour.

Ecoulement de sperme en allant à la selle, suivi d'abattement général ;

Pollutions nocturnes ;

Un peu de toux sèche comme par un chatouillement au larynx ;

Palpitations ;

Sommeil agité par des rêves ;

Le matin il a de la peine à quitter le lit.

L'abus de la masturbation, les travaux de cabinet, comme causes éloignées, et le phénomène de la *perte du sperme pendant les selles* me déterminèrent pour *acid. phosph.* (1). Je lui donnai 11/000, trois doses pour prendre à cinq jours d'intervalle, en lui prescrivant le régime convenable d'après les principes de la doctrine homœopathique, je lui recommandai

(1) Je ne trouve pas ce symptôme nominativement exposé dans la *Matière médicale pure* ; mais j'y lis :

255. Emission de semence pendant la nuit, sans érection.

575. Rêves lascifs, avec éjaculation.

Les symptômes de la tête et du corps, par rencontre, s'y lisent exactement. (*N. du R.*)

surtout l'exercice au grand air, à pied, sans cependant le pousser jusqu'à la fatigue.

Lorsqu'il revint, quinze jours après, la santé était beaucoup améliorée, ses selles étaient devenues régulières, et le phénomène de la perte du sperme pendant leur évacuation avait entièrement cessé; il n'avait pas eu de pollutions nocturnes depuis huit jours; son esprit et sa mémoire ainsi que son humeur étaient en bien meilleur état.

Je le laissai sans médicament jusqu'au 10 de juillet, où l'amélioration sembla s'arrêter. Deux doses *sulf.* x/000, de huit en huit jours, et, quinze jours plus tard, une dose *sepia* x/000, amenèrent la guérison complète. Ce jeune homme, rendu à sa gaieté naturelle, reprit assez d'embonpoint, et put se livrer au travail nécessaire pour se préparer à ses examens; une vie régulière et un régime convenable ont empêché toute rechute jusqu'à ce jour.

L'action de l'*acide phosphorique* sur les organes génitaux a été si sensible dans ce cas, qu'on ne peut pas se refuser à attribuer à ce médicament la cessation de l'*écoulement du sperme* pendant les selles, et la principale part dans la guérison du malade.

ARNICA.

La spécificité de ce médicament dans les maladies produites par les violences mécaniques compte en sa faveur autant de preuves que de cas dans lesquels il a été expérimenté. L'indifférence que les médecins de l'ancienne école, et surtout les chirurgiens, conser-

vent à l'égard de cette plante, qui pourrait si bien être utilisée dans les opérations chirurgicales, est une preuve que les vérités les plus palpables, les plus évidentes sont repoussées quand elles contrarient les idées systématiques fortement enracinées. Rapporter un plus grand nombre de cas que ceux déjà connus offrant les effets prompts et réellement palpables de cette plante dans les blessures de différente nature, tant sur l'espèce humaine que sur les animaux domestiques, n'ouvrirait pas les yeux de ceux qui ne veulent pas voir, et n'apprendrait rien aux personnes qui ont suivi ou pratiqué quelque temps l'homœopathie.

Je ferai seulement remarquer que dans les cas graves de contusion ou d'entorse, la friction faite avec la teinture pure d'*arnica* en accélère beaucoup les effets et en assure les résultats; on emploie, matin et soir, une cuillerée à café de teinture pure en friction légère sur la partie lésée : ce moyen a produit en trois jours la résolution complète d'une contusion énorme de l'articulation de l'épaule d'un cheval, après une chute sur le pavé; quelques instants après qu'il eut été relevé, l'épaule devint enflée, l'extrémité roide et très-douloureuse en ployant le membre : l'animal ne pouvait plus s'appuyer dessus. Un maréchal, très-expert et consciencieux, conseilla de suite une forte saignée et deux sétons à l'épaule, etc., en pronostiquant les suites les plus dangereuses. On se contenta de frictionner le membre avec de la teinture d'*arnica* pure deux fois par jour, de la manière indiquée, et de faire prendre une goutte de la 30^e atté-

nuation sur un morceau de sucre tous les soirs. Le premier jour, on tint le cheval à la paille (parce que le membre était très-chaud, ainsi que les oreilles et les naseaux); le lendemain, on lui donna demi-ration d'avoine; le troisième jour, ration entière; le quatrième, il reprit son service sans boiter: on s'abstint de lui donner du foin encore pendant cinq jours, quoique l'animal n'offrît plus aucun signe de souffrance.

Une contusion de la corne du pied de devant d'un cheval fut produite par la roue d'une grosse voiture lourdement chargée, sous laquelle le sabot se trouva pris; lorsqu'il fut retiré, le pied saignait par la fourchette, par le talon et par le bord antérieur et supérieur du sabot; quatre jours après, le cheval faisait son service: seulement l'ongle, affaibli et brisé par la contusion, laissa le pied sensible aux pavés pendant six mois; on fut obligé de ferrer à planche pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'un ongle sain eût remplacé celui qui avait été altéré: aucun autre moyen n'a été employé dans ces deux cas graves, ni bains, ni émollients, ni cataplasmes, etc. etc. Que diront les adversaires de l'homœopathie, qui en rapportent les beaux effets à la seule imagination du malade?

Ce puissant médicament est utile aussi dans un grand nombre de cas de maladies de nature purement dynamique, surtout lorsqu'il s'agit d'exciter l'action des vaisseaux absorbants.

Un enfant de six mois, atteint d'hydrocéphale

chronique congéniale, avait le crâne triple de son volume régulier; les sutures étaient écartées de plus d'un travers de doigt; la fontanelle antérieure avait plus de deux pouces de diamètre; la peau était luisante, et sans aucune espèce de poils; le visage exprimait la douleur; l'enfant criait continuellement, jour et nuit, avec une colère excessive; il rejetait le lait et toutes les boissons; il avait depuis plusieurs jours du dévoiement, et malgré cet état fâcheux du système cérébral, l'enfant avait de l'intelligence, et souriait lorsqu'on cherchait à l'amuser.

Pour calmer un peu cette irritation morale et la diarrhée, je fis prendre *chamomilla* x/000 dans un verre d'eau, par cuillère à café, toutes les heures; le lendemain, je donnai *arnica* iv/000, à répéter tous les cinq jours.

Après huit jours, l'enfant avait un très-bon sommeil la nuit, et le jour il était tranquille; il ne vomissait plus, et commençait à prendre quelques cuillerées de potage; la tête paraissait moins grosse: elle était évidemment moins luisante. On continua ce médicament pendant un mois; à cette époque l'enfant était gai, et ne donnait plus aucun signe de malaise, quoique la tête restât plus grosse que dans l'état normal. La mère (qui est une femme du peuple, très-malheureuse), le jugeant guéri, ne voulut pas absolument continuer des médicaments qu'elle ne croyait plus nécessaires.

M. ***, cocher, souffrait d'un gonflement^s de la face, énorme, que les sangsues et les cataplasmes

n'avaient fait qu'augmenter. Le 23 mars 1835, à ma visite, le matin de bonne heure, toute la face était enflée, d'un rouge foncé, et luisante; le nez, la lèvre supérieure et la joue droite étaient le plus enflés; le malade ressentait des battements dans ces parties comme par un abcès (1). Ce symptôme me détermina pour l'*arnica*, dont je lui plaçai de suite $\text{iv}/000$ sur la langue de la manière qu'il me fut possible, et lui prescrivis bouillon de bœuf pour nourriture, et eau sucrée pour boisson.

Une heure après, il eut une exaspération sensible du gonflement et de la douleur; mais deux heures après la prise, il souffrait déjà moins: l'amélioration a été si rapide ensuite, surtout pendant la nuit, que le lendemain il put reprendre son service.

Une dame de 70 ans, après avoir été débarrassée de la fièvre et des autres symptômes d'une péripneumonie par les médicaments homœopathiques convenables, conservait, le sixième jour, un point de côté assez vif qui l'empêchait de se remuer dans son lit et de tousser, sans autre symptôme remarquable: une dose *arnica* $\text{x}/0$ fit dissiper le point en moins de 24 heures, et la convalescence fut ensuite franche et durable.

Un gonflement du testicule, causé par un effort en voulant soulever un poids, avec douleur et tension du cordon spermatique, a cédé, en cinq jours,

(1) Ces symptômes sont effectivement ceux de l'*arnica*; v. *Mat. méd. pure.* (N. du R.)

à l'action d'*arnica* IV/000 , dans une tasse d'eau , une cuillerée à café toutes les deux heures. Dès le second jour du traitement, les douleurs avaient cessé; le huitième jour, il ne restait plus qu'un gonflement de l'épididyme, qui fut dissipé par trois doses *aurum* x/00, une tous les trois jours. Ici c'est la nature de la cause occasionnelle qui a déterminé le choix du médicament, et probablement produit un succès aussi prompt (1).

AGNUS CUSTUS.

Gonflement de la rate par l'abus du sulfate de kinine.

Mme. Joseph, âgée de 44 ans, se présenta à ma clinique le 31 août 1836; son ventre était si volumineux, qu'un confrère, qui ne l'avait examinée que superficiellement, crut avoir à faire à une hydropisie enkistée de l'ovaire, et me l'adressa sous cette indication; l'ayant placée sur un lit, je reconnus une tumeur du volume de la tête d'un adulte, globulaire, ayant à peu près la forme d'une rate très-volumi-

(1) J'ai un reproche sérieux à faire aux homœopathes praticiens et à moi-même : c'est d'avoir beaucoup trop borné et circonscrit l'usage de l'*arnica*; il semble, en vérité, que cette substance ne soit utile que dans les cas de contusion;.... et cependant à lire le nombre et la variété des symptômes pathogénétiques que contient la *Mat. méd. pure*, on aurait quelque droit de considérer l'*arnica* comme une panacée; j'exhorte donc fortement mes confrères à faire une étude plus approfondie et une application plus fréquente de ce précieux remède. (N. du R.)

neuse, occupant le côté gauche du ventre, qu'elle distendait comme le ventre d'une femme grosse de sept mois; le ventre était sensible à la pression; langue blanche; bouche amère; appétit modéré; peu de soif; après les repas, le ventre se gonfle; beaucoup de vents; selles dures; urines rouges et épaisses, rares douleurs dans le bas-ventre et les reins en urinant; les règles durent de dix à dix-huit jours, précédées de maux de tête, de vertiges, d'obscurcissement de la vue, et accompagnées de douleurs dans le bas-ventre et les lombes; toux avec crachats de sang, et ensuite crachats muqueux abondants par quintes fortes, surtout le matin, accompagnée de palpitations et de saignement de nez; oppression en montant les escaliers; jambes très-fatiguées, qui enflent le soir; teinte jaune de la peau: elle sue très-facilement; fièvre quarte depuis six mois; les accès se composent de légers frissons vers le soir, suivis de chaleur, avec mal de tête, sans soif, un peu de délire, et se terminent par une sueur abondante; sommeil assez bon; rêves agités; tristesse: elle était naturellement très-gaie.

Les symptômes précurseurs sont des gourmes, le charbon (?), souvent des abcès aux doigts, un abcès au sein, plusieurs fois des fièvres tierces et des érysipèles à la face; elle s'est aperçue d'une tumeur dans le ventre, il y a quatre mois, à la suite de fortes doses de sulfate de quinine qu'elle avait prises pour couper la fièvre; la tumeur a augmenté successivement jusqu'à ce qu'elle ait atteint le volume actuel.

Après avoir porté un pronostic très-défavorable de cette maladie, je donnai *agnus castus* x/000 trois doses à prendre à cinq jours d'intervalle. [La tumeur de la rate fut le principal motif qui fit pencher mon choix sur ce médicament plutôt que sur *arsenic*] (1).

Le 14 septembre, les règles sont venues sans douleurs, et assez abondantes; le ventre est moins gros, moins dur et moins douloureux; la fièvre ne se montre plus que par des sueurs; selles abondantes et régulières: *agnus castus* x/000.

Le 21, la tumeur a diminué de moitié; il n'y a plus de fièvre; le teint est clair.

On continue ce médicament tous les huit jours, jusqu'au 11 octobre, où la tumeur de la rate est entièrement dissipée.

(Les essais d'*agnus castus* contre l'impuissance n'ont pas répondu à ce qu'en disent les auteurs: l'amélioration n'a toujours été que passagère.)

BELLADONNA.

Etourdissement avec saignement de nez.

Un jeune Savoyard, robuste, blond, à teint rosé, frotteur de profession, était affecté d'une inflammation chronique des paupières, avec photophobie,

(1) J'engage l'auteur de cet article à faire publiquement connaître où il a pris les symptômes pathogénétiques qui lui ont fait choisir *agnus castus* pour spécifique de la splénite chronique; je n'ai pas su les trouver.

Au reste, la pathogénésie entière du *Vitex* n'a pas encore été

pour laquelle *sulph.*, *calcareæ*, *mercur.*, avaient fait très-peu de chose ; après ce dernier médicament , je lui donnai *belladonna* x/000 dans une cuillerée d'eau le matin. Trois heures après , en montant des escaliers , il fut atteint *d'un fort vertige*, qui l'obligea à se tenir à la rampe pour ne pas tomber ; en même temps il lui *partit un torrent de sang du nez* : il en perdit dix à douze onces. Le quatrième jour , l'inflammation des paupières était beaucoup mieux , et deux autres doses , répétées de cinq en cinq jours , amenèrent la guérison. Les expériences pures de HAHNEMANN nous montrent suffisamment la vertu qu'a ce médicament de produire des hémorrhagies nasales ; le scepticisme des dissidents des bords du Rhin , relativement à l'action des doses minimales , nous a engagé à publier ce fait , où une si petite dose de médicament a produit un effet si fort sur un sujet robuste et jeune : ce fait offre d'ailleurs la particularité des vertiges avec l'hémorrhagie nasale.

PROSOPALGIE FACIALE.

La *belladonna* a une grande affinité avec le système nerveux , et surtout ses rameaux de la face : chez les femmes , il est bien rare qu'elle ne soit pas de quelque utilité dans les névralgies faciales (*prosopalgies*) ; souvent même elle suffit seule pour la guérison radicale.

traduite et publiée en français ; il n'existe en cette langue que ce que contient le compendium de JAHR, livre commode , mais que le praticien doit considérer comme insuffisant. En conséquence , je vais m'occuper de cette traduction. (N. du R.)

Milady ***, âgée de 24 ans, blonde, yeux bleus, teint clair, peau très-fine, très-impressionnable, abondamment réglée, souffrait depuis plusieurs mois d'une névralgie faciale; les accès, commençant à trois heures de l'après-midi, et finissant à minuit, consistaient dans des élancements, comme si une lance, du devant de la tempe, traversait l'orbite derrière le globe de l'œil gauche; elle n'avait pas d'autres souffrances, et pendant les intervalles libres des accès, elle était gaie et très-bien portante. *Bellad.* x/000 à prendre de suite (quatre heures avant l'accès); il n'y eut pas de changements à faire au régime, parce que cette dame vivait d'une manière très-sobre; l'accès se fit à peine sentir, à neuf heures du soir, pendant quelques minutes, et il ne reparut plus. (Elle continua, par précaution, l'usage de ce médicament tous les trois jours, pendant quinze jours). Il y a un an que la guérison a eu lieu: il n'a plus été ressenti de douleurs.

Mme. ***, blonde, yeux bleus, teint clair, carnation très-saine, humeur douce et gaie, fut atteinte d'accès de prosopalgie d'une violence insupportable. Son médecin fit appliquer des sangsues *loco dolenti*, faire des applications d'acide hydrocyanique, prendre des pilules de Mœglin, des doses énormes de sulfate de quinine, pendant un mois, qui n'eurent d'autre résultat que d'occasionner une perte qui durait encore, six semaines après, quand elle réclama mes soins. Elle se fit arracher deux dents cariées, qui répondaient à la partie douloureuse; n'éprouvant pas

de soulagement dans sa province, elle vint passer quinze jours dans la capitale, auprès des grandes notabilités médicales (les docteurs Marj., Andr. f.), qui se contentèrent de confirmer le traitement antérieur, et appuyèrent surtout sur la diète, ou du moins sur l'abstinence absolue de la viande et du pain, sur l'application des sangsues localement et l'administration du fer à hautes doses. Enfin, voyant ses souffrances plutôt augmenter, et que les soins conseillés par les médecins ne lui avaient ôté jusque-là que son embonpoint et ses forces, elle se décida, après quatre mois de souffrances, à avoir recours à l'homœopathie; elle me fit écrire, le 15 mai dernier, en me faisant le récit ci-dessus, sans autres éclaircissements sur la nature, le siège des souffrances et l'état général. Comme la constitution devait être imprégnée de médicaments, je pensai qu'il serait convenable de laisser quelques jours la malade se reposer. En attendant que l'on me fournît un tableau plus complet de la maladie, je lui conseillai de tâcher de se nourrir par des bouillons de viande, et successivement des potages au pain et de la viande rôtie, si l'estomac pouvait le supporter. Courrier par courrier, je reçus la prière de me rendre au plus tôt près d'elle. Ses accès étaient si forts, qu'elle craignait de ne pas bien les exprimer et de m'induire en erreur. La circonstance que la maladie se manifestait par accès, l'âge, le sexe, la constitution de la malade et l'hémorrhagie utérine, me décidèrent à envoyer une dose de *belladonna* x/000 pour mettre dans un verre d'eau, et en faire

prendre une cuillerée à café toutes les cinq ou dix minutes, jusqu'à ce que les douleurs fussent diminuées, et le surlendemain matin je partis pour me rendre auprès d'elle ; j'y arrivai à une heure : c'était l'époque du jour où les douleurs étaient ordinairement le plus violentes ; elle avait commencé le médicament la veille à six heures du soir ; les douleurs étaient déjà beaucoup moins fortes, et les crises moins longues. La malade était pleine d'espérance : la nourriture qu'elle avait prise depuis quelques jours avait relevé ses forces, et *aussitôt après avoir pris la seconde cuillerée du médicament, elle sentit la violence de ses douleurs diminuer.* Je complétais alors le tableau de la maladie, dont les principaux traits étaient :

Les douleurs commencent le matin à six heures, et durent jusqu'à neuf heures du soir ;

Elles ont lieu par petites crises excessivement violentes qui arrachent des cris ;

Elles occupent tout le côté droit de la face, depuis derrière l'angle de la mâchoire inférieure jusqu'à la tempe, et tout le côté de la tête : c'est comme des fils qu'on tirerait avec une violence excessive. Un léger attouchement et les mouvements des mâchoires en parlant, mangeant ou buvant, les réveillent ;

Une forte pression les soulage aussi ;

Visage coloré pendant les crises ,

Et pâle dans les intervalles ;

L'appétit est bon, peu de soif ;

Constipation ;

Les règles continuent depuis six semaines : avant, elle les avait pendant huit jours régulièrement, et fort ;

Humeur douce et gaie ; pendant les crises , impatience.

Puisqu'il y avait amélioration , je fis continuer la *bellad.* de la même manière jusqu'à nouvel ordre.

L'amélioration a toujours continué insensiblement , et quinze jours après , la malade était entièrement délivrée de ses douleurs , ainsi que de la perte utérine : elle n'a pas souffert depuis (1).

Chez le sexe masculin , *nux. v.* offre plus généralement le caractère d'efficacité dans la prosopalgie.

CALCAREA CARBONICA.

Eruption de petites phlictènes milliaires (exema) sur le nez.

Mme. ^{***}, âgée de 25 ans , blonde , yeux bleus , très-impressionnable , faible et délicate , sujette à des fleurs blanches depuis long-temps , réglée très-abondamment et long-temps , d'une humeur douce et timide , prit *calc. carb.* x/o, le 20 septembre 1834. Le 24, elle sentit dans la nuit un picotement et une

(1) Il n'est peut-être pas inutile de mettre ici en saillie l'exactitude des symptômes pathogénétiques de *belladonna*, sur lesquels s'est appuyé avec tant de justesse et de bonheur l'auteur de l'observation qu'on vient de lire.

159. Forte douleur de crampe à la bosse frontale, qui descend le long de la pommette jusqu'à la mâchoire inférieure.

242. Douleur dans les orbites; parfois il semble que les yeux

démangeaison sur le nez ; le matin , toute cette partie était rouge , légèrement enflée , et couverte de petits boutons milliaires remplis de limphe transparente , avec un léger prurit. Je fis respirer plusieurs fois le *camphre* dans la journée ; le lendemain , la peau du nez s'en allait en petites écailles furfuracées ; le prurit , la rougeur et les phlictènes avaient disparu (1).

CANTHARIDES.

Irritation excessive des voies urinaires.

Le colonel N., créole, mexicain, âgé de 27 ans, d'une

soient arrachés ; parfois, et pendant plus long-temps, qu'on les refoule dans la tête, à quoi se joint encore une douleur qui presse du front sur les yeux.

245. Tiraillement dans l'œil, partant du coin interne.

244. Douleur tractive au-dessous de l'œil gauche, de bas en haut.

514. En mangeant (et non *en marchant*, comme le dit la traduction française), violent élançement dans l'articulation droite de la mâchoire, jusque dans l'oreille, qui continue après la mastication, avec le caractère de vulsion.

579. Le coin droit de la bouche est tiré en dehors.

580. Un spasme tire la bouche de travers.

589. Vifs élançements au menton.

590. Sensation spasmodique du menton.

595. Elançements et tension dans la mâchoire inférieure.

598. Vifs élançements au bord inférieur du côté droit de la mâchoire.

400. Dans la mâchoire inférieure, douleur tractive, qui se dirige en dedans, et se dissipe promptement. (*Mat. méd. pure.*) (*Réd.*)

(1) On pourrait regarder cette éruption comme spontanée et

taille élevée, de construction musculaire, de larges épaules dénotant la constitution la plus forte, était atteint d'une uréthrite chronique depuis plusieurs années; l'écoulement ne fournissait que deux ou trois petites gouttes par jour, sans aucune douleur à l'urèthre; ce malade jouissait d'ailleurs d'une excellente santé et n'offrait que peu ou point d'autres symptômes remarquables, excepté une grande vivacité de caractère, s'emportant très-facilement, et très-pusillanime à l'égard des souffrances physiques. Après lui avoir administré pendant plusieurs semaines différents antipsoriques sans succès, voulant réveiller un peu l'action de la partie malade, dans l'espoir qu'ensuite les antipsoriques seraient plus efficaces, je lui donnai *canthar.* 30/0, à mettre dans un verre d'eau, pour en prendre une cuillerée à café le soir en se couchant et le matin. Il prit la première cuillerée à café à minuit, étant dans un état de santé parfaite (il y avait plus de six semaines qu'il n'avait pas vu de femme); à l'instant même, comme s'il avait avalé du feu, il fut pris d'une douleur cuisante dans l'urèthre,

indépendante de l'action de *calcareæ*, si elle ne coïncidait parfaitement avec les symptômes suivants de cette substance.

184. Fourmillement léger au côté du nez, sous la peau.

185. Prurit dans toute la face (les sept premiers jours), qui oblige à se gratter sans cesse.

186. Eruption de petits boutons non douloureux, à la face, au bout de cinq jours.

190. Eruption de nombreux boutons très-pruriteux, à la face entière (au bout de neuf jours). (*Réd.*)

comme si un fer rouge était passé depuis le col de la vessie jusqu'à l'extrémité du gland ; ces douleurs durèrent toute la nuit , avec des envies très-fréquentes d'uriner, des ténesmes et très-peu d'urine très-claire. Le lendemain matin il me fit appeler de très-bonne heure ; les souffrances n'étaient plus aussi vives, mais elles continuaient toujours ; il n'avait pas dormi de toute la nuit et était dans un état d'inquiétude excessive de cette souffrance inusitée ; je lui donnai *camphora* 3/00000 dans un verre d'eau , une cuillerée à café toutes les dix minutes ; les douleurs se calmèrent peu à peu dans la journée ; la nuit fut excellente, et le lendemain il n'avait plus de traces de son accident. La blénorrhée fut aussi emportée dans la bourrasque.

Les faits de sensibilité excessive à l'action des doses les plus minimes de certains médicaments sur des sujets très-robustes, ne sont pas rares ; ce qui rend très-difficile, ou même impossible, d'établir *à priori* la dose la plus convenable pour tel ou tel sujet , ou dans telle circonstance ; dans les cas de cette susceptibilité excessive aux souffrances primitives de l'action des doses les plus petites des médicaments, où l'olfaction même n'était pas supportée, je me suis bien trouvé de mettre un globule de l'atténuation appropriée dans un verre d'eau , de prendre une cuillerée à café de ce verre d'eau pour le mettre dans un second verre , et faire prendre une cuillerée à café de ce dernier tous les jours jusqu'à ce qu'on observe quelques effets.

Les *cantharides*, par leur affinité reconnue avec les organes urinaires, sont un spécifique assez généralement utile dans les coliques néphrétiques, c'est-à-dire des accès de douleurs très-aiguës, comme des tranchées très-profondes dans le ventre, répondant à la région des reins, que le moindre mouvement exagère, s'étendant le long de l'urèthre, quelquefois avec douleur et rétraction des testicules, urines crues pendant l'accès, déposant des graviers avant et après les accès, vents, constipation, etc.

Dans plusieurs cas semblables, ce médicament a toujours été utile; quelquefois les douleurs ont cessé au bout de dix minutes, comme par enchantement. Dans ces cas de douleurs très-aiguës, je fais toujours prendre le médicament dans un verre d'eau par cuillerée à café, à des intervalles très-rapprochées (1).

(1) Cette observation me paraît offrir un double intérêt :

1° Celui d'une très-grande réceptivité à l'égard d'une dose matériellement minime ;

2° Celui de la guérison d'une blénorrhée chronique et indolente après l'administration d'un remède qui n'est ordinairement prescrit que dans la période aiguë et douloureuse de l'uréthrite.

La très-grande susceptibilité de ce malade me rappelle le cas que je crois avoir déjà consigné, d'un homme qui après une première et une seconde dose de *copaïva*, contre une uréthrite, fut atteint d'une aliénation mentale récidivée; j'administrerai *camphora*; une troisième dose qu'avait reçu le malade ne fut pas prise, dans la crainte de voir se répéter l'accident cérébral; l'uréthrite disparut. (*Réd.*)

IGNATIA.

Le nombre de symptômes remarquables, et si bien caractérisés de l'*ignatia* sur l'anus, rapportés dans l'inappréciable *Matière médicale* de HAHNEMANN, devait nous faire présumer l'affinité spéciale de ce médicament sur cette partie, et sa spécificité pour un grand nombre de ses affections. L'expérience prouve tous les jours cette présomption ; des altérations de différente nature à l'anus, sur des personnes de sexe et d'âge divers, ont très-souvent été soulagées par ce médicament ; il a cependant une prédilection pour les constitutions, le sexe et l'âge qui approchent le plus du lymphatique nerveux.

M. N., âgé de 25 ans, est blond, très-nerveux ; la moindre douleur lui cause de la défaillance, il ne peut pas prendre un médicament quelconque liquide sans vomir ; les solutions homœopathiques même les plus faibles lui produisent cet effet. Son caractère est très-doux, timide, et approche de celui de la femme. Depuis quelques jours, il souffrait de douleurs vives à l'anus qui augmentaient beaucoup en allant à la garde-robe ; les selles étaient difficiles quoique non dures ; un globule d'*ignatia* 30^{me} sur la langue, le matin, et le régime convenable, dissipèrent ces douleurs dans la journée même.

Un petit garçon de 5 ans souffrait depuis huit jours d'une douleur continue dans l'anus, il disait sentir comme un point continuuel dans cette partie. La nuit

il ne pouvait pas tenir dans son lit, il était obligé de se promener toute la nuit; il souffrait aussi davantage quand il était assis pendant le jour et tranquille; les selles étaient dures et difficiles. Cet enfant avait toujours sommeil, parce que la douleur l'empêchait de dormir; il était d'un caractère doux et craintif. Ces souffrances l'avaient fait un peu maigrir, mais il ne présentait pas d'autres symptômes.

Je lui donnai *ignatia*, x/000 dans un verre d'eau, à prendre par cuillerée à café toutes les heures, et lui prescrivis un régime convenable. Il commença le médicament à six heures du soir; à huit heures, la douleur était entièrement dissipée; il continua ce médicament pendant huit jours en en éloignant les prises. Il y a plus de trois mois que cette indisposition est guérie, et elle n'est pas revenue.

Deux dames d'un âge différent étaient atteintes de *fissures à l'anus*; le symptôme principal et le plus incommode de cette maladie est une douleur horrible qui dure plus ou moins long-temps après avoir été à la selle; *ignatia* a dissipé ce symptôme chez toutes les deux. Pendant les premières semaines, la prise de ce médicament était suivie d'un soulagement presque instantané, mais ensuite il ne faisait plus rien.

La *fissure à l'anus* est une maladie dont la guérison par les médicaments homœopathiques a entièrement échoué dans quatre cas que j'ai eus à traiter; deux ont été guéries par des injections d'*huile de jusquiame*; sur les deux autres j'ai été obligé de pratiquer l'opération.

L'*Ignatia* est un médicament bien précieux dans les désordres produits par les chagrins d'un AMOUR CONTRARIÉ, comme l'a remarqué HAHNEMANN; j'en ai obtenu une guérison très-prompte chez deux jeunes personnes.

Chez l'une, les fonctions digestives étaient entièrement dérangées. Perte d'appétit, sensation de faiblesse, et poids à l'estomac; retard des règles, fréquentes défaillances, tristesse, pleurs, amaigrissement considérable. Malgré l'air de la campagne et les distractions, ces accidents persistaient depuis plusieurs semaines et allaient plutôt en augmentant.

La seconde malade, outre le dérangement de l'estomac, éprouvait des attaques d'hystérie assez fréquentes. *Ignatia* x/ooo, répété tous les trois jours, les a guéries toutes les deux en moins d'une semaine.

GRAPHITES.

Crampe au pied.

Mademoiselle ***, âgée de trente-six ans, rachitique, prit *graphites* x/o, en se couchant; et deux heures après elle fut saisie d'une crampe aux pieds si violente, que la plante de ses pieds se courbait entièrement, avec une douleur excessive; elle fut obligée de se lever. Cette crampe dura plus d'une demi-heure [jamais elle n'avait éprouvé un phénomène semblable] (1).

(1) Les *crampes* paraissent être l'un des symptômes le plus constant de *graphites*; on lit en effet (*Mat. chron.* 1) :

IPECACUANHA.

Apoplexie.

M^{me} N., âgée de 68 ans, très-sensible à l'action des médicaments, fut atteinte, les premiers jours de février 1837, de la grippe. Des nausées continuelles, des vomissements très-fréquents de bile, avec anxiété, et la respiration difficile avec très-peu de fièvre, me déterminèrent à lui donner *ippecacuanha* x/00000 dans un verre d'eau, une cuillerée à café toutes les dix minutes.

Dès la première cuillerée, les vomissements s'arrêtèrent ; mais après la quatrième, les symptômes simulant l'apoplexie se manifestèrent : bouche tordue, yeux retournés, tête renversée en arrière, visage pâle, bave sortant de la bouche, respiration embarrassée

581. Douleur de crampe dans le bras gauche.

593. Les doigts se rétractent, comme par une crampe.

594. Après avoir saisi un objet, les doigts restent contractés et raides.

595. Comme par un spasme crampoïde, les doigts s'entrecroisent l'un l'autre.

409. Tiraillement crampoïde dans les veines variqueuses des jambes.

415. Crampes douloureuses dans les jambes.

454. Tension dans le tendon d'Achille, au point d'empêcher de monter.

440. Crampe tout le jour, dans les mollets.

446. Tiraillement crampoïde depuis les orteils, qui sont retirés en dedans, jusqu'aux genoux. (*Réd.*)

avec râle, perte entière de connaissance. Ces accidents duraient encore lorsque j'arrivai, un quart d'heure après. Je fis dissoudre *arnica* x/o dans quatre cuillérées d'eau, et je lui en introduisis quelques gouttes dans la bouche. En peu de minutes elle était revenue à son état ordinaire. Cette dame est si sensible à l'action des remèdes, qu'elle éprouva tous les symptômes d'une cystite par un seul globule de *nux. v.* 30, lesquels se dissipèrent en quelques minutes, comme par un coup de baguette, par *camph.* 12/000.

Ces symptômes expliquent pourquoi l'*ipeca-cuanha* a été si souvent utile chez les apoplectiques; et les allopathes, qui font vomir leurs malades dans cette maladie, feraient bien mieux d'employer cette substance que le tartre stibié qui leur est si funeste.

LACHESIS TRIGON.

Tiraillement des tendons.

Un homme robuste de 28 ans, qui prenait depuis

(1) L'accident pseudo-apoplectique, je dirai plutôt spasmodique, lipothimique, que consigne ici M. Croserio, mérite d'être pris en note; il n'était pas encore explicitement inscrit parmi les effets de l'*ipécacuanha*, et il me paraît devoir être considéré comme une pure exagération des symptômes pathogénétiques de cette substance. J'attire sur ce fait l'attention des praticiens, et les prie de publier les cas qui offrent quelque rapport avec celui-ci; ce n'est que d'une nombreuse collection d'observations de ce genre qu'on pourra faire surgir une pathogénésie tant soit peu complète, supplément indispensable à ce que nous possédons de la *Matière médicale pure.* (Réd.)

trois jours *lachesis* 30/o, tous les matins, fut saisi d'une sensation de tiraillement très-douloureux dans les mains et les bras, il lui semblait que les nerfs se raccourcissaient (disait-il); il sentait un besoin de tirer ces parties, quoique la traction lui fût douloureuse; ce symptôme a duré quelques heures et s'est dissipé spontanément.

LYCOPODIUM.

Certains individus sont d'une susceptibilité si vive à l'action des médicaments homœopathiques, que, même aux fractions les plus fabuleusement minimales, ils en éprouvent des effets primitifs et désagréables, et ressentent ordinairement plus difficilement les effets curatifs (du moins selon mon expérience). M. N., âgé de 40 ans, brun, grand, gros et largement bâti, souffrait depuis plusieurs années de symptômes d'hypochondrie qui se manifestaient surtout sur l'appareil digestif et le moral. *Sulph.* x/o, dans quinze cuillerées d'eau, une chaque soir avait apporté un soulagement très-marqué les trois premiers jours (il ne fut pas nécessaire de rien changer à son régime habituel qui était sobre et nourrissant); mais dès le cinquième jour on fut obligé de le suspendre par suite de malaise à la tête, de l'augmentation de ceux de l'estomac, de selles diarrhéiques, etc. Après quelques médicaments intermédiaires, qui tous produisirent des effets primitifs sensibles, sans soulagement durable des souffrances, je lui donnai *lycopodium* 30/o dans 200 gouttes d'eau et d'eau-de-

vie, une goutte tous les jours ; après la seconde dose, il lui survint du trouble dans la tête, pâleur du visage, traits tirés et défauts, faim excessive, *un bouton sur l'aile gauche du nez*, et un autre *à la face interne de l'avant-bras gauche*, bouche mauvaise, tristesse. Ces boutons causaient de la démangeaison et du picotement ; ils devinrent gros et remplis de suppuration comme des gros boutons de petite-vérole ; celui du nez causa un gonflement dans cette partie et à la lèvre supérieure, qui retint plusieurs jours le malade à la chambre [cet homme n'avait jamais eu de boutons dans sa vie] (1).

Le *lycopode* a produit sur mes yeux un phénomène d'éblouissement bien remarquable (2). Il y a trois ans, j'avais pris deux fois, à huit jours d'intervalle, *lycopode* 30/0 ; trois jours après la seconde dose, à onze heures du matin, en sortant d'une maison, je me trouvai tellement ébloui que je fus obligé de fermer les yeux ; malgré cela tout était feu et éblouissant devant eux ; c'était comme des rayons de feu qui partaient d'un centre et rayonnaient de manière à m'empêcher

(1) MAL. CHRON. *Lycop.* 75, 76, 77, 587, 619, 620, 621 (Réd.)

(2) *Lycopode*, 449. La lumière du soir aveugle le sujet, qui ne peut ensuite rien distinguer.

421. En se mettant au lit, lueurs passagères devant les yeux.

422. Après la sieste, une sorte de gaze et des lueurs passagères devant les yeux.

423. Tremblement et vacillation dans l'œil devant les yeux.

(Mat. chron.)

Ces citations et nombre d'autres pourront paraître oiseuses

absolument de voir ; je me fis conduire chez moi et m'y tins tranquille dans un demi-jour ; une heure après, ce phénomène qui m'avait tant effrayé pour la conservation de ma vue se dissipa entièrement ; je n'avais jamais éprouvé quelque chose de semblable , ni jamais je n'en éprouvai par la suite.

MAGNESIA.

Mme. N., ayant pris une cuillerée à café de *magnésie calcinée*, par le conseil de son médecin allopathique, pour remédier à une constipation habituelle, fut saisie, deux heures après, de coliques d'estomac et de ventre, d'évacuations, par haut et par bas, si violentes, qu'elles simulaient une attaque de choléra ; l'analogie avec cette maladie était encore augmentée par la nature des matières évacuées, qui

aux homœopathes purs ou diligents qui ne cessent de feuilleter les ouvrages du MAÎTRE, et ne se permettent jamais la prescription ou l'administration d'un remède avant d'en avoir consulté tous les symptômes ; aussi n'est-ce pas pour eux qu'elles sont ici cotées.

Mais il n'est pas absolument impossible que ces pages ne soient lues par quelques allopathes ; et comme cette catégorie de médecins est extrêmement disposée à nier la relation de cause à effet entre les médicaments et les symptômes que nous leur rapportons, il m'a toujours paru intéressant, important même, de démontrer que ces symptômes nouveaux pouvaient être prévus, puisqu'ils avaient été expérimentés et enregistrés ; il ne faut pas moins qu'une opiniâtreté bien voisine de la mauvaise foi pour attribuer *toujours* au hasard des phénomènes dont nous sommes en état de prouver qu'un remède donné est ou a été l'origine et la cause. (*Réd.*)

étaient blanches comme de la décoction de riz. Ces accidents se dissipèrent en quelques heures par le repos et l'eau de tilleul.

MANGANUM CARBONICUM.

Otite. Dans la dernière épidémie de grippe, M^{me}***, âgée de 50 ans, tempérament nerveux, très-impressionnable, fut atteinte de l'épidémie de la manière la plus subite et la plus grave : coriza, fièvre, douleur de poitrine, toux, mal de tête violent, faiblesse excessive, dégoût des aliments, soif et sécheresse de la gorge : *aconitum*, ensuite *belladonna* diminuèrent la fièvre et la sécheresse du gosier ; mais la douleur à la gorge ne fit qu'augmenter, et il s'y joignit une douleur atroce à l'oreille droite, à arracher des cris, qui s'étendait au côté du cou et à tout le côté de la tête et de la face ; ces douleurs étaient augmentées en *avalant*, et surtout en *parlant*. *Pulsatilla*, *ignatia*, *mercurius* et *hepar sulph.*, employés pendant plusieurs jours, ne produisirent absolument aucun effet : la maladie ne faisait que s'aggraver ; la fièvre était revenue très-forte, avec subdélire, insomnie complète : tout annonçait un danger éminent. Les symptômes soulignés ci-dessus, qui devenaient toujours plus caractéristiques, me firent songer au *manganum* ; je mis *mangan. carbon.* 30 gr^t j dans un verre d'eau, à prendre, par cuillerée à café, toutes les demi-heures ; dès la première prise, la violence des douleurs se calma ; la nuit, il y eut plusieurs heures de sommeil, et le lendemain matin, tout

danger avait cessé. Le jour suivant, il y eut un peu de suppuration épaisse par l'oreille. Continué pendant huit jours, *mangan.* amena la guérison complète. On n'eut pas besoin d'autre médicament pour combattre une maladie, la plus grave de toutes celles que j'aie observé dans l'épidémie (1).

Ce médicament a modifié d'une manière très-favorable une ancienne indisposition incommode, qui avait résisté à dix-huit mois d'un traitement antipso-rique le plus laborieusement et le plus sagement combiné, *une perte d'urine*, qui, dans les derniers temps, était devenue presque complète; la malade ne pouvait ni marcher ni même se tenir debout ou assise, sans être continuellement inondée d'urine. Cette incommodité s'est trouvée très-sensiblement amendée, lorsque la malade a pu se tenir hors du lit.

(1) Il existe une variante entre la substance qu'a employée HAHNEMANN et dont il donne la formule, et celle dont a fait usage le Dr CROSERIO.

Le premier s'est servi de l'*acétate de Manganèse*, sans dire pourquoi il le préférait au *carbonate*; en quoi il a dérogé à son habitude d'expérimenter les métaux et non les sels métalliques, donnant pour motif que l'*acide dénature plus ou moins l'action pure du métal*. Cela peut être; mais pour avoir le droit de l'affirmer, il aurait été nécessaire de répéter avec les sels métalliques les essais faits avec les métaux; c'est à quoi HAHNEMANN n'a que bien rarement procédé; je le répète donc, les symptômes consignés dans la *Matière médicale pure* sont ceux d'un sel métallique formé par un acide plus ou moins actif.

La substance employée par M. CROSERIO (à supposer qu'il l'ait eue bien pure) est, à la vérité, aussi un sel; mais un sel dont

MERCURIUS VIVUS.

Mme. ***, âgée de 33 ans, délicate, très-nerveuse, depuis nombre d'années traitée *physiologiquement* pour une prétendue gastrite chronique. (J'ai constaté plusieurs fois que cette médication a pour effet d'augmenter excessivement l'impressionnabilité des malades, ce dont la physiologie donne assez bien la raison.) Pendant que je soignais homœopathiquement ses enfants de la coqueluche, dans l'hiver de 1835, elle était atteinte elle-même d'un rhume qui répondait aux symptômes de *merc.* Je lui fis prendre *merc. viv.* 30/0 dans un verre d'eau, une cuillerée à café toutes les deux heures. Dès le soir même, elle éprouva une chaleur et un picotement aux gencives et un abondant afflux de salive dans la bouche. Pendant la nuit, ces accidents s'étaient augmentés, et le lendemain

l'acide n'est pas doué d'une activité notoire sur l'économie animale.

Or, il est à remarquer que malgré cette différence (s'il n'y a point erreur de mots), les symptômes pathogénétiques de HAHNEMANN sont précisément ceux qui ont guidé M. CROSERIO, et qu'il est si promptement parvenu à dissiper.

16. Le matin, en marchant, violente douleur lancinante, du front à l'oreille, se terminant au tympan.

17. En riant, violente douleur tractive, de l'estomac à l'oreille gauche, aux environs du tympan.

18. En parlant, douleur lancinante sourde dans l'oreille.

25. En avalant à vide, élancement sourd au fond de la gorge,

— 26. 27 des deux côtés. (*Réd.*)

Bibl. Hom. N^{lle} série, t. 1, n° 4.

matin, tous les symptômes d'une salivation mercurielle tourmentaient la malade. Gonflement, rougeur des gencives, aphtes sur la langue, dents sales, agacées, écoulement abondant de salive par la bouche : ces accidents ne se dissipèrent entièrement qu'au bout de quatre jours.

Un de nos amis et de nos confrères les plus instruits, a observé un fait de salivation semblable sur sa fille, âgée de 11 ans, par une même dose de ce médicament : seulement les accidents n'ont duré que vingt-quatre heures.

Nous prions encore les sceptiques de vouloir bien nous expliquer ces faits.

PULSATILLA.

Tumeurs enkistées des paupières.

La division des médicaments en *antipsoriques* et *apsoriques* a été fortement attaquée dans ces dernières années ; ce qui a donné lieu à cette dissidence de doctrine avec le fondateur de l'homœopathie, c'est la difficulté et peut-être l'impossibilité de préciser quelles sont les substances qui n'ont pas de propriétés antipsoriques ; car presque toutes celles-là même dont l'action est reconnue pour le moins durable, tels que l'*opium*, l'*aconit*, l'*ignatia*, etc., ont guéri quelquefois des maladies chroniques qui avaient résisté aux antipsoriques les plus puissants, lorsque leur homœopathicité était bien complète. La *pulsatilla* est une de celles qui se sont le plus

souvent trouvées dans ce cas ; sans parler de ses succès dans les suppressions , retards ou autres dérangements des règles , les désordres des voies digestives , qui doivent bien appartenir aux maladies psoriques , son efficacité constante dans les petites tumeurs enkistées des paupières (*chalazion*) serait encore une preuve que ce médicament devrait être rangé parmi les antipsoriques ; ou bien peut-être qu'il serait mieux de briser la cloison qui fait cette division des médicaments. J'ai eu plusieurs fois occasion de traiter ces petites indispositions , et *toujours* elles ont été guéries en moins de quinze jours par ce médicament.

Quelques jours après l'accident produit sur mes yeux par le *lycopode* (voyez cet article) , je m'aperçus de l'existence d'un petit *chalazion* à la racine de ma paupière droite : il était logé sous la voûte orbitaire , et ne me causait d'autre incommodité que de la gêne pour élever la paupière. Je mis en usage , pendant un an , tous les antipsoriques recommandés dans cette espèce de maladie , sans le moindre succès. Pendant ce temps , tous mes amis de l'ancienne école , qui me rencontraient , me proposaient l'incision de ce kiste , qui (disaient-ils) ne guérirait pas autrement. Enfin je songeai à *pulsatilla* , dont je pris 30/000 le matin , tous les jours , et je mis *pulsat.* 18/000000 dans une cuillerée d'eau , et quelques gouttes d'esprit-de-vin , pour en mouiller souvent la tumeur. Trois jours après , la tumeur , qui s'était avancée successivement

vers le bord de la paupière , était percée , et huit jours plus tard , elle était entièrement guérie.

Mme. N. , âgée de 40 ans , brune , d'un caractère très-doux , nourrice , portait , depuis quatre à cinq ans , un petit kiste sur la paupière supérieure de l'œil gauche , de la grosseur d'un gros pois ; beaucoup de moyens avaient été employés inutilement : il ne lui restait que la ressource de l'opération , qu'on lui offrait , et qu'elle redoutait beaucoup ; elle me fut adressée dans le mois de septembre 1836. Eclairé par l'expérience précitée faite sur moi-même , cette Dame étant très-bien portante du reste , et à la fin de sa seconde année de nourriture , j'employai le même moyen , et de la même manière : le résultat fut aussi heureux , seulement la suppuration et l'ouverture du kiste n'eurent lieu qu'au bout de quinze jours. La malade ne fut incommodée du médicament que par un peu de pesanteur de tête : le nourrisson ne s'en ressentit nullement.

Mlle. *** , anglaise , 22 ans , blonde , excessivement délicate et sensible , soit au physique , soit au moral , fut , pendant le traitement d'une maladie chronique , atteinte d'une légère tumeur enkistée au bord de la paupière droite ; son œil , irrité par la présence de ce corps , était devenu rouge et incapable de supporter la lumière. La malade étant sous l'action d'un médicament qui avait déjà amélioré sensiblement l'affection très-grave et très-dangereuse pour laquelle elle avait réclamé mes soins , je me contentai , pour ne pas déranger cette action , d'administrer localement

le spécifique dans une solution, comme dans les cas précédents.

Deux jours après, la tumeur était moins grosse, l'œil moins rouge; et quinze jours après, la tumeur était entièrement résoutue sans suppuration.

M. N., 50 ans, brun, habituellement triste, était, depuis un an, soumis à un traitement antipsorique pour une affection catarrhale qui était près de sa guérison; pendant ce terme, il se développa à la base de la paupière gauche, sous l'arcade sourciliaire, une tumeur enkistée, du volume d'un petit pois; elle ne causait pas d'autre incommodité que sa difformité et de ne permettre de relever la paupière qu'à demi.

On fit des lotions fréquentes de *pulsat.*, 18 g^{ss} j dans une cuillerée à bouche d'eau, et une à café d'eau-de-vie. Après huit jours de ce traitement, une nuit l'œil se trouva collé et humide, avec un fort picotement, et le lendemain matin, il ne restait de la tumeur qu'un très-petit noyau de la grosseur d'une tête d'épingle, qu'on sentait au toucher. Il paraît que la tumeur s'était vidée dans la nuit. Ce résidu du kiste s'est résout en quelques jours par la continuation du même moyen.

Ces observations démontrent, comme nous l'avons dit, une notable spécificité de la *pulsatille* dans les tumeurs enkistées des paupières. L'application locale des médicaments homœopathiques a rencontré de l'opposition parmi quelques homœopathistes; et l'illustre fondateur de l'homœopathie a semblé consi-

dérer cette application comme contraire aux vrais principes de l'homœopathie. Si ces principes étaient en opposition absolue avec des faits aussi incontestables que ceux-ci, ce serait une preuve de leur imperfection ; car outre les exemples rapportés par le faussaire Fickel et plusieurs homœopathistes très-conscientieux, les exemples et les conseils eux-mêmes de l'illustre maître, relativement à l'emploi de l'*arnica* dans les lésions physiques, ne sont-ils pas des preuves palpables de l'action des applications locales des médicaments homœopathiques et de leur utilité dans les circonstances appropriées ? Mais ces médications ne sont pas du tout contraires à la doctrine homœopathique ; seulement le médicament, au lieu d'être appliqué sur les nerfs des papilles de la langue, ou de la muqueuse des narines, est appliqué sur les nerfs du système dermoïde, ou des organes malades, et rien ne l'empêche d'exciter la réaction curative de l'organisme (selon la théorie de HAHNEMANN), comme lorsqu'il est appliqué sur les muqueuses digestives ou respiratoires.

Notre ami, le docteur vicomte de BONNEVAL, m'écrit qu'il a trouvé de très-grands avantages, dans les rhumatismes, de faire frictionner, avec la solution du médicament homœopathique convenable, les parties douloureuses ; et je crois avoir appris que notre illustre maître, bien loin de repousser encore entièrement ce mode de médicament, l'avait employé quelque fois aussi avec succès : tant il est vrai que l'accusation de stationnaire, portée contre ce grand

homme par quelques envieux zoïles, est entièrement dénuée de fondement.

Depuis que cet article a été écrit, a paru le troisième volume de la seconde édition des *Maladies chroniques*, de HAHNEMANN, où lui-même, dans l'avant-propos, conseille de frictionner la peau avec une solution du médicament chez les individus d'une constitution très-irritable, et dont les voies digestives ne peuvent pas en supporter l'action : on frictionne une partie, dont les téguments soient sains, avec une cuillerée à café de la solution, tous les jours, ou tous les deux jours, selon la sensibilité de l'individu, quelquefois en alternant avec la dose à l'intérieur. HAHNEMANN assure avoir obtenu de très-bons résultats par ce procédé dans des cas où toutes les autres méthodes d'administrer les médicaments avaient été sans succès.

Lorsqu'on doit faire plusieurs frictions, il recommande de changer de membre ou de place à chaque friction.

L'efficacité de *pulsatilla*, dans le gonflement du testicule, est presque aussi spécifique que sur les kistes des paupières et l'orgelet. Deux vieillards, dont le testicule avait été enflé par suite de fatigue, l'un pour avoir passé une nuit en diligence, l'autre pour être resté trop long-temps debout, ont été guéris en deux ou trois jours par *pulsatilla*, x/ooo dans un verre d'eau à prendre par cuillerées. Plusieurs testicules vénériens ont également été guéris très-promp-tement par ce moyen : les douleurs ont été d'abord

calmées, et ensuite la tumeur s'est résoute beaucoup plus promptement que par tous les moyens de l'ancienne médecine (1).

SPIGELIA.

M. X., bijoutier, souffrait depuis nombre d'années d'une douleur au cœur, comme quelque chose qui le serrait, et l'obligeait de s'arrêter en marchant; le pouls était d'ailleurs régulier, ainsi que les autres fonctions. Après avoir pris *spigelia* x/oo tous les trois jours, trois fois consécutives, il fut atteint d'une sensibilité excessive de la peau de tout le corps, il ne pouvait pas même s'appuyer sur le dos d'un fauteuil; brise-

(1) Ces curieuses observations démontrent surabondamment combien est faux et dénué de fondement le reproche adressé par les allopathes à la *Matière médicale pure*, de contenir une foule de symptômes qui, pour s'être offerts une fois ou deux tout au plus pendant l'expérimentation, n'ont pas mérité le droit d'être enregistrés comme résultat pathogénétique de la substance expérimentée, vu qu'il est très-possible qu'ils ne se soient montrés qu'accidentellement et sans connexion avec le remède. Ces symptômes rares sont, au contraire, ceux qui méritent la plus grande attention; c'est dans leur catégorie qu'on doit chercher la caractéristique des remèdes, et non dans les symptômes généraux, qui ont, entre les divers médicaments, tant de ressemblance, qu'en vérité on pourrait croire et dire qu'ils ne sont le résultat que de l'ingestion d'une substance à laquelle les nerfs de l'individu ne sont pas accoutumés; tels sont *vertige*, *mal de tête*, *malaise*, etc.

Voyez, au contraire; l'*orgeolet*, comme effet présumé de

ment général, fièvre assez forte, et des secousses très-sensibles dans le poulx et le cœur (1).

SPONGIA.

Le petit X., âgé de 2 ans $1/2$, atteint du croup, prit *aconitum* qui diminua la fièvre, la toux et l'étouffement; je lui fis ensuite prendre *spongia* 30 gr^{tt} dans un verre d'eau par cuillerées à café toutes les demi-heures. Après la troisième cuillerée il s'endormit pendant une heure et demie; et à son réveil, entièrement remis des symptômes du croup, il fut saisi de

pulsatilla, ne se trouve indiqué qu'une fois dans la *Mat. méd. pure*, et cela dans un paragraphe assez long, 414, consacré à l'inflammation de l'œil; et voilà que ce petit indice, presque inaperçu, suffit à M. CROSERIO pour établir, par des faits répétés, l'action promptement curative de *pulsatilla* contre l'orgeolet, soit aigu, soit chronique; action qui avait été très-passagèrement conseillée par HARTMANN (*Ther. ac. Krankh.*, 509). Malgré ces précédents, j'ose dire que les cas ci-détaillés par M. CROSERIO sont une véritable importation dans la thérapie homœopathique.

Ce que j'ai dit plus haut s'applique de la même manière à l'*orchite*; elle n'est indiquée, comme effet de la *pulsatille* que par deux mots, 541; mais ces deux mots ont suffi à MSCHK pour appliquer ce remède avec succès dans ce cas (*Annal.* 1, 214), et à M. CROSERIO pour guérir avec lui deux orchites. (*Réd.*)

(1) SPIGELIA. 452 et 453. Grande sensibilité de tout le corps au toucher.

453. Douleurs dans tous les membres, surtout en marchant.

456. Malaise par tout le corps, pesanteur et lassitude dans les membres (*Mat. méd. pure.*) (*Réd.*)

pleurs qu'on ne pouvait calmer pendant plusieurs heures ; cet enfant avait toujours été gai , et ne pleurerait jamais dans aucune circonstance. Ce symptôme noté dans la symptomatologie de *l'éponge brûlée* de HAHNEMANN était très-tranché sur cet enfant.

SULPHUR.

M. N., âgé de 55 ans, brun, tempérament nerveux sanguin, atteint de vertiges, après avoir pris trois doses consécutives de *sulphur* x/000, à trois jours d'intervalle chacune, fut atteint l'après-midi de coliques violentes, comme des tranchées dans le ventre, avec suppression complète d'urine, envies très-fréquentes d'uriner; *pulsatilla* 30/0 et *nux* 30/0, alternés toutes les demi-heures, firent disparaître complètement dans la nuit ces accidents [le malade n'avait jamais eu de rétention d'urine (1)].

La personne qui a été affectée d'une manière si marquée par le *lycopode* (voyez cet article ci-dessus) ayant pris *sulphur* 30/0 dans quinze cuillerées d'eau, une chaque jour, dès la seconde cuillerée fut atteinte d'un battement continuél comme un frémissement très-incommode dans la paupière droite ; ce

(1) La *suppression complète d'urine* est un symptôme nouveau, non encore signalé, dont on doit étudier la marche ou le retour dans d'autres cas ; il n'en est pas de même des *envies d'uriner*, qui sont un symptôme pathogénétique fréquent et consigné dans les *Mal. chron.* (Réd.)

phénomène persista tant que dura l'usage de ce médicament, et se dissipa spontanément après. M. n'avait jamais éprouvé de sensation semblable (2).

Vomissement chronique (préssumé dépendre d'un squirrhe du pilore).

La femme ***, âgée de 45 ans, brune, cheveux et yeux noirs, de caractère habituellement gai, occupée des travaux de la campagne, était atteinte depuis deux ans de vomissements, et depuis deux mois elle ne quittait plus le lit; réduite à l'état de marasme elle vomissait tous les aliments, et depuis quelque temps même toutes les boissons; elle vomissait quelquefois des matières noires comme de la poix délayée, des glaires, ou de la bile verte. Constipation opiniâtre. Elle a eu la gale. Tels sont les renseignements que je pus obtenir de son fils. Tous les médecins allopathes qu'elle avait consultés l'avaient déclarée dans un état désespéré. *Sulphur* 30/000 dans quinze cuillerées d'eau et une d'eau-de-vie, une cuillerée tous les soirs; dès le lendemain elle pouvait supporter le bouillon, avant une semaine elle mangeait très-bien de la soupe, et avant la fin de la dose tous les aliments passaient à merveille; une seconde dose prise sans interruption de la même manière que la première procura une guérison si prompte et si solide, qu'un mois après le

(1) *Soufre*. 112. Secousse brûlante dans la paupière droite.
Mal. chron. (Réd.)

commencement du traitement cette femme travaillait aux moissons, à l'étonnement de tout le village.

Cette cure est certainement un des miracles les plus palpables digne d'être ajouté aux cures nombreuses opérées par le *soufre* seul.

CROSERIO.

NOTE DU RÉDACTEUR.

Il est impossible, en lisant ces observations pathogénétiques, de ne pas les accompagner de réflexions sérieuses sur la nature des agents qui amènent d'aussi graves résultats. Il est impossible de ne pas déplorer que le génie de HAHNEMANN se soit voilé, lorsque le grand homme a représenté les médicaments dont se compose son arsenal sous les dénominations purement arithmétiques de *millionième*, *billionième*, *décillionième*, et n'ait pas aperçu du premier coup-d'œil que nécessairement le *millionième* d'une quantité quelconque d'une chose ne pouvait produire, *en tout cas*, que le millionième d'action de la première quantité; que puisque avec une dose infinitésimale on obtenait un effet plus grand, ou un effet différent qu'avec une dose pondérable, il fallait bien qu'on opérât alors avec quelque autre chose qu'avec la substance primitive; ce génie aurait dû lui faire sentir et

surtout *dire* que *SA Matière médicale* qualifiée de *pure* n'avait qu'un rapport de dénomination avec la Matière médicale de Desbois de Rochefort et d'Alibert; mais qu'en réalité *ses* remèdes étaient quelque chose de nouveau, d'inconnu, que lui-même avait trouvé, découvert dans les drogues brutes, et qui résultait de telles et telles préparations dont il est l'inventeur.

Eût-il agi de cette manière, eût-il adopté ce style, cette lexicographie, ou toute autre qui aurait donné une idée neuve de ses moyens thérapeutiques, le MAITRE aurait fait échapper sa doctrine et sa personne au ridicule profond et durable que ces misérables et mensongers mots de *billionième*, *décillionième* ont fait verser sur l'HOMŒOPATHIE.

Présentée comme une thérapeutique neuve, toute cette doctrine aurait éveillé l'attention sérieuse non-seulement des médecins, mais aussi des savants; en continuant de se cacher derrière *les drogues*, elle a excité, chez la plupart de ceux qui l'ont entendu nommer, le rire et le haussement des épaules.

Et voilà le déplorable résultat d'une fausse dénomination; voilà la tyrannie des mots qui a empêché qu'on ne remontât jusqu'à la chose et qu'on n'en sondât la profondeur. Moi-même, j'ai refusé pendant plus de dix ans de rechercher ce qu'était l'HOMŒOPATHIE, qui administrait des *billionièmes*, je trouvais au-dessous de moi de m'occuper d'une absurdité; je n'aurais pas consenti à ouvrir, à entendre même une conversation sur un sujet *a priori* si ridicule.

Si, de prime abord, HAHNEMANN eût compris que le traitement qu'il faisait subir aux matières naturelles ou premières en changeait la condition de manière à leur mériter un changement de nom, il leur aurait imposé ce nom; et sa pharmacopée, sa *Matière médicale*, auraient été choses neuves. La science en progressant a montré quelle aurait pu (et peut-être dû) être la terminologie HAHNEMANNIENNE; c'est l'ISOPATHIE qui en a fourni le modèle; et de même qu'on dit *varioline*, *vaccinine*, *psorine*, *anthracine*, ou aurait pu dire *aconitine*, *belladonine*, *ignatine*, etc. En effet, on conviendra sans doute avec moi qu'une goutte de *suc d'aconit*, qu'on a successivement mélangé, agité, secoué, dans trente fois cent gouttes d'alcool, n'est plus de l'*aconit*; c'est, si vous le voulez, de l'*alcool aconité* ou *aconitisé*, mais ce n'est plus, je le répète, de l'*aconit*.

Indépendamment du changement probable, tout au moins possible, que l'alcool apporte dans la nature et les qualités de la substance qu'on lui ajoute, changement dont aucun procédé chimique ou galvanique ne pourra jamais rendre compte, remarquez que HAHNEMANN lui-même a donné le plus éclatant démenti à ses expressions arithmétiques de *billionième* et de *décillionième*, lorsqu'il a qualifié ces préparations du titre contradictoire de *dynamisations*, titre qui, au besoin, emporterait le sens de *seconde*, *troisième*, *quatrième puissances*, sens diamétralement opposé à celui des expressions arithmétiques. Et, en effet, si vous comparez les effets pathogénéti-

ques ou curatifs obtenus des remèdes hahnemaniens, avec les effets qu'aurait produit une dose égale en poids du remède brut, vous ne pourrez vous dispenser de croire que par la préparation que vous lui avez fait subir, chacun d'eux sera parvenu à une certaine *puissance* d'activité, si tant est qu'on doive mesurer celle-ci géométriquement.

J'ai signalé plus haut les savants comme étant restés indifférents (et plus qu'indifférents) au mouvement scientifique dont la découverte de HAHNEMANN est le point de départ; le fait est certain, notoire; on ne nommerait pas, je crois, quatre savants du premier ordre qui aient consenti à laisser entrer l'*homœopathie* dans le cercle de leurs études ou de leurs travaux; ils sont, à mes yeux, très-excusable; avec les termes dont elle se sert, cette doctrine est un véritable paralogisme, elle choque en face la raison, elle implique contradiction; faire plus d'effet avec moins de moyen ne saurait entrer dans aucun cerveau sain; mais produire *plus* d'effet avec *d'autres* moyens, cela n'a rien d'absurde, rien d'inconséquent; or, c'est réellement bien ce que l'*homœopathie* fait, mais non ce qu'on a dit qu'elle fait; on lui a fait tenir un langage en apparence insensé; et les gens sensés n'ont voulu ni de ce langage, ni de la chose qu'il exprime.

Entre les doigts d'une femme adroite et habile, vous voyez une fine aiguille à broder au moyen de laquelle sont produits les ouvrages les plus délicats, les plus précieux; vous aviserez-vous de dire que

cette aiguille n'est qu'un décillionième d'un quintal de fonte?

Le globule imprégné d'alcool calcarisé, avec lequel vous produisez une éruption de boutons ou tout autre symptôme, sera-t-il à vos yeux, plutôt que l'aiguille, un décillionième d'une dose de pierre calcaire (*calcareo carbonica*), ou d'écaille d'huître (qui, par parenthèse n'est pas de la *chaux carbonatée*, mais bien de la *chaux phosphatée*)? Ne sera-t-il pas quelque chose d'autre que la pierre du Jura? car je vous défie bien de produire des boutons avec la pierre du Jura. Que si vous me répondez que par la trituration de la pierre du Jura vous ne faites que la briser, la réduire en mollécules invisibles et impalpables sans changer sa nature, et que, en amenuisant ainsi la matière, vous permettez à la *propriété* d'en sortir, de se montrer au dehors, de se communiquer même aux corps avec lesquels vous la mettez en contact (le sucre de lait, l'alcool), je vous répliquerai 1^o qu'il n'est pas *certain* que les choses se passent ainsi, quoique je sois assez enclin à adopter cette explication; 2^o qu'il n'est pas impossible que la trituration, la friction prolongée produise sur la matière un effet que vous appellerez électrique, galvanique, magnétique, en quelque façon pareil à ce que le frottement produit sur certaines masses métalliques; 3^o qu'il se peut que cette modification en amène une très-sensible dans l'activité pénétrante de la substance employée comme remède; 4^o qu'un corps auquel vous aurez ajouté une activité électrique

ou magnétique ne saurait être considéré comme identiquement le même qu'avant cette opération ; en d'autres termes , qu'une mollécule électrisée de *calcare* ne saurait recevoir la dénomination d'un *millionième de chaux carbonatée*.

A la vérité , vous pourrez objecter que j'exploite là une simple hypothèse, qu'il n'est pas constant qu'il y ait électrisation de la matière triturée, et que si cette opération n'a pas lieu , tout ce que je dis à son sujet s'évanouit. Je consens. Toutefois j'affirme , et ceci ne reçoit pas même l'apparence du doute , qu'en maintes circonstances , en triturant du sucre de lait avec une matière quelconque , j'ai excité dans mon mortier un mouvement électrique , visible à l'œil nu le moins exercé ; la poudre blanche voltigeait avec rapidité , s'attirait , se repoussait , formait , soit sur le pilon , soit sur la surface du mortier , des aggrégations passagères qui revêtaient des formes que n'offre pas la poudre non triturée. Ces effets , je n'ai pas pu les produire à volonté : il est probable que la constitution atmosphérique du moment y contribuait pour quelque chose ou pour beaucoup ; néanmoins je les ai vus se produire souvent.

Ici je vous entends dire : Mais c'est le *sucre de lait* que vous électrisiez ainsi , puisqu'il formait à beaucoup près la plus grande masse soumise à votre pilon ; or , ce n'est pas du *sucre de lait* que nous avons à nous occuper , mais bien du remède qui y est mélangé.

D'accord. De votre côté , vous êtes forcé de convenir que cette électrisation présumée porte en même

temps et sur le sucre de lait et sur la *chaux* (si c'est de la *chaux* qui est triturée) ; qu'en conséquence il est possible que l'action de cette substance soit modifiée par cette opération. Or, je le répète, de la *chaux* électrisée ne saurait n'être qu'un *décillionième de chaux* carbonatée : elle est quelque chose d'autre, ou quelque chose de plus.

Que si vous me déniez et cette électrisation et les effets pathogénétiques qu'elle est capable de produire, je veux bien consentir à m'en départir, et à ne considérer la matière que comme brisée, au point de permettre à la propriété de faire essor et de devenir communicable ; alors encore je dis que cette matière, devenue plus active, plus pénétrante, plus efficace, n'est pas identiquement la même que quand elle n'offrait ni cette activité, ni cette pénétration, ni cette efficacité : elle n'est pas un décillionième de ce qu'elle était, elle est autre chose qu'elle n'était.

Je prie qu'on ne perde pas de vue que c'est aux mots, et aux mots seuls, que je fais ici la guerre. Retranchez de votre vocabulaire les mots *millionième*, *billionième*, etc., vous ne réparerez pas le mal qu'ils ont fait ; vous ne regagnerez pas le temps perdu ; vous viendrez trop tard pour capter la confiance des penseurs qui vous l'ont refusée jusqu'à ce jour ; mais vous ne heurterez plus les lecteurs à venir : vous laisserez place à l'attention des gens qui raisonnent, et quoique vous ne vous chargiez point de fournir la *véritable* explication du mode d'action des remèdes homœopathiquement appliqués, vous

laissez au moins le champ libre à la pensée de gens qui chercheront à s'en rendre compte, ce qu'il leur était impossible de faire lorsqu'il fallait qu'ils commençassent par se dire : *Les homœopathes avec le moins font le plus.*

Ch.-G. PESCHIER.

PROMENADE D'UN ALLOPATHE A COTÉ DE L'HOMŒOPATHIE (1).

C'est ainsi que nous croyons devoir intituler, pour notre compte, la brochure piquante et pleine d'inté-

(1) Ce morceau, qui nous a été envoyé par un savant confrère, plein de haute estime pour les talents du D^r M., aurait dû paraître il y a plusieurs mois; l'interruption qu'a subi la publication de la *Bibl. hom.*, puis notre tournée en Allemagne et en Belgique, ont été la cause de ce long retard. Si les lignes spirituellement badines qu'on va lire manquent d'à-propos de constance quant à l'opuscule qui y a donné lieu, elles n'en manqueront ni aujourd'hui, ni demain, au vis-à-vis des personnes qui ne savent que chercher à répandre à flots du ridicule sur une doctrine qu'elles ne se donnent point la peine d'étudier, bien qu'elle soit honorée des suffrages d'hommes respectables par leur savoir autant que par le nombre de leurs années.

Voici le passage de la brochure de M. M. qui a donné occasion à ce badinage. L'auteur décrit une séance de la Société médicale du canton de Vaud, Suisse :

« Vint ensuite M. P., naguères allopathe distingué de Genève, et

rêt qui vient de paraître sous le titre de *Promenade chirurgicale à Lausanne*.

C'est la chirurgie qui attire surtout M. M. à Lausanne, et c'est à elle qu'il y consacre des études prolongées, véritables et sérieuses. Il y visite l'illustre M. Mayor, le suit au lit des malades et recueille de ce maître habile des renseignements précieux : à M. Mayor donc tous les honneurs du voyage et du

maintenant éloquent adepte de Hahnemann, rédacteur en chef de la *Bibliothèque homœopathique*, qui nous fit sa profession de foi avec *aisance et facilité*. D'après une lettre qui lui était venue d'Asie, il nous apprit que l'homœopathie guérissait en ce moment les pestiférés, ce qui ne m'étonna pas davantage que les inflammations aiguës de la poitrine, avortées en quelques heures avec quelques globules d'*aconit*. Pauvre doctrine ! te voilà donc séquestrée à Genève comme un carliste ; en Suisse comme un jésuite ; tu te sauves jusqu'au fond de l'Orient avec nos Saint-Simoniens.... Respect à toutes ces grandes infortunes !.... Pourtant, j'avais bien envie de demander à notre ex-confrère genevois pourquoi (si son caractère me faisait une obligation de le croire sur parole) l'homœopathie exercée en petit comité guérissait tout, jusqu'à la peste, et pourquoi soumise à des épreuves publiques, provoquées et acceptées, jamais ? pourquoi, pourquoi ? etc. ; je fus donc obligé d'ajourner ma conversion jusqu'à ce que nous nous rencontrions à une autre séance » (pages 19, 20).

(*Promenade chirurgicale à Lausanne*, par le Dr Munaret ; Paris, Deville-Cavellin, 1857.)

Puisque M. M. n'a pas pu satisfaire son *envie* de m'adresser des questions pendant la séance, je l'engage à le faire maintenant dans une correspondance scientifique, à laquelle je donnerai dans ce journal même la publicité, et que j'accompagnerai de mes réponses. (*Réd.*)

séjour. Quant à l'homœopathie, M. M. ne la rencontre que par hasard, elle partage avec l'abeille qui voltige sur l'églantier, et la fleur qui s'épanouit au bord des champs, le mérite d'être pour lui l'objet d'une distraction fugitive; à nous donc tous les honneurs de l'oiseuse et nonchalante promenade, à nous la part la plus suave et la plus douce de la brochure.

C'est beaucoup sans doute, mais ce n'est pas là la seule obligation que nous ayons à l'auteur. En effet, tandis que chaque jour et dès la naissance de l'homœopathie on met ses funérailles au lendemain, n'est-elle pas heureuse d'être fortuitement rencontrée par un allopathe assez désœuvré, dans ce moment, pour l'entrevoir, et assez candide pour déposer qu'il lui trouve encore un souffle de vie? Oui, M. M. a vu de ses yeux un homœopathe, naguère, dit-il, allopathe distingué de Genève; il l'a vu siéger dans une société médicale pleine de lumières, y parler d'homœopathie, et y être écouté! Certes, et la société dont il s'agit et le témoin qui nous en parle ont pour nous des égards auxquels ne nous ont habitués ni le silencieux dédain de nos grands hommes, ni les comérages de Berlin et de l'Académie.

Mais voici plus que des égards : l'homœopathe fait connaître à l'assemblée quelques essais de l'homœopathie tentés non sans succès contre la peste; et M. M. nous déclare ici qu'il ne doute pas plus de ces succès contre la peste que contre la pneumonie aiguë. Or, il est bien manifeste que ces paroles, sous un petit air de malice, offrent un sens des plus avantageux pour

nous. L'auteur est trop instruit, en effet, pour que l'intensité, ou, si l'on veut, le volume des symptômes augmente à ses yeux la difficulté de la guérison, quand c'est par un spécifique approprié qu'on la sollicite. Il a certainement arrêté plus d'une fois une fièvre pernicieuse des plus menaçantes avec quelques grains de *sulfate de chinine*, et mieux peut-être que telle intermittente dont les symptômes constituaient à peine une indisposition légère. Placer donc au même rang, pour notre thérapeutique, la peste et la pneumonie, c'est répondre pour nous à tant d'allopathes qui, dédaignant de constater les guérisons homœopathiques de maladies bénignes, comme ne prouvant pas assez, dédaignent encore plus d'entendre parler de guérisons homœopathiques des maladies les plus graves, comme prouvant beaucoup trop. Meilleur physiologiste et meilleur logicien, l'auteur a parfaitement compris nos principes, et certes, c'est un grand honneur qu'il nous a fait.

Nous le trouvons moins obligeant, toutefois, quand il parle d'expériences publiques tentées, selon lui, sans aucun résultat pour les homœopathes. Ont-elles été bien tentées? l'ont-elles été sans résultat? C'est vraisemblablement ce qu'il a ouï dire dans quelque autre promenade; mais rien ne laisse croire qu'il se soit assuré du fait par le sévère examen de documents authentiques et irréprochables, la lettre de MABIT à HAHNE-MANN, par exemple, et celle de Léon SIMON au ministre. Mais ne soyons pas trop exigeants. S'il ne les a pas lus, il avait sans doute mieux à faire, et si, côte à

côte avec un homœopathe, il ne lui adresse aucune question sur ce point, il a eu du moins bonne envie de le faire, à ce qu'il nous dit; et quand on se promène, est-on obligé de donner suite à toutes ses envies?

Dans tous les cas, son faible pour l'homœopathie va vous sembler incontestable quand vous aurez vu comme il s'attendrit sur elle. *Pauvre homœopathie! grande infortune*, s'écrie-t-il, *te voilà donc séquestrée à Genève, en Suisse, au fond de l'Orient!* Destinée bien déplorable, en effet, pour une science au berceau, que d'être ainsi déjà séquestrée dans une des contrées les plus éclairées de l'Europe, et dans une des régions lointaines où les lumières ont le plus de peine à s'introduire! Pauvre homœopathie! si vite séquestrée à Londres et à Paris, à Naples et à Rome, à Vienne et à Berlin, à Stuttgart et à Carlsruhe, à Munich, à Pétersbourg et à Philadelphie! Et comment encore ne pas reconnaître, à la rapide extension de cette chaîne non interrompue de désastres, que tu es condamnée, comme le genre humain, à te développer dans l'exil, à te séquestrer dans tous les coins habitables de ce désert du monde! *Quis talia fando!*... Aussi, quand M. M. ne peut citer, sans gémir, trois de nos malheurs, soyons certains que c'est pour ne pas fondre en larmes qu'il s'abstient de mentionner tous les autres.

Qui ne croirait, d'après un tel élan de sensibilité, que M. M. ne va nous venir en aide, au moins par quelques mots d'une fraternité consolante! il n'en fait

rien pourtant, le traître ! vous y fussiez-vous attendu ? et c'est en jetant de l'eau bénite sur nos cercueils que le bourreau nous répudie en ne voyant qu'un *ex-confrère* dans l'homœopathe genevois.

Confrère bienveillant du docteur A. de l'Académie, guérissant tous les typhus par des purgatifs, du docteur B., déclarant qu'on ne peut les guérir que par la saignée, du docteur C., prouvant, à force de revers, que le seul moyen de les guérir est de ne point s'en mêler, du docteur D., du docteur E., etc., disant de bien plus belles choses encore ; confrère de tout le monde, excepté de nous seuls, quelle cruauté ! et comment l'expliquer, après de si décevantes prémisses ?

N'ayant point assez d'orgueil pour attribuer à la modestie de l'auteur l'intervalle qu'il veut mettre ainsi entre lui et nous, nous soupçonnons ici tout simplement un artifice oratoire pour déguiser ses vraies sympathies aux regards ombrageux de l'allopathie qui l'observe. Qui sait d'ailleurs si, avec tout l'air de nous abandonner pour le moment, il ne se réserve pas *in petto* de nous rejoindre bientôt dans la *médecine quelconque*, appelée à se nationaliser à Lausanne par la ferveur scientifique du pays et par le zèle du Conseil de santé, comme l'écrivain nous l'assure.

En attendant cet heureux jour, nous n'entendons point souscrire à la sentence formulée contre nous, et nous persistons à voir en M. M*** un confrère honorable, éclairé, riche d'avenir, et ni plus ni moins confrère que lorsqu'il sera devenu homœopathe,

c'est-à-dire, lorsqu'il aura bien voulu appliquer sa vigoureuse intelligence et son beau talent à la haute question qui a déjà eu l'honneur d'amuser ses loisirs.

Z.

CORRESPONDANCE.

(Extrait des lettres du D^r DUPLAT.)

Marseille, 20 août.

Je vous avais déjà dit que les maladies des yeux sont très-fréquentes à Marseille ; aussi les succès que la médecine homœopathique obtient tous les jours dans ces affections réputées incurables par la médecine ordinaire, fixent l'attention de la population de cette ville, et mettent sous mes regards une grande variété de cas de ce genre.

Première observation. Marie Bousigue , âgée de 27 ans , demeurant rue Ferrary à la plaine, aveugle depuis une année. L'œil droit a été perdu pour toujours à la suite d'un hypopion ; l'œil gauche est affecté fréquemment d'ophtalmie (scrophuleuse) avec taie et trouble de la cornée, compliquée d'amaurose depuis une année ; la fille B. me fut amenée par sa mère, le 2 janvier 1837 ; après l'avoir bien examinée, je me refusai à l'entreprendre. Aussitôt la mère me supplia de lui donner quelque remède pour éteindre la rougeur vive du globe de l'œil. Du 2 janvier au

30, je lui fis prendre quatre doses *sulphur* 30^e, 24^e, 12^e, 2^e dilution; après ces doses réitérées, la malade accusa un peu d'amélioration. Le 13 février, elle eut une toux fréquente suivie de vomissements des aliments. Je choisis contre la maladie de l'œil et cette complication grave *tart. ém.*, trois glob., pris en une dose. Ce médicament produisit merveille; la toux, les vomissements cédèrent, et l'*amaurose* diminua sensiblement, puisque la fille B. aperçut les objets qui l'entouraient; je laissai agir ce remède quelque temps; l'amélioration augmentait à un tel point que la malade, au commencement d'avril, pouvait venir seule et à pied de chez elle, distante d'un grand quart de lieue de ma demeure.

Du 21 au 22 avril, la vue s'affaiblit de nouveau; la malade accuse une gaze qui lui couvre la vue. Je lui rends *sulphur* 24^e, pris comme les premiers globules dissous dans dix cuillerées à bouche d'eau, une matin et soir; ce mode de prendre les remèdes dans les maladies chroniques offre des avantages incontestables; aussi HAHNEMANN ne fait-il plus autrement; huit jours après, la vue a été améliorée et cette gaze a diminué.

Le 2 mai, j'ai donné *china* 2 glob., pour enlever un sentiment de gravier dans les paupières qui causait une vive douleur; puis le 22 du même mois l'œil est devenu plus clair, elle aperçoit les objets les plus déliés, les heures à une montre et va seule dans les rues.

2^e observation. Pierre D., âgé de 11 ans, atteint

d'ophtalmie scrophuleuse depuis six mois, maladie pour laquelle les médecins avaient épuisé toutes les ressources de l'ancienne médecine sans obtenir aucun résultat. Cet enfant s'est présenté chez moi accompagné de sa mère, au commencement de janvier 1837; il a eu la gale, et les yeux sont dans l'état suivant : perte de la vue, ophtalmie douloureuse, le soir surtout; taies sur les cornées.

Trois doses *sulphur* prises dans le mois, ont rendu la vue à cet enfant; la dernière dose, trois globules, 24^e dilution, avait produit de la douleur dans les yeux, surtout pendant la nuit; *nux*, 1 glob., l'a arrêté promptement; l'amélioration a toujours été en augmentant et s'est parfaitement soutenue. Aux mois de mai et juin j'ai revu ce malade qui était dans un état satisfaisant.

Je pourrais citer un grand nombre d'ophtalmies scrophuleuses plus ou moins graves qui toutes ont été assez promptement amendées par *sulphur* répété, *nux*, *china*, *belladonna* et surtout *hepar-sulph.* lorsqu'il s'y joignait grande photophobie.

3^e observation. Le sieur Mury, âgé de 35 ans, atteint depuis environ deux mois de vertige, surtout en se baissant; pesanteur de la tête, accompagnée d'engourdissement et de lourdeur dans tout le côté droit du corps; chancellement en marchant; la jambe lui paraît courte et engourdie; crampes dans les membres du côté malade. Consulté le 7 juin 1837, je lui donnai *aconitum* 30^e 1 glob., suivi de *bell.* 2 gl. qui a été pris 24 h. après. Ces deux remèdes, si bien

appropriés aux symptômes de la tête, ont suffi pour la débarrasser tout-à-fait ; le reste des symptômes ont été enlevés par *sulphur*, *nux* et *crocus sativ.* A la fin de juillet, ce malade s'est trouvé assez bien pour reprendre sa profession de cordier. Les saignées générales et locales avaient été employées vainement pendant deux mois.

4^e observation. Mme. B., âgée de 45 ans, demeurant rue de l'Aumône, n° 25, tempérament bilieux, caractère vif, au mois de novembre 1835, fit une chute grave sur l'angle d'une pierre à laver du linge ; le coup porta sur la région hépatique, ce qui détermina de fortes douleurs dans le foie, puis un ictère ; oppression surtout après avoir mangé. La malade reçut des soins de son médecin qui n'eurent aucun succès ; lassée de souffrir et de voir son état toujours le même, elle me fit appeler le 14 novembre 1836 ; voici la position dans laquelle je la trouvai : ictère général, douleur dans tout le côté droit s'irradiant vers l'estomac, avec envie de vomir ; vomissements de matières bilieuses ; poids sur l'estomac après avoir mangé, et oppression ; douleur tensive et brûlante dans la région du foie ; constipation ; cette maladie a cédé en trois mois à *aconitum*, *bryon.*, *nux*, souvent répétés ; *sulphur*, *hydrargir.*, *chamomilla*, *arnica* plusieurs doses ; les remèdes qui ont amené promptement une amélioration, sont *bryonia* et *nux vom.* donnés alternativement à des intervalles éloignés ; fin février la guérison a été obtenue et ne s'est pas démentie.

Marseille, le 29 septembre.

Vous n'avez pas manqué de savoir que nous avons eu le choléra; mais je n'étais plus seul comme dans les précédentes épidémies, et l'homœopathie a pu s'appliquer sur une plus grande échelle; ainsi entre nous *cinq*, nous avons traité un grand nombre de cholérines, trois cents au moins, que nous avons empêché de passer au choléra. L'action de *veratr. alb.* a été supérieure à celle d'*ac. phos.*, qui ne se soutenait pas aussi long-temps que la première. Il reste bien démontré pour nous tous, que *veratr. alb.* est le meilleur, le plus prompt remède à opposer à l'épidémie caractérisée par *froid*, *vomissements*, *diarrhée*, *coliques*; *cupr.*, dans la diarrhée aqueuse accompagnée de crampes; *ars.*, dans la diarrhée fréquente et involontaire, avec pouls petit ou filiforme et froid. L'*esprit de camphre* n'a pas généralement répondu à notre attente, et, comme dans les autres invasions, il a très-peu ou point d'effet sur la maladie qui a régné dans le midi. Tous mes confrères sont unanimes sur ce point de thérapeutique. Nous avons tous obtenu des succès, bien connus des médecins; mais ces derniers les nient par amour-propre. Ce qu'il y a de bien positif, c'est que la médecine homœopathique fait des progrès parmi les médecins et le peuple. L'un de mes honorables collègues vous enverra prochainement un compte-rendu de nos travaux sur ce sujet. Nous attendrons la fin de l'épidé-

mie, car il y a encore deux, quatre décès par jour; nous craignons une recrudescence par le voisinage de la ville de Toulon, où le fléau vient d'éclater avec beaucoup d'intensité; on dit que les cas sont presque tous promptement mortels. Je ne doute pas que le docteur Taxil, médecin en chef des hôpitaux civils, ne traite ses malades que par l'homœopathie, ainsi que le docteur Daniel.

Il faut que vous sachiez que *cinq médecins*, autres que ceux que déjà vous connaissez, commencent à étudier avec passion la médecine homœopathique.... Ainsi l'homœopathie gagne tous les jours : nous voilà *seize homœopathes dans le Midi*.

Le docteur Sollier, ainsi que moi, avons employé avec bonheur *ac. hydrocyan.*, une à deux doses, avant *carb. veg.* dans les choléras avec asphyxie. Dans le compte-rendu, nous détaillerons les faits. J'avais d'abord écrit au docteur Dessaix pour me plaindre de ce que *carb. veg.* ne produisait pas l'effet désiré, même donné à haute dose; alors dans d'autres circonstances semblables, je l'ai fait précéder d'*acid. hydrocyan.*, deux globules de demi en demi-heure, une à deux doses; puis je donnais *carb. veg.*, deux à quatre globules; alors le poulx se relevait, la chaleur reparaissait, et la réaction s'établissait, puis la diarrhée : *verat.* ou *ars.* en faisait justice, et la guérison s'obtenait.

J'ai traité et guéri, en présence de nombreux témoins, tous Suisses, une personne du sexe : c'était un cas de cholera fort remarquable; elle demeurerait

chez M. R..., pasteur protestant, dont la femme, de Genève, ayant aussi pris le choléra, a été sollicitée de se laisser traiter par la méthode homœopathique ; elle s'y est obstinément refusée, et s'est confiée à l'allopathie, sous les soins de laquelle elle a expiré, aux grands regrets de ses alentours, convaincus que par l'autre méthode elle aurait guéri.

Le *veratrum* m'a rendu de bons services pour moi-même.

LETTRE A UNE DAME SUR LA NÉCESSITÉ DE LA MÉDECINE.

Saint-Etienne (Loire), 10 août 1857.

Oui, Madame, j'accepte avec admiration toutes les pensées que vous m'avez communiquées sur l'harmonie qui règne parmi les mondes qui nous entourent, et je me déssole avec vous sur l'inconstance de cette loi pour tout ce qui touche à notre pauvre espèce humaine. Mais loin de voir en cela une malédiction du Créateur, j'en attribuerai la cause première à la conduite des hommes, à leur ignorance pour tout ce qui les touche de près, et à une espèce d'aveuglement pour une science à laquelle ils ont confié sans examen le droit de veiller à leur propre santé.

Oui, tout en ne parlant ici que de l'harmonie vi-

tale de notre corps, de laquelle dépend toujours celle de notre esprit, on ne pourra me soutenir qu'à aucune époque de la marche des peuples, on se soit jamais occupé de la médecine comme on l'a fait de l'industrie, de la mécanique et même de la gastronomie.

On l'a abandonnée à l'étude, aux caprices de quelques hommes, tandis qu'elle devait entrer dans les pensées et les travaux de tous.

Un homme, quel qu'il soit, n'achète jamais un habit, des souliers, un chapeau, sans d'abord les avoir fait faire à sa mesure, à son goût, et sans les essayer encore, lors même qu'il sait que toutes les conditions qu'il avait si minutieusement prescrites, ont été remplies suivant ses désirs.... Et ce même homme prend une médecine, se fait saigner, ou va aux eaux de Vichy.... sans rien connaître de tout cela.... Il agit en aveugle, s'abandonnant à la science de son médecin.... Dieu veuille qu'elle lui profite toujours !....

Et pourtant ne s'agit-il pas dans ce cas de tout autre chose que de ces ornements futiles dont nous avons fait une nécessité? ne semble-t-il pas que pour toutes les choses simples, fugitives, nous soyons doués d'un tact, d'une minutieuse prudence, que nous n'accordons plus aux soins de notre santé, bercés par cette trompeuse quiétude qu'un autre est là tout près qui songe, travaille et agit pour nous.... Que de malheurs cependant sont nés et naissent tous les jours de cette tranquille et coupable indifférence !

On ne niera pas les angoisses et les tortures d'une mère placée au chevet de sa fille mourante, conjurant toutes les divinités pour le salut de son enfant, appelant à son secours toutes les sommités médicales, et obligée de rester muette, étrangère au milieu des scientifiques discussions, sans pouvoir, elle d'une intelligence rare, d'une instruction solide, d'un esprit observateur, donner un conseil, dire un seul mot, communiquer la moindre pensée pour sauver son enfant.... Rien, elle ne peut rien.... Le langage scientifique avec lequel on a enrichi la science l'a toujours éloignée de la médecine, et l'a privée du droit départi à tous...., celui de veiller à sa propre conservation.

Ce n'est pas vous, Madame, qui oublierez jamais l'anxiété poignante et la position si amèrement douloureuse de la comtesse de B*** de Condrieux, qui perdit, il y a six mois, son fils unique Ernest, son seul espoir, toute sa consolation, la précieuse image de son époux, enlevé lui aussi, quoique jeune encore, par une mort trop prompte. Vous savez que cette vertueuse dame, à la tête d'une fortune immense, offrait la moitié de ses richesses au médecin qui sauverait son fils. Les docteurs de Paris et de toutes les capitales de l'Europe ont été consultés. Le crachement de sang continuait toujours, en dépit des fréquentes saignées qu'on prodiguait au malade, et malgré tant de soins, tant de prières, la pauvre mère ne put sauver son fils.

Vous connaissez aujourd'hui tout le désespoir de

la comtesse ; vous avez compris toute l'amertume de sa douleur , depuis que j'ai pu lui apprendre qu'il y avait dans son jardin peut-être , mais certainement sur la montagne qui abrite son château , une plante , l'*arnica* , avec laquelle elle aurait infailliblement sauvé son fils , si la médecine n'avait pas été pour elle une énigme .

Une histoire pareille à celle-là vient de se renouveler à Saint-Etienne , mais avec un résultat tout opposé .

Une veuve , qui ne vivait aussi que pour son fils , sa seule fortune et toute son ambition , le voyait , depuis six mois , atteint d'une toux , suivie d'un crachement de sang abondant . Le malade , âgé de 18 ans , languissait dans une diète sévère . Tous les médecins avaient été consultés : on avait aussi conseillé les saignées , mais le malade ne voulut jamais y consentir ; accusé alors de refuser les secours de l'art , il était abandonné aux propres forces de la nature , qui n'auraient pu le sortir seules du danger qui le menaçait . Cette pauvre mère apprit mon arrivée à Saint-Etienne , et machinalement vint me consulter , comme elle avait fait pour tous les autres confrères . Je ranimai son courage ; je fis espérer une guérison ; je prescrivis un régime nourrissant , et donnai de l'*arnica* . Quinze jours à peine suffirent pour sauver ce jeune homme , qu'on avait condamné à une mort certaine . Je ne dirai rien des bénédictions que cette pauvre femme appela sur moi , ni des remerciements et des preuves de reconnaissance qu'elle me témoigna .

Il est de ces joies du cœur que l'expression ne peut jamais rendre, et qu'il faut laisser dans les secrets heureux de l'âme.

Eh bien ! comme le comte Ernest B***, ce malheureux jeune homme aurait succombé infailliblement aux douleurs de sa maladie.... Un peu de terre aurait séparé son corps de ce monde ; l'oubli serait venu , et la médecine aurait continué ses merveilles !

Et qui sera la cause de cette calamité ? Moi je dis que c'est à l'ignorance de la médecine , où sont tous les hommes qui n'en ont pas fait une étude spéciale , qu'il faut attribuer ce défaut d'harmonie que nous remarquons parmi nous , et cette effrayante mortalité dont vous vous plaignez avec tant de raison. Il est malheureusement trop vrai , comme vous le dites , que de tous les animaux , c'est l'homme qui vit le moins , malgré son intelligence , dont il est si fier , et sa brillante organisation.

La médecine , considérée comme veillant à la conservation de la santé et comme travaillant à la rétablir , n'est donc plus le partage seulement de quelques-uns ; il est probable qu'avec la marche progressive de l'humanité , cette science deviendra une branche essentielle de l'instruction , et que plus tard on étudiera la médecine et le droit comme on apprend aujourd'hui la géographie et l'escrime , les mathématiques et la danse.

Tous les hommes ne seront pas médecins , quoique cela pût être encore sans nuire à personne ; mais tous auront une notion précise de la chose ,

assez pour assister à un traitement et en comprendre toute la logique, assez pour savoir discerner tout le danger ou l'heureux effet d'une saignée ou d'un émétique, d'une diète blanche ou d'un régime nourrissant. Avec notre civilisation actuelle, nos mœurs, nos habitudes, la médecine est pour nous *une nécessité*. Tout le monde sait que notre corps a besoin d'une harmonie constante, graduée et équilibrée avec le milieu qui nous entoure.

La santé est sans contredit le premier bien de l'homme sur la terre: sans elle, le riche languit au milieu de ses fêtes; l'ouvrier dépérit au sein de la misère; sans elle, il n'y a plus de joie, plus d'amour; l'amitié de ses douces paroles console à peine l'ame qui souffre; non, rien ne peut remplacer cette brillante harmonie, cette riante végétation qu'on appelle la vie, et qui donne la santé.

Mais n'y a-t-il pas une loi sage, naturelle, qui préside à la conservation comme au rétablissement de la santé? La médecine est-elle donc nécessaire à notre existence?

Si l'on réfléchit un instant sur notre organisation, sur les causes qui en troublent les fonctions et amènent des désordres, des maladies; et d'un autre côté, si on mesure les forces de notre corps pour résister au choc et réparer l'équilibre troublé, on comprendra bientôt qu'il lui faut un aide pour remettre les choses dans leur premier état; mais on verra surtout que cet aide, appelé *médecine*, doit se conformer aux besoins de l'organisation complète de chaque in-

dividu , et que la médecine devra présenter deux caractères bien tranchés , comme il est vrai que la composition de l'homme présente deux natures différentes.

Ainsi l'homme qui a été jeté sur la terre , non pas pour y subir la loi du temps , mais pour y remplir une destinée , a été doué d'une vie pleine d'harmonie et de force , mais d'une double nature : l'une spirituelle par l'ame , l'autre matérielle par le corps. Intimement unies , ces deux natures vivent de la même vie , se prêtent une mutuelle assistance , et s'anéantissent l'une par l'autre. C'est de l'accord parfait de ces deux manières d'être entre elles que découle la vie avec ses joies et ses pleurs , avec ses jours de nuage et de beau ciel. L'ame et le corps , voilà la vie , voilà les deux puissances dont l'union intime constitue pour nous la joie ou la douleur , suivant que les impressions senties sont gaies ou tristes. L'ame , pas mieux que le corps , ne peut vivre et sentir seule ; mais c'est de la fusion de ces deux entités que dépend l'harmonie dont le type est la santé et le bonheur.

Long-temps les philosophes , en dépit des lois immuables de la nature , ont voulu séparer l'homme moral de l'homme physique , sacrifier l'un au profit de l'autre. L'organisation humaine a fait elle-même justice de ces vaines théories , en prouvant l'étroite sympathie qui lie le corps à l'ame. Mais , outre leur vie commune , on ne peut méconnaître à ces deux puissances une vie propre qui ne dépend ni de l'une

ni de l'autre, mais qui est d'une vérité incontestable. Ainsi :

Sublime émanation d'un souffle divin, l'ame, avec ses sensations affectueuses ou répulsives, douces ou tristes, constitue bien en effet une vie distincte, qui a ses ris et ses larmes, sa santé et ses maladies; une vie toute sensitive et de contemplation qui a sa physiologie, son hygiène et son médecin; à elle malade ce n'est pas un langage scientifique qu'il faudra parler, ni de sucs de plantes dont on devra la saturer; mais à elle il faudra souvent la douce voix d'une pure philosophie, d'une sainte amitié, ou bien encore les consolantes pensées de la religion.

Mais à notre vie matérielle, à celle qui dépend de notre organisation et du jeu plus ou moins régulier des rouages de la machine, à celle-là les douces quiétudes du cœur, les heures calmes de la solitude ne pourront jamais rendre l'harmonie perdue, à elle il faudra une autre physiologie, une autre médecine et d'autres remèdes.

Que ce soit l'ame ou le corps qui souffre, ne faut-il pas, comme vous le voyez, une médecine? Cette science ne paraît-elle pas être une condition de notre existence?

Ce n'est pas en effet que la nature n'assiste elle-même à tous les désordres, et ne puisse souvent suffire pour les détruire; mais c'est qu'il semblerait presque démontré que Dieu a voulu imposer à l'homme la tâche de veiller lui-même à son entretien, et de concourir par toutes les ressources de son intelligence

à maintenir dans une complète et constante harmonie l'œuvre de la création.

Et cependant comment s'expliquer alors le peu de succès qu'ont eu les divers systèmes qui se sont succédés en médecine ?... L'erreur y a presque toujours tenu la place de la vérité.

Le premier homme qui a souffert a été médecin ; le premier il a compris ce que c'était qu'une douleur ; il en a senti les phases variées et suivi les périodes successives ; il devait trouver près de lui le remède à son mal ; mais entraîné par un instinct malheureux , il a cherché toujours bien loin de lui ce qui était bien près , et sans aucun succès. Ainsi les siècles ont passé et les hommes avec eux , en nous laissant dans une profonde ignorance pour tout ce qui touchait à la pratique de la médecine. Les médecins les plus célèbres , ceux même dont les noms depuis les temps les plus reculés sont venus jusqu'à nous , ne nous ont rien appris de précis , de certain sur les remèdes qui guérissent ou qui ne guérissent pas ; partout dans leurs écrits comme dans les actes de ceux qui aujourd'hui se disent leurs disciples , règne la preuve de l'infidélité de leur art..... Un seul homme dans les siècles passés a compris et rempli avec bonheur la tâche qui lui avait été révélée , celle d'observer , de décrire la marche des maladies.

HIPPOCRATE , en effet , consacra sa vie à examiner , à décrire , à préciser le caractère , la forme et les diverses crises de nos maladies ; et tout cela sans presque donner un seul remède ; il se confiait aux efforts

de la nature. Cette conduite du père de la médecine semble nous apprendre qu'il lui avait été donné, à lui le premier, de fonder l'étude de la médecine sur la connaissance exacte des maladies, et qu'il devait être réservé à un autre homme de chercher et de recueillir les remèdes à leur opposer.

On s'étonnera sans doute que 3000 ans aient passé jour par jour, heure par heure, avant que ce second génie soit apparu; et pourtant bien des hommes de mérite, bien de grands maîtres ont traversé cette terre de douleurs; tous ont laissé d'immenses travaux, de précieuses découvertes, mais aucun d'eux n'a réalisé le rêve de la science, la *découverte des remèdes à donner dans les maladies*.

Dira-t-on qu'il était dans la destinée des choses d'ici-bas que la découverte ne se fit pas avant cette époque? Ce serait vraiment blasphémer et accuser Dieu, quand la faute dépend tout entière de notre aveuglement.

Ainsi, jusqu'à la fin du 18^e siècle, la médecine n'était encore qu'un art conjectural. Elle avait besoin d'une réforme, d'une découverte qui lui donnât une valeur mathématique. Ce beau rêve de tous les savants, et de tous les hommes animés pour l'humanité d'un zèle religieux, fut en effet réalisé par un homme doué d'un génie observateur, d'une volonté ferme et d'un courage vraiment héroïque.

L'histoire de la médecine toucha dès-lors à une espèce de perfection.

On avait achevé le travail immense qui embrasse

la connaissance des maladies ; plusieurs générations de savants avaient mis la main à cette œuvre gigantesque.

HAHNEMANN est venu , lui seul , assumer sur sa tête la tâche non moins grande et difficile de réformer la matière médicale, c'est-à-dire la connaissance intime, réelle , et l'application des remèdes aux maladies, travail inconnu jusqu'à lui , et d'où découlait l'erreur qui avait toujours dominé tous les systèmes.

Ainsi donc , aujourd'hui plus d'excuses , plus de vaines discussions , le problème est enfin résolu. La science médicale possède à présent outre la connaissance exacte des maladies , la méthode heureuse de lui opposer avec succès des remèdes d'une efficacité certaine. L'expérience a démontré à leur auteur , comme à tous ceux qui suivent ses leçons , toute la valeur de la découverte. Le langage de la médecine réformée est simple , intelligible à tous ; désormais plus d'énigmes , plus de vains mots , plus d'expressions bizarres ; la langue du médecin est celle de nos enfants , de nos pères , de nous-mêmes , la lumière a remplacé enfin les ténèbres.

Ne soyons donc plus désolés de la fragilité de notre constitution , de l'instabilité de son harmonie et de la *nécessité de la médecine* ; mais réjouissons-nous des moyens que nous possédons enfin de remédier à nos douleurs. Nous vivrons une longue vie , relative à nos habitudes , à nos sensations , nous vivrons comme l'arbre qui donne ses fruits , use sa belle végétation , et ne s'éteint que parce qu'il doit finir , et qu'une

*

voix intérieure nous dit que.... *ce qui a reçu vie doit la perdre.*

Oubliez donc vos inquiétudes, madame, ne tremblez pas pour des jours qui vous sont chers, pour la santé de vos enfants; n'ayez plus de douleurs aussi amères, plus de fausses joies, abandonnez-vous à la Providence divine, qui a mis partout *le bien à côté du mal*, et confiez-vous au médecin qui, ministre dévoué de la nature et homme choisi de Dieu, vous prouvera par ses soins assidus, presque toujours si heureusement suivis d'un *succès rapide, sûr et agréable*, que si la *médecine est une nécessité*, elle n'est plus une erreur.

Votre dévoué et heureux docteur,
F. PERRUSSEL.

ANNONCES.

A popular view of Homœopathy, etc. by the Rev. Thomas R. EVEREST, Rector of Wickwar, avec cette épigraphe :

Pigmæi gigantum humeris impositi plus
quam homines vident. BURTON.

Et celle-ci :

Vous ignorez le principe qui joue le premier rôle dans vos œuvres et auquel vous devez bien des succès; il est dans vos mains, il ne tient qu'à vous de le saisir; avec lui vous ferez beaucoup mieux ce que vous faites bien; vous ferez toujours bien ce que vous êtes souvent exposés à faire mal; enfin vous ferez encore souvent le bien, là où maintenant il vous semble impossible de rien faire.

LAVOISIER.

Nous avons annoncé cet ouvrage (*Bibl. hom.* VII, p. 585), et nous avons promis d'y revenir; nous tenons notre promesse.

Cette seconde édition d'un opusculé dû à la conviction d'un savant, a pris la forme et la consistance d'un volume in-8° de 25 et 151 pages. Depuis la première édition, la marche des esprits en Angleterre avait suivi sa direction naturelle ; ils s'étaient ouverts à la connaissance des principes de la saine doctrine médicale, saisis qu'ils étaient par la nouvelle des faciles et belles guérisons opérées par elle ; ils avaient demandé : qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? quelle est cette nouveauté, cette inconnue, dont le nom ne nous avait pas encore frappés ? et le Recteur EVEREST s'est chargé de leur répondre ; telle est l'origine de cette seconde édition, bien différente de la première.

Notons d'abord qu'elle est *dédiée* au Dr Harris Dunsford ; honneur insigne à nos yeux ; ce docteur est un des plus jeunes de l'Angleterre ; et déjà par l'application de ses connaissances acquises, et par ses heureux succès, il a mérité non-seulement l'attention de plusieurs très-grands personnages qui lui ont confié leur santé délabrée, mais encore la célébrité que lui vaudra la dédicace du premier *livre* qui aura été écrit en anglais sur l'homœopathie. L'amitié toute particulière que nous portons au Dr DUNSFORD, qui s'est fait ce qu'il est dans nos contrées lémanniennes, nous engage à le féliciter de tout notre cœur de ce qu'il est ainsi mis en juste évidence par l'une des premières personnes marquantes auxquelles l'homœopathie aura été salutaire dans le Royaume-Uni.

Dans cette édition, le Recteur EVEREST s'est moins occupé que dans la première de l'*historique* de l'homœopathie ; mais il en a par contre plus profondément scruté et mis en lumière les principes ; il l'a fait, nous l'affirmons, avec la plus grande lucidité ; les gens du monde n'éprouveront aucune peine à le comprendre, lors même qu'ils n'adopteraient ou ne voudraient pas adopter ses idées ; les savants, les gens de l'art auront besoin de préparer leurs arguments les plus serrés, non pour le vaincre, mais seulement pour le combattre.

En Angleterre, l'ouvrage du Recteur EVEREST peut produire une grande impression et faire réfléchir bien du monde ; il est le premier et presque le seul.

Pour des lecteurs français, un extrait étendu serait superflu ; la littérature homœopathique a fait en France, depuis que nous avons fondé la *Bibliothèque homœopathique* (ceci soit pris comme date seulement), trop de progrès pour que l'ouvrage que nous avons sous les yeux ne parût pas contenir des choses connues et écrites ailleurs, sous une autre forme, il est vrai. Notre rôle se réduit donc à célébrer, selon son juste mérite, le travail du Recteur EVEREST, qui a lu et compulsé tous les ouvrages d'homœopathie écrits en français et en italien, et plusieurs écrits en allemand, dans le seul but de faire connaître à ses compatriotes une vérité qu'ils ignorent, et dont ils pourront à l'avenir tirer le plus grand bénéfice.

Die chronischen Krankheiten, ihre eigenthumliche Natur und homöopathische Heilung. — Des maladies chroniques, de leur nature et de leur traitement homœopathique ; par le Dr S. HAHNEMANN. Seconde édition considérablement améliorée et augmentée. — T. I-III. — Dresde et Düsseldorf.

Dans le prochain cahier, nous rendrons un compte très-détaillé de ce qui distingue cette édition de la première.

Clinique homœopathique à l'usage des médecins et des gens du monde ; par Louis MALAISE, docteur en médecine et en obstétrique, etc. etc.

Nous rendrons compte de ce précieux et intéressant ouvrage

Repertorium für die homöopathische Praxis, von Dr RUOFF. — Stuttgart 1857.

Nous rendrons compte de cet ouvrage.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE.

OBSERVATIONS, PAR LE D^r BENOIT BIGINELLI,
DE TRINO EN PIÉMONT.

(Envoyées à la Société homœopathique lémanienne.)

FIÈVRES INTERMITTENTES.

Première observation. Michel Castelli, de Trino, âgé de 30 ans, cordonnier, d'une faible constitution, pâle et maigre, chevelure blonde. Le 24 août 1836, il lui survint une fièvre tierce, dont les accès eurent lieu, à des heures variées, par frisson, chaleur et sueur abondante : chaque accès durait dix heures. Malgré de fortes doses de quinquina, la fièvre continua ; sa marche n'ayant été suspendue que trois jours par le spécifique, le malade accusait une grande faiblesse, du dégoût et des sueurs nocturnes prolongées.

L'ayant visité le 27 octobre pour la première fois, je relevai les symptômes suivants : A neuf heures et demie du matin, grande soif avant le froid ; de temps

en temps frissons, bâillements, pandiculations, puis froid violent, avec claquement des dents, nausées, vomissement pendant le froid, sensation de brisement universel, douleurs élançantes et vagues aux jambes, douleur pressive à l'estomac, selles dures, avec grouillements du ventre et pression au rectum; au froid succède une grande chaleur générale, avec rougeur du visage, soif, légère céphalalgie, respiration accélérée; enfin sueur abondante et acide pendant la nuit; le pouls est fréquent, petit et faible; caractère chagrin et craintif. *Ipecac.* 4/3 en deux doses.

Le 28 octobre, jour de l'apirexie, le paroxysme fébrile revint à la même heure, et avec les mêmes symptômes, mais dura moins de temps: trois heures de sueur après midi. *Arnica*, 3/6.

Le 29, bon repos et sommeil toute la nuit; vers le matin, sueur, urine chargée en jaune, pustules blanches au voile du palais et aux lèvres, bon appétit, et guérison parfaite (1).

(1) Le praticien a très-judicieusement tenu compte des symptômes propres à l'*arnica*:

595. Fièvre le matin....

598. Fièvre; en bâillant de froid, grande soif, qui fait boire beaucoup; ensuite, soif aussi pendant la chaleur, mais qui fait boire peu.

592. Sensation de froid par tout le corps.

593. Froid dans le dos et les cuisses.

596. Endolorissement très-désagréable du périoste de tous les os du corps, comme dans un accès de fièvre intermittente.

597. Fièvre et frisson par tout le corps; chaleur dans la tête,

Fièvre quotidienne intermittente.

2^e Obs. Rose Zorgno, fille d'un tisserand de cette ville, âgée de 13 ans, forte et bien constituée, mais ayant un teint pâle, éprouve, dès le 1^{er} septembre 1836, des accès de fièvre, qui reviennent chaque jour, et qui durent depuis près de deux mois, malgré *ipecacuanha* à hautes doses, saignées et *quina*, ordonnés par un docteur allopathe.

Les symptômes recueillis le 29 octobre 1836, à six heures du soir, sont : frisson, froid aux pieds, se propageant peu à peu par tout le corps, sans soif, de la durée d'une demi-heure; pendant le froid, douleurs universelles de brisement; ensuite chaleur générale pendant toute la nuit, sans soif, accompagnée de *douleur pressive au front*, plus marquée à gauche; sensation *de brûlure et de cuisson* dans la bouche, descendant jusqu'à l'estomac; langue blanche; gonflement d'estomac, avec ardeur acide (expression de la malade); sensibilité douloureuse de l'épigastre par la pression de la main; selles irrégulières, difficiles, tantôt molles, tantôt dures; urines fréquentes et aqueuses; brisement des extrémités inférieures;

rougeur et chaleur au visage, avec froid aux mains, et sensation de brisure dans les hanches, le dos et le côté antérieur des bras.

202. Poids au creux de l'estomac.

203. Violente pression au-dessus du creux de l'estomac.

208. Pression comme avec la main au creux de l'estomac.

652. Mauvaise humeur.

653. *Facilité à s'effrayer.* (*Mat. méd. pure.*) (*Réd.*)

appétit, mais après avoir mangé; *amertume de la bouche*; pouls petit et fréquent; tempérament phlegmatique; humeur chagrine. *Arnica*. 3/5 (1).

Cessation de la fièvre jusqu'au 11 novembre; la malade se plaignait cependant d'une douleur sourde au côté gauche de la tête, qui l'empêchait de dormir la nuit, soit par faute de régime, soit par l'exposition inconsiderée aux influences atmosphériques; il revint ce jour-là un paroxysme fébrile, caractérisé par soif vive, bâillements, pandiculations, froid, céphalalgie frontale et temporale; langue blanche au milieu, rouge aux bords; sécheresse de la bouche; tension de l'épigastre et des hypocondres; ensuite chaleur universelle, avec douleur battante aux tempes; point de sueur, point d'appétit; passage de la fièvre à l'état de fièvre continue. *Aconit*. 6/24 ramène tout à l'état normal, si ce n'est un dernier accès qui consiste dans une voracité ou faim continuelle et in-

(1) Même remarque que pour la première observation; l'auteur a su chercher le tableau des symptômes de son malade et le trouver dans *arnica*. En effet, outre les symptômes déjà cités :

23. Douleur pressive au front.

24. Céphalalgie pressive au front.

26. *Céphalalgie pressive au-dessus des yeux*.

27. D'abord céphalalgie pressive au front...

28. *Douleur pressive au front*.

29. Pression dans le côté droit du front.

51. Douleur pressive stupéfiante au front...

154. *Sensation de mordication sur la langue*.

155. Sensation d'écorchure à la langue. (*Mat. méd. pure*).

(*Réd.*)

satiable avant , pendant et après la fièvre. *Phosphor.*
3/30 guérit radicalement la malade.

Fièvre tierce.

3^e *Obs.* Un pêcheur, nommé Jean Gareta, âgé de 55 ans, de Trino, est bien conformé, quoique petit; il a le teint blanc-rose; il est prompt et chagrin. Le 9 novembre 1836, il revenait pendant la nuit chez lui, chargé de ses outils, au travers de longues prairies froides et humides, lorsqu'il fut atteint de malaise, avec faiblesse des jambes, tellement qu'il craignit de ne pas pouvoir arriver. Enfin, couché dans un lit bien chaud, aux bâillements, pandiculations, froid avec tremblement, succéda bientôt une chaleur universelle, avec céphalalgie lancinante, et peu de soif. Vers le matin, sueur copieuse, avec tiraillements douloureux aux extrémités inférieures: un semblable accès avait déjà eu lieu le 7 novembre. Visité le 10 au matin, le malade, qui avait la bouche amère et la langue blanche, était apirétique. *Nux v.*
2/30 n'a plus permis le retour de la fièvre (1).

Fièvre tierce.

4^e *Obs.* Mathieu Palazzo, paysan, âgé de 24 ans, a toujours été bien portant jusqu'au 13 novembre 1836, où il éprouva un premier accès fébrile. Appelé le 15, je constatai les symptômes suivants:

(1) Des exemples de fièvre intermittente guérie par *nux* ont déjà été cités dans la *Bibl. hom.* première série, T. II et aliàs.

A neuf heures du matin, *bâillements*, *pandiculations*, frisson, *froid avec tremblement* et *peu de soif*, qui dure environ trois heures; sensation de brisement universel à tous les os pendant le froid; ensuite chaleur brûlante, qui est bientôt accompagnée d'une sueur générale, sans soif. Pendant la chaleur, forte céphalalgie frontale; la face devient pâle-jaunâtre; langue blanche, sans appétit; pustules à la lèvre inférieure; gonflement et ardeur des gencives; après quelques accès de toux, douleur pressive au sternum, de dedans en dehors, ainsi qu'au bas-ventre; selles rares, sèches: ordinairement constipation; urine aqueuse; pouls serré, fréquent. Guérison radicale par une seule dose de *nux v.* $3/4$ (1).

Fièvre tierce.

5^e *Obs.* Madelaine Sarra, jeune fille de 16 ans, fortement constituée, brune, avec de grands yeux noirs, paysanne, est entrée à l'hôpital de cette ville, pour une fièvre tierce, au mois de septembre 1836; pendant deux mois environ qu'elle est restée là, elle

(1) Je ne cesserai d'exprimer le regret de ce que les collecteurs d'observations ne désignent point nominativement *le symptôme* spécial, ou *le groupe* de symptômes, qui les ont déterminés à employer telle substance plutôt que telle autre; ce serait à la fois *instruire* bien réellement le lecteur, et lui éviter de longues recherches s'il veut se rendre compte du succès obtenu. Des observations rédigées dans cet ordre unique: *symptômes* de la maladie, *remède*, *succès*, sont beaucoup trop exposées 1^o au

n'a pris que quelques décoctions de tamarinds, amères et autres, qu'elle ne connaît pas. Trois jours après qu'elle était sortie de l'hôpital, guérie en apparence, elle m'a fait demander, sa fièvre étant revenue avec les symptômes suivants : forte céphalalgie, pressive, battante, avec douleurs d'écrasement à toute la tête insupportables, commençant six heures avant l'accès; à 7 heures du soir, bâillements, pandiculations, froid très-court, sans soif; pendant le froid, constriction spasmodique au larynx, avec difficulté pour l'inspiration et secousses sonores, violentes comme de hoquets; crampes à la jambe droite; après le froid, dormant jusqu'au matin, sans jamais se réveiller; mais bientôt se développe chaleur brûlante universelle, avec sécheresse de la peau, toujours sans soif; bien peu de sueur; elle m'assure que la céphalalgie s'accompagne toujours du sommeil; la langue est blanche, avec sécheresse de la bouche; borborigmes au ventre; constipation; le caractère de cette fille est vif, mais timide, craintif. — *Metall. alb.* 3/30. La fièvre n'est plus revenue; mais la malade se plaint de gonflement et de dureté au ventre : elle n'a pas encore ses règles. — *Conium* 2/30, sans résultat. Cette

souçon d'avoir été choisies parmi un grand nombre d'autres qui n'ont pas été aussi satisfaisantes; 2^o au reproche, mérité ou non, de n'être que des narrés de guérisons purement accidentelles quant aux indications suivies. Le soin seul apporté par le praticien observateur de faire bien cadrer les symptômes du malade avec ceux du remède peut lui valoir le renom de bon homœopathe, et peut faire avancer l'art chez ses confrères. (*Réd.*)

malade est pauvre, et, ne pouvant conserver le régime, mange beaucoup de potage (choux blancs) avec du pain de maïs. Retour de la fièvre, avec symptômes gastriques seulement. *Antimon. crud.* 2/30 : guérison durable en trois jours, mais sans apparition des règles.

Fièvre quarte.

6^e Obs. Barbe Olivero, âgée de 40 ans, paysanne, de Trino, mère de trois enfants, de teint brun-jau-nâtre, avec grands yeux noirs, est atteinte, depuis neuf mois, de fièvre quarte. Tous les secours prodigués pendant trois mois consécutifs à l'hôpital de cette ville n'ont pu arrêter le cours de cette fièvre, compliquée avec la psore syphilitique, que son mari, militaire, lui a communiquée. Cette malade réclame mon secours, le 20 août 1836. Les symptômes que j'observe sont les suivants :

La fièvre, sans symptômes précurseurs, commence tantôt de jour, tantôt de nuit, avec grand froid, tremblement et claquement des dents, qui dure trois heures, avec peu de soif; douleurs lancinantes aux os, particulièrement dans la nuit; forte chaleur générale, accompagnée toujours de céphalalgie, pendant cinq heures, sans soif; sueur abondante et fétide; des croûtes écailleuses de la grandeur d'un sou à un écu, épaisses, de couleur jaune-clair, dont suinte une humeur, rouge à l'entour, très-pruriantes, discrètes, couvrent les jambes, les cuisses, la poitrine, le dos et les bras. Le tourment pruriteux sur tout son

corps est continu, inexprimable : elle ne peut ni manger ni reposer ; bouche mauvaise , avec langue blanche ; faiblesse générale ; pouls mou , tardif , faible pendant les jours apirétiques. La répétition de *metall. alb.* 2/30 en huit jours a guéri la fièvre quarte , et les croûtes sont tombées promptement sans prurit (1).

CHOLÉRA ASIATIQUE.

Première observation. Marie Palazzo , âgée de 60 ans , veuve , robuste constitution , grasse , teint brun , avec yeux gris , mère de trois enfants , caractère tranquille , est saisie , à cinq heures du matin , le 29 octobre 1836 , de petites douleurs au ventre , avec une diarrhée aqueuse jaunâtre ; elle revient bientôt de l'église avec des grouillements , qui se répètent de temps en temps , et des coliques , suivies de déjections de la même nature. Ce n'est qu'à six heures du soir qu'elle demande assistance. D'après les symptômes diagnostiques , je donne d'abord *acid. phosphor.* 3/30 , et autant à minuit.

(1) Indépendamment du type quarte auquel *ars.* paraît être plus particulièrement adaptable , il est probable que c'est par la présence des taches croûteuses que l'auteur a été conduit à se servir de cette substance. Peut-être ne faut-il pas perdre cette occasion de faire remarquer la justesse de l'étiologie de HAHNEMANN qui ne voit dans la fièvre intermittente qu'une *psore développée* ; les guérisons immédiates au moyen de *carbo vegetabilis*, de *natrum muriaticum* ou de *sulfur* fourniraient des preuves en faveur de cette opinion. (Réd.)

Le 30 au matin, tableau des symptômes : Tête embarrassée, lourde ; face pâle jaune ; cercle noir autour des yeux languissants ; affaissement des traits ; bout du nez noir ; langue blanche ; bouche sans goût ; soif d'eau fraîche ; nausées, vomissements d'eau claire ; froid aux extrémités et à la pointe du nez ; borborigmes au ventre ; coliques, avec déjections aqueuses, blanches comme du lait ; crampes aux mollets et aux pieds, inquiétudes ; pouls petit, faible. *Ipec.* 3/3 : deux autres doses pareilles, une par heure.

Le soir, il n'y a point d'amélioration. Le choléra sévit avec plus de violence : face hippocratique ; yeux enfoncés dans les orbites ; visage ridé, crispé ; pâleur cadavéreuse, entremêlée de bleu ; aphonie complète ; froid glacial universel ; suppression totale d'urine ; raideur aux extrémités ; défaillances, etc. etc. A cette dernière période d'agonie, le pouls est imperceptible : je place sur la langue froide *veratr. alb.* 4/12 ; quatre autres doses, une chaque demi-heure, avec un peu d'eau ; chaque cinq minutes, une gorgée d'eau frappée de glace, et réchauffer, pendant la nuit, la malade de la meilleure manière possible.

Ce puissant modificateur homœopathique a déterminé, pendant la nuit, une forte réaction, laquelle amène presque à la disparition totale les symptômes menaçants la vie ; et une irritation gastro-céphalique remplace le meurtrier choléra.

Le 31 au matin, tête lourde ; visage rouge, épanoui ; grande soif ; défaillances. Ayant surchargé son

estomac par des boissons, la malade est obligée de titiller la gorge avec un doigt pour vomir; l'urine ne coule pas encore; peau sèche; chaleur universelle; yeux vifs; pouls petit, faible, fréquent; *veratr. alb.* 2/12.

Le soir, grand sommeil; diminution de la soif: mêmes symptômes que dessus. *Emuls. comm.* peu à la fois.

Le 1^{er} novembre, grand assoupissement pendant la nuit, avec peu de soif; vomissements d'eau aigrette, suivis de défaillances au matin; visage toujours animé; chaleur à la bouche, avec sécheresse des lèvres; nausées sans vomissements; céphalalgie stupéfiante; douleur transversale sourde à l'estomac et aux reins, que la plus petite pression rend insupportable; langue rouge aux bords; constipation et manque d'urine; pouls fréquent, plus élevé. *Ipecac.* 2/3, et deux autres doses de deux en deux heures.

Le soir, diminution de quelques symptômes: bouillon, eau sucrée.

Le 2, après avoir tranquillement dormi toute la nuit, ce matin, la malade me dit qu'à présent elle n'a plus la crainte de mourir. Tous les symptômes de la tête ont disparu; l'urine coule abondamment: il n'y a plus qu'une légère sensation douloureuse à l'estomac, avec quelques selles molles jaunâtres, pendant la journée; pouls normal, mais faible. Appétit: potage au gras, boisson ordinaire.

Le 3, repos tranquille toute la nuit. De bon matin, la malade demande la soupe, et de suite on

lui donne un grand verre de vin rouge généreux, ce qui a causé quelque dérangement; mais *nux v.* 2/24 a régularisé le tout. Guérison parfaite.

(*Note du Rédacteur.* Les allopathes qui ont fait de l'homœopathie sans s'en douter ou sans le vouloir, aussi bien que les homœopathes de bonne foi qui ont cherché à combattre le vomissement cholérique par l'*ipecacuanha*, ont éprouvé le même insuccès que le docteur B., et ces derniers ont toujours dû le faire suivre de *ver.*, ainsi qu'on peut le lire, avec détails, dans le T. I^{er} de la *Bibl. hom.*

Maintenant que des milliers de cas ont démontré l'utilité, j'ai presque dit la spécificité du *veratrum* contre le choléra, il semble inutile et superflu de recourir à une autre substance pour combattre les symptômes dont il offre la série d'une manière si frappante, en particulier le vomissement qu'il excite avec tant d'énergie. L'*ipecacuanha* ne devrait être employé qu'à défaut du *veratrum*; mais alors il serait nécessaire de le répéter assez souvent, pour qu'il agît sur le ventre aussi bien que sur l'estomac.)

2^e *Obs.* Une fille de 13 ans, Rose Montavolo, maigre, faible constitution, teint pâle-terreux, avec de grands yeux noirs, souffrait depuis deux mois d'affection gastrique; elle commençait pourtant à sortir de sa chambre par ordre du médecin allopathe. Tout-à-coup, à minuit, le 20 novembre, elle est assaillie par l'épidémie cholérique, et les symptômes déploient toute leur intensité. A huit heures du matin, le 21, je remarque les symptômes suivants :

Figure pâle, avec affaissement des traits, joues et bout du nez froids et cyanosés; yeux enfoncés dans leur orbite, avec un cercle noirâtre; grande soif; langue blanche; vomissements et diarrhée très-fréquente, blanche comme de l'eau de riz avec quelques glaires; gargouillements au ventre; voix basse, enrouée, qu'on ne peut pas entendre; anxiété, inquiétude; elle se tourne tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; tranchées souvent répétées qui arrachent des hauts cris; ischurie; tous les doigts des extrémités sont froids, de couleur bleu-obscur, sans tiraillements ni crampes; poulx petit, faible, à peine sensible; froid presque universel; le choléra est sur le point de passer à la troisième période.

Je débute par *ipecacuanh.* $\frac{2}{3}$ et trois autres doses, une à chaque demi-heure. Eau glacée, frictions, etc. — Point d'amélioration à onze heures; je donne sans hésitation *phosphor. acid.* $\frac{4}{30}$ pour deux heures. Retard des vomissements et des selles depuis deux heures, mais voyant les symptômes encore saillants et redoutables, je crois utile de donner *veratrum alb.* $\frac{2}{12}$ six doses, avec l'eau distillée, une chaque demi-heure, eau glacée, amélioration vers le soir; disparition de toute part de la couleur bleue; les yeux sont à leur niveau naturel, ainsi que le visage: par contre, le poulx est imperceptible, et tous les autres symptômes persévèrent. Je me fie sur l'action prolongée du spécifique; mais à minuit, on frappe à coups redoublés à ma porte, me priant d'aller visiter la malade, qui paraît rendre les derniers soupirs; je m'y porte en

toute hâte, et en effet, il y a froid glacial universel, perte de connaissance, après des évanouissements répétés, yeux à demi ouverts, immobilité du corps, avec rigidité, sans pouls. Je doutais beaucoup de pouvoir encore maîtriser ces accidents fâcheux, l'action vitale paraissant presque éteinte; cependant j'y réussis, en mettant dans la bouche *veratr.* 3/12, que je répétais sous peu de temps. En attendant, je préparai, avec *sacchar. lact.*, *carb. veg.* 2/30, pour faire prendre à la malade, une après mon départ, si elle vivait encore.

Le 22, au matin, la réaction s'était établie après la prise du dernier remède, et la chaleur universelle manifestée, avec peau brûlante et cent pulsations par minute. Elle parle; quelques déjections floconneuses, avec bien peu de soif; amélioration sensible pendant la journée. *Veratr. alb.* 2/12.

Le 23, repos favorable: une selle de la même nature pendant la nuit. De bon matin, après la déjection, la malade est de suite surprise d'un fort hoquet, que termine la prise d'une cuillerée d'eau, avec *veratr.* On trouve dans le pot de chambre un lombric rouge. A dix heures environ du matin, elle se plaint d'un frisson général, avec soif; peu à peu, froid à toutes les extrémités et au bout du nez; face pâle; dilatation des pupilles; tête embarrassée, demi-stupide; envie de vomir; déjections aqueuses encore blanches, toujours avec des vers; fourmille-ment et grattement aux bras et aux cuisses; point d'urine; continuation de la soif; pouls petit, faible,

fréquent. La chaleur survient depuis trois heures, sans sueur : il y a rémission au soir. *Cina.* 3/3. Pendant la nuit du 24, elle eut encore deux selles et vomissements avec des lombrics. A la même heure que la veille, même frisson, froid, avec fièvre. On reconnut une intermittente quotidienne vermineuse. *Chin.* 6/24, qu'elle prend au moment de la diminution de la chaleur, en deux fois.

Le 25, après avoir reposé tranquillement toute la nuit, elle se trouve évidemment soulagée le matin : le pouls est plus élevé, normal. A l'exception de la faiblesse et du peu d'appétit, tous les symptômes ont cessé. (Soupe au gras).

Le 28, sans cause manifeste, s'éveille une petite fièvre, avec pouls fréquent, dur; ardeur aux yeux; une salivation amère dégoûte la malade; de plus, sensation douloureuse au foie à la plus petite pression; le ventre est tendu; urine goutte à goutte; point d'appétit. *Bryon.* 3/24 a fait disparaître toute cette affection. Guérison radicale.

(*Note du Rédacteur.* Il est impossible de méconnaître dans cette observation la nécessité de répéter fréquemment les doses du remède, même le plus homœopathique, dans le choléra; il ne faut pas perdre de vue que le propre de cette maladie est d'anéantir l'action vitale, par-là même la réaction à tout médicament. Cela étant, si l'on est parvenu, au moyen de ceux-ci, à réveiller la vie pour quelques minutes, on doit s'attendre à ce qu'elles seront suivies d'un nouvel affaissement, si le réveil n'est pas itéra-

tivement excité au moyen d'une nouvelle dose médicamenteuse. Or, la surexcitation homœopathique offre peu ou point d'inconvénients, tandis que l'affaissement cholérique conduit évidemment à la mort; il n'y a donc pas à hésiter entre l'usage répété, l'abus même du remède, et le résultat destructeur de l'interruption ou de la cessation de son action.)

3^e *Obs.* Thérèse Pino, de Trino, ne fut pas moins heureuse par la prompte guérison de la maladie épidémique. Cette paysanne, âgée de 29 ans, robuste, bien portante, teint blanc, yeux gris, cheveux blonds, mère de quatre enfants, est tourmentée, depuis long-temps, par des chagrins de famille. Ce fut le 29 novembre 1836 qu'elle me consulta, et que je constatai qu'elle était saisie depuis deux jours de douleurs au ventre, précédées de horborigmes, de flatuosités, avec diarrhée aqueuse de couleur verte, qui aujourd'hui s'est changée en couleur jaune; les douleurs sont pinçantes, déchirantes, particulièrement à l'entour du nombril; appétit nul; bouche froide, avec goût amer; langue d'un rouge foncé, surtout aux bords. La plus petite pression cause une douleur sourde, insupportable, soit à l'estomac, soit au bas-ventre, plus aiguë au flanc droit; mouvement continu, avec respiration anxieuse; douleurs transversales aux reins, quoique l'urine soit naturelle, abondante; brisement aux cuisses; bien peu de sommeil, avec effroi; pouls petit, faible, fréquent; caractère prompt, enclin au chagrin. *Acid. phosphor.* 2/30.

Elle est si tourmentée tout l'après-midi par une ardeur violente au ventre et par des tranchées insupportables, qu'elle désire la mort : au reste, mêmes symptômes. *Metall. alb.* 2/30, avec un peu d'eau distillée ; mais maladroitement, après en avoir pris quelques cuillerées, on verse le restant. Le soir, après en avoir eu l'avis, je donne, en répétition, *Ipecac.* 3/3.

Le 30 au matin, le choléra marche à grands pas : jusqu'à midi, il n'y a que des tranchées horribles, avec diarrhée aqueuse, puis vomissements à chaque instant, et selles blanches, floconeuses ; changement de figure ; le teint devient terreux ; yeux cernés ; lèvres crispées, arides ; froid aux mains, aux pieds, au nez, tous azurés ; soif insatiable d'eau fraîche ; agitation ; anxiété ; flexions du corps, indéfinies à cause des violentes douleurs au ventre ; ischurie, aphonie, tiraillements, crampes aux extrémités inférieures ; pouls très-petit, extrêmement faible. *Veratr. alb.* 4/12, et quatre autres doses, une chaque demi-heure. L'effet fut aussi prompt qu'inespéré.

Le 1^{er} décembre, à quatre heures du matin, après avoir avalé toutes les doses du spécifique et l'eau frappée de glace, tous les symptômes sont dissipés, et la réaction figure dans le tableau suivant : Visage rouge ; yeux vifs, luisants ; chaleur universelle ; douleur pressive à la région frontale et temporale ; sécheresse de la bouche et des lèvres, avec soif ; légère ardeur à la gorge ; sensation douloureuse, pressive comme d'un poids sur la poitrine ; anxiété ; pendant l'inspiration,

douleur gravative à l'estomac , qui ne supporte pas le plus petit attouchement ; renvois incomplets ; douleurs pressives aux fausses côtes ; sensations de faiblesse au bas-ventre ; renouvellement des crampes , tantôt à un pied , tantôt à une main ; pouls fréquent, large.

Il aurait convenu de chercher un autre modificateur qui représentât exactement les symptômes ci-dessus ; mais le renouvellement des crampes m'a fait choisir *cupr. ac.* 2/30.

Quoique les crampes aient cessé, l'irritation gastro-céphalique se manifeste par lourdeur de tête, vertiges, douleurs battantes aux tempes, rougeur et sécheresse de la langue, avec soif, chaleur brûlante universelle, aussi bien que les symptômes de l'estomac et du ventre. *Belladon.* 3/30 a promptement triomphé : de sorte que la malade, au deuxième, troisième, quatrième et cinquième jours apirétiques, mange avec bon appétit, et sort. Guérison complète. Surprise de tous ses parents.

(*Note du Rédacteur.* Cette observation vient en preuve réelle à ce que je disais plus haut. Cinq doses *veratrum* ont été données successivement à demi-heure de distance, et la réaction s'est opérée visiblement ; les symptômes gastriques ont cessé ; les symptômes nerveux seuls se sont montrés, et ont exigé un remède approprié ; puis ceux de l'irritation des muqueuses et de la peau, qu'a anéantis le médicament qui leur est propre. Remarquez qu'une fois la réaction vitale opérée d'une manière permanente,

une seule dose des autres remèdes a été suffisante.)

Cholérine.

4^e Obs. Jean Sasso, âgé de 60 ans, vacher de M. N..., demeurant en cette ville, se présente à moi. Son maître m'instruit que depuis deux jours il est travaillé par une diarrhée aqueuse, jaune, épuisante, de manière qu'il ne peut plus rester debout. En effet, sa figure est sale, affaissée, ridée; teint terreux; malaise continuel; envie de vomir; langue blanche; bouche pâteuse; grande soif; de temps en temps tranchées, gargouillements et selles de la même nature que dessus; froid aux extrémités; pouls petit, fréquent; tête lourde, comme d'ivresse. Je lui place sur la langue *ipécac.* 3/3, eau glacée, peu à la fois, et je l'envoie tout de suite au lit.

L'avortement de la maladie a été si prompt, que le lendemain, 8 novembre 1836, il vint chez moi pour me remercier, car ces petits bonbons l'ont guéri.

Plusieurs autres maladies de la même nature ont été promptement guéries.

Ainsi, Jerrone, âgé de 55 ans, jardinier de profession, ivrogne, après deux jours de vomissements, tranchées et selles aqueuses, avec soif inextinguible, etc.; *chamomil.* et *ipécacuanh.* l'ont de suite rétabli en santé.

De même, le jeune J. Dando, maçon, lequel, craintif à l'excès sur son sort, voyant plusieurs parties de son corps cyanosées et froides, avec des vomis-

sements et diarrhée aqueuse, blanche, quelques crampes, etc., se crut perdu ; mais *camphor.*, *ipécac.* et eau glacée l'ont, en peu de jours, guéri parfaitement.

J. Serra, paysan, est pareillement saisi, pendant qu'il se rendait pour travailler à la campagne, par vomissements, selles aqueuses, blanches, affaiblissantes, vives inquiétudes, crampes et tranchées. Par le prompt usage de *chamomil.*, *camphor.* et *ipécac.*, tous ses symptômes cessèrent, et la guérison n'a pas tardé.

De même, le petit enfant Montavolo, nommé Sciatello, a été guéri par la répétition d'*ipécac.* et autres, etc. etc. etc.

(*La suite au numéro prochain.*)

**DIE CHRONISCHEN KRANKHEITEN, IHRE EIGENTHÜMLICHE
NATUR, etc.**

LES MALADIES CHRONIQUES, LEUR NATURE ET LEUR TRAITEMENT
HOMŒOPATHIQUE, par le Dr Samuel HAHNEMANN ; deuxième
édition, corrigée et considérablement augmentée. Tomes 1-3.
Dresde et Dusseldorf.

(Extrait par le Dr CROSERIO.)

C'est d'un heureux augure pour le succès de cette seconde série de la *Bibliothèque homœopathique*, que l'annonce que nous avons l'occasion de faire à nos lecteurs de la seconde édition des *Maladies chroni-*

ques , de cet ouvrage qui a coûté tant de fatigues et de méditations à son auteur. Depuis deux ans cette édition était terminée , et ses deux premiers volumes étaient parus ; mais des circonstances dépendantes du libraire-éditeur en avaient suspendu la publication ; heureusement l'auteur nous apprend dans une note du troisième volume que cet obstacle est levé , et que les autres volumes se suivront sans interruption.

Nous allons parcourir rapidement les changements apportés à cette édition , et les faire connaître à nos lecteurs qui possèdent la première édition. Ce serait peut-être ici l'occasion d'examiner la théorie tant débattue de la psore , qui fait la base de la doctrine enseignée dans cet ouvrage , mais il serait difficile d'ajouter quelque chose à l'érudition immense et aux raisonnements employés dans cet ouvrage ; c'est à l'expérience à les confirmer.

La partie théorique et didactique a reçu les changements que l'expérience de l'auteur et son prodigieux talent d'observation lui ont suggérés dans sa pratique , depuis la publication de la première édition.

Page 3. Dans une note , l'auteur explique la guérison apparente des maladies psoriques par des médicaments non antipsoriques , c'est-à-dire , qui réduisent la psore à l'état latent , ce qui arrive sur les jeunes sujets , etc.

✶ *Page 8.* Dans une note il cite le Dr Atuenrieth comme ayant rapporté à la gale répercutée la cause des maladies chroniques.

Page 20. Au paragraphe dans lequel il relève l'ha-

bitude de traiter extérieurement la gale, par les médecins de l'ancienne école, il ajoute la note énergique suivante : « J'écrivais ceci il y a six ans, et cependant les médecins continuent encore même aujourd'hui cette manière vicieuse de traiter ces maladies; ils ne sont pas devenus d'un point sur ce sujet important, ou plus sages, ou plus humains. »

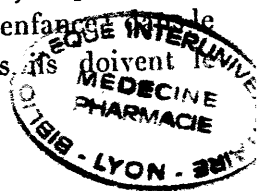
Page 112—142 de la traduction française, après le paragraphe où il donne la préparation du mercure, il ajoute : « Autrefois je me servais de la sixième atténuation; je suis monté successivement à la 8^{me} à la 12, 18, 24, et enfin à la 30^{me} que j'ai trouvée avantageuse par son action plus prompte, plus pénétrante, et cependant plus douce; dans les cas où il est nécessaire de donner une seconde dose (comme il arrive assez souvent), on peut alors passer à des atténuations plus basses.

Page 116—146, au § dans lequel il décrit la *syphilis larvée*, la *pseudo-syphilis*, il ajoute en note : « Après un tel traitement, il y a plus qu'une maladie double; les préparations mercurielles irritantes, à grosses doses souvent répétées, ont aussi ajouté leur maladie médicamenteuse, ce qui augmente la faiblesse du malade et doit le réduire à l'état le plus déplorable. Dans ce cas le *sulphure de chaux* doit être préféré comme antipsorique à la préparation du soufre pur. »

Page 131—167. Il omet avec raison les trois ou quatre pages de la première édition, relatives aux conseils particuliers sur la préparation et l'emploi du *soufre*, du *charbon animal* et *végétal*, sans doute

parce que ses conseils se trouvent dans d'autres parties de l'ouvrage.

Page 135—178. A l'occasion du café, après avoir dit qu'il faut le supprimer, il ajoute : « la plupart des malades le laissent de suite sans incommodité remarquable (excepté quelques-uns seulement pendant quelques jours) ; il y a six ans j'avais pensé que chez les personnes âgées qui ne voulaient pas s'en priver, on pouvait le permettre en moindre quantité ; mais, je m'en suis convaincu depuis ce temps, aucune habitude, si longue qu'elle soit, ne peut le rendre innocent, et comme le médecin ne doit permettre aux malades que ce qui leur convient le mieux, il doit rester inébranlable dans la défense de cette boisson débilitante, nuisible comme objet diététique dans le traitement des maladies chroniques ; ce à quoi les malades des hautes et basses classes, presque tous sans exception, se soumettent toujours avec facilité, au grand avantage de leur santé, lorsqu'ils ont la confiance nécessaire dans le médecin qui leur fait les représentations convenables. Le froment ou le seigle torréfié, préparé comme le café, ont beaucoup d'analogie dans l'odeur et le goût avec cette substance, et la remplacent avec avantage dans plusieurs pays. La même chose doit être dite de l'usage du thé chinois, qui affecte et affaiblit les nerfs d'une manière si profonde et si irrémédiable. Même le plus faible possible il doit être défendu aussi bien aux jeunes sujets qu'aux plus âgés qui y étaient habitués dans leur enfance. Dans le traitement des maladies chroniques, ils doivent le



remplacer par une boisson chaude non médicamenteuse. Ils se soumettent aussi très-volontiers, d'après mon expérience constante, aux préceptes des médecins qui savent captiver leur confiance.» A l'égard du vin il dit qu'on ne doit jamais permettre du vin pur aux malades, et il ajoute même dans une note que les personnes en santé ne doivent point faire usage de vin pur, excepté rarement et en petite quantité dans les solennités et les réunions d'amis, et il cherche surtout à prémunir les jeunes gens contre les excès du vin, qui sont suivis de tant de maux.

Page 136—180. HAHNNEMANN explique en ces termes la défense qu'il a faite des spiritueux : « Comme d'après une loi imprescriptible de la nature, la force vitale réagit toujours dans le sens contraire de l'action des puissances physiques et médicamenteuses sur l'organisme, il est facile de comprendre, ce que démontre l'observation, que les boissons spiritueuses produisant de suite après leur ingestion une augmentation de force et de chaleur irritante, dans leur action consécutive elles doivent avoir un effet tout opposé par le moyen de la réaction de la force vitale ; d'où il suit inévitablement de la faiblesse, et une diminution de chaleur vitale après leur usage, état qui ne saurait être assez éloigné par le vrai médecin qui veut guérir une maladie chronique. — L'allopathe seul, qui ne veut pas voir dans l'expérience les effets nuisibles de ses palliatifs, peut donner à ses malades chroniques le mauvais conseil de faire un usage journalier de vin pur généreux pour les corroborer, ce

qu'un véritable homœopathe ne fera jamais (*sed ex ungue leonem*).

Page 187. HAHN. indique les aliments à éviter ; quoiqu'il y ait peu de changements avec ce qu'il a publié dans d'autres ouvrages, cependant, comme son immense expérience rend tout ce qui sort de sa plume précieux pour les vrais amis de l'homœopathie, nous allons transcrire tout cet article :

« Parmi les substances diététiques généralement nuisibles , on doit compter le vinaigre et le suc de citron qui produisent des sensations pénibles aux malades qui sont atteints de faiblesses nerveuses et d'affections au bas-ventre ; ils diminuent aussi l'action de plusieurs médicaments , et l'augmentent chez d'autres. Par le même motif on ne doit permettre à ces malades les fruits acides (les cerises aigres, les groseilles non mûres) qu'en très-petite quantité, et les fruits sucrés en quantité modérée ; les pruneaux cuits ne doivent point être considérés comme palliatifs dans les constipations ; les malades qui en sont atteints, et ceux qui ont de la faiblesse dans les organes digestifs ne doivent pas manger de la viande de jeunes veaux. Ceux qui sont atteints de faiblesse des organes génitaux doivent être sobres dans l'usage des jeunes poulets et des œufs, et éviter les aromates excitants, tels que la vanille , les truffes, parce que ces palliatifs empêcheraient leur guérison. Les dames dont les règles ne sont pas assez abondantes doivent se garder par le même motif du safran et de la cannelle , et les personnes dont l'estomac est faible , paresseux , doivent

se priver de cannelle, de cloux de gérofle, d'ammum, de poivre, de gingembre, des amers qui nuiraient aussi à leur guérison homœopathique, comme palliatifs; on doit défendre les substances flatulentes de toute espèce dans les maladies de l'abdomen et dans les constipations. La viande de bœuf, le bon pain de froment ou de seigle, le lait de vache, et une quantité modérée de beurre frais paraissent former la nourriture la plus naturelle et la moins nuisible à l'homme, par conséquent aussi dans les maladies chroniques, et seulement assaisonnés avec un peu de sel de cuisine. Après la viande de bœuf vient celle de mouton, le gibier, la grosse volaille et les pigeons; la viande et la graisse d'oie et de canard ne doit pas être moins défendue que celle de porc. Des viandes salées ou fumées on ne doit faire qu'un usage rare et modéré. On doit s'abstenir des herbes crues et hâchées sur la soupe, ainsi que des herbes aromatiques et du vieux fromage. Quant aux poissons de bonne qualité, il faut veiller avec soin à leur préparation, et les manger cuits à l'eau, en quantité modérée, et sans sauces épicées. Les poissons salés ou fumés doivent être évités [excepté les sardines et les harengs, en petite quantité. (1) »].

(1) J'avoue qu'il m'est très-difficile de comprendre le motif de cette préférence, qui ne saurait reposer que sur des expériences positives et répétées dont HAHNEMANN ne parle nulle part. Les *sardines* et les *harengs* sont presque les seuls poissons *salés* et *fumés* dont on fasse usage à l'intérieur des terres; la proscription des poissons ainsi préparés est donc illusoire, si on en excepte

» La modération en tout, même dans les choses permises, est un devoir capital pour les malades chroniques.

» L'usage du tabac doit aussi être considéré sous le rapport diététique; il est permis de fumer dans précisément ceux qui sont usités sur le plus grand nombre de tables.

En général, HAHNEMANN aurait rendu un vrai service à la diététique médicale s'il avait donné quelque part un narré détaillé des expériences qui l'ont conduit à une si grande sévérité. Si elle n'est que le résultat d'une idée préconçue, d'un système mentalement coordonné, on ne doit s'attendre à la voir mise en pratique que par les médecins qui ont dans le MAÎTRE une confiance entière et aveugle.

Mais une pareille confiance ne court pas les rues; le siècle actuel veut des faits et des preuves et ne croit personne sur parole, surtout en fait de simple opinion. Certes je suis personnellement très-enclin à croire HAHNEMANN dans toutes ses assertions; mais une fois que je prends la plume pour répandre sa doctrine dans toutes ses conséquences, je ne puis pas me flatter de faire passer mes convictions dans l'esprit de mes lecteurs, si je ne les étaie de preuves expérimentales qui me manquent tout-à-fait. Bien plus, il n'est pas rare que des malades qui ont très-bien guéri sous l'influence de remèdes dont ils ont distinctement senti l'action, viennent ensuite avouer à leur médecin qu'ils n'ont rien changé à leur régime ordinaire; ce qui tendrait à établir que la sévérité de la diète n'est pas de rigueur dans tous les cas.

Toutefois, je dois ajouter que HAHNEMANN fournit corporellement la preuve de la bonté de ses prescriptions diététiques; lui-même les suit à la lettre; et il est impossible de voir, d'imaginer même un homme de son âge qui offre l'aspect d'une santé plus robuste que la sienne. (Réd.)

quelques cas chroniques, lorsque les malades y étaient habitués et qu'ils ne crachent pas leur salive, mais toujours dans certaines limites, qui doivent être plus resserrées dans les lésions des facultés intellectuelles de la digestion, du sommeil ou de la défécation. Lorsque les selles ont habituellement lieu seulement après avoir fumé, on doit défendre ce palliatif, pour être en état de régulariser cette fonction d'une manière durable par les antipsoriques. »

» L'usage du tabac à priser mérite encore plus d'attention, lorsqu'il est employé comme palliatif contre le coriza chronique, l'obstruction du nez ou l'inflammation chronique des paupières; il est dans ce cas un puissant obstacle à la guérison, et, comme tel, il ne doit pas être toléré; on doit le faire diminuer successivement, et s'en priver bientôt entièrement, surtout à cause des mélanges âcres, qui nuisent, par leur contact sur les nerfs des narines, comme un médicament étranger: ce qui arrive bien moins avec le tabac à fumer, sa force ayant été affaiblie par le feu. »

Page 142-184. HAHN. développe avec plus d'étendue les mauvais effets des médications allopathiques chez les malades chroniques riches: « L'expérience démontre (dit-il) tous les jours que plus un allopathe a été zélé et actif auprès d'un malade par l'application de sa science fausse et nuisible (souvent avec peine, attention et persévérance) dans une maladie chronique, plus le malade est ruiné de forces et de vie, etc. »

Page 145. Aux causes qui entravent la guérison des maladies chroniques, il en ajoute une dans la note suivante : « On doit encore citer un empêchement, non très-rare, mais presque toujours resté inaperçu, à la guérison des maladies chroniques : c'est la compression *des désirs vénériens* chez les adultes des deux sexes, par le célibat, par des causes qu'il n'est pas au pouvoir du médecin de détruire, ou lorsque chez des gens mariés la cohabitation a été expressément défendue par le médecin ignorant, en raison d'une grande disproportion dans les forces et le tempérament. Dans ces cas, le médecin intelligent, ayant égard aux penchants naturels donnés par le Créateur, lèvera cette défense, et rendra souvent guérissables des états hystériques, hypocondriaques et même de mélancolie et de folie. »

Page 146. HAHN. donne ainsi une définition indirecte des médicaments antipsoriques : « Ceux qui, par l'expérimentation de leurs vertus pures sur l'homme en santé, offrent la plupart des symptômes qui ont été observés comme indiquant le plus clairement la psore latente ou développée. »

Page 149-192. Sur les dangers des grosses doses, il dit : « *On ne saurait les donner trop petites*, lorsqu'on peut préserver le malade de toutes les impressions et de toutes les circonstances qui pourraient déranger l'action d'un médicament bien choisi. »

Page 150. « La seconde faute capitale dans le traitement homœopathique des maladies chroniques, commise par les homœopathes commençants (un

grand nombre malheureusement demeurent toute leur vie des *commençants*), est le *mauvais choix des médicaments*, le plus souvent par *inexactitude*, légèreté, crainte de se donner de la peine. »

« Il faut que l'homéopathe agisse avec la plus grande précision dans ce sujet, le plus important du monde, le rétablissement de la santé dérangée de l'homme. Lorsqu'il veut procéder d'une manière digne de sa gloire, il doit d'abord examiner l'ensemble de l'état du malade, les causes qui ont produit et entretiennent sa maladie, sa manière de vivre, l'état de son moral, de son esprit et de son corps, en un mot tous les symptômes (d'après les indications de l'*Organon*), et ensuite s'appliquer à trouver un médicament qui réponde, par ses symptômes, à toutes ces circonstances, ou du moins aux plus importantes, et aux plus particulières, dans le *Traité des maladies chroniques* ou la *Matière médicale pure*, etc., et non pas se contenter pour cela des *Répertoires*. Ces ouvrages ne sont destinés qu'à donner quelques légers indices sur le choix de tel ou tel médicament ; mais ils ne peuvent pas nous dispenser de la recherche dans les sources originales. Celui qui ne prend pas cette peine, dans les cas graves et compliqués de maladies, avec toute la patience et l'attention possible dans la recherche du médicament, mais qui, se contentant des indications vagues des *Répertoires*, expédie avec promptitude un malade après l'autre, ne mérite pas le nom de vrai homéopathe, mais plutôt d'un brouillon, obligé de donner à chaque instant un

nouveau médicament, jusqu'à ce que le malade perde patience, et, comme il est aisé de le concevoir, devienne plus souffrant, et abandonne ce médecin, qui a aggravé sa maladie (*diesem seinem Krankheit Verderber*), faute qui est attribuée à la science, lorsque c'est celle de son ignorant ministre. »

« Ce honteux penchant à s'éviter de la peine (dans la plus consciencieuse des affaires humaines) détermine souvent aussi ces homœopathes supposés à choisir et donner des médicaments uniquement d'après leur indication (*ab usu in morbis*), comme ils sont indiqués dans les avant-propos de quelques médicaments, procédé complètement erroné, et sentant tout-à-fait l'alopathie. Ces indices d'effets curatifs ne sont la plupart du temps relatifs qu'à un symptôme particulier, que ces médicaments, choisis d'après leurs vertus pures, ont guéri; mais ils ne peuvent déterminer par cette seule indication (souvent problématique) le choix d'un médicament curatif ayant une analogie exacte de symptômes avec la maladie. Et il y a, hélas! des auteurs qui conseillent cette vie empirique et fausse! »

Page 132-194. A l'occasion de la nécessité de laisser épuiser l'action du médicament, il dit dans une note : « Dans un cas où la *sépia* s'était montrée antipsorique homœopathique pour un mal de tête venant par accès, et où la maladie avait diminué en force, tandis que les intervalles de chaque accès étaient devenus beaucoup plus longs; lorsqu'ils paraissent vouloir revenir, j'en donnai une seconde dose,

laquelle éloigna l'accès pendant cent jours (donc elle opéra pendant tout ce temps), jusqu'à ce qu'enfin quelques légers indices du mal se manifestèrent de nouveau, ce qui nécessita une nouvelle dose, après laquelle, depuis sept ans, il ne s'est plus montré le moindre accès, le malade ayant d'ailleurs conservé une santé parfaite. »

Page 155-199. Relativement au renouvellement des doses de médicament, HAHN. dit : « La règle principale, dans le traitement des maladies chroniques, et même toujours, est : *un médicament homœopathique étant convenablement choisi et adapté au cas de la maladie, on doit le laisser agir, sans le déranger, aussi long-temps qu'il avance visiblement la guérison, et que l'amélioration augmente sensiblement.* Ce précepte proscriit toute nouvelle ordonnance, et toute interruption par un nouveau médicament, et même la répétition immédiate du même moyen. Il ne peut rien arriver de plus désirable au médecin que de voir marcher l'amélioration de la maladie et approcher sa guérison. Les cas ne sont pas très-rare dans lesquels l'homœopathe expérimenté et soigneux voit une seule dose d'un médicament parfaitement homœopathique, même dans des maladies chroniques très-graves, produire une domination du mal pendant des semaines, et même des mois, sans interruption, jusqu'à la guérison parfaite : ce qui n'aurait pas pu être obtenu d'une manière plus avantageuse avec plusieurs doses ou par différents médicaments. Pour représenter la possibi-

lité de ce résultat d'une manière intelligible, on peut se servir de la supposition, non invraisemblable, que le médicament antipsorique parfaitement choisi, qui a agi pendant si long-temps, et qui a enfin produit la guérison de la maladie, aura agi comme une infection de la maladie médicinale chronique la plus analogue possible à la maladie naturelle, etc.» (Suit ensuite l'explication comme dans l'*Organon*, § 45 et 33).

Lorsqu'un médicament produit des effets malfaisants, que l'humeur du malade s'altère davantage, même légèrement, on ne doit pas le répéter immédiatement, non plus que lorsqu'il produit une amélioration subite. « Il y a cependant des cas d'exception à cette règle, que tout commençant ne doit pas présumer pouvoir reconnaître (1). »

« En outre, l'usage de beaucoup de médecins, qu'ils ont même conseillé dans des feuilles publiques, de donner plusieurs doses de médicament à un malade, avec l'ordre de les prendre à des intervalles déterminés, sans songer si ces répétitions pouvaient convenir, me paraît l'empirisme le plus idiot et indigne d'un médecin homœopathiste, lequel ne doit jamais donner une nouvelle dose de médicament, sans s'être

(1) Cette tendance à la répétition immédiate des doses du même médicament est devenue très-répandue dans ces derniers temps, parce que les jeunes homœopathes ont trouvé plus commode de répéter sans réflexion les médicaments qui avaient été trouvés homœopathiques dans le commencement de la maladie, et qui avaient produit quelque bien, et même de les répéter très-souvent pour guérir plus vite.

assuré d'avance de son opportunité. La seule exception convenable de la répétition immédiate a lieu lorsque la dose d'un médicament bien choisi a amené un commencement d'amélioration, mais qu'il a cessé trop tôt d'agir; sa puissance s'est ainsi épuisée trop vite, et ne peut plus faire avancer la guérison: ce qui arrive rarement dans les maladies chroniques, mais souvent dans les maladies aiguës et dans l'état aigu des maladies chroniques; seulement, alors que l'homœopathe expérimenté reconnaît *que les symptômes propres de la maladie, après quatorze, dix ou sept jours, ou moins encore, cessent de diminuer sensiblement, l'amélioration s'arrête sans que l'humeur s'altère, et sans que des symptômes nouveaux se développent, et que le médicament est encore homœopathique*, c'est seulement dans ce cas, dis-je; que la répétition peut et doit même être ordonnée dans la dose la plus petite, mais avec plus de sûreté dans une autre dynamisation (1) modification par laquelle la force vitale se laisse plus facilement atteindre par le médicament pour pouvoir produire tout ce qu'on pouvait attendre de lui dans cette maladie. »

(1) Lorsque, par exemple, on les a donnés dans la 50^e dynamisation, on donne ensuite la 48^e; et lorsqu'il est nécessaire de les répéter plus long-temps, on peut donner la 24^e, la 12^e ou la 6^e, etc., lorsque la maladie chronique aurait pris un caractère aigu. La dose d'un médicament peut aussi avoir été dérangée ou détruite subitement par une faute grave dans le régime; dans ce cas, il serait peut-être utile de répéter une nouvelle dose du médicament mais sous les conditions précitées.

« Dans les cas où le médecin est sûr du spécifique qu'il doit administrer, il peut faire dissoudre la première dose dans environ 4 onces d'eau, en agitant bien le liquide, et en faire prendre un tiers de suite et les deux autres tiers les deux jours suivants, mais avec la précaution d'agiter chaque fois le remède pour augmenter dans chaque fraction consécutive la dynamisation, et en conséquence la changer. De cette manière le médicament semble pénétrer plus profondément l'organisme, et accélérer la guérison chez les personnes fortes et peu impressionnables. »

« Pour apporter un exemple : La gale récente appartient à ces maladies dans lesquelles les répétitions des doses sont permises d'autant plus fréquemment que l'on a l'occasion de la traiter plus près de l'instant de l'infection, parce qu'alors elle approche encore de la nature des maladies aiguës ; ainsi l'intervalle des répétitions des doses du médicament approprié doit être d'autant plus long que la maladie est demeurée plus long-temps sur la peau, cependant, comme je viens de le dire, de manière que la répétition se fasse seulement lorsque l'action de la dose précédente est en grande partie épuisée (après 6, 8, 10 jours), et que la dose ne soit pas seulement aussi petite que la précédente, mais encore dans une puissance différente. Pendant ce temps, selon les changements des symptômes, il peut souvent être utile de donner dans l'intervalle des doses de *soufre* pur, parfois une petite dose de *foie de soufre* aussi dans des atténuations différentes (lorsqu'on doit en donner plusieurs doses),

et souvent, selon les circonstances, une dose de *noix vomique* x/o, ou de *mercure* x/o, comme moyen intermédiaire (1). »

« Si j'en excepte le *soufre*, le *foie de soufre*, et dans quelques cas la *sepia*, les médicaments homœopathiques ne peuvent être que rarement répétés sans intermédiaire; cette répétition est peu nécessaire dans le traitement des maladies chroniques, parce que nous avons une quantité suffisante de moyens antipsoriques dans lesquels nous pouvons facilement choisir un médicament correspondant à l'état où celui qui vient d'opérer avec avantage aura laissé la maladie, et de cette manière accélérer beaucoup plus la guérison que par la répétition d'un médicament qui ne convient plus. Dans les maladies très-anciennes et empirées par les médications allopathiques, il est presque toujours nécessaire de donner de temps en temps pendant le traitement une petite dose de *soufre*, ou de *foie de soufre* (suivant l'état des symptômes et lorsque les malades ont été accablés par de fortes doses allopathiques de *soufre* ou de bains sulfureux, on doit commencer par une dose de *mercure* x/o). »

« Lorsque dans les maladies chroniques il est nécessaire de donner différents médicaments (ce qui est ordinaire), leur changement fréquent est un signe que le médecin n'en a choisi aucun bien homœopa-

(1) Il est bien entendu que le galeux, pendant ce traitement, doit s'abstenir de tout moyen extérieur, même de ceux qui paraissent innocents, tels que les lotions avec le savon noir, etc.

thiquement, et qu'il n'a pas même reconnu les symptômes de la maladie qui doivent le diriger dans le choix d'un médicament. Cette faute arrive ordinairement dans les cas graves et pressants des maladies chroniques, mais surtout dans les maladies aiguës par une trop grande précipitation, particulièrement lorsque le malade est une personne chère. Je ne puis pas assez prémunir les médecins contre cette faute. »

« Dans ce cas, les malades tombent naturellement dans un tel état de surexcitation, qu'aucun médicament, comme l'on dit, ne réussit plus, aucun n'agit (1); l'excitabilité est altérée; les doses consécutives les plus petites de médicaments sont subitement consommées et détruites en quelques instants. Dans ces cas il n'y a plus de ressource dans aucun médicament, mais seulement dans quelques passes magnétiques calmantes (que l'on répétera selon le besoin), depuis le vertex (sur lequel on impose d'abord la paume des deux mains pendant à peu près une minute), en descendant lentement le long du corps (le col, les épaules, les mains, les genoux, les jambes, les pieds et les orteils). »

« Il n'y a pas de meilleur moyen d'adoucir et de diminuer une dose homœopathique que par l'aspiration d'un très-petit globule de sucre mouillé avec une dilution très-élevée du médicament, enfermé dans un

(1) Que dans un traitement fait avec soin, une dose de médicament dynamisé n'ait produit aucun effet, je le tiens pour impossible, et je ne l'ai jamais observé.

petit flacon convenable dont le gouleau est appliqué à une narine du malade, qui l'aspire pendant quelques instants. On peut par ce moyen communiquer au malade toutes les puissances des médicaments, et à tous les degrés, en faisant respirer plus ou moins fortement le malade; et moyennant la large surface des cavités nasales, l'action des médicaments est aussi par ce moyen plus pénétrante et plus prompte que lorsqu'on introduit des petites doses matérielles par la bouche et l'œsophage. Les médicaments ainsi préparés peuvent se conserver des années, si on les préserve du soleil, de l'humidité et de la chaleur. L'aspiration des médicaments est d'un grand secours dans les *accidents* qui viennent entraver un traitement antipsorique, par son action subite; ces accidents sont promptement détruits par les moyens convenables; on peut ainsi continuer la cure sans perdre trop de temps; et lorsque l'accident a été détruit de cette manière, le médicament antipsorique, pris antérieurement, peut encore continuer son action pendant quelque temps. Dans ce cas, le médicament à flairer ne doit pas être plus fort que ce qu'il est nécessaire pour détruire l'accident, ni pour continuer son action au-delà de la guérison. »

Page 160-212. Dans une note, H... compare le vice psorique aux polypes qui repullulent et se reforment de nouveau quand on ne les détruit pas entièrement, et qu'on en laisse exister une partie.

Page 171-214. Dans une note, Hahn. recommande, lorsqu'on veut avoir un effet plus fort, de

faire dissoudre la petite dose dans une quantité d'eau, et la faire prendre en trois ou quatre jours consécutifs.

Page 177-216. Dans une note relative aux précautions qu'exige le traitement des femmes grosses, il dit : « Quelques femmes, toujours malades, ne jouissent d'une bonne santé que pendant leur grossesse : c'est alors, pendant ce terme, qu'il est le plus favorable de combattre la psore ; on se dirigera dans le choix des médicaments d'après les symptômes commémoratifs. »

Page 162-200. Note. « Certains puristes craignent que le sucre de lait ait des vertus médicinales, soit dans son état naturel, soit développé par la trituration prolongée : cette crainte est tout-à-fait sans fondement, comme je m'en suis assuré par des recherches exactes. Le sucre de lait peut être pris comme aliment, à une quantité modérée, sans que la personne éprouve le moindre changement dans ses sensations, même quand il a été fortement trituré. Pour se convaincre de l'erreur de certains hypocondriaques, que le sucre de lait, ou même quelques parcelles de silice, détachées du mortier de porcelaine par la trituration, pussent altérer, par leurs vertus médicinales, la pureté des médicaments triturés, j'ai fait triturer 100 grains de sucre de lait, très-fortement, dans un mortier de porcelaine neuf, avec un pilon de la même nature, pendant trois heures, et j'ai essayé cette préparation sur des sujets extrêmement sensibles, sans que j'en aie observé l'effet le plus minime, comme s'ils avaient pris du sucre de lait tout-à-fait à l'état naturel. »

Page 164-203. En indiquant les remèdes convenables aux accidents qui peuvent troubler un traitement homœopathique, il conseille l'application d'une atténuation d'*arsenic*, délayée dans de l'eau, sur la brûlure. »

Page 165-207. A la fin de la note, il ajoute : « Le *quina* ne convient que dans les fièvres intermittentes des marais, qu'on ne guérit cependant bien que par le *soufre*. Dans le commencement du traitement d'une fièvre intermittente *épidémique*, le médecin donnera, avec le plus grand avantage, *chaque fois* une petite dose de *soufre*, ou, dans les cas appropriés, le *foie de soufre*, un très-petit globule, ou bien par l'aspiration, et il en attendra l'effet pendant quelques jours, jusqu'à ce que l'amélioration produite par ce médicament s'arrête; alors il donnera le médicament qui aura paru le plus homœopathique à l'*épidémie* actuelle (mais toujours après la fin de l'accès). *Puisque chez tous les malades atteints de fièvre intermittente épidémique, il y a un développement de la psore*, le *soufre* ou le *foie de soufre* seront toujours donnés avec avantage au commencement du traitement, et aideront beaucoup au complet rétablissement des malades. »

Page 174-218. Sur la saignée, Hahnemann dit : « Le médecin homœopathe, qui possède son art (et Dieu merci il y a un assez grand nombre de ces maîtres en homœopathie), ne fait *jamais tirer une goutte de sang* à son malade; il n'a jamais besoin d'un semblable débilitant, qui constitue une vérité

ble négation dans l'art. Les demi-homœopathes, qui ne connaissent la science que superficiellement, ont seuls besoin de cette *contradictio in objecto*, débilitier en voulant guérir (1). »

Page 175-219. Pour combattre la constipation, il dit que *lycopode* est le médicament le plus puissant après le *soufre*.

Page 176-202. Il dit : « Dans la première édition de ce traité sur les maladies chroniques, j'avais conseillé de très-petites étincelles électriques, simultanément avec l'emploi des médicaments homœopathiques convenables dans le traitement des paralysies anciennes ; j'en ai du regret, et je rétracte ce conseil, car l'expérience m'a appris que l'on ne suivait pas cette recommandation, mais qu'on administrait toujours des étincelles plus fortes au grand détriment

(1) Cette erreur est pardonnable chez les commençants et les étudiants ; mais lorsqu'on se donne pour maître, déclarer ouvertement dans des feuilles publiques et dans des petits livres que l'usage simultané des saignées et des sangsues avec les médicaments homœopathiques est indispensable et que même il est parfaitement d'accord avec les principes de l'homœopathie, c'est plus que ridicule ; il faut plaindre leur stupidité et leur aveuglement et plus encore leurs pauvres malades. Est-ce la paresse ou l'arrogante prédilection pour leur vieille (quoique funeste) charlatanerie allopathique ; ou bien ce qu'il arrive souvent, le défaut d'humanité qui les empêche de s'élever à la hauteur d'un vrai homœopathe, par l'étude profonde de la vraie et bienfaisante homœopathie, et la recherche sans doute difficile d'un salutaire et bon moyen homœopathique spécifique à chaque cas particulier ?

des malades. En conséquence, je le défends, parce que nous pourrions par-là être taxés d'employer des moyens enantiopathiques; on peut employer un auxiliaire *homœopathique* sur les parties paralysées, en les plongeant dans de l'eau froide [10° de Réaumur] (1), d'une source ou d'une fontaine, pendant une ou deux minutes, ou par un bain de boue à la même température, de une à cinq minutes, une ou deux fois par jour, selon les circonstances, en administrant en même temps le médicament homœopathique approprié, un mouvement suffisant au grand air et une diète convenable. »

Page 177-223. Des médicaments.

Hahnemann explique la nécessité d'user d'un nombre plus considérable de médicaments, pour combattre la *psore*, que les deux autres virus chroniques; savoir: l'aspect divers que les différents organismes par lesquels elle a traversé, depuis les milliers d'années de son existence, et les circonstances variées d'âge, de genre de vie, de constitutions, et d'impressions extérieures, qui ont appartenu aux différents individus infectés, de manière à lui faire prendre différents aspects, qui, comme autant de branches différentes du même arbre, se rapportent au même tronc, telles que le *rachitisme*, la courbure, le gonflement et la

(1) L'eau de cette température ou à une température plus basse a la propriété de diminuer la sensibilité et la mobilité de la peau pendant quelques instants par son action primitive sur la force vitale, et ainsi de fournir un auxiliaire homœopathique local.

carie des os, le goître, la plique, la teigne, l'épilepsie, l'hydropisie, la goutte, le rhumatisme, la scrophule, etc.; par conséquent, il n'est pas étonnant qu'un nombre de médicaments proportionné à celui de ces maladies si variées, soit nécessaire pour les combattre avec succès.

Sur le moyen de distinguer les antipsoriques des non-antipsoriques, il répète ce que nous avons déjà rapporté plus haut, et il ajoute: « Les autres médicaments, dont les vertus pures ont été expérimentées, sans en excepter le *mercure*, ne doivent pas être exclus du traitement des maladies psoriques. »

Page 188. Hahn. termine par l'avis suivant: « Les volumes suivants, qui exposent les vertus primitives des substances antipsoriques, ne contiennent aucun médicament *isopathique*: les vertus n'en sont pas expérimentées depuis assez long-temps (même la *psorine*), pour pouvoir en faire un usage *homœopathique* assuré; je dis *homœopathique*, parce qu'ils ne demeurent pas identiques, même quand on les donne au malade dont on les a tirés, car ils ne peuvent lui être utiles que s'ils sont modifiés par la dynamisation, puisque si on les administrait à leur état naturel, ils resteraient sans effet, le malade étant déjà continuellement sous leur influence. Le développement de force, produit par la dynamisation, agit sur ces substances comme sur l'or en feuille, qui acquiert une activité très-prononcée sur l'animal; ainsi le virus de la gale dynamisé (*psorine*) n'est plus la matière même naturelle de la gale, mais un *similli-*

mum ; car entre *idem* et *simillimum* , il n'y a pas de milieu pour l'homme qui réfléchit ; ou , en d'autres termes , entre le *idem* et le *simile* , il ne peut y avoir que le *simillimum* ; isopathique et *æquale* sont des expressions impropres : pour être justes , elles devraient signifier *simillimum* , parce que ce ne sont pas des *idem*. »

Dans les cahiers suivants , nous donnerons les changements importants que Hahnemann a faits dans l'exposition des symptômes des médicaments antipsoriques.

OBSERVATIONS PRATIQUES

Extraites de la *Clinique homœopathique* du D^r MALAISE.

Apoplexie avec paralysie.

M. Jeunehomme , imprimeur-éditeur , âgé de 36 ans , tombe d'une attaque d'apoplexie , le 20 novembre 1836 , occupé à prendre son dîné. Appelé près du malade , je le trouve atteint d'une paralysie de tout le côté gauche. Lorsqu'on soulève le bras ou la jambe , il les laisse tomber comme une masse inerte. La face est rouge , les yeux sont brillants et pleins de larmes. Il n'a point entièrement perdu connaissance , mais il ne peut articuler aucune parole. La langue sort obliquement de la bouche. Le pouls est fort et plein. Je prescris une goutte *belladonna* 30^e.

Le soir, je revois le malade ; la paralysie est entièrement dissipée ; la parole est revenue, mais les sons articulés en bégayant ; le pouls est fréquent et d'une grande souplesse.

Je fais réitérer la même prescription.

Le lendemain, lorsque j'allai voir le malade, je le trouvai occupé à mettre son manteau pour se rendre à la promenade. Il me dit qu'il se portait bien.

Note. L'allopathie n'eut pas hésité à saigner ce malade, soit au premier moment, soit plus tard, et eut certainement prolongé ou empiré son infirmité. Contre l'évidence de la bonté de ce traitement, elle n'a d'autre refuge que le proverbe : *une fois n'est pas coutume* ; « et puis vous n'avez eu affaire qu'à une affection nerveuse simulant l'apoplexie, qui se serait guérie d'elle-même ; » refrain des jaloux de nos succès. — Quant à la coutume, elle s'établit assez bien ; voyez l'*obs.* du Dr BAUDIS et celle de M. CHUIT citées par la *Bibl. hom.* ; celle du Dr BIGEL, *Examen* II, 96 ; celle du Dr BETHMANN, *Arch. für die hom. Heil.* VIII, 68 ; toutes traduites et insérées dans la *Clinique homœopathique.* (*Réd.*)

Affection cérébrale.

Dans les premiers jours du mois d'avril 1834, je fus appelé, vers les huit heures du soir, par M. le docteur Brixhe, alité pour une affection cérébrale qui avait débuté le même jour, à trois heures du matin. Mon honorable confrère se sentait la tête tellement affaiblie par les souffrances, qu'il lui était impossible

de réfléchir aux moyens qui pourraient amener sa guérison.

Arrivé près du malade, j'observai les symptômes suivants : sensation d'une grande chaleur à l'intérieur de la tête; le front est brûlant, ce qui est sensible au toucher; céphalalgie sus-orbitaire sourde et parfois pulsative; cette douleur se fait principalement sentir à la région des bosses frontales, pour s'étendre de là jusqu'aux yeux, qui supportent avec peine la clarté de la lumière; l'action de parler est pénible et résonne douloureusement dans la tête; le bruit augmente les douleurs.

La mémoire est si fugitive que le malade éprouve de la peine à coordonner ses idées. Face pâle et décomposée; nausées fréquentes; absence de selles depuis trente-six heures; urines chaudes et troubles; ralentissement du pouls, qui marque seulement 54 pulsations par minute, au lieu de 75 qu'il présente habituellement. Le malade a des inquiétudes sur la nature de sa maladie et pense être atteint d'une inflammation du cerveau. Une goutte de *digitale* 30^e amène la guérison en moins de dix minutes : le malade s'endort à l'instant même; cinq quarts d'heure après il se réveille, pressé par la faim, et prend avec appétit un riz au lait et deux beurrées.

Note. J'ai eu le plaisir de voir et connaître récemment le Dr BRIXHE, qui a pu non-seulement me confirmer le fait curieux qu'on vient de lire, mais qui m'a mis à même de juger de la puissance de conviction que cette guérison avait produit sur son esprit;

le Dr BRIXHE en est devenu tout-à-fait homœopathe.

Cette *observation* me paraît très-remarquable, et parle haut soit en faveur de la judiciaire et du tact médical de M. MALAISE, soit en faveur de ce que je disais ailleurs, que, pour le choix des remèdes, il faut moins s'attacher à l'ensemble de symptômes généraux, qu'à un seul, bien distinct, si étrange et si peu en rapport avec les autres qu'il paraisse.

Ainsi, dans le cas actuel, M. MALAISE ne s'est pas arrêté à « la chaleur interne de la tête et du front, à la photophobie, à l'augmentation des douleur par le bruit, » symptômes qui semblaient requérir *acon.* ou *bell.*, surtout en y joignant le signe des urines; — toute son attention s'est concentrée sur le ralentissement notable du pouls, qui concordait mal avec l'état de la tête; dès lors il a choisi le remède qui a pour caractère principal le *ralentissement du pouls...* et la guérison a été soudaine. Le fait d'avoir été opérée sur un médecin est d'autant plus notable et intéressant, que celui-ci a pu analyser toutes ses sensations, et en bien apprécier la marche. (*Réd.*)

Céphalalgie nerveuse.

M. le professeur Fourdrin éprouve subitement, dans l'après-midi du 30 septembre 1836, de grandes douleurs compressives au globe de l'œil et à la partie inférieure du front, immédiatement au-dessus de l'arcade sourcilière. Ces douleurs sont accompagnées de nausées et d'efforts pour vomir; le malade est obligé de s'aliter; pouls faible et petit; il éprouve une

grande agitation, et est obligé, malgré lui, de mouvoir constamment la tête de l'une sur l'autre épaule; les yeux sont fatigués comme après avoir regardé long-temps un objet brillant. Des études trop prolongées sont la cause probable de cette attaque de céphalalgie.

Je prescris trois globules *nux vomica* 30^e.

Le lendemain, il n'éprouvait plus la moindre souffrance.

Le 2 janvier de la même année, il fut encore atteint d'une affection à peu près semblable. A la suite de grandes fatigues, il ressentit des alternatives de chaud et de froid; en même temps, douleur sourde et très-vive à la tempe gauche; pesanteur des paupières; douleur gravative à la région des sourcils; nausée et vomissement de substances limpidés et muqueuses.

Le même remède, donné au début de la maladie, le guérit dans l'espace de dix heures.

M. Fourdrin est devenu grand partisan de l'homœopathie, pour avoir été guéri, en 1833, d'une gastrite chronique dont il souffrait depuis cinq années.

(NOTE. *Nux* est le spécifique de la céphalalgie frontale sourcilière, non-seulement lorsque, comme dans le cas actuel, elle est le résultat d'une grande contention d'esprit, mais aussi lorsqu'elle est un des symptômes du coriza. — Cette spécialité locale fournit un argument solide à la thérapeutique symptomatique, par opposition à la médecine rationnelle.

Il est vrai que celle-ci est plus séduisante pour le médecin, qui a le mérite d'arranger la maladie à sa guise, et d'en faire ou une entité, ou un individu pris dans une classe ou une famille entière. Mais est-ce le degré de science taxologique du médecin qui importe au malade, ou bien la certitude de ses moyens curatifs? Nous penchons pour cette dernière. (*Réd.*)

Céphalalgie nerveuse.

Marie Pirlot, allaitant un enfant de cinq mois, souffre de maux de tête depuis trois semaines.

La partie antérieure du front est le siège de vives douleurs, avec battements, qui occasionnent des souffrances dans les dents et les yeux; en même temps, bourdonnements d'oreilles, constipation, nausées et parfois vomissement. Le 4 août 1834, je prescris deux doses *sepia*. Ce médicament est suivi d'une forte exaspération des douleurs qui se fixent au côté droit du front en forme de migraine.

Le 4, la malade se trouve bien, à l'exception de quelques légers battements dans la tête. Je prescris de nouveau *sepia*, qui fait disparaître toute trace de douleur.

Le 10, la malade se plaignant que la constipation la tourmente beaucoup, je lui fais prendre quelques globules *nux*: et ce moyen suffit pour rétablir la régularité des selles.

Aliénation mentale.

Un ouvrier tourneur avait eu des chagrins domestiques ; sa tête en avait été dérangée : il tomba malade. L'esprit frappé à l'occasion de sa maladie, il alla consulter plusieurs médecins, qui le firent saigner, lui ordonnèrent des émétiques, des purgatifs et différentes sortes de tisanes : ces divers moyens n'améliorèrent point son état.

Etant venu me consulter, le 4 juin 1833, je trouvai les symptômes suivants : Son air exprime l'égarement et l'épouvante ; il manifeste des craintes sérieuses sur l'issue de sa maladie ; il déraisonne beaucoup sur ses affaires intérieures ; il éprouve un ennui profond, et ne veut plus s'occuper de son métier, quoique ce soit sa seule ressource et celle de sa famille ; les yeux sont troubles ; la sclérotique est infiltrée de sang, sans douleurs ; la tête est souffrante ; il éprouve une sensation semblable à celle d'un étau qui lui comprimerait la tête ; cette douleur occasionne l'obscurcissement de la vue ; la langue est couverte d'un enduit jaunâtre ; la soif est vive ; il y a perte d'appétit ; les selles sont dures et difficiles ; il éprouve une douleur compressive au sternum ; le pouls est faible, petit, fréquent ; il a perdu le sommeil, et est agité la nuit par des idées sombres.

Après avoir soumis cet homme pendant deux jours au régime adopté par l'homœopathie, je lui prescrivis pour le soir une petite dose *nux*.

La nuit suivante, il éprouva de violents accès de

toux, des nausées et des gargouillements dans le ventre. Ces symptômes furent suivis d'une selle naturelle, et le lendemain, il se trouvait dans un état de calme d'esprit et de bien-être du corps, tel qu'il n'avait pas été depuis long-temps. Quelques jours de repos et d'un bon régime suffirent pour faire retrouver à cet homme la santé et le goût du travail.

(*Note.* Encore cette observation fait honneur à M. MALAISE ; rarement *nux* est le remède choisi pour combattre l'*aliénation mentale*, si l'on ne considère que le dérangement des idées ; mais ici le praticien paraît avoir tenu soigneusement compte de la propension morbide de l'esprit du patient, dont il a trouvé le parallèle dans les symptômes suivants de *nux* :

- 1236, 37, 39, 41, 42, 43, 44. Grande anxiété.
- 1238. Il croit insupportables les douleurs qu'il éprouve.
- 1253. Il supporte impatiemment même les maux les plus légers.
- 1250. Méticuleux, timide, facile à effrayer.
- 1279, 80. Taciturnité, comme si tout lui déplaisait.
- 1282. Ennui : le temps lui semble d'une longueur insupportable.
- 1285. Nul goût pour aucune espèce de travail.
- 1284. Paresse pour toutes les affaires et toutes les entreprises.
- 1285. Aversion complète pour le travail.
- 136. Ecchymose indolente dans le blanc de l'œil.
- 137. Rougeur indolente dans l'angle externe de l'œil gauche.
- 138. Du sang exsude des yeux.
- 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 48. Céphalalgie pressive.
- 52. Céphalalgie coarctante.
- 59. Céphalalgie ; le cerveau est comme comprimé.

- 1443. Obscurcissement de la vue.
- 1444. Obscurcissement total de la vue.
- 221. Langue blanche.
- 1466. Fièvre avec chaleur, soif d'eau, puis de bière.
- 1470. Le matin, chaleur extraordinaire, avec soif d'eau.
- 1472. Chaleur fébrile;... le sujet boit beaucoup.
- 1478. Soif violente.
- 1224. Grande soif de bière.
- 500. Selle dure, moulée.
- 501. Resserrement du ventre.
- 502. Constipation et afflux de sang vers la tête.
- 503. Constipation comme si les intestins étaient serrés.
- 504. Constipation comme par inaction des intestins.
- 715. Pression de la poitrine, comme par un poids.
- 717. Douleur à la région du sternum.
- 1071. Elle ne peut dormir la nuit, et quand elle s'assoupit un peu, elle a des rêves affreux, qui la réveillent.
- 1087. Sommeil inquiet et plein de soucis.

Je ne connais aucun tableau symptomatique qui ait aussi bien répondu à l'état du malade; je le présente ici comme un modèle au travail habituel de tout homœopathe vis-à-vis de son patient, s'il veut être couronné du beau succès dont a été suivi le choix judicieux de M. Malaise. *Réd.*)

RÉPONSE, PAR LE DOCTEUR CROSERIO.

Le rédacteur principal de ce journal, dans une note à l'observation de la guérison d'un gonflement volumineux de la rate, par l'*agnus castus*, insérée

dans le cahier précédent, demande où j'ai pris les symptômes qui m'ont déterminé à l'administration de ce médicament dans ce cas. Pour répondre à cette question, que je crois toute dans l'intérêt de l'art, il est indispensable de donner la traduction de la symptomatologie de ce puissant médicament, tel que l'a publiée le docteur STAPF dans le premier volume de ses *Additions à la matière médicale pure*, où il a réuni les symptômes observés par le docteur HELBIG, et ceux qu'il avait déjà publiés lui-même dans le dixième volume de ses estimables *Archives*.

L'*agnus castus* est un médicament qui a guéri les gonflements de la rate (1); JAHR, dans sa deuxième édition, le note comme spécifique (et l'on voit par mon observation que c'était avec raison). Je ne pouvais pas donner le *quina*, qui était probablement la cause du désordre que nous avions sous les yeux. Parmi les médicaments qui offraient le tableau le plus complet de l'ensemble des symptômes, était l'*arsenic*; mais il n'avait pas le symptôme de la rate, que je considérerais dans ce cas comme caractéristique; d'ailleurs les symptômes 3-173 et 48 me parurent aussi être caractéristiques; les symptômes 160-161 et 55 achevèrent ma détermination pour ce médicament, que je donnais, je l'avoue aussi, un peu par essai, l'*agnus castus* étant une substance très-peu connue. Je serais heureux si ses effets remarquables pouvaient déterminer quelque confrère à étendre les expériences sur un médicament aussi puissant.

(1) Signalé par DIOSCORIDE et par LEMERY (*Héraclides*, I, 44).

MÉDECINE VÉTÉRINAIRE.

GUÉRISONS SUR DES CHEVAUX.

(*Zooiasis*, T. II, p. 20.)

Un cheval de 6 ans était tout couvert de tumeurs (à vers), et avait été long-temps et inutilement traité par le mercure, le soufre et l'antimoine, appliqués suivant la méthode allopathique ; il fut confié à l'homœopathie, le 18 mai, dans l'état suivant :

Appétit et vivacité encore existants ; yeux ternes ; à l'angle interne, sérosité lacrymale visqueuse ; pâleur des places privées de poils ; petits engorgements ganglionnaires sous les ganaches ; écoulement nasal ténu et jaunâtre ; toutes les parties du corps parsemées de tumeurs et d'ulcères jaunâtres, rougeâtres, de mauvaise apparence, d'où s'écoule le plus souvent un ichor ténu, fétide, qui s'attache aux poils.

Le 19, l'animal reçut six gouttes *arsenicum* v, et fut chaque jour ensuite nettoyé avec de l'eau pure. Au bout de six jours seulement, les ganglions des ganaches étaient amollis, et l'ichor des ulcères était changé en véritable pus.

Le 30, il reçut 8 gouttes *rhhus* vi, parce que l'amélioration paraissait avoir fait un temps d'arrêt ; mais au bout de cinq jours ce remède n'avait produit aucun effet. On revint, le 6 juin, à la même dose *arsen.*,

qui changea remarquablement l'état du cheval de jour en jour, en sorte que le 15 juin tous les ulcères avaient disparu, que les ganglions étaient résouts, et qu'on ne reconnaissait que de place en place quelques boutons sous-cutanés, qui cédèrent à deux ou trois doses *hep. sulf.*

Dans le pays de l'auteur, vétérinaire praticien, les coliques sont fréquentes chez les chevaux, parce qu'ils sont fatigués par la force du fourrage aussi bien que par le travail; aussi les inflammations de l'estomac et des intestins y apparaissent-elles souvent. La teinture mère de *stramonium*, à la dose de 3 ou 4 gouttes dans une chopine d'eau, a rendu alors les plus grands services; lorsque l'anxiété allait croissant, il était souvent nécessaire de répéter promptement les doses; mais le but a toujours été atteint, quelque grave que se présentât la maladie, en sorte qu'en trois années l'auteur n'a pas rencontré trois cas où il fût obligé de recourir à d'autres remèdes.

Contre la fièvre nerveuse épizootique qui a déjà maintes fois régné en Sibérie, se propageant avec une extraordinaire rapidité et une grande violence, et offrant le plus souvent une complication évidemment inflammatoire, les antiphlogistiques tant réputés par les allopathes ont servi à mettre les chevaux pour très-long-temps hors de service, ou à leur laisser les extrémités fortement oedémateuses.

En 1830, où régnait cette fièvre catarrhale inflammatoire, avec complication gastrico-nerveuse, l'auteur résolut d'abandonner une pratique qui lui avait

procuré tant de déception et de recourir à un traitement homœopathique pur.

Les chevaux atteints de cette fièvre avaient une toux sèche, la respiration difficile, la pituitaire enflammée, avec écoulement nasal séreux, perte d'appétit et tristesse. A ces malades, l'auteur donnait au début 5 *gouttes aconit* vi; puis, 10 heures après, 10 *gouttes capsic.* II. Au bout de deux jours, lorsque la maladie s'était fort amendée, il donnait, suivant les symptômes du moment, *sulfur*, *spongia* ou *dulcamara*; ordinairement la guérison s'ensuivait au sixième ou septième jour. Dans le cas de complication gastrique, où la langue offrait un enduit sale, visqueux, tenace, avec gonflement du bas-ventre, constipation opiniâtre, excréments mal digérés, lorsque l'animal refusait le fourrage et manifestait une grande soif; — il donnait d'abord 5 *gouttes nux* vi, qu'il répétait deux ou trois fois en deux jours; ensuite une seule dose *antim. crud* suffisait pour la guérison.

Chez quelques malades, survenait un étourdissement vertigineux, dans lequel l'animal se tenait comme endormi et sans connaissance, la tête très-basse ou appuyée contre quelque solide, sans répondre à l'appel ou même y prêter attention; et il ne pouvait sortir qu'avec peine de la position qu'il avait prise par hasard, et du demi-sommeil dans lequel il était tombé. A ces malades on donnait 18 à 20 gouttes *bellad.* II, répétées deux ou trois fois; si l'assoupissement ne cessait point, l'auteur donnait 8 à 10 *gouttes stram.* II; la guérison ne se faisait pas attendre plus de six à dix jours.

Les animaux qui offraient le plus de danger étaient ceux qui piétinaient fréquemment, avaient un petit poulx dur, avec battement violent des flancs, les naseaux très-ouverts, en particulier s'ils toussaient avec douleur et regardaient autour d'eux avec anxiété, s'ils rejetaient du nez une matière abondante, jaunâtre, épaisse, si les battements du cœur étaient inégaux et si la chaleur de la peau suivait cette inégalité. A ceux-là on donnait d'abord *acon.*, puis, suivant l'état actuel, *veratr.*, *cuprum* ou *camphora*; il s'agissait, dans ces cas, de rétablir les fonctions de la peau, aussi bien que l'activité des intestins; et l'on en venait à bout avec les moyens ci-dessus, suivant leur indication.

La complication gastrique et la faiblesse intestinale qui en résultait mettait les propriétaires dans le cas de ne présenter à leurs animaux que du fourrage très-facile à digérer et un peu de boisson de gruau, pour revenir peu à peu à la nourriture accoutumée.

L'auteur n'a pas eu moins de bonheur dans le traitement de l'affection chancreuse. En 1830, où cette épizootie régna en Silésie, il traita homœopathiquement tous les chevaux qui lui furent confiés, et à sa très-grande satisfaction. Sans distinction de sexe, il donna, à des intervalles raisonnés, des doses répétées de *merc. sol.* II gr^{tt} 10, en ayant soin de faire nettoyer les parties sexuelles avec de l'eau froide, et de faire tresser et fixer à une sangle les crins de la queue pour éviter l'irritation produite par le frottement. Sous ce traitement, il se forma, au troisième et quatrième

jours, des croûtes sur les ulcères, sous lesquelles ceux-ci guérissent, en sorte qu'au bout de quinze ou dix-huit jours les chevaux étaient complètement revenus à l'état sain. Quelques juments furent mises très-tard en traitement, et offraient une grande désorganisation des parties malades, avec commencement d'affection paralytique du sacrum; l'auteur en sauva plusieurs pour lesquels il employa *merc.*, *arsen.* et *thuya*.

Ce traitement a été incomparablement plus heureux que celui que l'auteur avait employé en 1826, où malgré les sétons, les fonticules et le fer chaud, sur douze têtes il en perdit neuf, dont quatre furent abattues et cinq déclarées hors de service, vu leur état de consommation et de paralysie.

En 1830, de dix-huit il n'en perdit que quatre, qui avaient été négligés par les propriétaires et mis trop tard en traitement. Quant aux guéris, ils étaient parfaitement sains et ne pouvaient être mis en comparaison avec ceux qui avaient subi le traitement allopathique.

Le rhumatisme, la fourbure, l'enclouure des chevaux ont été traités avec succès avec une seule dose *veratr.*, ou, suivant les circonstances, *staphisagr.*; mais il faut soutenir le remède par des promenades sur un terrain mou, l'animal étant bien couvert, pour entretenir la transpiration cutanée. *Veratr.* convient particulièrement dans le cas de refroidissement, lorsqu'une forte chaleur a été excitée jusqu'à la sueur par un mouvement rapide qui a été subitement arrêté,

surtout lorsque les animaux étaient fortement fatigués et harassés. *Staph.*, au contraire, trouve son emploi dans les cas où la chaleur du corps est hautement augmentée, où la pituitaire est rouge, la conjonctive injectée, l'haleine chaude, le pouls plein, la respiration difficile, l'appétit diminué, où les sécrétions sont interrompues, où les bêtes sont atteintes de tremblement et portent avec peine l'un ou l'autre pied vers quelque partie du corps. L'auteur, dans ces cas, a fréquemment donné d'abord une dose *acon.*; mais si l'animal malade ne lui a été amené qu'après le premier temps de la maladie, lorsque deux ou trois jours étaient déjà écoulés, qu'il y avait inflammation locale au pied, que la fièvre était violente et se manifestait par l'élévation de la chaleur corporelle, la rapidité du pouls, la précipitation de la respiration avec rétraction des flancs, refus complet de la nourriture, *acon.* était loin de suffire. A la vérité, il était néanmoins administré dès le commencement; la violence du mal n'était-elle pas diminuée par ce remède, l'auteur en donnait encore une dose. Mais aussitôt que la vitesse du pouls et la précipitation de la respiration avaient un peu cédé, il administrait *tart. emet.* qui ordinairement apaisait la respiration; si les pieds restaient chauds et douloureux, il les faisait entourer de linges trempés dans de l'eau chaude où il avait versé quelques gouttes de *teinture d'arnica*, et donnait en même temps une ou deux doses de *rhus*; en cas pareils, *merc. sol.* lui avait aussi rendu de très-bons services. Lorsque l'animal mis tardivement en traitement of-

frait à l'intérieur de la corne des désorganisations purulentes, avec raideur des membres, il n'y avait qu'une issue fâcheuse à attendre ; toutefois, il a amené sur ces pauvres bêtes une notable amélioration au moyen d'*arsenic.*, *arnica* et *petroleum*.

Le 4 décembre 1837, un paysan l'appela pour son cheval qui, bien portant la veille, était, la nuit dernière, tombé dans l'écurie, sans qu'aucun effort eut pu le remettre sur ses pieds. L'auteur s'y transporta et trouva que cet animal, âgé de 4 ans, avait été tiré de la petite écurie, sur un traîneau, et placé dans la grange où il pouvait plus aisément être soigné ; voici quel était son état :

Le cheval était étendu sur le côté gauche, incapable de soulever sa tête de dessus le sol ; tout le côté droit était paralysé, en sorte que l'oreille pendait et ne se mouvait plus ; la pupille de l'œil droit immobile, plus dilatée que celle de l'œil gauche ; le poulx plus lent que dans l'état naturel ; une moitié du corps était froide ; l'autre avait une chaleur modérée, et la peau y était sèche ; le cheval ne pouvait ni boire ni manger.

Il reçut, à 9 h. du matin, une dose *nux* ; le soir, n'y ayant pas de changement, il reçut à 7 h. *rhus* ; le lendemain, à 4 p. m., aucun changement essentiel ; il reçut alors *ellebor. nig.* 11 *dix gouttes*. Au bout de quelques heures l'animal essaya de lever la tête ; sur quelques points du côté gauche de son corps, il se manifesta de la sueur, et cinq heures après il fienta. L'auteur le fit frotter légèrement avec un bouchon de paille, ce qui fit revenir la chaleur sur le côté para-

lysé; l'animal regarda le fourrage, mais ne put le prendre dans sa bouche, parce qu'elle ne s'ouvrait point encore.

Le 6, la chaleur s'était répandue assez également sur tout le corps; mais aucun autre changement ne se faisait apercevoir; on répéta *ellebor.*, qui amena une amélioration notable, manifestée par une transpiration générale et toutes les sécrétions; l'œil pouvait de nouveau se mouvoir, et l'animal chercha à se lever, ce que ne lui permit pas de faire la cuisse du côté malade.

Le 7, l'amélioration avait fait peu de progrès; l'animal pouvait un peu mieux boire et digérer.

Le 8, il reçut encore une dose *ellebor.*, sans un succès bien marqué.

Le 11, on lui donna *petrol.*, qui amena une grande abondance d'urine; le cheval se dressa sur ses pieds pour la première fois, mais il ne put point marcher; sa démarche chancelante le fit tomber tout d'abord.

Il alla de mieux en mieux jusqu'au 14, au point de pouvoir faire des promenades de plusieurs heures.

Le 18, il ne se fortifiait pas; on lui donna une dose *rhûs*, parce qu'il se manifestait quelques petites enflures. Mais ces gonflements cessèrent aussi; les cuisses perdirent de leur raideur, en sorte que, le 18, on put lui faire faire un léger travail. L'animal est resté en bon état de santé et de gaîté, et l'on ne saurait apercevoir en lui aucune trace de sa précédente maladie.

MÉLANGES.

L'anathème qu'a lancé jadis sur l'homœopathie l'Académie royale de médecine, n'empêche pas cette doctrine de faire d'honorables progrès.

Nous savons de science certaine que la haute aristocratie anglaise y met son entière confiance, et se réjouit des succès dont elle est le témoin et le sujet.

D'autre part, notre ami, le savant et zélé Dr QUIN a fêté, à Londres, l'anniversaire du doctorat de Hahnemann, le 10 août, par une réunion solennelle des homœopathes, médecins et laïques, présents à Londres, au nombre de quinze, et qu'il a fondé, ce jour, la *Société Hahnemanniennne anglaise*, qui ne manquera pas de compter bientôt un nombre de membres considérable, lorsque les personnes qui ont ressenti les bienfaits de la doctrine du MAÎTRE sauront qu'il y a quelque utilité à ce que les amis de la science se proclament hautement, et se fassent inscrire sur le tableau de cette *Société*, dans le but d'en favoriser les travaux par leur fortune ou leur crédit.

La puissance curative de l'homœopathie exerce, à Londres, son influence jusque sur le corps médical. Voici une anecdote que nous tenons de voie sûre. — Mme. Besson, femme du vice-amiral que Méhémet-Ali pleure en ce moment même, avait et a probablement encore la plus grande confiance dans cette méthode, dont elle s'était personnellement bien trouvée. Sa fille unique étant tombée malade, elle voulut recourir aux médecins dont elle connaissait le mérite; mais elle était entourée de personnes qui ne partageaient point sa prédilection, et qui faisaient tous leurs efforts pour la détourner de se confier uniquement à un homœo-

pathe. Lassée par leurs instances réitérées qu'ils appuyaient sur l'état grave de l'enfant, et sur la responsabilité que sa mort pourrait faire encourir à la mère, Mme. Besson consentit à laisser approcher du lit de la malade un habile allopathe qui donnerait seulement son avis; elle se réserva de le suivre, s'il lui semblait bon, ou s'il était approuvé par le médecin homœopathe.

M. Clarke fut appelé; après une très-longue conversation préalable, dont nous ne connaissons pas le sujet, il entra dans la chambre de la malade, où il trouva le D^r BELLUOMINI, habile homœopathe, comme chacun sait. A sa vue il se tourna vers Mme. Besson, et lui manifesta sa surprise de ce qu'on le faisait demander pour une malade qui était en si bonnes mains; sur quoi, il s'approcha de la porte pour sortir; Mme. Besson eut beau le prier de jeter au moins les yeux sur son enfant, il n'en voulut rien faire et persista à se retirer. On peut juger de l'étonnement, de la stupéfaction de Mme. Besson; M. Clarke n'avait point parlé comme un homme fâché, mais comme un homme convaincu; elle demanda à M. BELLUOMINI l'explication de ce qui venait de se passer. — Madame, lui répondit celui-ci, lorsqu'il y a quelqu'un de malade dans la famille de M. Clarke, c'est moi qu'il fait demander pour le guérir.

Dans notre précédent cahier, nous avons inséré une portion de lettre du D^r Duplat, qui donne une idée du développement que l'homœopathie a pris dans le département des Bouches-du-Rhône. Aujourd'hui, nous avons la satisfaction d'apprendre que dans celui de Vaucluse, grâce aux directions de M. Des Guidi, douze ou quinze médecins et amateurs ont reconnu la vérité du principe *similia similibus*, et le mettent en pratique. Nous ne savons encore les noms que de six d'entr'eux, auxquels nous laissons le soin de le faire connaître au public par leurs écrits ou leur correspondance.

Ce ne sont pas seulement les médecins renommés par leur savoir, leur grande pratique, ou leurs titres académiques, qui se croient en état de juger l'homœopathie connue ou non-connue; ce sont encore les étudiants, balbutiant à peine les aphorismes d'Hippocrate, et ne sachant pas même quels sont les titres scientifiques de Hahnemann. En voici la preuve tirée d'un Journal quotidien.

« On a beaucoup parlé de la thèse soutenue par M. Correa à l'Université catholique de Louvain, et dans laquelle cet étudiant a tranché, de son autorité privée, la grande question de l'homœopathie. *Tout système médical, fondé sur des doses infinitésimales, est une absurdité; par conséquent, l'homœopathie est un véritable charlatanisme.* Ce sont à peu près les termes de ce jugement pédarchique. Parlez-vous d'après vous ou d'après les journaux? lui demanda son examinateur, l'honorable et savant professeur Baud. — Mais, Monsieur.... — Répondez, est-ce par suite de vos expériences que vous formulez ce jugement; ou bien si vous répétez seulement ce que vous avez lu dans quelques feuilles périodiques? — Je parle d'après les journaux. — Je vous en félicite, monsieur; car s'il en était autrement, cela ferait grand tort à votre judiciaire, et il n'est pas un de vos examinateurs qui ne trouve fort hasardé, de la part d'un écolier, de venir trancher ainsi une question qui divise le monde médical en deux parties qui comptent également dans leurs rangs des gens instruits, probes et d'une réputation intacte. »

(*Courrier Belge*, n° 226.)

BIBLIOTHÈQUE

HOMOEOPATHIQUE.

Observations pratiques, par le D^c BIGINELLI.

(Suite de T. I, p. 96).

MALADIES AIGUES DE LA POITRINE.

Pleurésie.

1^{re} *Obs.* Le jeune Pierre Genaro, âgé de 25 ans, paysan de profession, marié, robuste, toujours bien portant, teint brun, yeux noirs, travaillait à la grande forêt de cette ville, le 6 décembre 1836. Il fut pris à huit heures du matin de malaise et frissons, alternativement avec froid, sensation de faiblesse universelle; il vint à bout de rentrer dans sa maison, où je me rendis bientôt sur l'avis de sa femme, et reconnus ce qui suit : figure rouge, yeux luisants, avec de l'ardeur, peau sèche brûlante, douleur pressive au front et aux tempes, avec battements douloureux; pendant une chaleur universelle, les oreilles sont froides; toux sèche fréquente avec expectation blanche rare, point de

côté vif, qui se réveille plus fort à chaque accès de toux, gêne et coupe la respiration; son siège est entre la sixième et la septième côte gauches; ardeur et sécheresse de la bouche avec amertume, langue blanche au milieu, rouge aux bords, grande soif; urine rouge avec ardeur, constipation; raideur aux extrémités inférieures, accompagnée de quelques frissons; pouls fréquent et dur, caractère bilieux sanguin. Le diagnostique n'est pas difficile; l'état aigu inflammatoire est très-prononcé, *aconit.* 2/24, dans un demi-verre d'eau, une cuillerée chaque deux heures.

Le 7, au matin; sueur abondante toute la nuit, avec grande chaleur; le malade croyait étouffer; la peau est encore humide; diminution et cessation complète de plusieurs symptômes; il n'y a plus que soif et sécheresse de la bouche; le pouls est petit, égal, et presque normal. Le malade se croit déjà guéri. Eau sucrée avec un peu de lait.

Le 8, cet adéphage a trop satisfait son appétit; il accuse une douleur brûlante au front, ses tempes lui semblent prêtes à s'ouvrir; grande soif avec des renvois, et bouche extrêmement amère; inappétence, dégoût pour les aliments; figure rouge avec pouls fréquent, dilaté, mou. *Bryon.* 3/24.

Le 9, sa femme vient m'annoncer que son mari est parfaitement guéri, et qu'il est allé à la campagne pour travailler.

Pleuro-péritonémie aiguë.

2^e Obs. Rose Renzo, âgée de 55 ans, femme de cam-

pagne, domiciliée en cette ville, mariée, teint brun, caractère pensif, soucieuse par la position malheureuse de sa famille ; je l'avais précédemment traitée allopathiquement, pour maladies aiguës d'une telle gravité, que j'ai douté plusieurs fois de la pouvoir sauver. Ce fut le 1^{er} novembre 1836, qu'on me demanda après qu'un chirurgien avait déjà tiré quelques onces de sang. On m'apprit que cette femme s'était alitée de bon matin, surprise par un froid violent avec pâleur de la face et toux sèche : à chaque secousse répond une douleur vive, comme un coup de stilet, entre la sixième et la septième côte gauches qui arrête la respiration ; dans l'intervalle la sensation d'un poids sur toute la poitrine empêche l'exécution régulière des mouvements respiratoires, et l'anxiété s'accompagne bientôt d'agitation. Langue blanche au milieu avec les bords rouges ; grande soif ; ardeur et rougeur d'urine ; constipation depuis plusieurs jours ; pouls fréquent, mou et large. La toux, qui au début était sèche, ne tarde guère à devenir humide et sanguinolente. Je donne *aconit.* 6/24 pour six heures ; sirop gommeux avec de l'eau pour boisson ordinaire.

Le soir, amélioration à l'appareil respiratoire ; pouls moins fréquent et mou. Le point de côté a changé de place ; c'est à la partie inférieure de l'omoplate droit qu'il se fait sentir pendant de profondes inspirations ; du reste, mêmes symptômes.

Le 2, le point de côté, après une vive exacerbation, a repris sa première place pendant la nuit. Il est survenu, ce matin, une céphalalgie battante, avec beau-

coup de soif : l'anxiété et l'oppression de poitrine amènent un abattement affligeant ; à la percussion répond un son mat de toute la partie gauche de la poitrine ; toux avec expectoration de mucus , et sang rouge ; bouche amère ; constipation ; chaleur sèche à la peau. *Bryon.* 3/24, boissons à l'ordinaire. Je laisse agir pendant toute la journée.

Le 3, l'aggravation n'en continuait pas moins sa marche , de sorte qu'il y eût insomnie , inquiétude , et toussotement pendant toute la nuit , suivi de rougeur d'yeux , avec larmolement au matin , rougeur foncée et circonscrite des joues , ardeur des urines rares , avec sédiment rouge , adhérent aux parois du vase , constipation ; enfin , augmentation manifeste de l'état inflammatoire général , qui me fit recourir encore à *aconit.* 1/24, délayé , en plusieurs fois pendant la nuit. Boisson à l'ordinaire.

Le 4 , quoique l'amélioration soit remarquable par la disparition des symptômes morbides de la tête et de la poitrine , et que le point de côté soit moins douloureux , la respiration plus facile , et les crachats muqueux , épais , blancs , sans sang ; il y a cependant encore soif , pression gravative au sternum , pouls fréquent , petit et dur. *Aconit.* 3/24, deux doses pour le jour et la nuit.

Le 5 , dans la nuit , il lui est survenu une sueur extraordinairement abondante , puante , insupportable à la malade même ; à l'exception du point de côté qui est fixe , tous les symptômes les plus saillants se sont adoucis , et la sueur continue toute la journée (Boisson lactée).

Le 6, la malade est hors de danger; la respiration est libre; quelques accès de toux avec crachats, rares, épais, blancs : sécrétions et excrétions normales; apirexie; repos tranquille; dégoût; inappétence; bouche amère avec sécheresse et répugnance pour toutes sortes d'aliments. *Bryon.* 3/24 rétablit en trois jours ce reste de désordre gastrique. Mais il reste encore le point de côté, qui est opiniâtre, et que *arnic.* 3/2, fait disparaître en moins de quatre heures. Guérison parachevée.

Note du Rédacteur. Je ne saurais présenter ce traitement comme un modèle de tous points; l'expérience m'a appris que dans les inflammations intenses de la poitrine, on ne peut pas se fier à la prolongation d'action d'*aconitum*, et qu'il est nécessaire d'en réitérer les doses, exactement comme les allopathes *sanguifugos* réitérent les saignées. Ainsi, dans ce cas-ci, je n'aurais pas laissé le malade sans lui continuer l'*aconit* dans la nuit du 1 au 2; c'est surtout la nuit que les symptômes inflammatoires redoublent d'intensité. J'aurais encore donné le même remède le 2, au lieu de *bryonia* que j'aurais réservé pour la fin de la maladie, c'est-à-dire, pour le 5^{me} ou 6^{me} jour; car on ne peut pas s'attendre à ce qu'une *pleuro-pneumonie* dure moins que ce terme.

Pleuro-péripleurmonie aiguë avec pharyngite.

3^e Obs. Albert Franchino, de cette ville, vieillard de 70 ans, n'avait jamais fait de grave maladie; il est de petite taille, robuste, et d'une bonne constitution;

ordinairement son teint est rouge, il a des yeux noirs vifs ; depuis long-temps il est travaillé d'afflictions et de chagrins par des affaires de famille. Il s'exposait bien souvent, comme laboureur, et sans égard aux changements atmosphériques, incompatibles à son âge. Selon le rapport de ses parents, il s'alita en revenant de la campagne, le soir du 10 novembre 1836.

Les symptômes de la maladie étaient les suivants : pendant un frisson universel qui dure une demi-heure, il y a point de côté vif au-dessous du mamelon droit, serrement, et pression à la partie antérieure de la poitrine, toux fréquente, humide, respiration difficile, anxiété, grande soif, tête lourde comme d'ivresse, douleur pinçante au front et aux tempes, yeux larmoyants, presque toujours fermés, rouges et ardents, ainsi que la gorge qui ne peut avaler qu'avec beaucoup de peine ; le goût de tout ce qu'il prend est amer ; élévation des papilles à la pointe de la langue, qui est blanche à son milieu, avec bords rouges ; sensation pressive douloureuse au creux de l'estomac, borborigmes, flatuosités, constipation depuis sept jours, urine goutte à goutte, de couleur jaûne ; peau brûlante, aride ; pouls serré, dur, fréquent ; tempérament bilieux-sanguin. Par ordre d'un docteur allopathe, on a pratiqué une petite saignée, le même soir, et pris une décoction pectorale miélée qu'il devait continuer sept jours, au bout desquels il serait guéri. Cette pitoyable prophétie ne s'est pas réalisée, et à 7 heures du soir, le 17, où je l'ai visité pour la

première fois, le malade était presque au lit de la mort. Trois doses d'*aconit*. $2/24$, une chaque deux heures pendant la nuit. Eau gommeuse.

Le 18, l'aggravation se soutient jusqu'à midi, avec vertige en remuant la tête; toux avec expectoration de matières glaireuses entremêlées de sang, rouge-vif; pouls large, fréquent, moins dur; d'ailleurs, peu de changement. *Bryon*. $3/24$. Après cette prise, il s'endort tranquillement jusqu'au soir. Lait d'amandes douces sucré pour boisson.

Le 19, à minuit, le point de côté et l'ardeur à la gorge se font vivement sentir. Néanmoins, il lui prend une copieuse sueur qui amène l'amélioration suivante: respiration plus facile, et douleur de côté à peine sensible; la toux est aussi moins fréquente, avec crachats de mucus blancs, épais, et petit râle; les urines sont moins rouges; il y a eu des selles solides, le pouls est mou, avec peu de fréquence. Cette amélioration n'a pas suivi la marche que j'attendais; car au soir il y a douleur transversale à l'estomac, avec la même pression gravative à la poitrine; l'ardeur et la douleur d'excoriation à la gorge font crier le malade. *Aconit*. $2/24$, deux doses, et boissons comme dessus; ils ont procuré un repos tranquille presque toute la nuit.

Le 20, à l'exception de la toux, qui est sèche, spasmodique, saccadée, comme celle d'un asthmatique, avec expulsion de mucus visqueux jaunâtre, tous les autres symptômes ont cessé, et l'amélioration étant bien prononcée, je lui accorde une soupe au gras, et boissons à l'ordinaire.

Le 21, bien peu de repos la nuit ; les joues sont alternativement tantôt rouges, tantôt pâles ; quelques crachats, au soir, de mucus dur, avec du sang noir ; soif, pouls petit, encore fréquent et dur. L'opiniâtreté de cette toux spasmodique m'a fait pencher pour *nux v.* 2/24 ; émulsion gommeuse.

Le 22. Depuis cette prise l'aggravation a été violente à tel point, qu'elle a excité la réapparition des symptômes les plus saillants de la tête, de la gorge, de la poitrine, de l'estomac, et plusieurs du bas-ventre, en sorte que je doutais fortement de pouvoir les maîtriser. *Bryon.* 2/24, que je laisse agir pendant le jour et la nuit.

Le 23. La douleur du côté est plus vive et lancinante ; il y a pourtant moins de gêne à la respiration ; toux avec crachats muqueux, épais, mélangés de sang grumelé ; face rouge et soif continuelle ; les symptômes de la tête et de la gorge persévèrent, ainsi que ceux du pouls. Après une selle noueuse le soir, diminution de la fièvre et défaut d'urine. Bouillon.

Le 24. Des accès de toux violente n'ont pas permis au vieillard de fermer l'œil, et l'expectoration a été très-abondante. Le malade s'aperçoit lui-même pendant la journée de la diminution de la fièvre et de plusieurs symptômes thoraciques et autres, et il ne se plaint que d'un brûlement à la gorge qui se prolonge jusqu'à la moitié du sternum. Maintenant j'observe qu'il y a gonflement au voile du palais ; urines troubles, rouges ; grande soif ; renvois à vide avec bouche amère ; point de selles. Il est toujours couché

sur le dos avec somnolence, n'ayant jamais pu dormir. *Belladon* 2/30 avec de l'eau distillée, et *sacc. lact.* à prendre chaque deux heures une cuillerée.

Le 25. Ce spécifique a bien réussi, car je trouve le malade sans fièvre, après avoir tranquillement dormi six heures de suite. Toutes les sécrétions et excrétions s'exécutent régulièrement. Disparition presque totale des symptômes, à l'exception de quelques accès de toux, rares, avec crachats de mucus rouillé, que je crois venir d'une excoriation superficielle à la gorge.

Le 26. Lorsque le malade mange ou qu'il boit, il ressent de suite une ardeur de feu à la gorge; *metal. alb.* 2/30 dans un verre d'eau sucrée pour deux jours, les 27 et 28. L'amélioration a été évidente mais pas complète; pour les trois jours suivants, 29, 30, 31, il a pris *phosphoric. acid.* 2/30 en dilution aqueuse, et le reste de ses maux a totalement disparu. Le lendemain il est sorti de sa chambre parfaitement guéri.

NB. Il me paraît que j'ai donné *nux* à contre-temps; car la toux spasmodique, pendant l'amélioration, je devais la considérer comme effet sympathique de la gorge.

Note du rédacteur. Cette fois encore ce traitement n'est pas un modèle à suivre, par les raisons que j'ai déduites plus haut.

On voit que le 19, à minuit, le point et l'ardeur de la gorge ont redoublé; c'est donc la nuit que les anti-pyrétiques sont surtout nécessaires.

Je reproche encore au praticien d'avoir autant attendu pour donner *bell.* qui était appelé par les symp-

tômes de la gorge, dont *acon.* seul ne saurait se rendre maître.

Enfin, l'opiniâtreté de la toux ne paraît avoir répondu aux symptômes de *scilla*, remède dont on ne saurait se passer sur la fin des inflammations des poumons chez les vieillards, parce que son degré d'activité est précisément en rapport avec l'affaissement que l'âge produit, c'est-à-dire qu'à cette époque de la vie, on a moins à craindre de dépasser le but que dans la jeunesse; rarement les malades avancés en âge succombent à l'excès de la fièvre; ils meurent pour n'en avoir pas assez,

PLEURÉSIE.

4^{me} *Obs.* Plusieurs maçons de cette ville se réunirent dans un cabaret pour boire jusqu'à l'ivresse, le 3 avril 1836. Joseph Pretti, un des compagnons, âgé de 26 ans, de teint blanc avec yeux noirs, d'une bonne constitution et fort, courageux et brave, mangea une grosse portion de lupins, ramollis, comme à l'ordinaire, dans l'eau, mélangés avec beaucoup de poivre noir pulvérisé. En revenant à sa maison après cette débauche, il est pris par un frisson et il cherche à se réchauffer avec du bouillon; mais bientôt survient le vomissement et un froid intense; fièvre pendant toute la nuit avec perte de connaissance.

Ayant visité le malade de bon matin, je trouve qu'il ne peut respirer librement à cause d'une douleur aiguë au côté droit, entre la sixième et la septième côte, correspondant postérieurement à l'omo-

plate, en ligne transversale; toux sèche, fréquente, pénible pendant l'inspiration ou en se mouchant; le point de côté est tellement vif qu'il lui arrache des cris; le mouvement lui est aussi douloureux; il accuse encore une pesanteur à la tête comme s'il y avait une masse de plomb; bouche amère; grande soif; légère ardeur à la gorge et au ventre, avec tension; selles naturelles; urines rouges, sans ardeur; sécheresse de la peau avec chaleur universelle; pouls petit, dur, fréquent; caractère timide, tranquille. Trois doses *aconit.* 2/24 à distance convenable. Une sueur copieuse commence à 6 heures du soir et l'inonde pendant toute la nuit, de sorte que je trouve le malade, à la visite du matin, sans toux, sans point de côté, et miraculeusement revenu en santé. Une circonstance pourtant a troublé le traitement de cette maladie : ce convalescent, pour reprendre ses forces, a fait un bon repas avant midi, et de suite s'est mis en route pour travailler hors de la ville. Mais il a fallu bientôt revenir à la maison, car des envies de vomir et le point de côté avaient reparu; il n'y avait pourtant pas de fièvre; *bryon.* 4/24. Le jour suivant le malade se promène dans sa chambre, et il se porte à merveille.

Bulletin de l'Académie royale de Médecine, t. 1, 1836-1837, chez Baillière.

Voici un livre fort curieux que nous fait parvenir notre libraire, sans doute pour que nous lui en procurions bonne vente; nous ne manquerons point de le faire, ne fût-ce que pour le remercier de la facilité qu'il nous procure de lire en quelques instants dans la pensée intime des plus grands médecins du siècle, et de voir, comme au théâtre, les débats des opinions les plus contradictoires sur le sujet qui en semblerait de prime abord le moins susceptible : la restauration de la santé.

Analyser minutieusement ce livre va être pour nous un travail des plus divertissants, et nous espérons bien communiquer notre hilarité à quelques-uns de nos lecteurs. Y a-t-il en effet rien au monde de plus singulier, de plus drôle, que de voir et d'entendre une assemblée d'hommes instruits à la même Ecole, ou à peu près, débattre et se disputer à qui mieux mieux sur matières qui leur ont été infiltrées par une seule voie? Et ne vous imaginez pas que ce soit seulement sur quelques points de pratique, sur quelques méthodes thérapeutiques que ces maîtres de l'art diffèrent; non certes; théorie, diagnostic, pronostic, thérapie, tout parmi eux est purement individuel; c'est un *magma* d'opinions à ne pas s'y reconnaître, ils semblent avoir pris à tâche d'épuiser les formes

de la contradiction. Aussi, au travers de mémoires savants et bien élaborés, voyez-vous apparaître un nombre de prétendues découvertes qui ne luttent entre elles que de ridicule, livrées moins au jugement de l'Académie qu'à son approbation, qu'on sollicite sans douter même qu'elle ne l'accorde.

Ce ne sera pas sans un certain plaisir que nous relèverons les cas de *terminaison par la mort* offerts par les adhérents de cette Académie, où la science révélée par HAHNEMANN a été déclarée *meurtrière*.

Nous mettrons au jour l'incohérence d'idées de savants qui ont condamné chez HAHNEMANN et ses disciples la recherche sur l'homme sain des phénomènes pathogénétiques comme indice de l'action curative des remèdes, et qui procèdent eux-mêmes précisément de la même manière, au grand applaudissement de leurs auditeurs.

Enfin nous chercherons si l'accusation de *n'avoir pas le sens commun* qui nous est adressée ne pourrait pas être bien souvent appliquée aux correspondants de l'Académie.

Mais avant de faire toutes ces curieuses recherches, et de les accompagner des observations qui en seront la conséquence naturelle, nous croyons utile de poser brièvement ici ce que nous considérons comme les principes constants de l'HOMŒOPATHIE sous le point de vue d'ensemble scientifique.

Pour nous donc, elle se compose des points suivants :

1° Etude et connaissance des modifications qu'une

substance réputée médicamenteuse produit sur l'organisme sain (*symptômes pathogéniques*).

2° Recherche attentive de tous les *symptômes morbides* antécédents et actuels du malade, ainsi que de ses conditions physiologiques, âge, sexe, constitution, caractère, dispositions intellectuelles.

3° Application au cas actuel, sans considérations préalables, du remède dont les *symptômes pathogénétiques* offrent le plus de rapport, de ressemblance avec les *symptômes morbides* du malade.

Toute portion de la science médicale, ainsi que toute pratique thérapeutique qui repose sur ce trépied est pour nous de l'*homœopathie*; les variantes dans l'administration des remèdes ne constituent à nos yeux qu'une thérapie plus ou moins sagace, plus ou moins heureuse, mais ne changent rien au point de départ.

Ainsi, nous regardons l'administration de plusieurs gouttes de *suc d'aconit* dans le rhumatisme aigu, comme un procédé tout aussi homœopathique que celle d'un seul globule *aconitisé*.

Tout le reste, nos lecteurs le savent; nous passons donc à l'examen du *Bulletin de l'Académie Royale de Médecine*.

P. 13. *Résultats de l'inoculation de la morphine avec la lancette.*

Qu'on nous permette d'abord une petite critique sur cette singulière expression, *inoculation de la morphine*; jusqu'ici nous avons cru qu'on *inoculait* une maladie au moyen de l'*insertion* sous l'épiderme d'une

guttule du virus qui en est la manifestation extérieure; mais l'ACADÉMIE ROYALE a bien le droit de dire, comme Molière, *nous avons changé tout cela !!* Et remarquez bien qu'elle ne peut pas faire tomber la faute unique de ce néologisme sur l'auteur des *Recherches*; les mots *inoculation de la morphine* appartiennent aussi au rédacteur avoué du Bulletin qui résume toute l'Académie en sa personne; ils se lisent en titre du morceau, et ce titre doit nécessairement être de la plume du rédacteur.

Que si l'on nous répond qu'*inoculation* est synonyme d'*insertion*, et qu'il tire son origine du procédé par lequel les jardiniers greffent en *insérant* dans une petite fente un *œil* (*oculus*) de l'arbre dont ils recherchent le fruit, nous répliquerons que dans ce cas l'arbre résultant de la greffe sera de la même nature que l'*œil*; si celui-ci est de *poirier*, ce sera un *poirier* et non autre chose qui en proviendra. De même lorsqu'un médecin *inocule* (ou greffe) de la *variole*, c'est de la *variole* qu'il obtient; s'il *inocule* de la *vaccine*, de la *peste*, le produit de l'inoculation sera la *vaccine* ou la *peste*, et jamais autre chose; il s'agit ici d'un véritable germe, et les germes ne changent pas de nature par leur implantation, leur déposition dans la base vivante qui est propre à leur développement. Mais quand vous insérez de la *morphine* sous la peau, est-ce de la *morphine* qui sortira de celle-ci? nullement; ce seront des boutons, objet d'une toute autre nature; la *morphine* n'a point de germe, et l'on ne peut *inoculer* qu'un germe.

Cette expression étant généralement , universellement admise dans ce sens , il y a vice , défaut à le lui changer et à lui donner celui d'une simple insertion. Remarquez que la limite n'est point posée entre les corps susceptibles d'amener un changement notable dans l'économie animale et ceux qui ne le sont pas ; rien ne distingue *à priori* une parcelle de *morphine* ou d'*opium* d'avec un corps inerte ; et si vous dites *inoculation de morphine* , vous pourrez tout aussi bien dire *inoculation d'une épine* , car elle aussi aura été insérée sous la peau , elle aussi aura donné lieu à une inflammation , un bouton purulent , un panaris même ou un érisipèle.

Réservez donc le mot *inoculation* pour l'insertion de virus , et gardons le mot *insertion* , quels qu'en puissent être les résultats , pour l'introduction sous l'épiderme ou la peau , de substances mortes , c'est-à-dire , n'ayant jamais eu vie et ne provenant d'aucune maladie. Ce sera le moyen de continuer à être entendu de tout le monde , et de ne pas introduire de confusion dans le langage.

Le mode de recherche de l'action des médicaments par *insertion* sous-épidermique , ou par application sur la peau dénudée , n'a pas encore fait l'objet des travaux des homœopathes ; il en est digne cependant ; il n'y a point de raison sérieuse pour circonscrire leur action à l'impression qu'en peuvent recevoir les nerfs de la muqueuse soit buccale , soit gastro-intestinale.

De la même manière que les effluves morbifères

invisibles pénètrent et infectent l'organisme aussi bien par les pores de la peau que par la muqueuse bronchique; ainsi l'action des médicaments peut aussi bien devenir curative lorsqu'elle est mise en jeu et en contact avec le corps vivant, au moyen de la peau dénudée ou non. Un remède peut bien ne pas cesser d'être *remède* par cela seul qu'il n'est pas introduit par la bouche ou par le nez.

A la vérité, cette nouvelle étude, avec ses conséquences, serait une complication dans la thérapeutique homœopathique; mais qu'importe le caractère de *complication* au véritable amateur de la vérité, à celui qui ne croit pas qu'un seul coin de la nature doive être dédaigné dans la recherche des moyens propres à maintenir en santé l'HOMME, ce roi de l'univers!

Nous sommes donc bien loin de blâmer les observations pathogénétiques contenues dans cet article; nous applaudissons à ce mode de recherches, dont, au besoin, nous ferons notre profit; mais nous trouvons étrange qu'on ait blâmé notre MAÎTRE et nos devanciers d'avoir procédé dans leurs études précisément de la manière dont les bons observateurs allopathes procèdent maintenant. Ne serait-ce point que les préceptes de HAHNEMANN et les principes fondamentaux de l'homœopathie se glissent peu à peu, malgré qu'on en ait, et finissent par *infester* ceux-là même qui font montre d'y être le plus opposés?

L'auteur de ces recherches nous paraît être consciencieux; et s'il les poursuit aussi loin que possi-

ble, il fera certainement faire des pas à la science. Après l'insertion de la *solution de morphine*, il voit se former une papule dure, dont l'*auréole*, dit-il, est d'un rose très-vif. C'est l'*aréole* qu'il veut dire; *auréole* ne se prend que de la lumière, et, au figuré, de la gloire.

L'insertion de la morphine produit, entre autres symptômes, *un prurit léger*; si l'on multiplie les piqures, *il en résulte un érythème, accompagné d'une chaleur et d'un prurit assez intenses*.

De ces symptômes, et de plusieurs autres dont nous omettons la liste, l'auteur conclut que l'insertion de la morphine pourra être utile aux névralgies aiguës, au rhumatisme articulaire chronique (probablement où il y a *érythème* et *chaleur*), aux douleurs vives qui suivent le *zona*, et au *prurit* des parties génitales.

Ce n'est pas là de l'homœopathie pure, il est vrai. Il nous semble pourtant que l'auteur tombe involontairement dans les principes de notre doctrine; mais ces principes ne revêtent un caractère d'utilité réelle, dans la pratique, que lorsqu'ils sont suivis et observés avec la plus stricte rigueur.

Ainsi, il ne suffit pas qu'un moyen quelconque produise *érythème*, *papule*, *aréole*, *prurit*, pour qu'il devienne curatif d'une affection pustuleuse ou pruriente de la peau. Homœopathiquement parlant, il faut que chacun des symptômes sus-nommés offre exactement la même apparence, qu'il soit *pathogénétique* ou *morbide*.

Aussi l'*insertion de la morphine* ayant été répétée, dans un hôpital de Paris (p. 253), dans les cas signalés par l'auteur, n'a pas eu tout le succès qu'il en espérait; une douleur rhumatismale (?) du pied n'en a reçu aucun soulagement; chose qui ne saurait nous surprendre, cette insertion sur l'homme sain n'avait point produit de douleur du pied; — un arthritisme scapulo-huméral y est resté indifférent; une céphalalgie nerveuse seule a été guérie par huit piqûres faites aux régions temporales, lesquelles ont été suivies de somnolence. Mais est-il aucune guérison que l'homœopathie puisse, à plus juste titre, réclamer, la *céphalalgie* étant le symptôme le plus constant de ceux que la *morphine* produit sur l'homme sain?

Au reste, les déductions trop larges *a priori* de l'auteur des recherches se trouvent implicitement critiquées dans la phrase suivante du Rapporteur sur son Mémoire, à laquelle nous devons notre approbation.

« Les heureux effets de l'inoculation du vaccin, pour préserver de la petite-vérole, ont pu faire penser à M. L... que l'introduction de quelque autre agent, par la même voie, dans l'économie animale, serait peut-être suivie d'effets curatifs; cependant il n'y a point analogie. »

» Dans le premier cas, c'est un fluide animalisé que l'on introduit dans l'économie saine: ce fluide est destiné seulement à produire une affection analogue à celle qu'il doit prévenir; dans le second, c'est

une substance hétérogène que l'on fait pénétrer dans l'économie malade, pour détruire une affection avec laquelle cet agent n'a rien de commun. »

L'*analogie*, voilà ce que nous revendiquons, mais l'analogie des effets, des symptômes : par exemple, entre l'*érésipèle* naturel simple et l'*érésipèle* produit par la *belladonne*. En vertu de cette analogie, si nous *ne prévenons* pas entièrement, nous croyons du moins devoir guérir l'*érésipèle* par la *belladonne*.

Ainsi nous revendiquons encore, comme principe, cette phrase du Rapporteur : « *Pour détruire une affection*, il faut *un agent* qui ait *avec elle* quelque chose *de commun*. » Nous ne faisons que changer par nécessité sa négation en affirmation.

Malgré les éloges que nous donnons volontiers aux travaux du premier et du second des expérimentateurs de cette substance, nous croyons devoir nous abstenir de les nommer, comme aussi nous ferons dans les cas de blâme, ne voulant pas que nos jugements aient jamais l'air de porter sur les personnes, lorsqu'ils ne sont relatifs qu'aux doctrines, aux idées et aux expressions.

P. 21. M. B., dans un Mémoire sur le *cancer de l'estomac*, dit que les nombreux travaux existants sur cette maladie ont avancé la science anatomico-pathologique, mais ont laissé la thérapeutique au même point ; — ce qui est assez ordinaire ; — cela vient, selon lui, « de ce qu'au lieu de prendre les choses lorsqu'il est encore possible d'y porter remède, on les a prises à leur terminaison, lorsque le mal est décidément incurable. »

Là-dessus M. B. a soigneusement étudié et noté les signes précurseurs de cette cruelle maladie. « Ce sont les symptômes de la gastrite chronique, plus des symptômes spéciaux, tels que *néralgie* (?), *étouffement*, *oppression*, *grande difficulté de respirer*, comme dans l'*asthme*, sans maladie des organes de la respiration et de la circulation; symptômes qui reviennent par accès, comme dans l'*asthme*. »

Après une étude aussi approfondie et une désignation diagnostique aussi claire, il doit être facile de trouver le remède préservatif.

L'auteur *propose* (il en est resté à la proposition) « les sangsues à l'épigastre, les cataplasmes émollients, les bains, les boissons émollientes, les lavements d'eau de son, etc. »

Nous avouons que nous avons de la peine à voir dans ce traitement quelque chose qui ait le moins du monde trait à une *dégénérescence cancéreuse* prochaine ou possible; c'est celui que l'école a adopté pour toute gastrite chronique; or, il n'est pas vrai que cette maladie se termine toujours par un *cancer*, même, comme nous l'avons vu, dans les cas où elle entraîne la mort. M. B. n'a donc nullement avancé jusqu'ici la *thérapeutique* du *cancer de l'estomac*; il est vrai qu'à ces moyens, s'ils ne suffisent pas, il en ajoute un qui n'a pas un rapport immédiat avec les lavements d'eau de son, ce sont deux cautères à la région épigastrique.

En vérité, nous préférerions de beaucoup, pour notre compte, le remède de M. CROSERIO (v. *Bibl. hom.*, n. 8, t. I, p. 43).

Au reste, M. B. est demeuré dans la même incertitude après qu'avant son mémoire, car on ne cite de lui aucune observation de guérison.

A cette occasion, rappelons à nos confrères homœopathes que dans un cas réputé de *cancer à l'estomac*, et caractérisé par vomissement de tous les aliments, avec matières noirâtres et fétides, le Dr HAUBOLT, après 18 mois de traitement allopathique infructueux, a eu le bonheur d'amener la guérison au moyen de *nux* suivi de *lycop*. Feu le courageux Dr FRANZ, notre ami, mort probablement victime de son zèle expérimentateur, a déclaré que *lycop*. lui avait souvent paru être le meilleur remède dans les cas de *cancer à l'estomac*.

P. 22. Le Dr C. écrit qu'il s'est très-bien trouvé, dans le traitement du choléra, de l'emploi du *sulfate de zinc*.

Bien que ce sel ne soit pas encore entré dans la pharmacie homœopathique, faute d'avoir été suffisamment éprouvé, nous revendiquons son emploi dans le choléra comme conforme à nos principes. En effet, les principaux symptômes de cette substance sont vomissements, gastralgie, diarrhée, soif inextinguible, toux; pour compléter le tableau du choléra, nous chercherons dans les symptômes du *zinc*, où nous trouverons :

Céphalalgie déchirante.

Pâleur du visage.

Crampes dans l'œsophage.

Brûlement dans l'estomac.

Déchirement à l'épigastre.

Douleurs crampoïdes dans les hypochondres et autour du nombril.

Selles diarrhéiques.

Serrement de poitrine.

Serrement crampoïde de poitrine.

Respiration courte.

Déchirement dans les bras.

Paralysie douloureuse du bras.

Torpeur avec paralysie des mains.

Déchirement dans les membres inférieurs.

Raideur tractive dans les mollets.

Paralysie du pied.

Hémiplégie.

Frémissement dans diverses parties du corps.

Tremblement de tout le corps.

Froid glacial des pieds.

Frisson fébrile le long du dos.

Violent tremblement de tous les membres, avec respiration courte.

M. C. se déclare en faveur de la contagionabilité du choléra ; il cite, à l'appui de son opinion, des faits de transmission d'individu à individu , ou de transport d'une ville à une autre. A ce sujet nous le prions de nous dire comment se communiquent et se transportent les simples épidémies.

P. 22. « M. M. se plaint de l'insuffisance des traitements usités contre la gale ; en preuve de cette insuffisance, il cite les récidives, selon lui, beaucoup plus communes après cette maladie qu'après beaucoup d'autres. »

Après ces plaintes , très-légitimes selon nous, ne

croiriez-vous pas que l'auteur du mémoire cherchera la cause de cette insuffisance dans l'absence de tout traitement interne? Eh bien, point.

Le traitement exempt des reproches qu'il adresse aux méthodes connues, il croit l'avoir trouvé; et voici les termes dans lesquels il le donne :

« Tout caustique en dissolution, susceptible de porter spécialement son action sur les proéminences malades sans altérer les portions saines de la peau, peut guérir la gale. »

De tous les caustiques essayés par l'auteur, *l'acide sulfurique* est celui qui, à son jugement, guérit le plus vite; la moyenne du traitement est de douze jours et un tiers; — mais (ce *mais* est terriblement concluant contre la proposition de l'auteur) sur 19 cas il a donné 4 rechutes.

Quatre sur dix-neuf, c'est un cinquième; ce n'est déjà pas si mal, pour un remède qui doit valoir mieux que tous les autres.

Nous y ajouterons un autre *mais*; les récidives dont on nous parle ont eu probablement lieu dans un temps assez court; ne pouvons-nous pas présumer, d'après une expérience assez constante, que, plus tard, dans un temps dont la durée ne fait rien à l'affaire, la gale aura reparu, au grand désespoir du patient qui se croyait à tout jamais guéri?

Nous pouvons affirmer qu'il se présente très-fréquemment à notre clinique des personnes des deux sexes qui ont été traitées à l'hôpital, pendant un temps plus ou moins long, par tous les moyens dont on dis-

pose dans un semblable établissement, qui en ont été renvoyées comme *guéries*, et qui ne tardent pas à se voir de nouveau couvertes d'une éruption psorique, d'autant plus difficile à guérir alors que le premier traitement en a aggravé le caractère, en en faisant disparaître les traces à la peau ; ce qui, selon nous, ne fait que reporter la maladie sur les parties internes, où elle cause ou peut compliquer un nombre d'autres maux.

Il n'eût pas été absolument impossible qu'il se rencontrât dans l'Académie un médecin qui fît la remarque qu'il y avait peut-être de l'utilité à joindre au traitement externe quelques médicaments internes. Mais non ; ce médecin ne s'y est pas rencontré ; et il ne s'y est élevé de discussion que sur la priorité et la propriété du traitement, ^{*} que chacun a réclamée, en particulier M. R., qui a déclaré qu'il se servait de bains dans la solution aqueuse de *sublimé corrosif*, même lorsqu'il était duement informé que tel malade ne pouvait pas supporter la moindre dose de calomel sans avoir un érésipèle ; peu sensible à cet avis, il ordonna un bain très-léger (avec gr x de *sublimé*), et le malade fut couvert d'un érésipèle général ; tant les allopathes respectent les avis mutuels de leurs confrères.

P. 77. Un autre rapport est intervenu au sujet de la *gale*. Ici les *caustiques* préconisés par M. M. comme le meilleur remède, celui qui en guérit *tous* les cas, moins $\frac{1}{5}$, sont détrônés ; non-seulement ils ne jouissent d'aucune prérogative, mais deux cents

vingt essais faits avec vingt-deux substances diverses ont amené pour résultat définitif, que c'est le *soufre* en frictions qui est le meilleur remède, guérissant dans une moyenne de neuf jours; il est vrai qu'on y ajoute un tiers de *sous-carbonate de soude*, ce qui tout de suite empêche qu'on ne soit en état de prononcer sur la spécificité particulière du soufre; tant les plus habiles de la doctrine sans principes sont rigoureux dans leurs propres expériences personnelles, et dans les conséquences qu'ils doivent en tirer. Aussi le rapporteur déclare-t-il que, depuis les expériences sus-mentionnées le *soufre* est *la seule* substance employée à l'hôpital Saint-Louis, ce qui veut dire qu'elle *n'est pas la seule*, puisqu'on y ajoute la *soude*; et l'on sait que quelques galeux viennent à bout de faire disparaître (ce qui ne veut pas dire *guérir*) leur éruption par de simples frictions avec le *savon noir, oléate de soude*.—Ainsi, lorsque vous aurez occasion de lire que dans cette métropole des galeux on n'emploie *plus que le soufre*, n'oubliez pas que cela signifie *le soufre, plus quelque chose*, savoir la soude.

L'auteur du mémoire y a inséré l'opinion que *l'acarus* est la cause de la gale, et que la concomitance de l'insecte avec la maladie est constante. Sur quoi les opinions des académiciens et leur narré des faits ont offert un admirable concert d'unanimité.

M. E. a dit que les expériences contenues dans le mémoire avaient déjà été faites, et que compte en avait été rendu à l'Académie; que M. Renucci en était l'auteur, et qu'il avait, lui le premier, avancé

l'opinion que la gale est toujours l'effet de l'acarus.

M. B. a trouvé exagérés les éloges donnés à M. Rennucci, dont le seul mérite est d'avoir appris à trouver l'insecte, et qui avait été devancé dans ses assertions par Cestoni, Reid et d'autres. Il a ajouté qu'avant l'auteur du mémoire Joseph Adams avait prouvé que le nombre des vésicules de la gale n'est pas toujours en rapport avec celui des insectes, et l'on avait aussi démontré que toujours on pouvait reproduire la gale par l'acarus. Suivant M. E., quelques médecins, entre autres M. Biett, avaient dit que quelques-uns des symptômes de la gale pouvaient être produits par la présence d'un insecte.

M. Biett a repris aussitôt qu'il n'avait nulle part émis l'opinion que M. E. venait de lui prêter; que des recherches faites pendant sept ans n'avaient pu lui faire découvrir l'acarus, mais que des observateurs dignes de foi l'ayant rencontré, il n'en pouvait contester l'existence.

M. E. nie la vérité de cette assertion de M. G., l'auteur du mémoire, qu'on peut toujours reproduire la gale à l'aide de l'acarus; il ne lui paraît même pas prouvé que dans les deux cas cités d'inoculation de gale par l'acarus, ce soit bien la gale dont les malades aient été atteints. Il ne lui est pas démontré que l'acarus produise la gale.

M. G. a écrit que le nombre des vésicules n'est pas en rapport avec celui des insectes; M. E. pense que ce rapport existe toujours. Il ne croit pas que le développement de la gale soit dû à l'action d'un virus par-

ticulier, comme l'a dit M. G. Suivant lui, quel que soit le traitement que l'on emploie pour guérir la gale, la guérison suit immédiatement la destruction de l'insecte; et si des vésicules persistent encore, elles n'appartiennent pas à la gale, mais à d'autres éruptions. (Il faut convenir que l'échappatoire est excellente.)

Nous demanderons, la gale étant le produit unique de la présence d'un insecte, comment on peut expliquer les récidives, après 9 jours de frictions avec le soufre, qui tue sûrement l'insecte, ou après 16 jours de bains dans l'acide sulfurique dilué, ou après 20, 30, 40 bains de vapeurs sulfureuses; l'un ou l'autre de ces moyens devrait, ce semble, atteindre et tuer *certainement* tous les acarus.

Il n'y aurait plus rien de surprenant aux récidives, si l'on admettait que les vésicules psoriques sont *le lieu* du développement physique de l'acarus, et que sans elles il resterait perpétuellement à l'état de germe invisible et insensible.

Quoi qu'il en soit, sur un point de pathologie visible, tangible, transmissible, l'Académie n'a pu résumer une opinion; certes, si le vulgaire avait un avis motivé à demander sur la gale, il croirait ne pouvoir mieux s'adresser qu'à l'Académie Royale de Médecine, et pourtant il n'aurait pas le plaisir d'être satisfait. *Quot capita tot sensus.*

Ce même vulgaire obtiendrait, nous le pensons, une réponse un peu plus unanime d'un congrès ou d'une société homœopathique.

(*La suite au numéro prochain.*)

**Extrait du procès-verbal de la séance du 30 juin
1837, de la Société des Médecins homœopathes
du Nord,**

Présenté à la réunion centrale de Francfort le 10 août 1837 (1).

La Société des Médecins homœopathes du Nord m'a chargé de présenter à la Réunion Centrale ses salutations cordiales, et de lui donner connaissance des objets dont cette Société s'est occupée.

La Réunion actuelle devant ne consacrer qu'un seul jour à la science homœopathique, il devient impossible de lui communiquer en détail les matériaux de cette séance; je demande la permission de ne présenter ici qu'un résumé des travaux de la Société du Nord, dont les *Archives* de STAPF et GROSS, ainsi que la *Gazette homœopathique*, publieront un compte détaillé.

Je crois d'abord devoir faire connaître les noms des membres qui composent la Société des Médecins homœopathes du Nord. Ce sont :

A. De celle de Magdebourg.

1. M. RUMMEL, Dr, à Magdebourg.

(1) Nous avons reçu cette pièce, en original, écrite et signée du conseiller MUHLENBEIN; et l'affection respectueuse que nous portons à ce vénérable doyen des disciples de HAHNEMANN, nous engage à en publier intégralement la traduction. (*Réd.*)

2. MM. LAUE, D^r, à Magdebourg.
3. LIER, chirurgien et accoucheur, à Magdebourg.
4. HOLLMANN, D^r, à Wanzleben.
5. SCHNEIDER, D^r, à Sommerschenbourg.
6. PAHMANN, chirurgien, à Magdebourg.

B. De Halberstadt.

7. FIELITZ, D^r à Halberstadt.

C. Du Hanovre.

8. MM. ELWERT, D^r, médecin de cour, actuellement à Hildesheim, sous peu à Hanovre.
9. NICOL, D^r, actuellement à Goslar, incessamment à Hildesheim,
10. STERNHEIM, D^r, à Hildesheim.

D. De la Société de Brunswic.

11. MM. HARTLAUB, D^r, à Brunswic.
12. KRATZENSTEIN, D^r, à Helmstadt.
13. RECHE, D^r, à Seesen.
14. SPOHR, D^r, membre du Conseil de santé, à Gandersheim.
15. HERRMANN, D^r, à Schoëningue.
16. TRAUB, chirurgien et accoucheur, à Schoëningue.
17. MULLER, pharmacien homœopathe, à Schoëningue.

18. M. MUHLENBEIN, Dr, médecin ordinaire du duc, et conseiller de cour, à Brunswic.

Nouveaux membres.

- a. MM. Ch. MUHLENBEIN, Dr, à Brunswic.
 b. WEBER, Dr, Cons. de cour, à Hildesheim, prochainement à Hanovre.
 c. FRANCKE, Dr, à Osterode.
 d. KURZ, Dr, à Dessau, reçu en septembre.

En 1836, lors de la constitution de la Société du Nord à Schoëningue, il fut décidé que chaque membre de la Société ferait, sur lui-même ou sur d'autres personnes, des expériences pour constater les effets du *nitrum*, et que les résultats en seraient communiqués à l'assemblée annuelle de 1837. Chaque membre devait en outre, conformément aux statuts, communiquer à la Société les faits intéressants, à lui connus, concernant l'homœopathie pratique. Afin de faire reposer les essais sur des bases sûres et uniformes, M. le pharmacien Müller, de Schoëningue, remit à chacun une dose *nitrum tritum* n. 1, $\frac{3}{4}$ j.

M. le conseiller Dr *Mühlenbein* fut nommé directeur de la Société pour l'année 1836; M. le Dr *Hartlaub* vice-directeur, et M. le notaire *Grottrian*, de Brunswic, secrétaire.

Les médecins qui se sont soumis aux expériences arrêtées par la Société sont : MM. *Rummel*, *Schneider*, *Lier*, *Fitzelberg*, *Nicol*, *Traub*, *Mühlenbein* aîné, Ch. *Mühlenbein* cadet, et *Francke*. Plusieurs

des autres médecins ont aussi fait des épreuves, mais ils n'en ont pas encore communiqué les résultats. Les essais ont uniquement eu lieu sur les médecins eux-mêmes ; il n'en a point été fait sur des femmes et des enfants. Quelques-uns des expérimentateurs n'ont pas observé strictement les prescriptions de la Société ; ils ont pris, à de trop courts intervalles, de grosses doses. Plusieurs d'entre eux ont pris la première trituration du *nitrum purum* ; d'autres ont indiqué leur régime ; d'autres ne l'ont pas fait ; quelques-uns avaient d'abord adopté un régime tout-à-fait contraire, qu'ils n'ont remplacé par un régime normal que pendant la durée des épreuves ; quelques autres ont pris deux fois dans un jour des doses considérables de *nitre pur* sans trituration, et n'en ont obtenu d'autre résultat qu'une purgation douce. En revanche, les expériences faites conformément aux prescriptions de HAHNEMANN, et avec un régime exact, ont donné des résultats positifs, qui ont confirmé les symptômes que les *Archives* de STAPF et les *Annales* de HARTLAUB et TRINKS nous avaient déjà fait connaître.

La Société des Médecins homœopathes du Nord, réunie à Brunswic, a choisi M. le Dr *Hartlaub* pour son directeur pendant l'année 1837 ; M. le notaire *Grotrian* a été confirmé dans ses fonctions de secrétaire. La prochaine réunion annuelle de la Société aura encore lieu à Brunswic.

Le médicament que la Société a résolu d'expérimenter cette année, est la *tinctura Gratiolæ fortis*. A cet effet, M. le pharmacien *Müller*, de Schoenin-

gue, a été chargé d'en faire parvenir à chaque membre une certaine dose uniformément préparée.

Il a été également résolu d'observer, dans le cours de cette année, les maladies éruptives chroniques, et d'indiquer exactement les signes diagnostiques de la maladie, ainsi que les médicaments qui auront été trouvés les plus efficaces dans le traitement.

J'ai été chargé par la Société du Nord de chercher à engager la Société centrale à faire les démarches nécessaires pour terminer à l'amiable les différends qui existent entre MM. *Jahr* et *Griesselich* (1).

La Société du Nord m'a aussi chargé de prier la Société centrale d'adresser à tous les médecins un appel en faveur de l'institution de Leipsic, dans le cas où le gouvernement saxon accorderait lui-même à cette institution une subvention annuelle de 300 écus, circonstance qui ferait tomber les motifs sur lesquels est fondée la décision éventuelle que nous avons prise le 10 août de l'année dernière, à Magdebourg. Dans ce cas, tous les membres de la Société du Nord continueraient de fournir leurs contributions.

La Société du Nord propose de fixer Munich ou Dresde comme lieu de réunion de la Société centrale pour 1838. Dans le cas où l'on choisirait Munich, elle propose pour Directeur M. *Widmann*, membre

(1) A cette occasion, M. MUHLENHEIN a communiqué à l'assemblée qu'il venait de passer par Carlsruhe, où il avait eu à cœur de voir le Dr Griesselich et de lui parler; mais qu'il avait fait de vains efforts pour découvrir sa demeure, qu'il se fût adressé soit au civil, soit au militaire de cette ville.

du Conseil supérieur de Santé ; si la réunion centrale doit avoir lieu à Dresde , la Société du Nord désire la voir dirigée par M. le Dr *Hellbig*.

Aux communications ci-dessus , j'ajoutai celles
 1° de quatre cas de développement de l'abdomen chez les femmes , des médicaments employés et de leurs effets ; 2° de quelques cas de calculs biliaires chez les femmes , guéris principalement par l'emploi de l'aimant ; 3° des résultats obtenus dans des cas de calculs rénaux ; 4° je montrai le dessin d'un fungus médullaire de l'œil droit , chez un enfant de dix ans , qui a été guéri ; l'œil s'est reformé , mais sans faculté de voir ; 5° je donnai mon opinion sur le mode actuel de vaccination et fis quelques propositions pour son amélioration ; 6° un extrait de rapports qui m'avaient été adressés par deux de mes amis , résidant l'un à Rio-Janeiro , l'autre à Mexico , sur *la graisse de serpent* , et principalement sur l'*huile de tapir* , que les indigènes tirent de la tumeur graisseuse de la nuque des femelles , en la faisant fondre par la chaleur et s'écouler dans un vase , où ils la conservent pour s'en servir à frotter les blessures , les luxations , les courbatures , etc. , et guérir ainsi l'état chronique qui résulte souvent d'un traitement imparfait. Il est remarquable que les parties du corps qui ont été frottées avec cette huile ne peuvent être mouillées d'eau sans grand danger.

J'en étais là de mes communications , lorsque M. le

D^r Metz demanda instamment la parole ; elle lui fut accordée , en sorte que je ne pus plus rendre compte des mémoires présentés à la Société du Nord par MM. HARTLAUB et TRAUB. Mais ces objets seront reproduits *in extenso* dans les *Archives* , et j'y renvoie le lecteur.

Un voyage de six semaines que j'ai fait après avoir assisté à la réunion centrale de Francfort , m'a empêché de rendre plus tôt compte de cette réunion , dont la *Gazette homœopathique* et l'*Hygea* ont récemment publié une relation , qui contient quelques erreurs que je crois devoir rectifier ici.

L'*Hygea* dit que la Société centrale s'est réunie le 10 août , parce que c'est là le jour anniversaire de la *naissance* de HAHNEMANN. Elle se trompe ; la fête du 10 août a été instituée par nous autres anciens homœopathes , mais à l'occasion du 50^{me} anniversaire de son doctorat.

Dans la liste des membres on lit : « M. le pharmacien MULLER , de *Saxe* , » — M. MULLER est de *Schæningue* , duché de Brunswic.

Le même journal dit , p. 546 , « que la veille de la grande réunion , les médecins ont débattu diverses questions concernant la pratique homœopathique. » — Je n'ai aucune connaissance de ces prétendus débats , quoique je fusse déjà arrivé à Francfort le 7 août au soir. D'ailleurs , plusieurs médecins ne sont arrivés que dans la soirée du 9 , et il n'y a pas eu de réunion ce jour-là.

A la page 574 on lit : « *Mühlenbein* et *Rau* approuvent beaucoup la manière de voir de M. le Dr *Pas-savant*, et recommandent le progrès en médecine. » — Nous n'avons point exprimé notre approbation d'une manière aussi absolue; mais le progrès *rationnel*, tout médecin raisonnable l'approuve ainsi que nous.

P. 548 : « En général l'emploi de cette première trituration n'a produit que très-peu des maladies médicales. » — Lisez : Les épreuves ont produit peu de phénomènes extraordinaires; elles ont confirmé simplement les faits consignés dans les *Archives* et les *Annales*.

P. 551 : « Aucun des 12,000 enfants vaccinés par *Mühlenbein* n'a eu la variole ou les varioloïdes. » — Lisez : Des 12,000 individus vaccinés, ceux-là seuls ont eu plus tard la variole, que j'avais considérés moi-même comme non préservés, à cause de l'irrégularité que j'avais remarquée dans le cours de leur maladie, ainsi que le prouve mon livre de notes fidèlement tenu; leur nombre peut s'élever à 200 tout au plus. Le non-succès de la vaccination chez ces individus ne doit point être attribué à la vaccine elle-même; les sujets dont il s'agit étaient sans doute mal disposés; peut-être avais-je moi-même négligé de les examiner pour m'assurer que leur corps ne se trouvait pas dans un état de perturbation contraire au succès de la vaccination.

A la même page, il est dit que mon ami de Rio-Janeiro a affirmé positivement que les atténuations basses ne valaient rien dans ce climat. Mon ami n'a

pas pu affirmer cela d'une manière tout-à-fait certaine ; il a dit seulement qu'il avait souvent fait cette remarque ; et pourquoi ne serait-elle pas vraie , puis-
qu'on sait par expérience qu'en Angleterre et dans
plusieurs contrées situées au bord des lacs, les atté-
nuations basses sont plus efficaces ? La même chose
m'a été affirmée par des médecins vétérinaires qui
avaient fait des observations sur des animaux de sem-
blables contrées. En revanche , j'ai vu moi-même ,
ici , dans mon pays , les dynamisations les plus éle-
vées produire sur les animaux les effets les plus sur-
prenants.

A la fin de la relation de l'*Hygea* on lit : « La pro-
chaine réunion aura lieu à Dresde , sous la présidence
de M. le conseiller Dr *Mühlenbein*. » La prochaine
réunion doit effectivement avoir lieu à Dresde , mais
sous la présidence de M. le Dr *Hellbig*, nommé Di-
recteur pour cette année.

A propos de la nomination de M. *Hellbig* comme
Directeur , M. le Dr *Noack*, de Leipsic, dit dans la
Gazette homœopathique que j'avais apporté dans ma
poche 21 voix en faveur de cette nomination , et qu'il
ne sait pas comment cela s'est fait. Je vais le lui ex-
pliquer. La Société homœopathique du Nord se com-
posait alors de 21 membres , et l'on a vu plus haut
qu'elle m'avait chargé de proposer à la réunion cen-
trale , au nom d'eux tous , de choisir Dresde ou Mu-
nich pour lieu de réunion , et M. *Hellbig* ou M. *Widn-*
mann pour Directeur ; il dépendait des vingt et quel-

ques autres membres de la réunion centrale de désigner tout autre lieu et tout autre homme.

Il serait à désirer que, conformément aux statuts, on consacrat un temps plus long à la discussion des affaires de la Société et à la lecture des mémoires qui l'intéressent, car comment traiter convenablement toutes ces choses en 4 ou 5 heures ?

Brunswic, le 1^{er} octobre 1837.

D^r G.-A.-H. MUHLENBEIN.

Le *Rédacteur* abonde complètement dans le sens du conseiller Muhlenbein, ainsi qu'il le développera ailleurs.

OBSERVATIONS PRATIQUES,

Extraites de la *Clinique homœopathique* du D^r MALAISE.

(Suite de p. 128, t. I.)

Aliénation mentale.

Marie Joassart, brodeuse, séjourne à l'hôpital depuis très-long-temps, sans être soumise à aucune espèce de traitement. Le moral de cette femme est dérangé depuis plusieurs années, à la suite de longs chagrins ; dans le début de sa maladie elle a voulu se noyer, et pour ce motif elle a été renfermée dans une maison d'aliénés d'où elle est sortie sans être guérie.

La maladie présente actuellement les symptômes suivants : douleur de constriction à l'estomac, s'étendant au pourtour de la base de la poitrine, avec respiration difficile ; pesanteur de tête ; céphalalgie constrictive avec battement ; sommeil troublé par des rêves effrayants ; des idées sombres occupent la malade ; elle croit toujours qu'on veut ou qu'on doit l'étrangler ou la pendre ; caractère profondément mélancolique ; pleurs involontaires ; plaintes continuelles sur ses souffrances ; les règles ont cessé de couler depuis dix mois.

Le 7 septembre 1834, la malade est soumise au traitement homœopathique ; elle prend plusieurs doses *platina* et *aurum*. A l'aide de ce traitement, cette femme retrouve la santé et une sérénité d'esprit dont elle était privée depuis long-temps ; les règles apparaissent le 7 du mois suivant et durent 4 jours ; chaque époque mensuelle était ordinairement accompagnée d'un grand état de fureur, de pleurs involontaires et d'une profonde mélancolie ; aucun de ces symptômes ne s'est remontré ; la malade est restée calme et fort raisonnable.

La surprise des sœurs hospitalières fut grande ; elles exprimèrent leur admiration du changement remarquable produit dans le moral de cette femme à l'aide d'un traitement si peu compliqué.

(*Note du Rédacteur.* M. MALAISE paraît, dans ce cas, s'être, avec beaucoup de justesse d'esprit, occupé des symptômes pathologiques dont la malade

OBSERVATIONS PRATIQUES.

pouvait rendre compte et dont il a considéré l'ensemble comme exerçant sur le cerveau de la femme une telle influence , qu'après leur cessation l'état mental pouvait redevenir naturel. Par cette façon d'envisager son sujet, il a réduit à néant l'accusation d'empirisme aveugle dont les homœopathes sont souvent l'objet. Voici , en effet , les symptômes pathogénétiques des substances qu'il a employées ; les n^{os} de *platina* sont pris dans les *Archives* de STAPF , t. 1.

146. *Platina*. Douleur de constriction à l'épigastre, comme le serrement d'une corde, qui gêne la respiration.

147. Tout au travers de l'épigastre, sensation douloureuse de serrement.

148. Sorte de serrement autour de l'épigastre.

De temps en temps, serrement, constriction avec tiraillements de la tête, surtout au front.

10. Serrements alternatifs au front.

11. Sensation d'un poids sur la tête qui presse énormément sur les yeux.

15. Serrement au front, comme par une vis.

388. Beaucoup de rêves angoissants, de guerre, de sang répandu, dans lesquels il est partie active.

389. Elle rêve de la mort de ses sœurs.

391. Le soir elle rêve de choses incohérentes.

392. Rêves d'incendie.

418. Abattement, taciturnité, tristesse.

419. Elle se croit abandonnée et seule dans le monde.

420. Il lui semble qu'elle doit bientôt mourir ; elle en conçoit une tristesse qui lui fait répandre d'abondantes larmes.

424. Trouble d'esprit qui lui fait prendre en mauvaise part les objets les plus réjouissants et lui cause une agitation d'esprit qui ne lui permet de rester nulle part.

434. Disposition chagrine et larmoyante.

456. Une demi-heure après avoir pleuré, la gaîté lui revient, elle danserait volontiers.

455-144. *Aurum*. Rêves effrayants, de voleurs, d'hommes morts, de querelles.

454. Elle pousse des cris et des hurlements, se croyant perdue sans ressource.

455. Mélancolie, abattement.

485. Morosité taciturne, puis sérénité, alternant plusieurs fois.

488. Mauvaise humeur; il est emporté et colère.

489. Mélancolie sombre; à la moindre contrariété, il s'échauffe et s'emporte.

491. Mauvaise humeur et découragement.

200. Mélancolie; il croit être déplacé dans le monde, il se complaît dans des idées sombres et désire la mort.

Néuralgie sus-orbitaire.

M. François N., âgé de 33 ans, éprouve depuis 15 jours des douleurs nerveuses lancinantes et déchirantes, qui paraissent avoir leur point de départ à l'arcade sourcillaire droite, et se dirigent de ce point dans toute la partie droite du front, et jusque dans les dents du même côté, où la douleur acquiert le caractère vulsif. L'œil droit est le siège d'un larmoie ment très-fatigant, et le malade y ressent une douleur compressive. Les souffrances augmentent d'intensité à la soirée jusque vers onze heures. Le malade se plaint que son estomac est comme surchargé de matières grasses, ce qui excite de fréquentes nausées et des battements de cœur.

Le 28 mars 1834, je prescris une goutte *pulsatilla* 12^{me}. Le 3 du mois suivant cet homme vient me té-

moigner sa reconnaissance pour l'avoir débarrassé en si peu de temps d'une maladie qui l'avait fait souffrir cruellement.

(*Note du Rédacteur.* Les symptômes relatifs au front et aux yeux sont exactement les mêmes pour *nux* et *pulsatilla*; c'est ailleurs qu'il a fallu chercher la caractéristique de *pulsatilla*. M. MALAISE l'a trouvé à l'estomac.)

526. Rapports ayant le goût du suif rance.

527. Sensation dans l'estomac, comme si l'on avait trop mangé; les aliments reviennent à la bouche, comme si on allait vomir.

530, 51, 52. Nausées et envies de vomir qui remontent jusque dans la bouche.

534, 55, 56, 57, 58, 59, 40, 41, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51. Envies de vomir; nausées comme si on avait bu de l'huile.

575, 76. On sent le battement des artères dans le creux de l'estomac.

Néuralgie sus-orbitaire.

Guillaume K, âgé de 33 ans, homme d'un tempérament bilioso-sanguin et d'une forte constitution, vient me consulter le 19 juin 1834. Il avait constamment joui d'une bonne santé jusqu'en 1814, époque à laquelle il fut atteint en Hollande d'une fièvre intermittente qui dura sept mois. En 1815, il eut une gale qui fut traitée par des frictions soufrées et mercurielles, et qui ne céda qu'après un traitement de trois mois. Depuis lors, il fut très-sujet aux saignements du nez, qui n'ont plus eu lieu depuis six mois. L'affec-

tion pour laquelle il réclamait mes soins datait du 25 mai de la même année.

Dans les premiers jours, il se levait bien portant, déjeunait comme de coutume, puis, une heure après, la maladie se montrait brusquement et durait l'espace de deux heures; mais bientôt elle augmenta en durée et en intensité; et lorsque je vis le malade, les souffrances apparaissaient à sept heures du matin pour finir à une heure de l'après-midi.

Au début, douleur sourde vers le tiers interne du sourcil droit, avec gêne des mouvements de l'œil; il devient alors triste, morose et indifférent à tout ce qui se passe autour de lui; cette douleur devient de plus en plus violente, dégénère en élancements et déchirements qui se propagent dans tout le côté droit de la tête et de la face; en même temps, le visage devient rouge, et de fortes pulsations se font sentir dans la tête; il semble au malade que sa tête résonne comme une cloche; lorsque les douleurs ont atteint leur apogée, l'œil droit est rouge et gonflé; le malade y éprouve une sensation, comme s'il allait être expulsé de son orbite; cet organe est en même temps le siège d'un larmoiement abondant; la narine gauche sécrète une quantité considérable de mucus; les gencives sont aussi le siège d'élancements vifs; en marchant, sensation dans la tête comme s'il y avait un caillou qui va en ondulant; il existe une légère toux, comme convulsive, qui produit une commotion douloureuse dans la tête; quand les douleurs deviennent le plus violentes; tout le corps devient souffrant et il

est obligé de s'aliter ; à la fin de l'accès , il sent un grand vide dans la tête , comme un personne qui aurait pris la veille beaucoup de boissons spiritueuses.

Je prescrivis sept globules *belladonna* 30^e. A une heure du matin, le malade fut éveillé par une apparition subite de toutes les douleurs que je viens de décrire ; l'accès eut lieu pendant deux heures avec une grande violence. Cette crise produite assurément par le médicament qui avait été pris la veille, fut le signal de la terminaison de la maladie. Le lendemain , cet homme attendait avec angoisse l'heure de ses souffrances ; et à sa grande satisfaction elles n'eurent point lieu et ne se sont point reproduites depuis ce temps.

Ophthalmie purulente.

Mlle. J., au retour de l'âge, est atteinte depuis trois semaines d'une ophthalmie purulente, avec vive douleur, surtout vers la soirée. Le poulx est dur et plein ; elle éprouve de grandes douleurs de courbature dans la région des reins. Le 22 septembre 1836, je prescrivis deux gouttes *aconit* 24^e, mêlées avec de l'eau distillée, à prendre trois cuillerées à soupe par jour.

Le 28, toutes les douleurs étaient dissipées ; le poulx était à l'état normal. Les yeux se trouvaient dans un état satisfaisant, excepté la nuit ; je prescrivis une goutte *pulsatilla* 12^e.

Quelques jours après, cette personne vint me remercier des soins que je lui avais donnés ; elle était entièrement guérie.

J'aurais désiré la soumettre à un traitement antipsorique, pour des dartres farineuses qui existaient à la face et en ayant égard à la gale dont elle avait été atteinte à l'âge de 20 ans. Mais, n'éprouvant pour le moment aucune souffrance, elle refusa de s'y soumettre.

(*Note.* Ce traitement est un vrai modèle; l'ophtalmie avec fièvre se lit dans *aconitum*; sans fièvre, elle a son tableau dans *pulsatilla*; c'est la marche qu'a suivie M. MALAISE avec un succès mérité. *Réd.*)

(*Voir aux Annonces.*)

**Matériaux pour la Pharmacodynamique, par le
D^r HEICHELHEIM, à Worms.**

(Extraits d'*Hygea*, T. V, p. 205.)

ACONITUM.

Dans toutes les inflammations phlegmoneuses, où le système artériel est particulièrement pris, et où l'inflammation même forme une réaction exorbitante de l'action vitale (*vis naturæ medicatrix*), *aconitum* est le remède spécifique. Dans les cas donnés, plus l'activité des artères sera surexcitée, par la nature des organes entrepris, comme dans l'inflammation des poumons et du cœur, ou par la constitution même de

l'individu , plus sûrement *aconitum* pourra être employé comme moyen curatif. Ainsi cette substance m'a manifesté ses bons effets :

I. *Dans toutes les formes et les périodes de l'inflammation des poumons et de la pleûre.*

A. J'ai eu de fréquentes occasions de traiter la forme aiguë de cette maladie. Presque tous les cas ont été guéris sans émission sanguine et relativement dans un très-court espace de temps. *Aconitum* a toujours été le remède principal ; quelquefois j'ai dû aussi recourir à *bryonia*. Dans un cas très-opiniâtre, l'amélioration ne s'est montrée qu'après une dose *sulfur*.

Parmi un grand nombre de cas , je ne veux en présenter qu'un des plus graves , qui me parut d'autant plus important qu'alors j'étais novice , que j'essayais plutôt que je ne pratiquais l'homœopathie , et que je trouvais une pierre d'achoppement dans l'activité des petites doses.

La femme Böckel , âgée de 28 ans , était enceinte pour la troisième fois et arrivée au septième mois de sa grossesse. Depuis quinze jours , elle était tourmentée , jour et nuit , par une toux spasmodique , qu'elle croyait avoir gagnée par un violent refroidissement. Le 24 août 1833, je fus appelé auprès d'elle , parce que depuis deux jours elle était atteinte de points dans la poitrine , d'une grande difficulté de respirer , avec fièvre. Je crus reconnaître les symptômes d'un inflammation des poumons. La malade était obligée de rester assise dans son lit , pour pouvoir respirer ; la respiration était courte et précipitée ; les accès de toux

étaient continuels ; quelquefois ils étaient suivis de crachats muqueux mêlés de stries sanguines, qu'elle ne rendait qu'avec beaucoup de peine. Elle se plaignait d'un point violent dans le milieu de la poitrine et dans le côté gauche, en respirant. Face rouge, turgescente ; céphalalgie ; pouls plein et fréquent ; peau chaude, sèche et grande soif ; constipation depuis deux jours. Quel allopathe n'aurait pas reconnu là une pneumonite, et n'aurait pas eu recours à sa lancette ?

A trois heures de l'après-midi, je donnai à la malade *acon.* 8/18, en lui recommandant une hygiène rafraîchissante. — A ma visite du soir, je trouvai tous les symptômes diminués ; la malade avait dormi quelques heures ; elle me fit expressément la remarque qu'aussitôt après avoir pris le remède, elle avait senti dans toutes ses veines comme un feu qui les parcourait, qu'ensuite elle s'était endormie, et que maintenant elle se trouvait très-allégée. — Dès le lendemain, elle était hors de son lit. A l'exception d'une toux rauque suivie de crachats muqueux, de pression sur les yeux et d'un peu de serrement de poitrine, tous les plus violents symptômes de l'inflammation avaient disparu. Elle avait eu dans la nuit quatre selles diarrhéiques. — Je lui donnai *bry.* 2/30.

Le lendemain matin je la trouvai dans sa cuisine, en parfaite santé.

B. Dans les pneumonites nerveuses, où j'étais appelé lorsque la maladie en était déjà à ce point, *aconitum* était néanmoins le remède capital pour surmonter

la phlogose; mais *acid. phosph.*, *bry.*, *dulc.*, *hyosc.*, *scilla*, *sulfur*, etc., étaient encore nécessaires plus tard, chacun suivant son indication spéciale, pour obtenir une guérison complète. Au moyen de ce traitement j'ai eu le bonheur de ne pas perdre un seul malade.

II. *Dans les inflammations du cerveau (méningites, Réd.).*

Ce n'est que dans la céphalite (méningite, *Réd.*) des enfants (*hydrocephalus acutus*), que j'ai eu l'occasion d'appliquer *aconitum* homœopathiquement. J'ai traité huit enfants atteints de cette maladie; chez tous j'ai été appelé dans le premier stade, et tous ont guéri. *Aconitum* a été le principal remède, je l'ai fait suivre de *belladonna*.

III. *Dans les inflammations des reins.*

Je n'en ai vu qu'un seul cas; *aconitum* n'y fut pas efficace; quelques doses *canthar.* 30 guérirent promptement.

(Cette phrase, sans indication de symptômes, est très-insignifiante, et un peu paralogique. *Réd.*).

IV. *Dans la rougeole.*

Aconitum s'est montré à moi spécifique dans la dernière épidémie de Worms.

(*Note du Rédacteur.* Ici le Dr HEICHELHEIM renvoie à la description qu'il a donnée ailleurs, dans le même journal, de cette épidémie; nous en extrayons ce qui suit :

« Mon traitement a été très-simple. Dans le premier stade, lorsque la fièvre était dans son état, pouls très-

plein et dur, soif violente, toux sèche, avec un son propre, que les enfants se plaignaient et pleuraient des douleurs de la poitrine, qu'il y avait délire nocturne, je prescrivais une diète et une hygiène fortement rafraîchissante, et donnais toutes les trois heures une poudre contenant une demi-goutte *aconitum* 24. J'ai été assez heureux pour modérer de cette manière l'orage fébrile, sans émission sanguine, et pour ramener sans autre remède la maladie à son cours normal. »

« Si la muqueuse pulmonaire était particulièrement attaquée, et qu'il y eût menace d'une inflammation des poumons, je donnais une demi-goutte *bryon.* 30, précédée d'*aconitum.* »

« Lorsqu'il s'offrait des symptômes de croup, avec paroxysme fébrile, toux, jour et nuit, offrant le son dit *croupal*, et tourmentant les malades, j'ajoutais une demi-goutte *hep. sulf. calc.* 6, et voyais diminuer immédiatement la toux, les crachats et autres symptômes. Au reste, le croup rubéolique ne paraît point avoir la gravité du sporadique, quelque menaçants qu'en soient les symptômes. »

« Lorsqu'une inflammation du cerveau et de ses méninges était manifeste par la somnolence, le délire, etc., quelques doses *bellad.* 10/30 répondaient à tous les désirs. »

« Ordinairement, pendant toute la durée de la rougeole les selles étaient normales, mais si une violente diarrhée douloureuse, dans les premiers stades de la maladie, faisait redouter une fâcheuse complication,

puls., *chamom.*, *rheum.* et *ars.*, d'après leurs diverses indications, suffisaient pour s'en rendre maître; la constipation, au contraire, qu'amenait quelquefois l'exacerbation du matin, était surmontée par une seule dose *nux.* 3/30 donnée le soir. »

V. *Dans le rhumatisme articulaire.*

Dans le courant de l'été dernier, j'ai guéri très-promptement avec *aconitum* seul plusieurs cas dans lesquels tous les membres étaient pris, au milieu d'une fièvre synoque. — Martin Velter, âgé de 23 ans, avait été surpris huit jours auparavant, par une pluie battante, lorsqu'il avait très-chaud, et trempé jusqu'à la peau. Dès le lendemain, il ne put pas sortir de son lit, et fut dans l'impossibilité de mouvoir aucun membre, en sorte que ses parents étaient dans la nécessité de le retourner et remuer. Il se plaignait d'horribles déchirements dans les membres, en particulier, les articulations, qui étaient surtout douloureuses pendant les mouvements; il ne pouvait pas supporter son duvet; il avait, en outre, mal à la tête et de violents paroxismes de fièvre. Le 7 juillet, on me fit ce rapport; j'envoyai un flacon d'*aconit* 5, pour lui en donner une goutte, chaque matin et chaque soir, dans de l'eau. Dès le 10 juillet il put quitter le lit, et le 14, il vint lui-même me voir, faisant à pied une course de cinq lieues; il était guéri.

VI. *Dans la phthisie pulmonaire.*

Dans cette maladie où l'art de guérir voit, hélas! si rarement la réalisation de ses vœux, où toute méthode a ses victimes, un simple soulagement, un re-

tard de la terminaison fatale, est aussi un secours. Ce n'est pas seulement dans la phthisie foudroyante, mais aussi dans la tuberculeuse et la pituiteuse que l'*aconit* est indispensable, pour dompter (si possible! *Réd.*) l'excitation phlegmasique qui, en attaquant les poumons, consume promptement la vie. Alors même que par la dégénération phthisique des poumons l'irritation inflammatoire a gagné tout le système des vaisseaux sanguins et s'y montre évidente, alors l'*aconit* ne refusera pas ses services. Je l'ai vu opérer, dans de pareilles circonstances, un soulagement essentiel de tous les symptômes existants. Les *antipsoriques* sont les remèdes spéciaux au moyen desquels j'ai eu quelquefois le bonheur de guérir l'ulcération des poumons.

VII. Dans l'hémophthisie.

J'ai calmé beaucoup d'hémophthisies avec ce remède. C'étaient de jeunes personnes des deux sexes, chez lesquelles la formation des tubercules pulmonaires amenait l'hémorrhagie. J'ai toujours employé les dynamisations inférieures (3-4) par gouttes, répétées dans un court espace de temps, une dose toutes les deux ou trois heures, jusqu'à ce que le sang s'arrêtât et que le raptus sanguin vers le poumon eût été dompté. Rarement j'ai vu survenir des récides, lorsque la cure avait été continuée un certain temps.

VIII. Enfin *aconitum* a guéri des spasmes chez une jeune fille de seize ans, délicate, faible et nerveuse, qui avait été exposée à une frayeur.

Note du Rédacteur. Tout ce qu'expose ici le D^r

HEICHELHEIM avec sens et jugement, est devenu lieux-communs pour les homœopathes. Néanmoins nous cherchons, par son exemple, à encourager les praticiens à réunir sous des rubriques pratiques leurs cas de succès *et d'insuccès*, de manière à ce qu'on puisse en former une thérapeutique positive servant de corollaire à la *Matière médicale pure* et à la *pharmacodynamique* à venir.

Correspondance.

M. Robert, de Marseille, correspondant de l'Académie de médecine, dans ses lettres hebdomadaires, à dater du 10 août, où il rend compte de la marche du choléra, dit : « le remède qui jusqu'ici s'est montré le plus efficace est l'*ipecacuanha*. » (*Bulletin de l'Académie royale de médecine*, t. I, 926.) M. Roux, de Marseille, autre correspondant, dit : « l'*ipecacuanha* a réussi quelquefois entre nos mains, ainsi que dans celles de plusieurs médecins recommandables de Marseille. » (*Ibid*, t. II, p. 15.) Ces deux médecins n'ont pas du tout l'air de se douter qu'ils préconisent là et ont employé un moyen tout-à-fait homœopathique ; ils ont seulement oublié de remarquer et d'indiquer dans quelle période ou quel état de la maladie ce remède réussissait ; il est très-probable que c'est durant la période de vomissements. L'ignorance vraie ou affectée de ces docteurs sur le principe d'ac-

tion curative de l'*ipecacuanha* est la compagne toute naturelle du mépris qu'ils portent, ou que du moins M. Roux porte aux homœopathes, à en juger par la parenthèse suivante à l'occasion du *charbon végétal*. « L'honneur de cette prétendue découverte fut d'abord accordé à un jeune médecin nommé M. Alphonse Gay; mais les médecins homœopathes (car nous en avons aussi à Marseille) jetèrent les hauts cris, et ils voulurent revendiquer la primauté de l'emploi du charbon..... » Nous croyons être dans le vrai en pensant que la petite parenthèse n'est rien moins que bienveillante; nous croyons aussi que les homœopathes de Marseille n'ont pas *jeté les hauts cris*, mais qu'ils ont seulement saisi cette occasion de faire savoir au public que si le *charbon végétal* réussissait, c'était en vertu d'une propriété homœopathique bien connue, et qu'eux-mêmes n'avaient pas attendu *cette prétendue découverte* pour en faire un usage utile; ce faisant ils étaient entièrement dans leurs droits scientifiques; et M. Roux fait lui-même acte d'ignorance autant que de malveillance en relevant à sa manière cette circonstance.

Voici maintenant la contre-partie, car il n'y a pas de médaille qui n'ait son revers; voici un médecin allopathe de Marseille, chargé comme adjoint du service de l'Hôtel-Dieu, qui a eu des cholériques à traiter à diverses époques et qui nous fait part de ses convictions acquises dans la portion de lettre ci-jointe. Nous laissons au lecteur impartial à juger de quel côté est la raison et le bon raisonnement.

.
J'aime ma profession ; l'étude me plaît, et il n'est rien que je ne fasse pour la recherche de la vérité.

L'homœopathie piqua ma curiosité et fixa, il y a peu de temps, toute mon attention ; j'étudiais avec passion cette doctrine qui assure tant de succès dans les cas où la médecine de l'école est si pauvre en résultats, je me nourrissais enfin des livres de Hahnemann, ou de ses disciples, quand le choléra est venu pour la troisième fois sévir au milieu de nous.

Le choléra était pour moi une vieille connaissance. Depuis 1832 où j'avais été témoin à Paris de ses coups redoublés, soit en ville, soit dans les hôpitaux, j'avais eu occasion encore de l'étudier dans les deux épidémies de Marseille ; comme tous mes confrères, j'avais épuisé les méthodes les plus diverses ; comme eux j'avais guéri, mais aussi comme avec eux, *apparent rari nantes*, etc.

Je conçus donc le projet d'expérimenter l'homœopathie, me disant à moi-même : — de toutes les médications usitées dans le choléra, rien ne m'autorise, les chiffres en main, à choisir celle-ci de préférence à telle autre ; elles sont toutes inutiles presque toujours, nuisibles trop souvent. Or, les médecins homœopathes disent guérir dans presque tous les cas, et jamais ils ne peuvent nuire ; leurs succès peuvent être mensongers ; mais aussi ils peuvent être vrais (je ne suis pas de ces érudits qui dépensent de longs raisonnements pour ou contre la possibilité d'un fait, quand il est plus court et plus sage de constater si le



fait est ou n'est pas). — De la moutarde, de la saignée, etc., etc., l'expérience est faite, continuai-je à me dire; des globules homœopathiques l'expérience est à faire; ici, la certitude de ne pas sauver la moitié de mes malades; là, l'espérance d'en sauver plus des deux tiers, si Mabit et Quin n'ont pas menti (et rien ne prouve qu'ils aient menti); donc, je dois expérimenter, la conscience m'y oblige. — Tel fut mon raisonnement, simple, trivial même, mais qui forcément me poussait à l'expérimentation. Pourquoi faut-il que de plus habiles que moi aient élaboré tant de science pour n'arriver qu'à l'erreur; tandis que plus de simplicité ou moins d'orgueil les eût rapprochés davantage de la vérité?

Je ne vous dirai pas combien l'administration des médicaments homœopathiques a été pour moi l'objet d'une minutieuse attention; je me suis fait un devoir d'étudier, le livre en main et au lit du malade, l'opportunité de chacun d'eux; le malade, je ne l'ai pas quitté un seul instant jusqu'à la terminaison de son mal, et en me conformant ainsi à tous les préceptes, j'ai sauvé plus de cholériques que je n'osais espérer. Vous donner en détail la série de mes observations, me paraît chose fastidieuse et doublement inutile, parce que les faits de guérison ne manquent plus dans la science, et parce que n'ayant eu, moi, que l'occasion de vérifier ce que d'autres ont si bien dit, ma pratique particulière ne peut rien apprendre à personne. Je ne puis cependant résister au plaisir de vous exposer le fait suivant. — Une jeune fille de 22 ans,

après une diarrhée de trois jours, est prise, le 12 septembre à midi, de douleurs atroces dans le ventre, de nausées, etc.; j'arrive auprès d'elle à 6 heures du soir; diarrhée aqueuse excessivement abondante, gargouillement; elle se roule sur une table tant les douleurs abdominales sont aiguës, surtout à l'ombilic; *acid. phosphor.*, quatre globules. Je la fais coucher; eau froide pour boisson; dès ce moment la diarrhée a cessé; la malade se présente plusieurs fois sur le vase avec envie pressante d'aller à la selle, mais *inutilement*. Toutefois les douleurs augmentent, refroidissement de la peau, ralentissement du pouls, altération de la voix, pieds froids recouverts d'une sueur froide et visqueuse, crampes violentes aux deux jambes et aux deux bras, surtout au bras droit; ces crampes deviennent excessivement intenses et continues: *cuprum*, trois globules; peu à peu les crampes perdent leur intensité; à 8 heures elles ont cessé complètement. Douleur brûlante à l'épigastre, grande dépression des forces, anxiété inexprimable; elle veut se lever, ne trouvant pas, étant couchée, de position supportable; grincement de dents, crainte excessive de la mort; *arsenic.*, trois globules; l'anxiété diminue, l'épigastre est moins sensible, le moral est moins abattu; mais oppression très-grande comme si une *montagne* était sur la poitrine, respiration courte et précipitée, suffocation extrême; à 10 heures et demie *bryon.*, trois globules; à 11 heures et demie je répète *bryon.*, et à minuit la congestion pulmonaire est entièrement dissipée; sueur chaude, visage coloré,

grande excitation, pouls, cent-dix pulsations, *aconit.*, deux globules; à 2 heures du matin la malade s'endort, sommeil paisible, réparateur; à 8 heures du matin elle est visitée par des personnes qui l'ont vue la veille au soir, et chacun de s'étonner tant elle est bien, comme si elle n'avait pas été malade, seulement endolorissement de tous les membres; le bras droit surtout est douloureux, parce qu'il a été le siège de crampes très-violentes. *Repos, silence absolu, limonade.* L'état de la malade est parfait; mais à 2 heures du soir, chose remarquable! un orage éclate, et dès les premières gouttes d'eau qui tombent, malaise, nausées et crampes; *euprum.* Cessation des crampes, à 3 heures et demie retour de l'oppression; mais *bryon.* en fait justice et le calme se rétablit. Le quatrième jour la malade est levée vaquant presque à ses occupations habituelles.

Je n'avais jamais rien vu de pareil, et ce fait aussi heureux qu'extraordinaire opéra dans mon esprit une révolution complète. C'était bien un choléra que j'avais eu à combattre; diarrhée aqueuse, d'un gris sale; crampes; ralentissement du pouls, sueurs froides et visqueuses; langue froide, etc., etc. — Je ne pouvais méconnaître à cet effrayant cortège de symptômes la nature de la maladie, et ça me paraissait un rêve que devant quelques globules eût cédé comme par enchantement un mal aussi grave que le choléra, lui que j'avais vu jusqu'alors si rebelle aux médications incendiaires ou perturbatrices.

Il en est du choléra comme de toutes les maladies;

le malade peut guérir par les seuls efforts de la nature, et ma jeune fille peut bien être dans ce cas. Il est possible qu'il y ait ici entre les globules et la guérison simple coïncidence, sans aucun rapport de cause à effet. Assurément, s'il était isolé ce fait mériterait à peine d'être mentionné; mais déjà il forme faisceau avec beaucoup d'autres; et il est par trop ridicule d'admettre toujours sous l'influence des traitements homœopathiques une *admirable* coïncidence qui ne prouverait rien, quand il y a bien évidemment des effets produits qui prouvent quelque chose. Confrères allopathes! vous niez que l'homœopathie ait guéri un seul choléra, mais vous ne ferez pas que plusieurs de nos malades ne soient pleins de vie; ils ont guéri d'eux-mêmes; *bien*. Mais ils ont guéri enfin, et c'en est assez pour que si demain j'étais frappé du choléra je m'abandonnasse à *la bonne nature*, et que je vous suppliasse de me faire grâce du supplice de vos sinapismes et du danger de votre saignée.

Les divers symptômes qui caractérisent essentiellement le choléra épidémique, ont été, certes, étudiés long-temps par les médecins de toutes les écoles. On a écrit des milliers de pages sur le traitement de cette horrible maladie; eh bien! nulle part, si ce n'est dans les ouvrages des médecins homœopathes, on ne trouvera bien nettement décrites les diverses variétés de forme que présente la maladie suivant la prédominance de tel symptôme; nulle part surtout il n'est formulé une médication pour chacune de ses variétés; je développe mon idée.

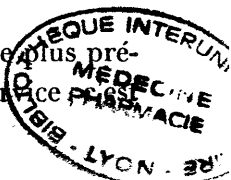
Nous avons tous vu des cholériques mourir sans avoir présenté de phénomène bien saillant que des crampes, et ces crampes avaient eu cela de remarquable qu'elles avaient persisté long-temps et d'une manière continue.

Ces cas ne sont point rares, alors surtout que l'épidémie est à son *summum* d'intensité; et pour mon compte j'en ai rencontré un certain nombre; ils m'avaient frappé, et dès 1832 j'émis cette proposition, «quand même il y aurait absence de selles et de vomissements, si les crampes sont continues et persistent un certain temps, malgré les moyens thérapeutiques par lesquels on cherche à les combattre, la mort des malades peut être regardée comme certaine.» Non, il n'est plus vrai que la mort des malades puisse être regardée comme certaine; je suis appelé à une heure après-midi auprès d'une femme en proie depuis 7 heures du matin à des crampes si violentes que deux hommes peuvent à peine la contenir; *cuprum* répété deux fois l'a guérie en 24 heures.

Je n'ai employé *l'esprit de camphre* que chez des malades qui déjà avaient pris des médicaments allopathiques et ç'a toujours été sans succès.

Arsenic et *ipéc.* m'ont réussi dans les cas indiqués; à eux seuls je dois tous les honneurs de la guérison, chez une vieille femme de 68 ans qui était au deuxième jour de la maladie, et qui était surtout fatiguée par des vomissements opiniâtres.

Le médicament que je regarde comme le plus précieux, celui qui m'a rendu le plus grand service



l'acid. phosphor. dans le début de la maladie ; c'est-à-dire, dans la diarrhée aqueuse, d'un gris blanc sale, avec borborygmes. Toujours son effet a été aussi prompt qu'infailible.

Je n'ai jamais rencontré des cas de choléra foudroyant. Je pense donc et je soutiens avec l'immense majorité des bons observateurs de toutes les écoles, que le choléra est toujours précédé, au moins de quelques heures, de divers prodromes et notamment de diarrhée ; or, c'est cette diarrhée qu'*acid. phosphor.* m'a paru toujours guérir.

Je sais que toutes les diarrhées séreuses n'amènent pas nécessairement à leur suite le choléra ; mais si le choléra ne frappe que ceux qui ont la diarrhée, ou mieux, si le choléra commence toujours par la diarrhée, et s'il est vrai, d'un autre côté, que cette diarrhée soit toujours enlevée dans un temps très-court par *acide phosphor.*, il est bien évident que cet agent thérapeutique assure dans une épidémie cholérique d'incontestables bienfaits. A moi, il m'a toujours réussi ; mais je comprends que les faits que j'ai vus sont trop peu nombreux pour amener une conclusion, et c'est pour cela que je regrette vivement que des expériences plus larges n'aient été faites : nos confrères seuls s'y sont opposés.

L'homœopathie compte à Marseille grand nombre de détracteurs ; les gracieusetés de ces messieurs sont les mêmes en tout pays ; aussi je ne juge pas digne de vous en entretenir. Vous nous avez appris avec quelle noblesse on répond à l'injure, et comment

avec un travail opiniâtre on confond l'ignorance. Gloire à vous pour votre courage, et pour la peine que vous prenez à propager la vérité. Qu'il me soit permis de marcher sur vos traces, d'espérer que je serai digne un jour d'être votre collaborateur. Jeune, l'avenir est à moi, et je veux travailler parce que je ne vois pas de titre plus honorable que celui que vous ont mérité et vos travaux et vos services; celui de médecin utile à son pays.

Tout à vous.

D^r CHARGÉ, médecin-adjoint de l'Hôtel-Dieu.

ANNONCES.

Repertorium für die homöopathische Praxis. — Répertoire pour la pratique homœopathique, par ordre alphabétique et d'après les principes de la nosologie, par RUOFF, D^r. — Stuttgart. 1857.

Le D^r RUOFF a réalisé dans ce petit *compendium* l'amélioration la plus méthodique du *Répertoire* de Haas et de celui de Glaser; il a pour cet effet compulsé tous les livres et journaux, allemands et français, qui s'occupent d'homœopathie pratique, et il en a relevé tous les traitements et les cas de guérison. La première partie où l'ordre alphabétique est appliqué aux maladies, est en majorité écrite en allemand; mais la seconde partie, intitulée : *Pharmacodynamique pathologique*, est toute en latin; elle offre sous la rubrique du nom des remèdes l'indication de

toutes les maladies dans lesquelles ils ont été employés, avec la citation exacte du livre et de la page qui contient le cas morbide.

L'auteur, dans sa *Préface*, se défend de la pensée qu'on pourrait lui prêter de substituer un livre commode et portatif aux ouvrages plus volumineux qui forment le fond de la bibliothèque de l'homéopathe, et desquels on peut dire à très-juste titre : *nocturnâ versate manu, versate diurnâ*. C'est pour son propre usage qu'il a créé cet index, et après en avoir reconnu l'opportunité il a pensé à en gratifier les autres. Pour notre part nous l'en remercions; son livre est un véritable *aide-mémoire* qui met le médecin consulté sur la voie des meilleures recherches concernant le cas qu'il a sous les yeux, et lui permet de comparer d'un rapide coup-d'œil le tableau symptomatique du cas guéri avec celui du cas à guérir.

P.

Sui preservativi omiopatici del colera indiano, etc. — Des préservatifs homéopathiques du choléra asiatique, et de la désinfection des édifices et des meubles infectés; par François ROMANI, docteur en philosophie et en médecine, membre correspondant de l'Académie Royale des Sciences, de l'Académie médico-chirurgicale, de l'Institut Royal d'encouragement de Naples; de l'Acad. R. des Iatrophysiciens, et de celle du bon goût à Palerme; de la Société économique des Abruzzes ci-tériennes; de l'Acad. des *velati* d'Aqui; de l'Acad. philomatique de Luque, de celle de Rome, etc. etc. — Naples, 1836. br. in-8° de 50 pages.

Dans cet opuscule scientifico-populaire, le célèbre auteur part de ce point, que l'Académie Royale de Médecine de Paris, dans son *Rapport* (1832), déclare nuls dans leurs effets tous les *préservatifs* préconisés dans ce temps contre le choléra.

Il faut en excepter ceux que HAHNEMANN a conseillés, et dont dans son omni-science l'Académie ne dit pas un mot; l'homéopathie ayant toujours été pour elle un *noli me tangere*, elle paraît craindre de s'y brûler.

Ces préservatifs, que tous nos lecteurs connaissent, ROMANI se propose de les rendre familiers à ceux auxquels s'adresse sa brochure ; mais tout en indiquant la nature et l'action, il ne se charge point d'expliquer celle-ci, et fait à ceux qui l'exigeraient cette réponse du sage : *Ne cherche point les choses qui sont au-dessus de toi, et ne t'enquiers point follement de celles qui sont plus fortes que toi ; car tu n'as que faire de voir de tes yeux les choses secrètes.* Eccles. III. 22. 23.

ROMANI était son conseil de ceux de HAHNEMANN lui-même et des faits avérés et notoires qu'il a recueillis dans la *Bibl. hom.*, T. I, et dans plusieurs journaux quotidiens et autres.

Ainsi, il rappelle cet article de la *Gazette de Prusse*, 4 novembre 1831. « A Saint-Petersbourg, les D^{rs} Hermann et Zimmermann ont été chargés par le gouvernement d'un hôpital de cholériques ; et leurs rapports disent qu'ils ont guéri presque tous leurs malades. Aucun de ceux de leurs clients qui ont fait usage du *veratrum* comme préservatif n'a été attaqué du choléra » (v. *Bibl. hom.* T. I, p. 161). Il cite les ouvrages de nos collègues Rapou, Mabit, que nos lecteurs connaissent très-bien, quant aux effets préservatifs de *veratrum* et de *cuprum* pris alternativement ; il recommande de porter sur la peau de l'épigastre, d'après HAHNEMANN, une petite lame de *cuivre*. Il dit que son ami, le D^r SCHMIT, médecin de S. A. R. la duchesse de Luques, a le premier imaginé l'usage de cette petite plaque ; et que pendant les ravages du choléra à Vienne il répandait parmi le peuple des notes écrites de sa propre main sur l'efficacité admirable de l'*alcool camphré* au commencement de la maladie. Sur quoi la population viennoise ayant généralement adopté l'usage externe et interne du camphre, et vivant avec sobriété et sécurité, eut moins à souffrir que celle d'aucune autre capitale de l'Europe des effets désastreux de la maladie (v. *Bibl. hom.* T. I, p. 145).

A ces instructions sur les *préservatifs* médicamenteux, il joint d'excellents préceptes hygiéniques, en tête desquels il met la sobriété et le calme d'esprit ; il cite plusieurs exemples de personnes

qui se sont mises, par affection tendre, en contact permanent avec des cholériques sans contracter la maladie, parce qu'elles ne la craignaient point.

Comme nous n'adoptons pas l'opinion de la contagion proprement dite du choléra, ces faits nous paraissent simples et naturels.

Mais il est un précepte de ROMANI que nous nous plaisons à mettre en saillie, parce qu'on le rencontre rarement dans les ouvrages sur le choléra.

« Comme médecin chrétien, dit-il, je conseille comme la dernière et la meilleure chose, la lecture des livres pieux. La religion nous donne des consolations, des soutiens, des lumières, qu'on ne saurait trouver dans les écrits des hommes, dont l'intelligence est toujours courte et caduque. »

Un médecin qui s'avoue chrétien est une chose aussi rare que belle; nous ne saurions trop la louer; nous estimions ROMANI pour ses rares talents; nous l'aimons pour ses qualités, pour le courage qu'il a de ne pas faire l'esprit fort.

Après les *préceptes hygiéniques*, vient le petit traité de la *désinfection*, au moyen du *chlorure de chaux*. Nous n'insistons pas sur ce point, dont la nécessité nous paraît encore problématique.

Nous espérons recevoir de ROMANI des détails intéressants sur le *choléra* qui a régné dans le royaume de Naples, dans lesquels il parlera sans doute des heureux résultats qu'il aura obtenus des *préservatifs*; nous en ferons part à nos lecteurs. P.

Clinique homœopathique, à l'usage des médecins et des gens du monde, par Louis MALAISE, D^r-M. — Bruxelles, chez Meline; Genève, chez Desrois. — Grand in-8° de 555 p.

BIBLIOTHÈQUE

HOMOEOPATHIQUE.

**Matériaux pour la Pharmacodynamique, par le
D^r HEICHELHEIM, à Worms.**

(Extraits d'*Hygea*, T. VI, p. 207. Suite de p.192)

BELLADONNA.

I. *Inflammation.*

Ce qu'*aconitum* opère dans les inflammations phlegmoneuses, *belladonna* me paraît le faire dans celles qu'on qualifie de nerveuses. Là donc où le système nerveux est celui qu'occupe essentiellement l'inflammation, soit qu'il prédomine dans le sujet malade, soit que dans l'organe phlogosé la tendance nerveuse se manifeste le plus, par exemple, dans l'inflammation du cerveau, du cordon rachidien, des organes des sens, là *belladonna* sera le remède propre. — Ainsi elle s'est montrée favorable à moi :

A. Dans l'inflammation du cerveau et des méninges (voyez article *aconitum*).

B. Dans l'inflammation du cou. J'en ai guéri très-promptement quelques cas avec *bell.* seul. Dans plusieurs autres où *bell.*, *merc.*, *ign.*, se sont montrés sans pouvoir curatif, j'ai dû recourir aux émissions sanguines locales pour atteindre mon but (1).

Exemple de guérison. — Elisabeth Meyer, 21 ans, souffre depuis trois jours d'une forte inflammation du cou ; déglutition très-douloureuse ; les aliments solides sont plus facilement avalés que les liquides, qui par les efforts de déglutition ressortent par le nez ; voix nasale, parole difficile à distinguer ; mouvements violents de fièvre ; — constitution délicate, corpulence faible, nervosité prédominante. — Le 16 octobre 1833, je fus appelé ; à 4 h. p. m. je donnai *bell.* 3/30. Le soir même, la patiente se trouvait déjà soulagée ; — dans la nuit, sommeil calme et forte sueur. Le 17,

(1) Si dans de pareilles phlegmasies l'auteur n'a point employé aussi *aconitum* à doses répétées et d'une force proportionnée à l'intensité du mal, je ne suis point surpris de son insuccès, et de la nécessité où il s'est trouvé d'appliquer des sangsues. D'après la classification qui forme le fond de son article, l'auteur paraît s'être fait un système pathologico-thérapeutique ; excellent moyen de dénaturer l'homœopathie et d'en anéantir ou diminuer les bons effets dans ses propres mains ; dans l'esquinancie, il y a évidemment des symptômes d'*aconitum* ; là il est péremptoirement requis ; on doit le donner *largâ manu*, je l'ai déjà dit ailleurs ; *bell.* ne saurait influencer que sur la localisation du mal ; *merc.* n'est indiqué que par des symptômes très-précis ; *ignat.* n'a presque rien à faire ici tant que dure l'inflammation ; au moyen d'*aconitum*, j'ai toujours pu épargner à mes malades les sangsues si souvent d'ailleurs inutiles. *Réd.*

au matin, amélioration extraordinaire; expectation muqueuse abondante. Le 18, guérison complète, sans aucune rechute dès-lors.

C. Dans la fièvre scarlatine, qui sporadique est fréquente à Worms, et a été traitée par moi avec *bell.* seul. Le cours de chaque cas en était régulier sans affection consécutive.

D. Dans la rougeole avec excitation congestive du cerveau; une seule dose *bell.* était suffisante pour ramener la maladie à son état normal.

II. Fièvres.

Parmi les fièvres, c'est surtout dans la fièvre nerveuse versatile (ataxique) que j'ai vu *bell.* avoir des résultats extraordinaires. Il conviendra surtout dans les fièvres où les symptômes manifesteront plus ou moins distinctement une irritation inflammatoire du cerveau. J'ai eu de fréquentes occasions de l'employer, mais je n'ai traité aucun malade avec ce remède seul; l'ensemble que présentaient les symptômes de chaque jour a exigé que j'en employasse plusieurs autres (1).

(1) Ce mode de traitement est sans contredit le plus normal; toutefois je doute que dans une maladie de long cours, comme la fièvre ataxique ou maligne, le praticien homœopathe ait le plus souvent le courage et la patience de continuer l'usage d'un seul remède, *bell.* par exemple, aussi long-temps que son action est susceptible de modifier l'état de la maladie; il serait digne d'un médecin courageux de rechercher quelles doses et combien suffiraient pour la traiter et la guérir; c'est, je crois, un sujet neuf d'expériences. *Réd.*

III. *Convulsions des enfants.*

Dans un cas de convulsions qui étaient la suite d'une congestion séreuse dans les ventricules du cerveau, avec surexcitation du système sanguin, *bell.* seul a amené amélioration et parfaite guérison.

(*Note du Rédacteur.* Ce cas offrait un fait assez grave et assez étonnant pour mériter que l'auteur le donnât avec tous ses détails; l'hydrocéphale ventriculaire, ou méningite séreuse confirmée, est si souvent une maladie nécessairement mortelle, qu'il est permis de douter que le malade proclamé guéri en ait réellement été atteint. Malgré l'emploi réitéré ou continué de *bell.*, et des autres remèdes homœopathiques aux symptômes, je n'ai pas encore vu guérir une seule hydrocéphale aiguë; mais, comme je l'ai dit ailleurs (v. mon article sur la *belladonne*), cela tient peut-être aux influences du climat dans lequel je pratique.

Au reste, sous la rubrique de *Convulsions des enfants*, cet article du Docteur HEICHELHEIM est évidemment trop court, et l'on ferait tort à la puissance curative de *bell.*, dans ce cas, si on la réduisait au fait cité; on peut affirmer, et je l'ai vu fréquemment, que ce remède calmera et fera cesser les convulsions des enfants, toutes les fois qu'elles se présenteront avec un cortège de symptômes mettant en évidence une congestion sanguine à la tête.)

IV. *Céphalalgie.*

Différentes formes de douleurs de tête ont été guéries par *belladonna*. Quelquefois, après un refroidissement, la congestion sanguine du cerveau devenait visible : face rouge, gonflée ; pulsation des carotides, douleurs de tête, comme si le crâne devait éclater ; — une autre fois pâle, froide ; pression sourde, insupportable au cerveau, comme s'il ne trouvait point une place suffisante dans le crâne. — J'ai guéri ces deux formes fréquemment par *bell.* seul. — Il s'y joignait aussi du vomissement.

(*Note.* Ces deux formes se trouvent exactement dessinées dans les symptômes de *bell. Réd.*)

V. *Néuralgie faciale.*

Dans plusieurs cas aigus, où, avec surexcitation fébrile, la douleur sautait avec la rapidité de l'éclair à l'oreille ou dans les dents molaires du côté malade, avec face rouge sans gonflement, une seule dose *bell.* suffisait pour la faire cesser.

Dans la *néuralgie* dite de Fothergill, *sulf.* a été le remède essentiel ; toutefois *bell.* intercalé diminuait la violence de la douleur.

(*Note.* J'ai déjà eu, dans la première série de ce recueil, maintes occasions de proclamer l'efficacité de *bell.*, auquel l'auteur ne fait pas une part assez belle contre la prosopalgie ; j'ai le bonheur d'en pouvoir citer ici un cas fort remarquable. Lucie Dunant, de

Laroche, âgée de 26 ans, étant enceinte de 4 mois et demi, fut saisie d'une névralgie faciale atroce contre laquelle vint complètement échouer l'allopathie, malgré extraction de dent, saignées, sangsues, calmants, pilules, tisanes, etc. En définitive, l'allopathie renonça au traitement et promit la guérison à l'époque de la délivrance. La malheureuse femme était désespérée, et lorsque la douleur la saisissait elle n'aurait pas hésité à se jeter dans une rivière.

Sur ces entrefaites, elle vint à Genève et me raconta ce qui suit : A onze heures très-précises avant-midi, une douleur atroce se fait sentir au fond du creux de la joue droite, semblable à celle de l'extraction d'une dent, lancinante, et ne permettant aucun attouchement léger sur la joue et la tempe, mais bien une pression forte et prolongée, qui semble la soulager ; cette crise violente, insoutenable, dure environ une heure ; survient un moment de relâche ; si la malade veut en profiter pour manger, la douleur reparaît tout aussi violente et dure encore une heure ; nouvel intervalle de calme ; puis nouvelle crise de souffrance jusqu'à 10 h. du soir, où tout est terminé ; la nuit est calme ; le lendemain, même martyre ; la malade a très-bon appétit, son estomac digère toute espèce d'aliment, mais elle n'ose pas satisfaire sa faim, de peur de faire recommencer son supplice qui dure depuis deux mois et demi.

Trois doses *bell.* ont guéri radicalement la malade. *Réd.*).

VI. *Erésipèle de la face.*

L'érésipèle de la face s'est présenté fréquemment à moi, par rougeur, violent mal de tête qui est entreprise, sans éruption vésiculaire, fièvre très-forte. Précédée d'*aconit.* une seule dose *bell.* a amené guérison complète en peu de jours, avec desquamation de l'épiderme des parties affectées.

(*Note.* Rien de plus incomplet et de moins probant que cet article ; je l'ai déjà dit ailleurs ; un homœopathe ne peut se vanter d'avoir guéri un érésipèle que quand il lui a fait parcourir ses stades dans un temps relativement très-court, ou quand il l'a fait avorter malgré un appareil menaçant de symptômes inflammatoires. L'érésipèle, complètement abandonné à lui-même, se guérit seul et en assez peu de jours, excepté dans un petit nombre de cas, et sur des sujets éminemment psoriques ; alors il acquiert ou une grande gravité, ou une très-longue durée, malgré *aconitum*, *belladonna*, *rhus*, *carbo veg.*, *sulf.*, et autres antipsoriques. Je traite dans ce moment une jeune psorique évidemment scrophuleuse, qui a été atteinte d'un large érésipèle de toute la face, il y a près de deux mois, et chez laquelle l'enflure et la desquamation n'ont point encore cessé. Durant le premier mois, elle a reçu *bell.* et autres remèdes d'un homœopathe, pendant mon absence, puis elle s'est mise sous mes soins ; je ne pense pas que les remèdes aient eu sur elle la moindre action.

D'autre part, j'ai vu fréquemment des érysipèles de la face, légers au début, disparaître complètement dans les 24 h. de l'usage de *bell*. Ici j'ai le droit de croire à l'effet du remède, parce que les personnes avaient précédemment eu fréquemment la même maladie, qui, traitée par l'allopathie, avait à chaque fois duré beaucoup plus long-temps, accompagnée de symptômes graduellement plus intenses. Et non-seulement *bell*. a fait avorter la maladie, mais il en a retardé les retours, au point que les patients ont droit de s'en croire délivrés à jamais. *Réd.*)

VII. *Mal de dents.*

M. Bl., âgé de 36 ans, corpulent, souffrait depuis plusieurs jours d'un mal de dents insupportable. La douleur commençait le soir, durait toute la nuit, jusqu'au jour, où survenait sommeil et repos; elle était déchirante et occupait les dents molaires gauches supérieures et inférieures; elle alternait avec un mal de tête si violent, que le malade ne pouvait que se promener comme fou dans sa chambre. — Après avoir inutilement reçu *bry.* et *nux*, il prit un soir deux doses *bell*. 30 i gr^{tt}, et fut délivré complètement de son mal.

(*Note.* L'auteur aurait dû caractériser le mal de tête; car c'est ce symptôme surtout qui a pu servir d'indication pour *bell.*; de plus, il aurait dû indiquer la cause probable du mal, et l'état des dents douloureuses; telle qu'elle est écrite, son observation ne saurait être profitable. *Réd.*)

VIII. *Tremblement spasmodique de la tête.*

J'ai guéri un cas de tremblement convulsif de la tête par l'usage alternatif de *bell.* 30 et *sulf.* 6, une goutte tous les deux jours. La malade était une femme de 66 ans, qui avait contracté cette affection à la suite d'une friction contre la gale faite trois ans auparavant; la tête constamment, ou était agitée de secousses, ou se mouvait d'un côté à l'autre, ou était en tremblement; lorsque le spasme était violent, les secousses atteignaient aussi les membres; la malade avait sa connaissance intacte, et toutes ses fonctions étaient normales.

Pendant le traitement, il se montra une éruption cutanée générale, pruriente, qui a pu être la crise de la maladie; la guérison a été obtenue en quatre semaines.

(*Note.* Combiné avec un remède aussi énergique que *sulf.*, il est difficile de déterminer la part qu'on doit accorder à *bell.* dans cette guérison. L'éruption psorique porterait à croire que l'honneur du traitement reste à *sulf.*; je ne prétends pas blâmer absolument cette pratique, mais elle ne saurait être justement placée dans l'énumération des propriétés curatives de la *belladonna*; on pourrait aussi bien, peut-être mieux, la ranger sous la rubrique de *sulfur. Réd.*)

IX. *Chorée.*

Anne Marie, 11 ans, avait eu dans sa septième an-

née une forte éruption humide à la tête, laquelle sans l'emploi d'aucun remède s'était promptement séchée. Depuis cette époque l'enfant avait été parfaitement saine tant du corps que de l'esprit. Les parents n'avaient connaissance d'aucune affection vermineuse; et le facies florissant de la jeune fille n'annonçait point la présence de vers intestinaux. Depuis huit jours ses parents remarquaient que, sans cause connue, elle était sans cesse agitée, se mouvait dans un sens ou dans l'autre, et laissait même tomber les objets qu'elle avait dans les mains. Cette agitation devint sans cesse plus forte et se changea en un mouvement involontaire continu, dans lequel les bras et les jambes se tordaient, tandis que la tête et les muscles de la face se mouvaient sans cesse; la parole n'était plus qu'un balbutiement, et la marche une sorte de danse particulière. La nuit tous ces mouvements cessaient, mais le sommeil lui-même était fort agité. L'appétit, la digestion et les évacuations alvines étaient dans l'état normal. Depuis la veille le facies était pâle.

Le 26 février, je vis la malade pour la première fois. Je prescrivis six doses *cuprum* 10/6, dont deux par jour, avec diète sévère.

Le 1^{er} mars, l'état n'avait point changé. Je prescrivis quatre doses d'une goutte *hyosc.* 30, une par jour.

Le 6, plutôt aggravation qu'amélioration, car les mouvements involontaires des extrémités étaient exécutés même pendant le sommeil. — La malade reçut quatre doses *bellad.* 5/30, pour en prendre tous les deux jours une.

Le 13 mars, on me rapporta que la première dose avait amené une énorme sueur générale, en sorte qu'on avait été obligé de changer quatre fois de chemise à la malade dans la journée. Dès ce moment, les mouvements spasmodiques avaient progressivement diminué, et enfin totalement cessé, à l'exception près de la langue dont la malade n'était pas maîtresse, ce qui la faisait encore balbutier. Le facies était encore pâle, l'appétit normal, le sommeil bon. Je répétai huit fois encore *bell.*, à doses rapprochées comme ci-dessus, sans que la parole s'améliorât; au contraire, durant plusieurs jours, les mouvements involontaires et spasmodiques des extrémités se renouvelèrent, quoique moins forts qu'auparavant.

Le 19 mai, je donnai, pour prendre de deux jours l'un, six doses chacune d'une goutte *bell.* Dès la seconde, les spasmes des extrémités cessèrent. Après la quatrième cessa le balbutiement, et avec lui tous les symptômes de la *chorée*. La jeune fille est restée dès ce moment en parfaite santé, comme je l'ai appris il n'y a pas long-temps.

X. *Ictère.*

George Dietrich, 36 ans, cultivateur, était atteint, depuis environ trois mois, d'un ictère dont il attribuait l'origine à un chagrin, et pour lequel il avait été inutilement traité par plusieurs médecins allopathes.

Le 7 avril, je fus appelé par le malade pour la pre-

mière fois. Je trouvai et reconnus tous les symptômes ordinaires d'un ictère chronique, et à la région hépatique une dureté profonde; le malade se plaignait, en particulier, d'une faiblesse extraordinaire. Je prescrivis deux doses *nux* 30, et *china* 15, à prendre en alternant le matin et le soir.

Le 9 avril, aucun changement; je donnai alors six doses *bell.* 30, une tous les deux jours. Dès le second il survint du soulagement.

Le 13 avril, on me manda le progrès de l'amélioration; et le 23, cet homme, parfaitement guéri, se livra de nouveau aux travaux des champs.

(*Note du Rédacteur.* L'auteur n'ayant point détaillé les symptômes qu'il a reconnus, il est impossible de juger sainement son traitement, qui donne néanmoins lieu à certaines remarques générales. — Il faut s'inscrire fortement contre cette thérapeutique qui fait alterner, dans la même journée, deux remèdes de caractères aussi différents que *nux* et *china*; certainement l'effet de l'un devait être anéanti par l'autre; et ne l'eût-il pas été, à quel signe le praticien aurait-il reconnu auquel de ces moyens il était redevable de l'amélioration produite?

Quelle inconstance! l'auteur n'a-t-il pas apporté dans l'application de ses remèdes? Sur un malade en proie à l'ictère depuis trois mois, il s'étonne, au bout d'un jour et demi, de ce qu'un médicament n'a pas agi curativement, et sur-le-champ lui en substitue un autre! Où est la preuve que l'effet de *nux* n'a pas commencé à se faire apercevoir le troisième jour?

Qu'est-ce qui nous démontre qu'il n'y a pas eu entre *nux* et *bell.* une telle affinité que le premier a, pour ainsi dire, préparé les voies au second, et lui a rendu sa tâche plus facile? Ce n'est pas que je veuille ici plaider en faveur de *nux*; je crois que l'auteur avait fait un mauvais choix primitif; et ce n'est pas parce que ce choix n'a pas eu de succès que je le crois mauvais; car il est toujours facile de dire après l'événement : « vous avez eu tort, » si la réussite n'a pas eu lieu; mais *nux* est le remède qui convient aux personnes querelleuses, colères, vives, impatientes; il ne va point avec la tristesse, la mélancolie : or, c'étaient des chagrins qui avaient produit l'ictère qu'HEICHELHEIM avait sous les yeux; à sa place j'aurais donné *chamom.*; et je ne crois pas me tromper en disant que j'aurais eu du succès. C'est peut-être à la pathogénésie *chagrine* et *désolée* que *bellad.* a dû la réussite citée; aucun des autres symptômes de cette substance ne correspond immédiatement à ceux de l'ictère; aussi je crois que l'observation du Dr H. ne peut être présentée que comme un fait isolé, et doit être rangée sous la rubrique : *Ictère suite de chagrins.*

Je dois soigneusement faire observer qu'il s'est ici agi d'un ictère qui avait déjà acquis un certain degré de chronicité; et que *bell.*, en qualité d'excellent antipsorique, a dû particulièrement bien convenir dans ce cas. Le Dr H., passant en revue comparativement *aconitum* et *belladonna*, aurait pu et peut être dû insister sur la différence vraie, réelle, qui existe entre l'ictère *aigu* et le *chronique*. Jusqu'ici je n'ai vu dans le pre-

mier qu'un symptôme, une conséquence d'une inflammation de l'estomac et du duodénum, auxquels s'associent par continuité les canaux cholédoques et les portions du foie les plus voisines du premier intestin; partant de là, c'est avec *aconitum* plusieurs fois répété que j'ai traité et promptement guéri les ictères récents que j'ai rencontrés.

Cette étiologie secondaire de l'ictère je l'ai tirée d'un cas dont j'étais moi-même le sujet. A la suite d'un de ces chagrins auxquels la pratique de l'art expose chaque médecin, je fus atteint d'un ictère des plus intenses; la couleur de ma peau approchait du brun de noyer, mes urines semblaient être une décoction concentrée de ce même bois; mes selles, d'abord grisâtres, étaient devenues nulles, parce que mon inappétence était complète, absolue; placé devant les mets, quelle qu'en fût la qualité, il me semblait être devant un morceau de bois ou de pierre; l'idée de mettre quelque chose dans ma bouche ne pouvait pas me venir; c'est à peine si je prenais quelques gouttes d'eau; je n'avais aucune soif. Je ne souffrais pas, et ne savais trop quel compte me rendre de mon état; je ne sentais le besoin d'aucun remède; j'avais au contraire, la conscience qu'un médicament quelconque ne pourrait que me faire du mal. Je passai ainsi trois semaines à m'observer, résistant aux instances sans cesse répétées de mes confrères, qui m'encourageaient à prendre vomitif, purgatif et je ne sais quoi d'autre.

Ce ne fut qu'au bout de ces trois semaines que je crus reconnaître en moi une inflammation gastro-

hépatique; dès ce moment je crus être sûr de ma guérison aussitôt que j'aurais le temps de faire le remède qui me paraissait indiqué. Je n'étais point encore homœopathe, et n'avais pas même entendu parler d'homœopathie.

Un soir donc je m'appliquai huit grosses sangsues à l'anus, que je fis fortement saigner; et le lendemain je me sentis guéri; je l'étais en effet; seulement, comme j'avais beaucoup trop favorisé l'écoulement du sang, j'avais perdu une quantité si notable de ce fluide, que pendant plusieurs semaines je ne pus faire aucun mouvement sans exciter un vertige et sans chanceler; symptômes évidents d'une trop forte déplétion sanguine.

Dès ce moment mes idées changèrent complètement sur la nature de l'ictère aigu; non-seulement je ne le considérai plus comme une *maladie bilieuse*, mais encore je ne crus plus qu'il fût toujours le symptôme d'une *hépatite*, et je le regardai comme celui d'une *gastrite*; en effet, j'ai rarement rencontré des ictériques chez lesquels la pression du doigt occasionnât une douleur sensible à la région du foie; mais toujours elle était insupportable à l'épigastre. Je recommande fortement ce fait à l'observation des praticiens.

Une fois la *gastrite* constatée chez un ictérique, le traitement se trouvait tout tracé; *aconitum* était le premier remède à donner; mais ses effets ont été si promptement et si complètement heureux, que j'ai pu me dispenser d'en administrer un autre, et que,

sous sa seule influence, mes malades ont guéri avec une promptitude qui les a eux-mêmes surpris.

Certes, je ne prétends pas poser une règle générale et constante, et assigner dans tous les cas à l'ictère aigu sa place unique de symptôme de la gastrite, à l'exclusion de toute autre inflammation d'organe; mais je crois rendre un service important à la thérapeutique en signalant cette étiologie de *l'ictère*, et en indiquant une thérapie aussi simple et aussi efficace.

J'appelle sur ce point non-seulement l'attention des homœopathes, mais encore leurs observations écrites, avec les cas bien détaillés dans lesquels les symptômes auront évidemment été autres que ceux de la gastrite.)

P.

(La suite au n° prochain.)

**Bulletin de l'Académie royale de Médecine, t. 1,
1836-1837, chez Baillière.**

(Suite de p. 168.)

P. 28. On lit un cas de blessure qui a eu beaucoup de retentissement dans Paris; il s'est terminé par la mort, malgré de nombreuses saignées; ne serait-ce pas plutôt à cause des nombreuses saignées?

Carassi a le dos percé par une portion de baguette chassée d'un fusil parti inopinément.

« Le blessé ne tomba pas sur le coup et perdit peu de sang. Deux médecins appelés essayèrent d'extraire

ce corps étranger , implanté dans la colonne vertébrale , ils s'aiderent d'un étau à main , mais tout fut inutile. Dès-lors , ils se contentèrent de pratiquer une saignée du bras. »

C'est la règle de l'École : vous êtes tombé , vous avez été blessé.... vite une saignée; — on ne sait point encore quelles seront les suites pathologiques de votre accident ;... n'importe, vite une saignée. — Mais il serait possible que l'accident fût de nature à vous affaiblir , et que vous eussiez besoin de conserver toutes vos forces , assez bien représentées par la quantité de sang ;... qu'est-ce que cela fait ? vite une saignée. — Mais s'il y a , ou s'il doit se former un épanchement sanguin par l'ouverture d'un vaisseau , il est à désirer qu'un caillot de sang vienne à boucher la déchirure et à former obstacle à l'hémorrhagie ; or rien ne favorise plus la formation d'un caillot que la densité du sang , qui est ordinairement en proportion avec sa quantité ; et si vous en ôtez par la saignée , vous lui enlevez de cette densité ! — que me fait ce raisonnement ? l'École l'a dit : vite une saignée. — Mais vous faites courir au blessé des risques graves pour sa vie ou sa santé future !... Il s'agit vraiment bien de cela ; l'École l'a dit , et l'École avant tout , — vite une saignée.

« Admis à l'hôpital , Carassi , âgé de 27 ans , conservait ses forces et n'était nullement abattu ; pouls calme , sans fréquence (notez bien cela) ; pas d'oppression , respiration facile , naturelle , point de matité ; toux peu fréquente ; crachats contenant quel-

ques stries de sang, et déjà remarqués presque aussitôt après l'accident; aucun trouble du côté des sens; sensibilité et mouvements tout-à-fait naturels. »

En lisant ce tableau, ne vous semble-t-il pas qu'on aurait très-bien pu attendre et confier le malade aux soins de la nature? Ce n'était pas le compte de l'École. — Seconde saignée.

« Le lendemain, 26. Deux heures de sommeil; même calme, même tranquillité, aucun accident n'est survenu; fréquence du poulx. » Cette fréquence est le résultat du travail de la nature, soit pour se débarrasser du corps étranger, soit pour organiser le sang extravasé par la formation préalable du caillot. Ce n'est pas ainsi que raisonne le disciple de l'École.

« Le soir, le poulx ayant augmenté de fréquence, nouvelle (*troisième*) saignée de deux palettes; » apparemment pour donner au blessé la force de supporter l'extraction prochaine de la baguette.

« Le 27, poulx toujours aussi fréquent; un peu de toux; crachats rouillés, peu abondants; *aucun accident nouveau ne s'est développé*; la soif est devenue un peu plus vive; point de douleur ni de difficulté dans la digestion...

Puisqu'il n'y a *aucun accident nouveau*, monsieur le docteur, ne pourriez-vous pas attendre? — Non; « saignée de deux palettes, » Et de quatre!

« Le 28, la nuit a été moins bonne; Carassi semble fatigué (*on le serait à moins*); sa figure est injectée; toujours même fermeté de caractère; poulx un peu moins fréquent, plein et fort; crachats plus

épais et plus rouillés ; la respiration s'entend faiblement du côté droit ; râle muqueux, à grosses bulles ; point d'ecchymose ni d'emphysème à l'extérieur. » — Puisque le pouls est un peu moins fréquent, apparemment vous allez laisser le malade tranquille ? — Point ; — « saignée de deux palettes. » — Et de cinq !!!

« arassi se trouvait beaucoup mieux, il avait dormi à diverses reprises, plusieurs heures ; il semblait content. — Ah ! je vous en fais mon compliment ; vous aussi devez être *content*, et assister au travail naturel. — Oh ! nous ne lâchons pas si vite notre proie ; pendant qu'elle est encore là il nous faut du sang. — « A quatre heures, on lui appliqua 25 sangsues sur le côté droit. »

Allons, bon courage, hâtez-vous ; la vie du malade va vous échapper.

« Tout-à-coup, sans signes précurseurs, il est pris de suffocation, et rejette par la bouche, en toussant, à plusieurs reprises, quelques cuillerées de sang rouge, vermeil. La face est un peu violette ; il perd connaissance ; cependant le pouls bat encore assez fort. » — Vite, monsieur le saigneur, appliquez la bande, prenez votre lancette. — « On veut le saigner, mais il meurt avant qu'on puisse ouvrir la veine. » — Quel dommage ! vous êtes venu trop tard. C'est à peu près l'histoire du cheval que son maître cherchait à faire vivre sans manger, et qui s'avisa de mourir au moment où, dit le maître, il commençait à s'y accoutumer !!

Mais trêve de plaisanterie ; voici venir l'autopsie qui va démontrer qu'avec une demi-douzaine de saignées de plus , faites à temps , on aurait conservé Carassi.

« Le poumon droit est percé à un pouce environ de son bord libre antérieur ; le doigt , en suivant le trajet , va jusqu'à la colonne vertébrale. »

Nulle lésion au cœur.

« Des ouvertures dans plusieurs gros troncs bronchiques expliquent l'hémorrhagie par la bouche. »

Nulle blessure de l'œsophage.

« On ne trouve pas de gros vaisseaux lésés ; la mort ne s'explique donc que par la présence de deux ou trois verres de sérosité sanguinolente dans la plèvre droite (où se trouvait une perforation) et les caillots de sang arrêtés dans les bronches. »

La baguette qui avait traversé le corps de la 5^{me} vertèbre dorsale , n'avait point atteint le canal vertébral.

Eh bien ! messieurs , où était la nécessité , la convenance même de vos saignées ? les symptômes ne vous les indiquaient pas , et l'autopsie ne les a pas justifiées ; vous n'avez pas même pu vous rendre raison de la mort. Je le demande sérieusement , que serait-il arrivé de pis si on avait conservé à Carassi toutes ses forces avec son sang , et qu'on se fût contenté de lui donner quelques gouttes d'*arnica* dans de l'eau , jusqu'à ce qu'on eût pu faire l'application de l'instrument fabriqué en hâte par M. Charrière pour retirer la baguette. Ce n'est pas que je pense

que cette extraction eût certainement sauvé la vie du malade , il courait encore des chances graves ; mais un chirurgien homœopathe se serait réservé le temps et le moyen d'agir contre l'inflammation , lorsque celle-ci serait survenue , et n'aurait pas , à l'avance , anéanti les forces de la nature ; entre ses mains peut-être Carassi aurait survécu , car aucune portion de sa blessure n'était nécessairement mortelle. Très-probablement le rédacteur du rapport sur Carassi a cru dire et faire dire à l'Académie : il est mort malgré les saignées !! Mais nous , sentinelles de la logique , nous dirons : n'est-il point mort à cause des saignées ?

P. 40. M. L., l'auteur des recherches sur les effets de l'insertion sous-épidermique de la *morphine*, rend compte d'une série pareille d'expériences qu'il a instituées sur l'*opium* ; c'est bien , c'est très-bien ; vous croyez peut-être que l'auteur aura soigneusement fait dissoudre une quantité bien précise d'*opium* brut dans une quantité déterminée d'eau pure , qu'il aura filtré , pesé le résidu sec d'*opium*, de manière à obtenir une proportion certaine de cette substance dissoute ; hé bien ! vous vous trompez ; M. L. est de son Ecole , il n'y regarde pas de si près ; il a employé pour ses expériences le *laudanum de Sydenham*, dissolution vineuse qui , je dois vous le rappeler , car depuis que vous êtes homœopathes , vous avez eu le temps de l'oublier ; qui , dis-je , contient en poids deux parties d'*opium*, une partie de *crocus* (safran), $\frac{1}{8}$ de *cannelle* et $\frac{1}{8}$ de *giroffles*, substances passablement irritantes , qui mériteraient peut-être

qu'on les essayât , par l'insertion , chacune séparément (1).

Mais vous pensez peut-être que M. L. attache peu d'importance à ses recherches , qu'elles sont pour lui un objet de curiosité , ou un simple progrès qu'il veut faire faire à la thérapeutique , sans quoi il procéderait avec bien une autre rigueur. Nouvelle erreur de votre part , car voici les termes même dont il se sert.

« J'ai obtenu un caractère physique que la fidélité de sa reproduction me fait considérer comme très-important en médecine légale , pour constater la présence de l'opium en général dans les liquides contenus dans l'estomac , à la suite de l'empoisonnement par ce narcotique. »

En bonne logique , M. L. ne devrait conclure de ses recherches qu'à la *reconnaissance* du *laudanum* ingéré dans l'estomac ; et encore aurait-il dû faire des épreuves spéciales sur le liquide extrait d'individus (chiens par exemple) qui auraient été empoisonnés par ce liquide ; car jusque-là rien ne démontre que le *laudanum* n'aura pas éprouvé par la fonction digestive une modification telle , que les premières

(1) M. L., dans une précédente lettre, dit que l'*opium brut*, l'*extrait thébaïque*, le *laudanum de Rousseau*, celui de *Sydenham* développent les mêmes symptômes que la *morphine* et avec une scrupuleuse exactitude. » Cela se peut, bien que cela soit jusqu'à un certain point surprenant ; toutefois comme c'est avec le *laudanum de Sydenham* qu'ont été faites les dernières expériences, ma remarque subsiste.

expériences ne lui seront pas rigoureusement applicables, quant aux conclusions à en tirer (1).

Assez sur ce point ; j'en aborde un autre qui rentre beaucoup plus dans ma vraie sphère.

M. L. a fait ses expériences avec une goutte de *laudanum* diluée 1° dans 25 gouttes d'eau ; — 2° dans 50 gouttes ; — 3° dans 100 gouttes ; et constamment il a obtenu le même résultat : une papule de trois lignes et demie, entourée d'une aréole rose, avec chaleur et prurit.

A l'occasion de la première dilution, il dit : « Un pareil résultat doit nous surprendre, surtout si l'on réfléchit que cette goutte de *laudanum* ne contenant qu'un vingtième de grain d'opium, on a une liqueur composée d'une partie d'opium et de 500 parties d'eau. »

Je vous attendais là, messieurs les allopathes ; vous vous êtes moqués sans pudeur de l'assertion faite par un savant aussi vénérable par ses talents que par son âge : que pour obtenir des médicaments toute leur vertu, il fallait, non pas augmenter, mais diminuer autant que possible leur masse ; vous avez traité cela

(1) L'auteur dit, à la vérité, qu'il a mélangé le *laudanum* avec des aliments et de l'acide acétique pour imiter le suc gastrique ; mais il me reste quelque doute que ces moyens suffisent pour imiter parfaitement le procédé naturel de la digestion, l'action immédiate de la muqueuse gastrique. Tout ceci, au reste, n'est destiné qu'à assurer le succès des expériences de l'auteur, auxquelles je suis loin de refuser un mérite remarquable d'intention, mais qui me paraissent manquer d'une rigoureuse précision.

d'absurde ; naguère encore , M. F. , professeur de l'une de vos Ecoles , me disait à moi-même qu'on ne pouvait établir aucun raisonnement sur une doctrine qui reposait sur l'absurde ; et voilà que l'un d'entre vous éprouve personnellement — il est vrai , *à sa très-grande surprise* — que cet absurde est la vérité ; une minuscule portion d'un 500^e de grain qu'il introduit sous l'épiderme amène un effet très-visible et sensible ; — il la réduit à un 1000^e de grain ; même effet ; — à un 2000^e ; encore même effet. Et remarquez qu'il ne s'agit que d'un effet visible , palpable , hors de proportion avec un effet dynamique résultant d'une simple impression faite sur certains nerfs , comme dans les cas où nous administrons les remèdes à l'intérieur , sur un sujet éminemment impressionnable.

Maintenant , que l'Académie Royale de Médecine renouvelle son *absurde* prétention de rejeter toute pratique réellement homœopathique , à cause de l'exiguité des doses ; nous lui présenterons un miroir et lui dirons : Voyez , c'est dans votre propre *bulletin* qu'est consignée l'action d'une dose infinitésimale ; c'est l'un de vos correspondants qui l'a reconnue , et cela sans la chercher ; la vérité est venue à sa rencontre ; et cette vérité , qui pour nous est vulgaire , nous l'inscrivons sur le drapeau que nous arborons en vous déclarant et vous faisant la guerre. Implicitement , en donnant place dans votre bulletin à la lettre de M. L. , vous avez proclamé par la voie de la presse

que vous avez eu tort en nous reprochant de nous appuyer sur des nuages , et que la raison et la vérité étaient de notre côté et non du vôtre.

(*La suite au numéro prochain.*)

**Observations Pratiques du D^r LIEDBECK,
à Upsala.**

(*Hygea*, VI, 409.)

Arsenicum.

1^{re} *observation.* Un de mes amis de collège, âgé de 39 ans, fut pris de la grippe, en janvier 1837; il ne se rétablit pas parfaitement, eut des récidives, fit des erreurs de régime (il mangea du porc, des petits pâtés et but du lait), eut des coliques et des selles qui le soulageaient. Il se déclara une fièvre gastrique, dont il n'est pas nécessaire que je donne ici tous les détails.

Dès le commencement, il se manifesta cette espèce de délire à laquelle correspond *arsenicum*. (Ce délire saisit les malades et les empoisonnés aussitôt qu'ils s'endorment ou vont s'endormir; il est doux plutôt que violent; *Réd.*). Les médicaments donnés jusqu'à ce moment n'avaient eu aucune influence; *ars.* 1/30 donné au 5^e jour de la maladie fut le premier qui en

manifesta sur le délire ; celui-ci cessa et avec lui diminuèrent tous les symptômes gastriques.

2^e obs. L'action d'*arsen.* s'est montrée aussi d'une manière surprenante dans un autre cas de fièvre gastrique avec délire de la même nature. Un jeune garçon de 10 ans, blond, fut atteint d'une fièvre gastrico-pituiteuse, dont il n'est pas nécessaire que je décrive tous les symptômes. *Bryon.* et *ipéc.* n'opérèrent rien ; *ars.* 3 g^{tt} j procura dès la première nuit un bon sommeil sans délire ; la fièvre cessa et les symptômes gastriques s'apaisèrent. Il ne resta qu'une toux, qui tourmentait le malade à la région du dos ; *phosph.* g^{tt} j l'enleva complètement.

Sulfur et Psoricum.

3^e obs. Dans deux cas, j'ai vu un excellent effet de *sulf.* et *psoric.* 5 donnés alternativement chez des femmes non mariées, âgées de plus de 30 ans, contre un mal de dents chronique. L'une d'elle avait été hystérique ; pendant le dernier hiver elle avait beaucoup souffert des dents, avec exacerbation vers le minuit, aggravation par l'approche du froid et diminution par la chaleur. *Acon.* aussi bien 30 que 3, *mercur.* presque aussi bien 30 que 1 gr j., avaient été les meilleurs palliatifs, et à cause de cela répétés fréquemment. Elle prit alternativement tous les trois jours une goutte de *psor.* 5 et *tinct. sulf.* 0 ; deux doses de chacun de ces remèdes furent suffisantes pour la guérison complète. Depuis ce temps, quoique la

malade ait éprouvé un refroidissement après un voyage, elle n'a eu aucune trace d'odontalgie.

4^e obs. L'autre, depuis l'âge nubile, avait été obligée, à cause des douleurs, de se faire extraire neuf dents, et souffrait de douleurs de carie et de mal de cou; l'odontalgie était un peu calmée par l'eau froide et l'air frais; elle était augmentée par la chaleur; c'était à midi et à minuit que la rage de dents était le plus forte. Un nombre de remèdes avaient été vainement employés depuis cinq semaines. Après l'extraction des dents attaquées, la patiente n'était exempte de douleurs que pendant un temps; alors elle me fit demander, ayant entendu dire que j'en avais apaisé plusieurs sans opération. Des recherches minutieuses firent reconnaître que la langue était épaisse et jaunâtre, le goût mauvais et amer, l'amygdale gauche gonflée et enflammée, que la malade était dans ce triste état au printemps et en automne et qu'alors il lui était difficile d'ouvrir la bouche. Il y avait en outre *sueur nocturne*, insomnie, tout au moins sommeil lent à venir, sensation de froid malgré la plus forte chaleur. — *Bar. acet.* 10 gr^{tt} j répété chaque jour enleva ces symptômes durant huit jours, mais les douleurs de dents persistèrent. La malade les supporta patiemment parce que le sommeil s'était fort amélioré. *Pulsat.* n'y changea rien, non plus qu'une nouvelle dose *baryt.* A la fin de janvier, survint la grippe, depuis laquelle l'eau froide n'apporta plus aucun soulagement. Ce fut le motif qui l'engagea à avoir de nouveau recours à mes conseils. Je lui don-

nai alors alternativement chaque soir, *sulf.* 3/12 et *psoric.* 3/5 ; quinze jours étaient à peine écoulés qu'elle était délivrée de toute douleur et ce d'une manière permanente.

5^e obs. Un jeune homme fort et d'ailleurs de bonne santé, souffrait depuis trois semaines des plus violentes douleurs de dents, contre lesquelles saignées, vésicatoires, bains, opium, etc., n'avaient eu aucune action, opium seul avait agi comme palliatif. Les douleurs se jetaient tantôt sur une dent, tantôt sur une autre, le plus souvent sur les correspondantes ; je remarquai aussi que les cheveux étaient privés de leur éclat naturel et qu'ils étaient rudes et ternes aussi bien que les ongles. Le malade affirmait qu'avant les douleurs ses cheveux étaient gras, et ses ongles autres que maintenant. Ces signes de trouble dans les fonctions cutanées me décidèrent, d'après la judicieuse proposition de HERING, pour l'emploi de *psoricum* 5, dont le malade reçut g^{ss}j dans l'après-midi. Dès la première nuit, le sommeil redevint normal ; mais au réveil le malade eut de violentes douleurs de tête qu'il apaisa en se frictionnant et brossant la peau ; — constipation. — *Nux* 10/30 amena de l'amélioration au bout de 24 h.

Dès le second jour après l'emploi de *psoric.*, les cheveux redevinrent brillants et souples ; mais le malade commit une erreur de régime, et les douleurs de dents reparurent. Quelques doses de *psoric.* améliorèrent, il est vrai, cet état ; mais ce ne fut qu'après *sulf.* o g^{ss}j que l'odontalgie disparut sans retour.

Note du Rédacteur. Il serait difficile d'offrir des exemples plus concluants, en particulier les deux premiers, en faveur de cette opinion de *Hahnemann*, que toute chronicité a un vice psorique pour principe. Aussitôt ce vice attaqué par les médicaments qui le représentent le mieux, *LIEDBEK* a vu disparaître la maladie; il me paraît certain qu'il a pris la théorie pour son point de départ; et rien ne saurait mieux démontrer à quel point agissent dans leur propre intérêt et dans celui de leurs malades, les médecins qui se conforment strictement aux conseils et aux indications du *MAITRE*.

6^e obs. *Effets de l'or sur l'hystérie.* Je tiens de la voie la plus sûre le récit d'une *hystérie* qui, après avoir résisté plusieurs années aux moyens accoutumés, guérit après l'administration de pilules de mie de pain, que le médecin prescrivit dans l'intention seulement d'agir sur l'imagination, mais qu'il fit envelopper de *feuilles d'or*. Les bénédictions de la malade après son rétablissement furent regardées par le médecin comme une preuve du parti qu'on peut tirer en médecine de l'imagination et du charlatanisme; le brave homme ne faisait aucun état de l'action de *l'or en feuilles*.

Pour moi, j'ai vu un cas d'hystérie avec dérangement constant d'esprit guéri complètement avec *l'or en feuilles* sans aucune influence de l'imagination.

La femme J., âgée de 38 ans, petite, blonde, de teint grisâtre, avec dents sales, gencives lâches, douloureuses, saignantes, avait eu dans son enfance des

affections vermineuses, et n'avait pu regagner son appétit. Malheureuse dans son ménage, elle avait eu deux enfants, dont la seule vivante était atteinte de scrophules, surtout aux lèvres; elle était sensible, facile à effrayer, surtout au moment de s'endormir. Elle se plaisait dans la solitude; mais là encore elle passait des journées entières à se plaindre, disant qu'elle avait mal. Son sommeil était troublé par des hallucinations; elle avait une constipation qu'augmentait le chocolat, le kina et d'autres remèdes pareils dont elle avait coutume de faire usage. Plus malade elle était, plus elle avait froid. Les règles n'étaient altérées que dans la quantité. — Elle éprouvait suspension de la respiration qui passait en marchant, au milieu de renvois gazeux; vertiges en marchant, survenus depuis la cessation de maux de tête; faiblesse des mains et tremblement des extrémités inférieures; le soir plus grande lassitude; le matin gêne dans la poitrine qui ne diminue que dans la position assise. Elle avait plus de facilité à monter qu'à descendre les escaliers, à cause du vertige qui accompagnait ce dernier mouvement. Secousses des bras, renvois aigres; auparavant mal de tête avec vomissements qui la soulagent; maintenant pesant, pression avec sensation de formication sur la portion chevelue du crâne. Le café ne lui plaît plus; épigastre douloureux; flatulences; douleurs vagues.

Saignées, opiacés, cures d'eaux minérales, mercure, d'où est résulté la perte des dents molaires, fer, tout fut inutilement employé. Différents remèdes que

j'appliquai moi-même, *ignatia*, *angustura*, n'eurent pas plus de succès ; il en fut de même d'une nouvelle cure d'eaux minérales, en 1836.

Le Dr Bergstrand qui la visita pendant mon absence, déclara enfin qu'il n'apercevait aucun changement possible dans son moral. La malade restait assise, sans s'occuper de rien, soupirant et se plaignant. Accompagné du Dr Bergstrand je la visitai le 20 septembre 1836, et je dis à mon collègue qu'il y avait quelque chose de bon à attendre de l'emploi de l'or.

Je donnai donc, le 21 septembre, *aurum* 1/100 de grain ; le 23 au soir, *aur.* 20/30, et à la fin du mois *aur.* 2/100 de grain ; au commencement d'octobre *aur.* 20/30, deux fois consécutives, et enfin trois doses *aur.* 1/100 gr, soit première trituration. Pendant ce temps, la peau de la face s'écailla ; la malade se remit à l'ouvrage, et tout dérangement moral disparut ; le facies devint meilleur ; la femme se rétablit et elle est restée en parfaite santé.

L'homœopathie à Marseille.

Communiqué à la *Société lémanienne* dans sa séance du 16 nov.

L'inexactitude des notions que feu le Dr Clément paraît avoir eu sur l'état de l'homœopathie dans le

midi de la France , me fait éprouver le besoin de tracer un aperçu historique de l'établissement de l'homœopathie dans Marseille, de son état présent et de ses espérances pour l'avenir. Cette sorte de statistique homœopathique, si elle était généralement adoptée, aurait le double avantage de nous faire connaître les noms de tous les médecins qui pratiquent notre belle doctrine en même temps qu'elle fournirait des documents précieux sur la marche qu'on a suivie dans chaque localité pour sa propagation.

Marseille est une ville toute positive ; son immense commerce y absorbe à tel point l'attention générale, qu'on pourrait dire que pour la majorité de ses habitants, toute science paraît être renfermée dans leurs livres d'achats et de ventes ; aussi l'arrivée en cette ville du Dr Duplat (1835) y fit-elle peu de sensation ; sa qualité d'étranger, la singularité des principes de la doctrine qu'il pratiquait, tout s'opposait à ce qu'il acquit quelque crédit, même auprès du corps médical. Pareille chose advint, en 1834, du séjour à Marseille des Drs Jal et Perrussel, pendant la deuxième invasion du choléra ; la parole et l'exemple de ces Messieurs ne trouvèrent aucun écho parmi les médecins marseillais, et l'homœopathie resta long-temps encore ou méconnue ou dédaignée par eux (1).

Ce fut dans ces circonstances défavorables qu'après

(1) C'est à dessein que je ne dis rien d'une prétendue Société de médecine homœopathique de Marseille, dont les 7/8 des membres n'ont jamais lu ou compris l'*Organon*, et qui n'a signalé son existence éphémère que par quelques séances sans intérêt,

de consciencieuses études et une longue expérimentation au lit des malades, je publiai, le 7 juillet 1836, ma profession de foi sur la doctrine homœopathique, et que, deux mois plus tard, je lus à la Société des belles-lettres, sciences et arts de Marseille, des considérations tendant à prouver que l'homœopathie est une médecine de progrès. Je ne me dissimulai nullement toutes les difficultés de la tâche que je m'imposais; mais fort d'une conviction basée sur l'observation de faits nombreux, irréfragables, je ne reculai devant aucune des conséquences que pouvait avoir cette levée de boucliers. On conviendra qu'il fallait alors un certain courage pour oser proclamer comme la plus utile, si ce n'est la plus belle des découvertes tant anciennes que modernes, une doctrine qu'une récente et mémorable décision académique venait, disait-on, de frapper à mort, et qui n'était en ce moment représentée à Marseille que par le Dr Duplat, que la malveillance accusait de charlatanisme. Je n'ignorais donc pas qu'en me faisant le champion de l'homœopathie, j'allais voir se déchaîner contre moi la tourbe des hommes à préjugés, et que j'aurais à combattre tout à la fois l'esprit de coterie habitué à faire de l'opposition *quand même*, la susceptibilité des positions acquises toujours prêtes à s'alarmer de tout ce qui tend à changer l'ordre établi, mais en-

et un article de journal que je rédigeai en son nom. L'invasion du choléra qui aurait dû stimuler le zèle de ses membres, les dispersa; depuis lors, cette Société mort-née n'a plus donné signe de vie.

core, et par-dessus tout, l'esprit d'indifférence, j'ai presque dit de paresse, qui, n'opposant à la vérité qu'on lui dévoile qu'une force d'inertie, trouve infiniment plus commode de formuler une négation, que de se livrer à de longues et pénibles études. Je vis toutes ces conséquences et ne me rebutai pas.

Loin de répondre à l'appel qui leur était fait d'oser aborder le champ de l'expérimentation, et de ne prendre parti pour ou contre nous qu'en parfaite connaissance de cause, nos confrères demeurèrent sourds à nos paroles en s'appuyant complaisamment sur la décision de l'Académie, qu'en vain ils affectent de regarder comme un jugement définitif, oubliant ainsi cet axiome de toute justice : que là où il n'y a pas eu de débats contradictoires, il ne saurait y avoir de jugement légal.

Ainsi repoussés par les hommes de la science, il ne nous restait plus qu'à nous adresser à l'opinion publique, chez qui le bon sens naturel et l'absence de toute idée préconçue compensent le manque de connaissances médicales; en d'autres termes, ne pouvant amener nos adversaires sur le terrain d'une discussion théorico-pratique qu'ils semblent redouter autant que nous la désirons, il nous fallut, laissant là toute polémique désormais inutile, nous livrer silencieusement à la pratique; bien sûrs que le nombre et la qualité de nos guérisons démontrant chaque jour les immenses avantages de l'homœopathie, nos confrères finiraient tôt ou tard par s'émouvoir au bruit de nos succès.

Si c'était là prendre par le plus long pour arriver au but désiré, c'était du moins prendre par le plus sûr; n'ayant pas le choix des moyens, il nous fallait, par une manœuvre stratégique, tourner la position que nous ne pouvions aborder de front.

Cessant donc toutes tentatives de controverse qui, de la part de nos adversaires, n'aboutissaient qu'à quelques sarcasmes ridicules à force de vouloir être méchants, ou à des plaisanteries parfois spirituelles, plus souvent niaises et toujours déplacées en matière aussi grave, nous nous mîmes sérieusement à l'œuvre, et malgré les obstacles de toutes sortes qu'on n'a pas manqué de nous susciter, nous avons enfin obtenu le prix de notre persévérance : l'homœopathie compte en ce moment cinq adeptes de plus ; ce sont Messieurs Rampal, Chargé, Ravel, Vuillet et Billot, tous anciens praticiens, les trois premiers à Marseille, le quatrième à Velaux (Bouches-du-Rhône) et le dernier à Cuenroy (Vaucluse).

La conversion de nos nouveaux confrères offre ceci de remarquable, qu'elle a été amenée non par entraînement ou par enthousiasme, mais par l'observation seule des faits ; le fils du Dr Rampal, mon ami et condisciple, était sujet à de fréquents érysipèles ; en septembre 1836, ce garçon, alors âgé de 12 ans, se trouvant atteint de son mal ordinaire qui, cette fois, avait envahi les deux joues et le nez, et l'inflammation provoquant un état fébrile assez prononcé, *bell.* précédé d'*acon.* enleva en 24 h. l'érysipèle, qui n'a plus reparu depuis sous l'influence de quelques doses

sulf. — Peu de jours après, ce médecin appelé pour une dame qui souffrait d'une hernie crurale étranglée, pour la réduction de laquelle il employa vainement le taxis, les sangsues, l'extrait de *bellad.*, etc., m'amena auprès d'elle; *nux vom.* 30 g^{tt} j fit rentrer la hernie au bout de quelques heures, sans application de la main; une quinte de toux l'ayant fait ressortir pendant la nuit, *nux. vom.* 24 g^{tt} j fut administré deux fois, et la hernie rentra de nouveau, après une aggravation assez forte.

MM. Vuillet et Ravel, aussi mes condisciples, et le Dr Billot, n'ont été amenés à l'étude de l'homœopathie qu'après avoir assisté fréquemment à mes consultations gratuites. — Le dernier m'a vu enlever rapidement une pneumonie grave chez un de ses enfants, avec deux doses *acon.*

Enfin, le Dr Chargé, médecin en chef-adjoint de l'Hôtel-Dieu, d'abord antagoniste de notre doctrine, en est devenu un ardent prosélyte, après avoir éprouvé l'efficacité de *puls.* dans une affection du larynx dont était atteinte une de ses parentes, etc. etc.

Maintenant, si l'on considère avec quel superbe dédain l'homœopathie avait été d'abord accueillie à Marseille, on conviendra que nous avons fait beaucoup en peu de temps : la troisième apparition du choléra nous a permis d'espérer plus encore.

Dans les temps ordinaires, alors que les maladies disséminées çà et là n'attaquent qu'un petit nombre d'individus à la fois, quelque beaux succès que l'on obtienne, la malveillance peut toujours en attribuer

tout l'honneur, soit aux efforts conservateurs de la nature, soit à la puissance de l'imagination ; cette tactique, familière à nos adversaires, est pour eux comme une fiche de consolation ; mais lorsqu'un fléau comme le choléra s'étend sur une vaste échelle, qu'il sévit sur toute une population et compte chaque jour ses victimes par centaines, alors les points de comparaison ne manquent pas pour juger du mérite réel de chacune des doctrines rivales ; sans contredit, celle-là devra être réputée la meilleure qui comptera le plus grand nombre de guérisons, car devant la puissance des chiffres, toute raison doit se taire et s'humilier ; eh bien ! je le dis hautement, le choléra, qui a démontré aux moins clairvoyants toute l'impuissance, toute la nullité de la médecine prétendue rationnelle, le choléra vient d'être à Marseille un nouveau sujet de triomphe pour l'homœopathie ; un autre dira nos succès ; pour moi je me bornerai à constater un seul fait : plusieurs de nos confrères, désespérés de voir périr presque tous leurs malades, sont venus vers nous, nous demandant des médicaments et une instruction que nous nous sommes empressés de leur fournir, et dont nous savons qu'ils ont fait une heureuse application. Puissent ces succès les encourager à persévérer dans la voie qui leur est ouverte ! ils y trouveront, pour eux, le repos de leur conscience, et la santé pour leurs clients.

Tel est l'état de l'homœopathie à Marseille. Si le passé a été pour nous un temps d'orage, l'horizon, on le voit, commence à s'éclaircir, et semble nous

annoncer une succession de beaux jours. Ayons donc foi en l'avenir ; espérons que si Marseille a été la dernière parmi les grandes villes de France à adopter la doctrine des semblables, elle sera bientôt comptée au premier rang par le nombre et le zèle des médecins qui la pratiquent.

Marseille, le 6 novembre 1837.

SOLLIER.

Choléra de Marseille.

Lettre du D^r RAMPAL au Rédacteur.

Monsieur et très-honoré collègue,

Notre ville vient d'être, pour la troisième fois, le théâtre d'une épidémie cholérique ; quoiqu'elle n'ait pas eu l'intensité de celle que nous avons observée en 1835, et que le chiffre des décès ait été loin d'atteindre celui de cette époque, nous n'en avons pas moins été sous le poids d'une fatigue longue et pénible, à cause des nombreuses indispositions des voies digestives qui se sont développées alors et des cas de choléra qui se sont présentés à nous, avec ce même caractère de gravité que nous lui connaissions déjà et qui rendait la maladie très-promptement mortelle.

Les insuccès nombreux qui furent le partage des divers traitements allopathiques dans l'invasion de 1835, me déterminèrent à faire une étude sérieuse de

la doctrine de Hahnemann, afin de préparer, entre autres choses, de nouvelles armes contre le fléau en cas d'une nouvelle apparition. Malheureusement pour notre ville, l'occasion de les mettre à exécution pour cette maladie ne se fit pas long-temps attendre; dès le mois de juin (deux ans environ après la seconde épidémie) des cas isolés se manifestèrent, puis se rapprochèrent, se multiplièrent, et l'état épidémique fut dès lors constaté.

Bien résolu de ne me servir que des moyens que l'homœopathie avait mis entre mes mains, j'attendis avec une sorte d'impatience le moment de la mettre en pratique; ce moment se présenta bientôt, et un premier cas de choléra bien et fortement développé, et attaqué par les globules homœopathiques, fut un premier succès pour la doctrine. En continuant d'employer la médecine des semblables, j'ai obtenu des succès que je n'aurais pas obtenus, je pense, par aucune autre médication; et bien qu'il y ait beaucoup de praticiens en Allemagne cités dans les ouvrages de MM. Quin, Rapou, Des Guidi, qui paraissent revendiquer de plus beaux résultats, ils ne sont cependant pas à dédaigner, et l'allopathie n'en approche pas encore. Ce sont ces résultats que je vais vous faire connaître sommairement, en passant en revue les médicaments qui ont généralement réussi. Si mes faits n'ajoutent rien à la science, du moins pourront-ils corroborer ceux qui existent déjà.

Avant de vous entretenir des moyens dirigés contre le choléra, je dirai quelque chose des indispositions

extrêmement nombreuses qui se sont manifestées en même temps que lui ; je veux parler des diarrhées et des cholérines dont beaucoup auraient été converties en choléra sans la puissance des remèdes homœopathiques pour arrêter rapidement ces indispositions ; cette puissance , je puis l'assurer , ne s'est jamais trouvée en défaut dans les deux circonstances dont je parle.

Dans la diarrhée simple , caractérisée par des déjections de matières jaunâtres bilieuses ou verdâtres, conservant une certaine viscosité, avec une odeur très-forte, précédée ou accompagnée de coliques, la *chamomille* a presque toujours suffi pour l'arrêter ; je me suis à peu près constamment servi de la 12^e dilution ; je mettais 6 globules dans demi-verre d'eau, pour en prendre une cuillerée trois fois par jour ; 24 heures de l'usage de ce médicament faisaient souvent justice de la maladie, quelquefois deux ou trois jours étaient nécessaires. Quand il n'y avait qu'une espèce de demi-diarrhée, c'est-à-dire, excrétion deux ou trois fois par jour de matières demi-liquides, avec peu de coliques, la *rhubarbe* 9, une prise ou deux de 3 à 4 globules, en triomphait facilement. Pourtant j'ai rencontré deux cas de diarrhée rebelles à ces moyens et qui n'ont cédé qu'aux anti-psoriques ; l'un d'eux fut vaincu par *soufre* (teint. 30) , l'autre par *soufre* et *calcareæ*. Je n'ai observé que peu de cas de dysenterie ; les quelques-unes que j'ai vues avant que l'épidémie fût à son haut degré d'intensité, ont cédé à *merc. sol.* 30 et à *ipéc.* 3. Je donnai la préférence

dans peu de cas à ce dernier remède, à cause des fréquentes envies de vomir et de l'amertume de la bouche qui tourmentaient le malade. Je me suis bien trouvé de le faire dissoudre dans l'eau et de le donner au malade par cuillerées, en les répétant toutes les trois ou quatre heures.

A mesure que l'épidémie fit des progrès, je vis, ainsi que mes collègues, les diarrhées séreuses, ou cholérines, se développer et se multiplier de plus en plus ; dans beaucoup de cas, la diarrhée bilieuse a été le prélude de celle-ci, comme elle était à son tour le précurseur du choléra. D'ordinaire, il ne tardait pas à se développer si elle était abandonnée à elle-même. Les symptômes qui l'ont caractérisée sont ceux-ci : bruit de gargouillement dans la capacité du bas-ventre ; selles fréquentes de matières liquides séreuses, dans un assez grand nombre de cas, encore colorées en jaune ou par une teinte vert-noirâtre ; dans d'autres cas, la couleur était blanchâtre ou gris clair ; le plus ordinairement il n'y avait pas d'odeur. Ce dérangement des voies digestives marchait souvent de pair avec malaise général, lassitude ou abattement des forces, l'appétit était beaucoup diminué ou perdu, et dans quelques cas il y avait soif, et empâtement dans la bouche. Contre cet appareil de symptômes, deux médicaments se sont constamment montrés efficaces, et on peut dire ont rivalisé de succès ; ce sont : l'*acide phosphorique* 3 et le *phosphore* 30. Si jamais médication s'est montrée rapide dans son action, c'est celle-ci, dans cette première période de

l'affection cholérique. Dans maintes circonstances, j'ai vu ces médicaments arrêter la maladie deux heures après leur administration, et les selles supprimées comme par enchantement. Dans le commencement de l'épidémie, j'avais réservé *acide phosph.* pour les cas où la maladie était accompagnée d'empâtement de la langue, de soif, ainsi que le conseille le Dr Quin; mais plus tard j'ai donné l'un ou l'autre à peu près avec le même succès.

Les médicaments employés dans le traitement du choléra proprement dit, ont été plus variés et plus nombreux; je vais les passer en revue, en indiquant les circonstances qui ont pu faire varier leur choix. D'abord et avant tout je dois observer que le choléra s'est montré dans notre ville à peu près toujours sous la même forme; je dis à peu près, parce que cette forme, cette physionomie qui lui est propre, peut bien varier sous quelques rapports dépendants des circonstances hygiéniques ou physiologiques au milieu desquelles se trouve l'individu; mais le fond a été constamment le même. Ce qui apporte le plus de différence à l'œil de l'observateur, c'est le laps de temps qui s'est écoulé du moment de l'attaque à celui de la visite du médecin. Dans cette dernière épidémie, comme dans celle de 1835, la maladie a présenté le même caractère de gravité, la même rapidité dans la succession des phénomènes, la même terminaison très-promptement funeste par l'effet de l'asphyxie. Les cas que j'ai observés et traités ont été caractérisés de la manière suivante : coliques, dou-

leurs ventrales qui précédaient les symptômes cholériques; chez peu de sujets elles les accompagnaient; c'étaient plutôt gargouillements, gloussement continu et fort dans les cavités abdominales, envie de vomir, vomissements de matières aqueuses peu ou point colorées, selles de même nature présentant une teinte eau de riz ou petit-lait; chez les uns, il y avait prédominance de vomissements, chez les autres des selles; dans ce cas, elles se succédaient presque sans interruption. Pouls petit et serré qui allait en diminuant et s'effaçait rapidement, anxiété générale qui, chez quelques-uns, était inexprimable et portait le patient à s'agiter continuellement, à se découvrir, se redresser sur le lit, se tourner et retourner sans cesse; douleur, chaleur ou serrement à l'estomac ou à la base de la poitrine, face grippée froide, yeux enfoncés, soif vive et ardente, refroidissement de la peau et des extrémités, cyanose qui augmentait rapidement; sueur froide, visqueuse, générale; suppression d'urine; affaiblissement de la voix ou aphonie complète, respiration courte; crampes dans les mollets et les pieds. Les crampes se sont plus ou moins constamment montrées; chez quelques sujets elles étaient d'une violence extrême et leur arrachaient des cris perçants. Quand la maladie n'était pas soignée dès le début, ou que les médicaments ne l'influençaient pas convenablement, elle passait rapidement à la période asphyxique, et la mort ne tardait pas de mettre un terme à ces scènes de douleurs et de souffrances.

Tel est le tableau des symptômes qu'ont présentés

les cholériques auxquels j'ai prêté le secours de la médecine homœopathique. Le nombre que j'ai soigné s'élève à 23, sur lesquels j'ai obtenu 17 guérisons.

Dans ces traitements, le médicament que j'ai employé le plus souvent avec succès est le *veratrum* 12; le malade en prenait 4 globules d'abord à sec sur la langue; ensuite j'en mettais 7 à 8 en dissolution dans demi-verre d'eau, et le malade en prenait une cuillerée de quart en quart d'heure. Si le médicament était rendu par le vomissement, il était aussitôt répété; je continuais son administration jusqu'à ce que son action eût été sentie convenablement; je m'en apercevais par l'éloignement des vomissements, alors j'éloignais un peu les doses; et quand la maladie tendait vers une terminaison heureuse, ils avaient cessé ordinairement au bout de 4, 5 ou 6 heures. Cette cessation des vomissements par le *veratrum* a été le premier phénomène curatif que j'ai observé. L'action de cette substance ne modifiait pas toujours aussi rapidement et aussi heureusement les évacuations anales; elles persévéraient quelquefois encore assez long-temps, et dans ces cas-là je donnai avec avantage l'*acide phosph.* 3.

Dans les cas de choléra accompagné de crampes violentes, le *veratrum* n'a apporté sur elles aucune modification, mais le *cuprum* (20, 3 à 4 glob.) était mis à contribution avec beaucoup d'avantage. Souvent une première prise a suffi pour les enlever; quand elles ont été violentes, il a fallu le répéter trois et quatre fois. Comme elles venaient par accès, c'était

toujours au moment de leur réapparition que j'administrais le spécifique. J'ai donné toujours avec beaucoup de succès l'*ars. alb.* (30, 3 à 4 glob.) dans les cas marqués par une prédominance d'angoisses et de grand malaise. Dans deux cas j'ai observé ce malaise dans la période de réaction, et ici une seule dose a enlevé très-rapidement ce phénomène, qui mettait obstacle au sommeil et qui laissait une très-grande fatigue au malade.

Chez plusieurs sujets j'ai employé la *noix vom.* pour combattre une prédominance de souffrances à l'épigastre, marquée par des douleurs dans cette région, une chaleur plus ou moins prononcée, et un sentiment de constriction qui s'étendait à la base de la poitrine. L'action de cette substance ne s'est pas montrée aussi rapidement que les autres ; cependant la violence de ces symptômes a toujours été diminuée.

L'*ipecacuanha* 3, que j'ai administré à trois reprises différentes chez des sujets divers, au début de la maladie, s'est montré d'un effet tout-à-fait nul. Je l'ai mis complètement de côté après ces succès.

L'expérience m'a démontré qu'il est fort urgent qu'un malade n'ait pas été médicamenté pour pouvoir réussir dans le traitement homœopathique ; parmi les six malades qui ont succombé, quatre avaient usé de toute espèce de drogues et moururent deux heures après ma première visite ; les deux autres, quoiqu'ils n'eussent pris que du thé aiguisé avec du rhum, ont marché rapidement vers la mort malgré les médicaments et les soins les mieux coordonnés que

possible. Il est probable qu'il est des cas où le foyer de la vitalité a été frappé si profondément, que l'organisme, quoi qu'on fasse, ne peut plus réagir. Pourtant dans ces cas fâcheux, j'ai presque toujours remarqué que quelques minutes après l'administration du médicament homœopathique, le pouls se relevait légèrement, que la peau et la sueur froide qui la couvrait devenaient passagèrement plus chaudes, mais cet effet réactionnaire tombait au bout de quelques minutes.

D'après ce que j'avais lu sur les effets du *camphre* dans les ouvrages sur le choléra, je n'ai pas cru devoir en faire usage comme agent curatif; mais j'en ai employé quelques doses comme moyen antidotique. Dans ces quelques cas il ne m'a jamais laissé apercevoir le moindre phénomène apparent.

Dans la période asphyxique, les médicaments se sont montrés en général moins salutaires, et cela devait être nécessairement ainsi, à cause de la vitalité qui est presque entièrement anéantie. Dans cette période, les individus sont de vrais cadavres ne conservant de la vie qu'une respiration froide et glacée comme tout leur corps. Pourtant un assez bon nombre de malades déjà arrivés dans cette période s'en sont tirés au moyen de l'*acide hydrocyanique*³; cette substance est celle qui m'a le mieux réussi, ainsi qu'à mon collègue le Dr Sollier, qui eut l'occasion de l'employer le premier. Le charbon végétal n'a pas paru produire un grand effet; seul il n'a pas réussi; plus tard je l'ai donné alternativement toutes les

heures avec l'*acide hydrocyanique*; dans quelques cas je me suis servi de l'*acide* seul avec succès.

Le traitement du choléra présente des résultats bien divers suivant tel ou tel autre médecin, et suivant telle ou telle autre localité où il a été observé; le *camphre* a été préconisé et employé avantageusement dans un lieu, il a échoué dans un autre; il en est de même de l'*ipecacuanha*, du *cuivre* ou du *veratrum*. A quoi tiennent ces différences? Je crois qu'elles ne peuvent provenir que de l'intensité de la maladie ou de l'épidémie. Il me paraît certain, par exemple, qu'elle suivra une marche moins rapide et moins intense en se développant sous une latitude froide, et que dans ce cas les médicaments se montreront plus efficaces. Ceci peut expliquer la différence de résultats obtenus dans le nord et dans le midi, et le plus grand nombre de guérisons opérées dans ces premières villes.

La période réactionnaire de la maladie ne m'a rien présenté de très-remarquable; cependant j'en dirai quelque chose : lorsqu'elle commençait, le premier phénomène que l'on observait était dans la circulation; le pouls affaibli ou entièrement effacé, commençait à se développer; la peau perdait de son froid glacial en même temps que la sueur cessait d'être visqueuse; peu à peu la respiration devenait plus longue, les traits de la face s'épanouissaient; et une fois ces premiers phénomènes obtenus, on était sûr de la guérison. Ce premier développement de la force vitale a toujours coïncidé avec la cessation des éva-

cuations, sauf un très-petit nombre d'exceptions où les évacuations alvines sans s'arrêter complètement changeant de nature, prenaient une certaine coloration tendant au jaune et de l'odeur. Il a fallu le plus souvent de 15 à 20 heures pour que la réaction fût complète, alors tous les phénomènes de la période algide avaient cessé. Un grand avantage des traitements homœopathiques, c'est que je n'ai jamais remarqué le moindre danger pour les malades, jamais de congestion d'organes; les différentes sécrétions se rétablissaient successivement et sans secousses. L'appareil biliaire était un des premiers à fonctionner; alors quelques évacuations jaunâtres apparaissaient par le bas; dans peu de cas, quelques vomissements bilieux jaunes ont eu lieu. La fièvre a toujours été modérée, aussi j'ai eu peu besoin de me servir de l'*aconit* ou autre remède pour la combattre. Les malades entraient insensiblement en convalescence, l'appétit revenait franchement, et peu de jours suffisaient pour rendre aux malades leurs forces.

Je dois cependant noter deux circonstances assez rares qui se sont présentées au commencement de la convalescence; je veux parler d'un état de stupéfaction qui a été suscité par l'*acide phosphorique* 3; les malades en avaient pris huit globules dans l'espace de 24 heures pour arrêter des selles aqueuses excessivement abondantes; quand la réaction a été opérée, ils ont présenté, pendant 72 heures, la face injectée, absence de pensées, perte de mémoire, émoussement des sens, pourtant point de céphalal-

gie. Cet ensemble de symptômes fut combattu avec avantage par *rhus* 2/30 ; et 24 heures après par une prise *teinture de soufre*.

En général, la convalescence a été de fort courte durée, les forces se sont développées avec facilité, et les fonctions n'ont jamais souffert. Je n'ai eu besoin qu'une seule fois de donner *teinture de soufre* pour remédier à un état d'apathie générale avec peu d'appétit, chez un sujet éminemment psorique.

Correspondance.

QUELQUES JOURS A PARIS.

(Extrait d'une lettre au Rédacteur.)

....Chaque jour plus répandue et mieux appréciée dans la capitale, l'homœopathie voit rapidement s'y multiplier le nombre de médecins qui la cultivent. A mon grand regret, je n'ai pu en visiter que quelques-uns, et, parmi ces derniers, je ne dois vous parler ici que de ceux dont les travaux seront pour vous d'un intérêt spécial, de ceux qui, livrés à une pratique étendue, trouvent encore du temps à donner au progrès ou à la propagation de la science. C'est ainsi que PETROZ, admirablement secondé par quelques amis et par d'anciens malades qui lui doivent leur guérison, se consacre avec eux depuis plusieurs années, et d'une manière très-soutenue, à des expériences pathogénétiques sur beaucoup de substances encore étrangères à nos recueils de matière médicale pure. Cet habile et heureux

praticien a déjà constaté assez de symptômes dans plus de soixante nouveaux remèdes pour être en mesure de les employer fréquemment. Précieuses données pathogénétiques et thérapeutiques, qui deviendront l'objet de publications peu éloignées.

MM. PETROZ à Paris, et JOUVE à Lyon (1), deux de mes doyens, se seront ainsi également distingués en se livrant, même au sein d'une pratique très-active, à des travaux dont le but est d'ajouter aux richesses de notre matière médicale pure. Espérons que ce généreux exemple ne sera pas longtemps sans imitateurs. De son côté, Léon SIMON cherche à éclairer les hautes régions de la science, à démêler, à constater les rapports nombreux qui l'unissent aux anciennes doctrines, et à aplanir surtout, par-là, aux allopathes de toutes les écoles, les voies de l'homœopathie. Parmi les divers écrits qu'il va successivement mettre au jour, je ne mentionnerai que ses tentatives pour arriver à une distribution méthodique des médicaments, tentatives qu'il a fait connaître en détail dans son dernier cours, et qui sont à la veille d'être publiées.

Les nombreux symptômes d'un médicament sont-ils indépendants les uns des autres, comme ils doivent nécessairement nous le paraître à l'époque d'enfance de l'art où nous sommes? n'ont-ils entre eux aucun lien physiologique, aucune filiation, aucune coordination nécessaire, rien de commun, en un mot, que d'être tous des effets d'un même agent sur une même puissance vitale? Ou n'est-il pas bien plus probable, au contraire, que, développements simultanés ou successifs d'un même germe, ils ont entre eux des connexions harmoniques, de réciproques dépendances qui pour être encore in-

(1) Le Rédacteur a reçu de ce dernier la pathogénésie du *bois de campêche*, qu'il publiera prochainement.

connues n'en sont que plus dignes de toutes nos recherches?

Nous n'avons su jusqu'ici que partager nos remèdes en deux classes, les *antipsoriques* et ceux qui ne le sont pas. Mais si cette première ébauche, défectueuse à tant d'égards, ne saurait nous contenter, elle doit ne pas nous décourager non plus : la botanique, l'admirable botanique des Jussieu et des De Candolle, n'a-t-elle pas aussi pauvrement commencé par ses *arbres* et ses *herbes*? et cet exemple ne nous permet-il pas d'espérer que les effets d'un de nos agents sur l'homme sain, rameaux, feuilles, fleurs et fruits d'une même tige, nous révéleront graduellement la loi organique, la convenance et l'harmonie qui les enchainent, enfin que nous aurons aussi nos De Candolle et nos Jussieu?

Saisir les liens qui réunissent ainsi les divers produits de chaque médicament, serait certainement faire faire un très-grand pas à la zoonomie elle-même, poser les bases d'une véritable nosologie, et, en fondant une classification naturelle des remèdes, simplifier prodigieusement l'étude et la propagation de l'art.

Nous ne possédons guères que deux cents remèdes, encore bien incomplètement connus, et pourtant l'étude de cette matière médicale pure au berceau est déjà pour nous une tâche accablante. Que sera-ce donc lorsqu'une fois tant de substances énergiques dont nos vieilles pharmacopées et nos vieilles officines sont encombrées, lorsque tant de productions, normales et anormales de la vie, auront pris, entre les mains des homœopathes, une valeur incontestée, invariable et précise? Que sera-ce lorsque tant de corps chimiques, réputés, inertes et disséminés partout, nous auront, comme la *silice* et le *lycopode*, révélé leurs propriétés salutaires? Cette variété infinie de remèdes, mesurée par la Providence à la variété infinie de nos maux, ne serait qu'une conquête illusoire, et

l'homme se verrait, pour la première fois, fondé à méconnaître l'éternelle sagesse qui veille sur la création, si tant de richesses ne pouvaient s'employer, à raison de leur impossibilité d'être étudiées par le praticien. Or, sans classification, comment jamais sortir d'un tel labyrinthe ?

• Ce progrès est nécessaire, donc il est certain.

La classification des médicaments d'après leurs symptômes paraît sans doute bien plus difficile que celle des végétaux d'après leur organisation ; mais aussi combien de fausses manœuvres et d'écueils nous auront évité, dans cette route ardue, les classifications si philosophiques et si savamment élaborées, des diverses branches de l'histoire naturelle ! et quelle variété de modèles ne fourniront-elles pas aux classificateurs que nous attendons !

Le vigoureux talent et la persévérante sagacité de Léon SIMON, commenceront sans doute à jeter quelque heureuse lueur sur cette obscure carrière, et c'est un nouveau service que nous devons tous attendre de lui avec impatience.

Un genre de recherches bien différent, mais non moins remarquable, occupe de préférence l'éditeur de la *Clinique homœopathique*. Sans cesser de poursuivre à grands frais cette lumineuse et utile entreprise, il emploie encore son talent de critique exercé, son habitude des langues et sa riche bibliothèque à vérifier et à coordonner les sources originales de tous les faits admis dans le tableau des symptômes de chacun de nos médicaments ⁽¹⁾.

Les traités de matière médicale pure, et les journaux qui, de temps à autre, nous donnent quelque nouvelle substance,

(1) Ce passage de la lettre suppose chez le lecteur des connaissances sur le personnel et sur les travaux du pseudonyme Beauvais, dont le *Rédacteur* se déclare dépourvu.

négligent souvent d'ajouter à l'histoire de chacune d'elles, une notice sur l'expérimentateur, sur les procédés qu'il a suivis, les doses qu'il a employées, le nombre et les conditions physiologiques des collaborateurs associés à ses recherches, etc. Peut-être est-il bon que dans la rédaction de ces procès-verbaux, on ait, pour en borner l'étendue et en faciliter la circulation et l'usage, évité d'y rappeler tous les détails que nous venons de mentionner. Mais il n'en est pas moins vrai que le praticien doit pouvoir, dans tous les cas, évaluer au besoin, et par lui-même, en remontant aux preuves, le degré de confiance qu'il peut accorder à chacun des faits ainsi enregistrés.

Il y a plus, nos divers abrégés de matière médicale pure présentent sous ce nom, c'est-à-dire comme faits révélés par l'expérience appliquée à l'homme sain, de simples affections déduites, en réalité, de l'expérience thérapeutique. Certes, les homœopathes attachent une grande importance aux lumières que d'heureux traitements peuvent jeter sur les vertus d'un remède; mais ils voient dans ces traitements une contre-épreuve, une confirmation de l'expérience pure, et nullement une autorité qui lui soit identique. Si donc la science doit, parmi nous, rester dans les voies sévères que HAHNEMANN lui a tracées avec tant de sagesse, les recherches que nous annonçons n'auront pas peu contribué à nous affermir dans cette marche. Mais ce n'est pas seulement à soigner leurs malades et à préparer de savantes publications que se bornent nos confrères de la capitale : je ne vous rappellerai ni leur dispensaire (1), ni les cours publics de

(1) Il n'a été publié depuis long-temps aucune notice sur le dispensaire homœopathique de Paris; le *Rédacteur* n'en peut faire ni l'éloge ni la critique; il se déclare ignorant sur ce point.

Léon SIMON, puisque vous les connaissez, mais je vous dois quelques mots sur une belle et utile création de MOLIN. Il vient de mettre à la disposition des traitements homœopathiques une maison de santé qui répond de la manière la plus complète à tout ce que peut exiger une telle destination. A peine ouverte depuis un mois, quand je l'ai visitée, cette maison comptait déjà de nombreux pensionnaires, et presque toutes les places vacantes y étaient retenues; ainsi tout fait espérer le succès d'un établissement qui, en rendant à la société de vrais services, doit préparer à la science des comptes-rendus précieux, et des recueils d'observation d'une grande autorité.

Cette importante création me conduit naturellement à vous en faire connaître une autre qui semble mériter à un plus haut degré l'attention et l'intérêt de tous les homœopathes français, c'est la pharmacie de M. G. PÉTROZ.

Consacrée tout entière et exclusivement à la préparation, à la conservation et à la vente des médicaments homœopathiques, cette officine, où l'on respire l'air le plus pur, ne rappelle non plus en rien les grotesques décorations et les bizarres enjolivures de la plupart des anciennes pharmacies; par son caractère de clarté, de grandeur et d'élégante simplicité, elle rend en quelque sorte visibles tous les attributs qui distinguent la nouvelle doctrine des doctrines diversement bariolées et guindées dont elle vient prendre la place.

Avec un établissement de cette nature et de ce degré de perfection, le praticien peut sans cesse disposer de tous les médicaments connus, et à toutes leurs puissances; comme il peut, au besoin, y faire préparer toutes les substances dont il veut étudier les propriétés.

A ces motifs, qui rendent cette officine éminemment utile, dans tout autre état de cause, ajoutons que, dans les cir-

constances amenées par les progrès de l'art, elle est aujourd'hui de la plus indispensable nécessité.

Tant que la forme de globule a paru suffire à toutes les indications, le médecin pouvait toujours et devait souvent, dans l'administration de ses remèdes, se passer de toute intervention étrangère; mais dès qu'on a reconnu l'avantage de donner les médicaments dans de l'eau, une intervention quelconque devient presque toujours inévitable, et il n'y a pas d'autre parti à prendre que de la bien choisir. Or, si vous donnez à un malade ou à sa garde quelques-uns de ces globules, avec invitation précise de les faire dissoudre dans une certaine quantité d'eau, est-ce que toutes les minutieuses recommandations, toutes les répétitions fastidieuses auxquelles vous descendrez, vous laisseront, sur ce qui doit en advenir, une sécurité bien grande? Que de causes perturbatrices et non évaluables peut introduire ainsi, et n'introduit que trop souvent, en effet, dans la pratique ordinaire, cette manipulation domestique, même chez les personnes les plus aisées et les plus attentives? La nature et la propreté des vases, la manière dont ils sont fermés, la quantité et surtout la qualité si variable des eaux, la dose, l'espèce et le degré de la liqueur alcoolique employée, combien dans tout cela d'éléments réunis contre nous, et il n'en faut qu'un seul pour tout perdre! Certainement ici l'intervention d'un pharmacien consciencieux et éclairé peut seule vous garantir de toutes ces chances de mécompte.

Quelque assurés, il est vrai, que nous soyons tous, de la délicatesse et des lumières de MM. les pharmaciens, et quelque besoin que nous puissions avoir d'eux, nous nous trouvons forcés de nous passer de leur ministère, tant que, ne se prêtant que par condescendance à nos prescriptions, ils professent ouvertement n'attribuer aucune valeur aux précautions

déliçates et nombreuses de nos formulaires ⁽¹⁾. En pareille œuvre, une conviction profonde n'est-elle pas la garantie sous laquelle toutes les autres ne sont rien? Nul homme sur la terre n'est capable de remplir exactement et constamment bien une foule de minutieuses conditions, auxquelles, loin de leur accorder le moindre mérite, il n'attache, dans sa persuasion intime, que du ridicule et de l'absurde; fort heureusement pour nous, il s'agit ici de tout autre chose. Placé par une belle réputation et de longs services, au rang de ses plus honorables confrères de la capitale, l'ancien pharmacien en chef de la Charité s'est assuré par ses yeux de la réalité de l'homœopathie, et s'est fait un devoir de le déclarer en toute circonstance; maintenant il nous donne un nouveau gage de sa conviction en mettant son laboratoire et sa profession tout entière au service de nos doctrines. Aussi sommes-nous assurés que, secondée de la sorte, la pratique homœopathique de Paris en aura beaucoup plus de sûreté dans sa marche et de succès dans ses résultats.

Il me reste à vous parler d'un événement dont j'ai eu la satisfaction d'être témoin, et qui fait certainement époque pour la science.

J'ai vu la doctrine de HAHNEMANN exposée et défendue devant l'Ecole de Médecine de Paris, dans une thèse inaugurale. Le candidat, M. JUVIN, de l'Isère, est le même jeune homme qui, à raison de ses tendances homœopathiques, avait, quel-

(1) Il n'est malheureusement pas certain que tous les pharmaciens aient *la délicatesse* dont parle l'écrivain; quelques-uns se sont vantés de n'avoir donné que du sucre de lait lorsqu'une prescription leur tombait entre les mains; comment après cela ne pas approuver les médecins qui ne s'en remettent à personne pour la distribution des doses infinitésimales? *Réd.*

ques années plus tôt, éprouvé de déplorables persécutions, en sa qualité d'interne à l'hôpital de Grenoble. Ce médecin a sagement cru devoir faire justice de ces tracasseries subalternes en venant chercher à Paris même, et dans le sanctuaire de l'art, des arbitres plus équitables et plus dignes d'une telle cause; sa noble confiance n'a point été déçue.

La présidence était remplie avec la plus bienveillante impartialité, car c'était le bon et savant Marjollin qui en était chargé. M. Royer-Collard, le seul des argumentateurs que j'aie entendu, est celui qui, au gré de l'auditoire, a parlé le mieux et le plus long-temps; il l'a fait avec une convenance et une urbanité parfaites.

Trop peu versé dans la doctrine de HAHNEMANN pour songer à lui porter de sérieuses atteintes, cet éloquent professeur s'est jeté dans des excursions pleines d'intérêt, mais d'après lesquelles on serait bien tenté de penser que s'il ne croit pas à l'homœopathie dont il s'est occupé faiblement, il accorde au moins aussi peu de confiance à chacune des nombreuses doctrines allopathiques, sa principale étude.

Un mois avant la thèse de M. JUVIN, le Dr S. avait soutenu les mêmes principes : mais ici l'homœopathie n'est pas nommée une seule fois, non plus que l'homme qui l'a fondée : L'ingénieux auteur de cette dissertation l'a rendue très-remarquable en ce que, partant de l'état actuel des doctrines régnantes, faisant l'homœopathie de toutes pièces et comme de lui-même, et d'après les données universellement admises, il arrive, par un enchaînement rigoureux, et avec d'heureuses citations empruntées de l'allopathie, à l'action primitive et consécutive des remèdes, à la loi des semblables, à l'expérimentation par l'homme sain, à toute l'homœopathie en un mot : l'article seul des petites doses n'est pas mis en avant dans cet écrit; l'auteur ayant évité d'en parler, sans doute

pour ne point compliquer sa tâche d'une question qui n'éprouvera plus de difficulté, le principe fondamental une fois admis.

Je n'ai pas besoin de vous dire que MM. S. et JUVIN ont été, sans la moindre hésitation, admis au doctorat,

Elèves de l'Ecole de Paris, et pleins de vénération filiale pour cette illustre mère, nous avons toujours été fiers du noble maintien et de la haute indépendance de cette faculté au milieu des esclandres de tous les systèmes qui ont voulu successivement l'envahir ; l'Ecole de Paris, observant tout avec sagesse et lenteur, ne rejette rien par prévention, comme elle n'admet rien par enthousiasme ; et à l'accueil rempli, tout à la fois, de bienveillance et de circonspection, qu'elle vient de faire à l'homœopathie, nous aimons à reconnaître toujours mieux, dans les professeurs d'aujourd'hui, les dignes héritiers, les continuateurs de nos maîtres.

Voilà certainement, mon cher confrère, des choses bien intéressantes pour l'avenir de l'homœopathie, et des gages bien assurés de son prochain triomphe, mais vous voyez bien qu'il me reste mieux à vous dire, puisque j'ai encore à vous parler de HAHNEMANN lui-même.

De la plus verte santé, de la plus brillante vigueur dans ses facultés physiques et morales, cet admirable vieillard voit aujourd'hui plus de malades, et se livre à de plus longues études qu'il ne l'a peut-être jamais fait ; jouissant avec délices des cures éclatantes qu'il obtient sans cesse, et qui l'entourent d'une auréole de bénédictions et de bonheur, il semble vraiment rajeunir par les soins ingénieux, les délicates attentions et le dévouement sans bornes et de tous les instans de sa compagne. Pendant plus de six heures que j'ai passées au sein de cette heureuse famille, jugez avec quelle reconnaissance j'ai dû recueillir de la bouche même de HAHNEMANN, les

sages conseils et les données supérieures dont il a bien voulu me faire part ; entre toutes les choses que j'admire en lui, la bonté me paraît être un des plus grands traits de ce grand caractère. La bonté, non sans mélange d'une malice pleine de graces, s'unit admirablement dans toutes les expressions de HAHNEMANN et dans toutes ses pensées, avec les attributs du génie. Oui, c'est la bonté, l'inépuisable bienfaisance de HAHNEMANN, qui l'a soutenu dans ses rudes épreuves ; elle est le souffle divin qui a fait éclore l'homœopathie et auquel nous devons encore tout ce que la main puissante du fondateur nous prépare, tout ce que nous promet son incomparable énergie.

Adieu, mon cher confrère, je vois, un peu tard, que j'aurais pu vous épargner des longueurs, sans rien vous faire perdre de ce qui méritait votre intérêt ; mais, malgré sa diffusion, ma lettre tout entière serait pour vous pleine de charmes, s'il m'eût été donné de vous faire sentir tout ce que j'ai senti moi-même de bonheur dans ce court voyage.

DESSAIX, D. M.

MÉLANGES.

Souscription pour la CLINIQUE HOMŒOPATHIQUE de Leipzig.

La réunion centrale homœopathique du 10 août de l'année dernière, tenue à Magdebourg, sous la présidence du D^r RUMMEL, attendu la pénurie de fonds pour l'entretien de la *Clinique*

homœopathique de Leipzig dont elle a la surveillance, arrêta que, si dans le courant de l'année la ville ou le gouvernement n'avaient pas voté une somme, cet établissement serait supprimé ; en attendant, pour lui redonner le plus d'importance possible, elle a nommé le D^r HARTMANN, médecin en chef, *Directeur*. Ce choix n'a pas été sans heureux résultat. Le D^r HARTMANN a adressé une pétition aux Chambres de Saxe, signée par les Docteurs MULLER et HAUBOLD, pour fixer l'attention du gouvernement sur ce moyen d'instruction pratique, et elles ont voté une allocation annuelle de 500 *thalers* pendant trois ans, comme encouragement à cette institution. Cette somme bien minime, prouvant le bon vouloir de l'Etat, a déterminé la réunion du 10 août de cette année à continuer l'entretien de l'hôpital ; et pour lui fournir les fonds nécessaires à la dépense, pour solliciter les souscriptions du public et pour donner une direction plus régulière et plus économique à sa gestion, elle a arrêté : 1^o que tous les membres de la réunion centrale paieraient une cotisation annuelle d'au moins deux *thalers* (10 fr.) ; 2^o que les Sociétés homœopathiques locales feraient tous leurs efforts pour organiser des souscriptions ; 3^o qu'un Conseil serait formé à Leipzig, composé de tous les médecins homœopathes de cette ville, pour surveiller la direction médicale et l'administration de cet hôpital, et en publier un compte trimestriel suffisant, qui sera envoyé à tous les souscripteurs.

La négligence du D^r SCHWEIKERT et la friponnerie du dernier Directeur FICKEL a empêché le Directeur actuel de donner un compte suffisant de leur gestion jusqu'à ce jour. D'après le tableau qu'il a fait soumettre à l'assemblée, il résulte que les ressources actuelles ne sont pas suffisantes pour couvrir les dépenses de l'année ; la partie médicale du rapport du D^r HARTMANN est d'un grand intérêt par les résultats heureux que cet homœopathe éclairé y a obtenus dans certaines maladies qui sont encore l'opprobre de la science, comme la blennorrhée. L'auteur de l'excellent *Traité de la thérapeutique homœopathique des maladies aiguës* fera sans doute tourner au profit de la pratique

l'occasion qui lui est offerte ; et la technologie de l'homœopathie atteindra une grande amélioration par son expérience aidée des lumières réunies dans le chef-lieu de la réforme médicale. Il est donc de la plus grande importance pour les progrès de la science que cet établissement soit conservé ; nous engageons tous ses amis à réunir leurs efforts pour fournir les fonds qui manquent à cet établissement, dont la chute aurait un retentissement très fâcheux dans tous les pays où l'homœopathie a pénétré.

Les souscriptions seront reçues à Genève à notre bureau, à Paris chez le D^r Croserio, et dans les autres villes chez tous les libraires nos correspondants.

Il sera publié dans ce journal un compte exact de toutes les souscriptions que nous ferons verser à la caisse du trésorier de la Clinique à Leipzig, M. Schumann, libraire. C.

M. MUNARET nous informe qu'il est tout disposé à nous adresser publiquement les questions scientifiques qu'il *avait envie de nous faire* à la réunion annuelle de la Société médicale de Lausanne, mais qu'il en est maintenant empêché par la publication de son *Médecin de campagne*, ouvrage en deux volumes qui exige tout son temps. Nous mettrons tout l'empressement et toute la loyauté possibles à répondre à ses questions, et nous nous réjouissons d'avance de trouver là l'occasion de donner l'exemple d'une discussion scientifique franche de personnalités et d'attaques ou de répliques inconsidérées. Nous aurions toujours préféré répondre à de pareilles interpellations, plutôt que de repousser de gratuites injures et de donner des leçons de convenance et de politesse.

ANNONCES.

Clinique homœopathique à l'usage des médecins et des gens du monde, par Louis MALAISE, D^r en médecine et en accouchement, etc. etc. — Bruxelles, Melinc et C^e. 1857. Grand in-8° de 555 p., avec les épigraphes suivantes :

L'HOMŒOPATHIE, si elle est une erreur,
ne peut être réfutée que par l'expérience.

BROUSSAIS.

La plupart des grandes découvertes ont commencé par paraître absurdes ; et l'homme de génie ne fera jamais rien s'il a peur des plaisanteries : elles sont sans force si on les dédaigne, et prennent toujours plus d'ascendant quand on les redoute.

M^{me} DE STAEL. — De l'Allemagne.

Avant qu'on réfute l'homœopathie par l'expérience, M. MALAISE a pris le parti de publier son expérience pour en démontrer non l'existence, mais la grande supériorité, par-dessus toute autre méthode curative. Indépendamment des éloges que mérite la judicieuse et utile application qu'il a su faire des préceptes du *Maître*, auquel il a dédié son ouvrage, nous en donnons de non moins justes à l'idée qu'il a conçue et si bien exécutée, de faire appel et au monde souffrant et au monde guérissant par l'exposé des succès nombreux autant que prompts, ou même inespérés, qu'il a vu naître de la thérapie hahnemanienne. Si tous les homœopathes praticiens avaient le soin de rédiger jour par jour leurs traitements sous forme d'*observations*, et s'ils les publiaient ensuite par fascicules de 2 ou 500, on en formerait bientôt une masse de faits profitables à la science, sous le double point de vue de pièces de conviction pour les récalcitrants et les tièdes, et de cas pratiques discutables, dont on composerait des catégories d'où l'on pourrait tirer d'utiles directions pratiques. Nous n'hésitons donc pas à proposer le livre de M. MALAISE comme un modèle à

imiter par tous les homœopathes ; la publication ne pourra être que favorable à leurs intérêts ; et d'autre part elle servira vis-à-vis de leurs confrères d'enseignement mutuel, réciprocité précieuse dont se réjouiraient tous les hahnemaniens qui s'aiment comme fils d'un même père.

M. MALAISE, jeune médecin, pratiquant dans une ville très-populeuse, a réussi par ses nombreux succès à fixer sur lui l'attention de la multitude, et, ce qui est plus précieux encore pour l'art, à porter la persuasion dans l'esprit d'hommes éclairés qui font cas de la science pour la science même, des médecins, des professeurs de l'Université, des pharmaciens avec lesquels tous nous avons eu le plaisir de nous entretenir ; il n'a eu besoin pour cela d'aucun cours public, d'aucune démonstration fastueuse ; il s'est contenté de *guérir*, et de guérison en guérison il est venu à bout, sans quitter son cabinet, de se faire une grande clientèle dans toutes les classes de la Société, qui ont peut-être fait autant de cas de sa modeste probité que de son heureux talent. Pendant notre court séjour à Liège, ce que nous disons ici nous l'avons vu de nos yeux.

La *Clinique homœopathique* est le recueil de 220 cas de maladie guéris la plupart avec un seul remède, ou avec un petit nombre de remèdes, tous donnés aux doses prescrites par HAHNEMANN, condition dont M. MALAISE ne s'écarte que fort rarement. Ces cas sont rangés dans le livre, suivant l'ordre adopté par Hahnemann pour l'exposition des symptômes ; et la *table* donne en regard le nom approximatif de la maladie guérie et celui de la substance avec laquelle on a obtenu ce résultat. Nous adressons à l'auteur le reproche, commun à presque tous les rédacteurs d'*observations*, de ne point indiquer exactement d'après quels symptômes ils se sont dirigés pour choisir le médicament ; pour eux ce ne saurait être un travail que de fournir cette indication, puisque très-certainement ils ont dû opérer la recherche de la ressemblance symptomatique avant d'appliquer le remède, recherche dont il leur suffit de poser sur le papier les principaux traits ; mais pour le lecteur exact et diligent, qui veut se rendre

compte des raisons d'agir de l'auteur, c'est un véritable labeur que de parcourir, Hahnemann à la main, tous les symptômes morbides du cas et de les comparer avec ceux de la substance, pour y trouver le véritable point de rapprochement. Cette modification, cette amélioration dans la rédaction des *observations*, nous ne cesserons de la solliciter, et nous croirons avoir bien mérité des auteurs de la science lorsque nous l'aurons obtenue.

La *Clinique homœopathique* de M. MALAISE n'est point un livre susceptible d'analyse; nous en avons donné dans le texte de la *Bibl. hom.* quelques extraits propres à procurer une idée juste de la manière de procéder du praticien au lit des malades. Mais nous affirmons qu'elle est aujourd'hui un ouvrage indispensable à la bibliothèque du praticien, et qu'elle ne tardera probablement pas à être suivi d'un volume pareil, si nos confrères, comme nous le leur conseillons, se mettent à même de le consulter dans les cas morbides offrant avec ceux qu'il contient une ressemblance plus ou moins exacte. P.

Conseils d'un médecin homœopathe; ou moyens de se traiter soi-même homœopathiquement dans les affections ordinaires, et premiers secours à administrer dans les cas graves. — Importance d'une pharmacie homœopathique domestique, sa composition et moyen de se la procurer; par le D^r BERTHOLDI, médecin homœopathe, à Vienne en Autriche. Trad. de l'allemand par SARRAZIN. 1837. In-18 de 180 p.

Manuel de médecine vétérinaire homœopathique, à l'usage du vétérinaire, du propriétaire de troupeaux et du cultivateur, indiquant le traitement des maladies de tous les animaux domestiques, la composition d'une pharmacie homœopathique vétérinaire, et les moyens de se la procurer; publié sous les auspices de M. le baron Ferdinand de LOTZBECK, chambellan de S. A. R. le grand-duc de Bade, par M. W...; trad. de l'allemand par SARRAZIN. — Paris, chez Baillière; Genève, chez Cherbuliez; Dijon, chez Douillier, imprimeur-libraire éditeur. 1837. — In-18 de xxxvj et 300 p.

BIBLIOTHÈQUE

HOMOEOPATHIQUE.

**Matériaux pour la Pharmacodynamique, par le
D^r HEICHELHEIM, à Worms.**

(Extraits d'*Hygea*, T. V, p. 212. Suite de p. 192).

BRYONIA.

I. *Inflammation*. — Je n'ai eu l'occasion d'éprouver ce remède que dans l'inflammation de la plèvre costale et pulmonaire, et *bryonia* s'est montré principalement utile dans les cas suivants :

a) Lorsqu'*aconitum* avait déjà apaisé la violence de la phlogose, qu'il restait une peau sèche et chaude avec des points de côté, une toux pénible, avec ou sans crachats striés de sang. J'ai noté dans mon journal un grand nombre de cas où, dans ces circonstances, *bryonia* a amené une guérison complète, sans que d'autres remèdes aient été nécessaires.

b) Dans l'inflammation pulmonaire avec caractère nerveux, *bryonia* m'a toujours rendu les services les plus signalés. — Voyez plus haut l'article *aconitum*.

c) Dans un cas de complication gastrite, *bryonia* a été le seul remède. J'en mêlai cinq gouttes 30 dans deux onces d'eau de pluie, dont je fis donner, toutes les deux heures, une demi-cuillerée; en trois jours la guérison fut obtenue.

Note du rédacteur. — Dans l'intérêt de l'art et de ses progrès, je dois exprimer le regret que M. H. soit si sobre de symptômes, et qu'il ne consente d'exposer une maladie entière par deux mots seulement, *pulmonie nerveuse*; à la rigueur, on peut se faire une idée assez nette du sens qu'il faut donner au premier de ces mots; mais quel vague règne dans le second! et où trouver le fil conducteur qui doit nous aider à choisir plutôt *bry.* que *nua*, *puls.*, ou *bell.*?

Les praticiens ont certainement, comme l'auteur, eu de fréquentes occasions de reconnaître les bons effets de *bryonia* dans les pulmonies aiguës, après qu'*aconitum* a modéré la fièvre, et qu'il reste encore empâtement de poitrine, dyspnée ou orthopnée, crachats muqueux, sanguinolents ou rouillés, avec sueur abondante et urines troubles. Dans ce cas, ou dans des cas à peu près pareils, si *aconitum* n'a pas enlevé la maladie en totalité, *bryonia* est indispensable, et son succès n'est jamais douteux. — Je dois pourtant excepter les pulmonies aiguës qui surviennent sur des personnes adonnées à la boisson, en particulier, des liqueurs alcooliques pures; rarement ces affections guérissent; — traitées allopathiquement, par de fortes et nombreuses saignées, elles

paraissent s'amender sous l'influence de celles-ci ; puis le malade tombe en adynamie, et meurt au moment où l'on croirait qu'il va entrer en convalescence ; — traitées homœopathiquement, elles résistent aux médicaments, dont on ne voit qu'un résultat incomplet, et laissent le malade dans un état douteux qui se termine par la mort ; il faut que le médecin soit dûment avisé de cette influence pernicieuse de l'abus des alcooliques, pour ne pas rejeter sur l'insuffisance de ses remèdes ce qui est le résultat inmanquable de la satisfaction d'une passion avilissante, *l'ivrognerie*.

Dans une circonstance toute différente, j'ai eu récemment le bonheur d'obtenir de *bryonia* un succès admirable, et de conserver par son moyen une mère à son petit enfant, et une femme à son époux ; voici le cas.

M. H..th me fit demander, dans le milieu du jour, pour sa femme, atteinte de rhume et d'aphonie ; ne considérant pas la chose comme pressante, j'attendis la fin de ma consultation et me rendis auprès de la malade, environ les 2 heures de l'après-midi. Je la trouvai dans l'état le plus alarmant, à mes yeux, atteinte d'une aphonie complète et d'une dyspnée profonde. — Son mari me raconta qu'elle était accouchée peu de jours auparavant, et était parfaitement remise de sa couche, que, depuis trois ou quatre jours ; elle avait une légère toux de rhume ; la veille, elle avait accompagné son enfant au temple pour y recevoir le baptême, et probablement

elle y avait eu froid, sans s'en apercevoir; le soir, en se couchant, elle avait été prise d'aphonie et de dyspnée, ce qui l'avait complètement privée du sommeil de la nuit, et ce double état fâcheux n'avait fait qu'empirer.

La malade m'offrait une nouvelle confirmation de ce bel aphorisme de HAHNEMANN : *nulla pneumonia absque psora*; je l'avais traitée pour une sorte d'*achné* de la face; et comme elle avait alors reconnu les bienfaits du traitement, elle n'hésita pas à me dire — des lèvres mais sans voix : — *je sais que vous allez me guérir tout de suite*. Je tremblais, je l'avoue, qu'elle ne se trompât, et que je ne pusse pas réaliser son espérance; quoique récent, son état me paraissait très-grave; je n'avais encore rencontré ni une aphonie si complète, ni une dyspnée si profonde; il n'y avait ni points, ni douleurs, mais la malade *manquait de souffle*; il n'y avait aucun obstacle au gosier, aucune constriction, aucun spasme nerveux; c'étaient évidemment les poumons dans lesquels la respiration ne s'exécutait pas; je considérais le cas comme une stase sanguine, une congestion, un infarctus qui gênait l'arrivée de l'air dans les dernières subdivisions des bronches. Le pouls était fort et précipité, ce qui me détermina à donner *aconitum* à doses répétées. — A 6 heures du soir, je revis la malade; elle était couchée, et couverte d'une assez forte transpiration, ce qui me fit concevoir l'espoir que la solution de la maladie pourrait se faire par cette voie, et que j'avais bien administré le vrai remède;

je le continuai donc, et revis la malade à 11 heures du soir. Alors la scène avait changé en mal; l'attitude du décubitus n'avait pu être conservée, la malade avait été obligée de s'asseoir et de se découvrir; toute transpiration avait cessé; l'aphonie était encore plus complète, et l'acte même de parler, de remuer les lèvres, était devenu assez pénible pour que la malade préférât se servir de signes; la respiration était courte et haute; elle ne s'exécutait qu'au moyen de grands mouvements des côtes; la malade était forcée, à chaque inspiration, de porter fortement la tête en arrière, en même temps elle retirait les coins de la bouche; tous les traits de la face étaient étirés, les pupilles dilatées; la pâleur couvrait les joues, qui étaient froides et un peu visqueuses; les mains étaient tout-à-fait froides; le pouls était petit, presque imperceptible; à peine apercevait-on les battements du cœur.

A cet ensemble de symptômes, dont la gravité grandissait à vue d'œil, je conçus le plus fâcheux pronostic, et m'attendis à ce que la malade cesserait d'exister avant la pointe du jour, ce dont j'avertis ses parentes. Ne croyant pas avoir le temps d'attendre le développement de l'action des remèdes qui répondent à la dyspnée simple, je continuai par *bryonia* le traitement commencé; j'en inondai un morceau de sucre que je fis croquer à la malade, et j'en versai une quantité notable dans une tasse d'eau, dont la malade dut prendre une cuillerée à café tous les quarts d'heure. Je la quittai à minuit, étant moi-même dans la plus grande anxiété sur son compte.

A 9 heures, le lendemain, j'eus le plaisir de recevoir pour rapport qu'à 2 heures après minuit, et tout d'un coup, la malade avait toussé et craché abondamment, et que dès ce moment la respiration et la voix étaient revenues. Je me hâtai d'aller voir la malade, qui, d'un air de pleine satisfaction et avec une voix sonore, me dit qu'elle *avait bien su que je la guérirais*, et qu'à *présent elle me remerciait de l'avoir sauvée*; elle avait, disait-elle, évidemment senti l'action du remède, dont d'abord elle avait éprouvé une aggravation qui allait presque jusqu'à la perte de connaissance, mais qui avait été suivi d'un soulagement subit, par lequel elle avait été rendue à la vie.

Le reste de la maladie a ressemblé à toutes les pneumonies qui guérissent : toux fréquente, crachats abondants, muqueux, sanguinolents, purulents, en apparence; prostration totale des forces, aepsie complète; puis diminution graduelle de l'intensité de tous les symptômes, jusqu'à guérison entière, que j'ai cherché à activer par l'usage prolongé de *bryonia*, puis de *scilla* et de *senega*.

Je ne me rappelle aucun cas où j'aie vu un malade passer aussi promptement d'un état voisin de la mort à un commencement évident et sensible de guérison; il est impossible de croire que si la malade eût été abandonnée à la nature, elle n'eût rapidement succombé à son mal; et il m'est difficile de penser que les saignées, même faites *coup sur coup*, ne l'eussent pas jetée (si elles l'avaient empêchée de mourir) dans

un état de faiblesse dont elle aurait eu bien de la peine à se remettre.

Je saisis l'occasion de ce jugement sur le résultat des saignées pour y insister et pour citer un cas actuel. — Je pense que dans un nombre de cas, le traitement des phlegmasies pulmonaires par d'abondantes saignées produit une débilitation réelle, capable de nuire à la constitution du sujet pour le reste de sa vie, et de le mettre hors d'état de résister à l'action d'une seconde maladie de même nom, ou de toute autre affection plus ou moins inflammatoire et destructive; cette opinion, je ne me propose pas de la développer ici; je me contente de l'appuyer par le récit suivant.

Il y a près d'un an, je fus informé que dans une maison habitée par de mes clients, une jeune enfant était atteinte d'une violente pleuresie, et qu'elle était traitée par saignées et sangsues secondées de vomitifs etc.; je n'hésitai pas à affirmer que si la vie de cette enfant était actuellement sauvée, il résulterait de ce traitement un affaiblissement général tel, qu'on en serait peut-être réduit plus tard à déplorer que l'enfant n'eût pas succombé à cette affection aiguë, tant seraient longues et récidivées les incommodités qu'emporterait la faiblesse *acquise* de son tempérament. Cette année-ci, il y a environ deux mois, cette enfant m'a été amenée pour être homœopathiquement traitée de maux divers; or, elle est maigre, chétive, rachitique, sujette à des douleurs de ventre, et à un nombre d'incommodités qui lui étaient incon-

nues avant sa pléurésie ; cependant sa sœur aînée est forte et robuste, et son père, à une sciatique près, est robuste, carré d'épaules, sage, sédentaire et bon travailleur ; je ne trouve donc pas dans sa famille des éléments de débilitation constitutionnelle ; tandis que je me crois dûment autorisé à en reconnaître dans les pertes de sang qu'on a fait subir à cette enfant. — Ce n'est qu'un cas, dira-t-on, et une hirondelle ne fait pas le printemps ; — à la bonne heure ; mais aussi il n'arrive pas tous les jours qu'un homœopathe observateur soit mis à même de voir réaliser ses prévisions, et d'avoir à traiter des sujets qui ont naguères été les victimes des aberrations de l'allopathie. J'aurai maintes occasions de revenir sur ce point.

Le Docteur HEICHELHEIM dit s'être bien trouvé de *bryonia* dans un cas de pulmonie *avec complication gastrique* ; il est par trop commode de se tirer aussi lestement de la description d'une maladie ; et je ne sais pas voir de quelle utilité peut être cet énoncé au lecteur praticien. D'abord qu'est-ce qu'une complication gastrique ? S'agit-il d'une maladie à deux éléments ? alors aidez-moi à distinguer le cas où deux éléments se rencontrent, d'avec tout autre. S'agit-il d'une maladie où le désordre des fonctions digestives ne soit (comme je le suppose) que la conséquence de la phlegmasie et de la fièvre ? Mais ce cas ne diffère guère de celui où le désordre n'existe pas, et l'on peut réellement appliquer ici l'axiome : *sublatâ causâ tollitur effectus* ; l'*effet* c'est le désordre des intestins ; la *cause* c'est l'inflammation pulmonaire ; guérissez

celle-ci, et vous verrez l'autre disparaître graduellement ; or, comme *bryonia* guérit évidemment et certainement la pulmonie, le cas de *complication gastrique* se distingue à peine de celui où elle n'existe pas.

Ce n'est point que je veuille nier l'action bienfaisante et curative de *bryonia* dans un désordre gastro-entérique même primitif et essentiel ; ce serait nier la lumière du soleil ; je suis seulement surpris de ce que HEICHELHEIM n'a eu aucune occasion de citer des entérites aiguës traitées et guéries par ce puissant remède.

Il ne fait aussi aucune mention des inflammations du péritoine, des *péritonites* ; cela m'étonne, aussi bien que de ne point trouver la rubrique *péritonitis* dans les *Manuels* de HAAS et de GLASOR. Cependant la *péritonite* offre des symptômes distincts, reconnaissables, qui ne permettent de la confondre avec aucune autre affection du bas-ventre ; en particulier, la *péritonite puerpérale*, dont les caractères sont évidents. Eh bien ! dans cette maladie, je me suis fort loué de l'emploi de *bryonia* ; j'ai vu ce remède changer en très-peu de temps un état fort grave, dangereux même, et ramener la santé en un fort petit nombre de jours. — Je ne suis pas à même de donner aujourd'hui d'observation détaillée ; mais j'appelle de tous mes vœux les observations de mes honorables collègues, et, au besoin, je suscite de leur part l'emploi de ce médicament contre cette formidable maladie. — Mais laissons parler l'auteur.

2. *Rougeole*. Lorsque l'affection catarrhale de la poitrine s'était élevée, par une complication, au degré d'inflammation pulmonaire, ce qui a eu lieu plusieurs fois dans l'épidémie de 1834-1835, une seule dose, rarement deux, *bryonia* 30 (la moitié d'une goutte par jour) était insuffisante pour ramener la rougeole dans son cours normal.

3. *Rhumatisme aigu des extrémités*.

H. G., jeune homme de trente et quelques années, se refroidit fortement pendant un voyage, et contracta une fièvre rhumatique avec douleurs déchirantes et développement inflammatoire des muscles de l'avant-bras droit et de la plante du pied gauche. Je fus appelé auprès de lui, le 27 mars 1836; j'ordonnai deux doses *bryonia* 30, d'une goutte matin et soir. Le lendemain, la douleur avait atteint le genou gauche et l'articulation scapulo-humérale droite; ces parties étaient rouges, gonflées et très-dououreuses au toucher. Je donnai une dose *pulsatilla*.

Le 29 mars, l'état du malade n'ayant pas changé, je répétai les deux doses *bryonia*. Le 30, les douleurs s'apaisèrent et l'état s'améliora de plus en plus.

Le 31 mars, il y eut de nouveau déchirement et gonflement au genou gauche et à l'épaule droite; je répétai *bryonia* à plusieurs reprises. Le 4 avril, toute douleur était apaisée; il ne restait qu'une raideur dans les deux genoux, qui se dissipa totalement après une dose *mangan. acet.* 10/30. Le 9 avril, je pus considérer le jeune homme comme guéri.

Il faut observer que tous les membres de cette fa-

mille, et le malade lui-même, sont disposés au rhumatisme, et que tous en avaient déjà souffert.

(*Note du Rédacteur.* Le Dr H. a manifesté dans ce traitement, quoique heureux, une impatience qui n'est pas à imiter. Ce serait ne pas connaître la nature et la marche ordinaire du rhumatisme que de nier l'effet d'un remède ou sa spécialité favorable, parce qu'il n'aurait pas guéri ou notablement soulagé dans les premières 24 h. ; puisque le Dr H. avait préféré *bry.* à *acon.* qui est aussi très-bien indiqué dans cette maladie, il devait ou attendre l'effet des deux premières doses, ou les répéter ; — les remplacer si promptement par *pulsat.*, c'était se priver du criterium nécessaire pour connaître l'efficacité de *bry.* ; la suite a prouvé que ce remplacement était non-seulement prématuré, mais inutile, puisque c'est en revenant à diverses reprises à *bry.*, que la guérison a été si promptement obtenue ; on n'est pas toujours si heureux. — Je désire qu'on ne voie pas une sévérité outrée dans ma critique ; je la crois utile pour la pratique ; mais d'autre part, je loue fort M. H. d'avoir eu la franchise d'avouer, comme il l'a fait, son erreur ; c'est bien plus par les cas d'insuccès que par les succès constants que l'on instruit ses confrères contemporains ou successeurs).

4. *Arthritis aiguë.* Une femme de 70 ans, très-corpulente, chez laquelle des attaques de goutte répétées avaient amené une raideur articulaire de plusieurs doigts, en éprouva subitement une à la main droite, avec horribles déchirements, rougeur

et gonflement. Deux doses d'une goutte *bry.* 30 la guérèrent complètement en deux jours.

5. *Douleurs de dents.* Un de mes collègues et amis, d'âge moyen, qui connaissait l'homœopathie, disposé aux douleurs de goutte, souffrait jour et nuit de déchirements par secousses dans plusieurs dents molaires de la mâchoire supérieure droite; *si l'on exerçait une forte pression sur les dents douloureuses, la douleur sautait promptement de la mâchoire supérieure à la partie correspondante de l'inférieure.* Il avait inutilement employé plusieurs remèdes; dans son désespoir, il parcourut les symptômes d'odontalgie dans la *Matière médicale pure* de HAHNEMANN, et il trouva que le 174 de *bryonia* correspondait parfaitement à ce qu'il éprouvait :

« *Le soir, au lit, mal de dents par secousses, tantôt à la supérieure, tantôt à l'inférieure; si la douleur est en haut, et qu'on touche les dents avec le bout du doigt, elle cesse tout de suite, et se porte immédiatement aux dents pareilles d'en bas (après 5 jours).* »

Il mélangea donc une goutte de la teinture mère *bry.* avec deux onces d'eau distillée, et en prit une seule cuillerée à soupe, le soir, avant de s'aller coucher. Aussitôt après il s'endormit, et se réveilla le lendemain matin, complètement délivré de son mal de dents.

Il n'en a encore éprouvé aucune récidive après neuf mois.

Depuis ce moment, j'ai employé le même moyen

dans plusieurs cas de douleurs déchirantes de dents, de nature rhumatismale, en particulier des dents molaires, gagnant la tête et les joues, et j'en ai toujours éprouvé le meilleur et le plus prompt effet. Je faisais prendre, le soir, deux gouttes de la 30^e; ordinairement les malades dormaient toute la nuit suivante, et se réveillaient, le matin, exempts de douleurs.

6. Dans plusieurs cas de maladies chroniques du bas-ventre, où l'affection a passé à l'état d'obstruction dans le système de la veine porte et en particulier du foie, le mal sera notablement amélioré par *bryonia*. Toutefois la guérison complète ne pourra le plus souvent être obtenue que par l'emploi des remèdes dits antipsoriques.

J'ai eu un cas fort remarquable, chez un homme de 26 ans qui souffrait depuis six mois d'élancements dans la région hépatique, de douleurs dans les jambes et d'une constipation opiniâtre, et chez lequel l'exploration de la main faisait distinctement reconnaître une induration non apparente au-dehors, dont les environs étaient douloureux. Après plusieurs doses d'une goutte *bry.* 30, les douleurs disparurent au foie, et des masses extraordinaires de glaires furent évacuées par le rectum, avec soulagement de tous les symptômes morbides; le malade fut complètement rétabli.

(*Note du Rédacteur.* Cet article a de l'importance, et je remercie M. H. de l'avoir écrit; les affections du bas-ventre sont aussi nombreuses que difficiles à guérir, et faire connaître l'heureux résultat d'un re-

mède préalablement indiqué, c'est rendre un vrai service à la thérapeutique. A cette occasion je dois faire remarquer que si c'est une excellente pratique d'attaquer les affections chroniques du bas-ventre par les antipsoriques, c'en est une meilleure encore d'en interrompre de temps à autre l'emploi, pour y intercaler celui de *bryonia*, si ce remède avait déjà été reconnu utile ou indiqué; tout homœopathe praticien a sans doute observé que le médicament qui couvre le mieux les symptômes d'une affection perd son efficacité lorsqu'il est devenu nécessaire de le répéter plusieurs fois, soit en raison de l'intensité de ces symptômes, soit à cause de leur chronicité antérieure; il devient alors indispensable de cesser brusquement l'usage de ce premier remède, et d'y substituer celui d'un médicament qui soit avec lui dans le rapport le plus éloigné d'action. J'ai déjà dit dans un des volumes de la *première série* de cet ouvrage-ci, et je le répète, que c'est une bonne pratique, dans cet échange plus ou moins prolongé de remèdes, que de substituer une substance minérale à une végétale ou une animale, bien entendu en consultant toujours la ressemblance des symptômes. Ainsi après *bryonia* on donnerait *sulfur* ou *calcarea* qui ont une action si manifeste sur les systèmes ganglionnaires abdominaux, suivis de *sepia* qui affecte, entre autres, les appareils accessoires du digestif, plutôt que le canal alimentaire lui-même; après quoi on reviendrait à *bry.* qui dans cette espèce de temps de repos aurait recouvré toute son énergie. (La suite au numéro prochain.)

Le choléra à Magdebourg.

(Extrait de l'*Allg. hom. Zeit.*, par le D^r CROSERIO).

Le choléra a été cette fois plus fort en intensité qu'en étendue ; dans l'espace de six semaines , il n'y a pas eu plus de 85 malades , et il en est mort un peu plus de la moitié. Le nombre des personnes atteintes de diarrhée , de maux de ventre et d'estomac , de vertiges et autres légers accidents du choléra , a été cependant excessivement grand , et tout le monde à peu près se plaignait de quelque chose , soit de perte d'appétit , soit de plénitude du bas-ventre après les repas.

Contre le choléra développé, qui s'offrit seulement dans la première semaine sous la forme la plus grave, l'asphyctique, ni l'homœopathie, ni l'allopathie, ni l'hydropathie (1), ne furent d'aucun secours. Celui qui prétend *avoir* guéri tous les cholériques n'a jamais vu des cas graves de cette maladie ; et un médecin qui connaît les dérangements qui surviennent dans ces cas ne s'en étonnera pas plus que de la mort dans l'apoplexie ; ici c'est le cerveau , et là ce sont les

(1) Espèce de méthode médicale, en vogue en Allemagne, de traiter les maladies par l'eau froide seule extérieurement et intérieurement. CR.).

gros vaisseaux dont la force vitale est comprimée mécaniquement par la congestion sanguine (cette théorie du choléra est bien susceptible de contradiction. CR.). Pour une guérison, il faut du temps, et celui-ci manque dans ces circonstances; c'est pour cela que l'art est plus utile dès que la marche de la maladie se ralentit dans la suite de l'épidémie, et que les moyens ont le temps d'arrêter la paralysie commençante des forces vitales des vaisseaux en excitant une réaction convenable (1).

(1) Nous ne saurions applaudir à la manie, à la prétention de donner une *explication* des faits morbides et du *pourquoi* un sujet meurt; toute traduction d'un fait pathologique en fait physique appréciable par poids, mesures, chiffres, etc., est, à nos yeux, un véritable non-sens; quand vous avez dit que « la force vitale des gros vaisseaux est comprimée mécaniquement par la congestion sanguine; » qu'avez-vous éclairé, élucidé, expliqué? Vous n'avez fait qu'une tautologie; vous avez seulement dit qu'il y a congestion sanguine; en effet, *une force* n'est pas compressible, mais bien un corps; la compression peut empêcher le déploiement d'une force, — d'une force physique, bien entendu, d'une force d'élasticité, de ressort; mais la *force vitale*, comment pourrait-elle être comprimée? qu'est-ce que la force vitale? elle existe sans doute; mais qui pourrait la définir si ce n'est par ses actes et ses effets? Si elle n'est rien de sensible, de physique, d'appréciable, comment pouvez-vous dire qu'elle est *mécaniquement comprimée*? Vous avez probablement voulu dire que la force d'élasticité des vaisseaux sanguins est surmontée par la masse du sang qui les remplit; soit; mais est-ce bien cet effet qui doit être considéré comme une cause de mort; et celle-ci ne doit-elle pas, plus à bon droit, être cherchée dans la cause morbide, pathologique de la congestion même? Si les vaisseaux se

Le premier cas constaté du choléra véritable atteignit le chirurgien Lier, qui s'était occupé avec zèle et succès de l'homœopathie. Déjà après deux heures il n'avait plus de pouls, et il demeura dans cet état pendant 26 heures, quoique le vomissement arrivé de suite, et la congestion de poitrine arrivée un peu plus tard, eussent cessé après quelques heures. Dès la 14^e heure, où le pronostic était des plus fâcheux, on essaya les lotions et les bains d'eau froide. Déjà on avait administré de l'eau glacée, en petite quantité, en boisson, et des lavements froids; il faut convenir qu'avec le retour du pouls il revint un peu de chaleur à la peau, et que sa couleur bleu foncé devint un peu plus blanche; après les lotions, il vint de la chair de poule; mais elles ne purent pas relever la vie détruite dans ses plus profondes racines, et le malade mourut doucement, au troisième jour, dans un épuisement complet, peut-être d'empoisonnement par son

laissent remplir de sang, n'est-ce pas que primordialement ils étaient déjà privés de leur élasticité naturelle, puisque la circulation avait cessé de s'y faire ou de s'y parfaire? Et si le sang qu'ils contiennent n'a plus les qualités physiques du sang sain, n'est-ce pas qu'un principe quelconque l'avait altéré et améré à un état où il est déjà difficile de faire agir sur lui les médicaments les plus appropriés?

En résumé, contentons-nous de constater les faits, c'est-à-dire, les cas où les remèdes agissent plus ou moins favorablement, et ceux où ils n'agissent pas; mais ne nous ingérons pas à expliquer *pourquoi* leur action est anéantie; nous risquerions trop souvent de nous tromper; et de pareilles explications n'ont point de rapport direct avec la pratique de l'HOMŒOPATHIE. *Réd.*

sang carbonisé. L'effet du traitement froid était visible, ainsi qu'il l'a été dans un autre cas douteux, où je pus l'administrer; mais il ne fit que soutenir la vie sans pouvoir la rappeler à son état normal. Je dois cependant remarquer que le résultat malheureux ne prouve rien contre ce traitement, parce que les cas où il a été employé étaient sans ressources.

La diarrhée (cholérine), si fréquente, était guérie, le plus souvent d'une manière prompte et complète, par *tinct. phosph.* 3, à la dose d'une à deux gouttes, répétées après chaque évacuation. Quelqu'fois *colocynthis* fut nécessaire lorsqu'après la cessation de la diarrhée, il restait des coliques avec des selles molles, mais non diarrhéiques. Une fois seulement, une diarrhée négligée, avec suppression complète d'urine cholériforme, pendant quatre jours, froid du visage, etc., se prolongea plus long-temps, et, après qu'on eût administré inutilement *phosphorus* et *arsenic.*, elle fut guérie par *camphora* et *tinct. secalis tost.* (sans doute *cornuti*, CR.), qui rendit souvent de grands services dans les affections spasmodiques du bas-ventre pendant l'épidémie.

Lorsqu'il y avait vomissement et diarrhée sans le froid de marbre au toucher, *ipeca.* 3 gouttes 1-2 fut immédiatement utile, et sa répétition n'était quelquefois nécessaire que pour enlever un reste de gastricité.

Dans les cas les plus graves, *arsenic.* 3, et *veratr.* 3 alternés, enlevèrent bien le vomissement sans améliorer l'état de la maladie; mais les expériences, dans

ces cas, sont encore trop isolées pour pouvoir en tirer quelque conclusion. Dans un cas où même la plus petite dose de médicament homœopathique paraissait augmenter le vomissement, une cuillerée à bouche de vin de Champagne, de temps en temps, réussit très-bien.

Dans les congestions commençantes vers la tête et la poitrine, *carbo veg.* 6 fit beaucoup de bien, mais plus encore *tinct. pruni laurocerasi* 2 g^{tt} j. Nous avons eu d'autres faits aussi trop peu nombreux pour en faire une base d'expérience, car *tous les cas* de diarrhée, et de vomissements avec diarrhée, dans la première période, furent guéris promptement, et aucun ne passa à l'état de choléra complet. Les cas de choléra asphictique que j'ai traités se présentèrent à moi pour la première fois dans leur plus haut état de développement, et ils auraient toujours pu être prévenus, si les malades n'avaient pas négligé la diarrhée et avaient réclamé plus tôt les secours convenables.

Lorsque l'homœopathie, dans les cas les plus avancés, ne put pas prévenir une terminaison funeste, elle la retarda cependant d'une manière sensible, et en éloigna au moins les symptômes les plus pénibles, nommément l'angoisse insupportable avec *arsenic.*, *carbo.* et *laurocerasus*.

Avec le choléra, il survint aussi des cas de fièvre lente nerveuse, qui se terminèrent cependant toutes heureusement.

Dans les diarrhées dysentériques, qui se présen-

tèrent souvent à cette époque, on obtint des avantages de *mercur. viv.* 5 ; dans les cas rebelles, la troisième trituration de ce médicament était plus sûre.

Parmi tous les bons signes dans cette maladie, le retour de la sécrétion de l'urine occupa la première place : la sécrétion de la bile se rétablit dans deux cas qui cependant se terminèrent par la mort.

Choléra à Berlin.

(Extrait d'une lettre du D^r BEHSEMEYER au D^r RUMMEL.)

Quant au choléra, il n'est pas seulement en diminution chez nous, mais il commence au contraire à relever l'estime des médecins, ce que n'a pas fait le précédent, c'est-à-dire, il est devenu plus faible en intensité ; il a une marche plus longue, ce qui nous donne le temps d'y apporter du secours ; car, pendant que, dans le commencement, sa durée (comme choléra développé) n'était que de cinq heures, elle est actuellement de 24 à 48, et une administration prudente d'*arsenic* et d'*acide hydrocyanique* amène la guérison d'une manière rapide. Je donne dans les cas de choléra développé, toutes les demi-heures, un grain de la 3^e tritur. d'*arsenic* (dans la progression décimale) après cela le pouls se relève, le froid de marbre se dissipe ; au 3^{me} jour la sécrétion de l'urine se rétablit, et le malade est guéri. La sécrétion de

l'urine est la crise capitale : toutes les autres sont fausses. J'ai vu périr des malades où des évacuations étaient redevenues bilieuses ; cette sécrétion est bien loin de la précédente par son importance ; et ce n'est qu'après le retablisement de celle-là qu'on peut établir un pronostic favorable. L'*acide hydrocyanique*, deuxième et troisième, alterné avec l'*arsenic*, furent suivis, de suite, de violentes congestions à la poitrine. *Veratrum* ne fut d'aucune utilité dans cette épidémie, et faisait seulement perdre du temps. La cholérine, vers le bas, est dissipée avec certitude par *phosphorus* (spiritus) par goutte, et vers le haut et le bas par *ippecacuanha* (tinct. fort.) tous les quarts d'heure ou les demi-heures, à la dose de 4 à 6 gouttes, selon les circonstances. Je ne tiens pas beaucoup à la boisson d'eau froide ; elle augmente la diarrhée, je donne plus volontiers le champagne mousseux (!!!) qui réussit souvent bien, il faut aussi quelquefois faire usage de l'*aconit*. J'ai fait de très-belles guérisons de typhus avec *phosphor.* et *arsenic* ; le mercure n'est pas non plus à dédaigner.

Ces observations sur le choléra, par un des principaux rédacteurs du journal précité, démontrent que les prétendus réformateurs de l'homœopathie n'ont pas encore fait faire des progrès sensibles à sa pratique, car jamais une proportion aussi effrayante de décès n'avait eu lieu dans les statistiques produites par les précédents homœopathes ; la proportion la plus défavorable a été de $\frac{1}{4}$, comme à Magdebourg, même en 1833, et elle n'a guère excédé le $\frac{1}{10}$ ail-

leurs. Ne serait-ce pas aux grosses doses que l'on a employé que sont dus les insuccès si constants dans les cas de choléra asphyctique? Ces doses, qui peuvent être sans danger, et même utiles dans les maladies peu graves, où la force vitale est encore assez puissante pour résister à leur impression et réagir d'une manière salubre, doivent être bien dangereuses dans celles où cette force est affaiblie et épuisée par un virus délétère, ou par toute autre cause, comme le choléra; dans ces cas, l'action d'une forte dose de médicament homœopathique anéantira nécessairement le reste de vie qui luttait déjà avec tant de peine avec la maladie seule; et cette dose sera d'autant plus dangereuse, que le médicament aura été mieux choisi et plus approprié au cas particulier. Ce ne fut pas avec des grosses doses que le Dr Gross, cet homme si bien méritant de la science, procéda lorsqu'il fut appelé auprès d'un agonisant dans une observation rapportée dans le même journal, et dont nous avons donné un extrait dans celui de la médecine homœopathique de Paris; ce ne furent pas plusieurs gouttes d'une atténuation basse, mais le plus petit globule possible, mouillé dans la 30^e atténuation de *charbon*, qu'il plaça entre les dents serrées du mourant; aussi, au lieu d'éteindre le reste de sa vie, il eut le plaisir de la voir consécutivement ranimée comme par miracle.

Le principe posé par l'illustre fondateur de l'homœopathie : Plus une maladie est grave et rapide, plus les doses homœopathiques doivent être petites

et répétées fréquemment, est tout-à-fait conforme à la raison et à l'expérience de tous les jours ; les succès étonnants que ce grand et profond observateur obtient si souvent dans des cas désespérés de maladies, tant aiguës que chroniques, ne sont sans doute pas peu redevables à la persévérance, puisée dans la conviction de la bonté du choix des médicaments, de suivre toujours ce précepte ; dans ces circonstances, où l'imminence du danger semblerait aux yeux vulgaires exiger une grosse dose, Hahnemann met un globule mouillé dans la 30^e atténuation du médicament, choisi toujours avec tant de tact, dans un verre d'eau, pour en prendre une cuillerée à café toutes les 10-15 ou 30 minutes, et le succès ne se fait pas ordinairement long-temps attendre. M^{lle} ** était tourmentée de vomissements violents depuis 24 heures, que rien ne pouvait calmer ; la malade s'affaiblissait beaucoup. Plusieurs médicaments à la dose de 30/000 avaient exaspéré plutôt que diminué les souffrances ; Hahnemann examine la malade, prescrit un globule de la 30^e atténuation de *puls.* dans une verre d'eau, à prendre par cuillerée à café tous les quarts d'heure, jusqu'à l'amélioration de la malade ; quelques minutes après la première cuillerée, on vient annoncer, avec inquiétude, que la malade avait une nouvelle crise de vomissement ; Hahnemann répondit avec son admirable douceur : « Ce n'est pas avec des » contraires que nous voulons guérir la malade ; soyez » tranquille, bientôt elle se calmera ; » quelques minutes après, elle s'est endormie, et la convalescence

a eu lieu sans autre accident. La vérité de ce précepte, auquel les homœopathes qui n'ont pas encore une longue expérience, ou ceux qui ont exercé longtemps l'allopathie, ont tant de peine à se soumettre, est encore démontrée par les heureux résultats obtenus par les auteurs dans la cholérine, et le choléra, moins intense, malgré les grosses doses massives employées par ces médecins; ici, la nature était assez forte pour résister et réagir d'une manière salutaire à leur action.

Les auteurs, au reste, nous font espérer un rapport détaillé sur ces épidémies; sans doute qu'ils donneront les symptômes de la maladie et les circonstances qui auraient distingué ces épidémies de celles qui les ont précédées; nous aurons soin de les faire connaître à nos lecteurs.

Expériences Pharmacodynamiques

avec le *Houblon* — *Humulus lupulus*,

Par le Dr BETHMANN.

(*Allg. hom. Zeit.* T. X, p. 72 et 93.)

Les expériences ont été faites avec la teinture mère, soit le suc mêlé avec partie égale d'alcool, sur moi-même et d'autres personnes en parfaite santé.

Avant, pendant et après leur durée, la constitution médicale était bonne, et la température agréable. La teinture avait une couleur rouge-brun, semblable à celle de la bière brune, et un goût aromatique, un peu amer, qui n'était pas désagréable.

A., demoiselle de 23 ans, délicate, irritable, très-bien portante, prenant chaque jour deux fois son café, et buvant quelquefois de la bière, reçut à jeun 8 *gouttes*, dont elle n'éprouva que quelques renvois d'air avec le goût de houblon. — Le troisième jour, je lui donnai, à jeun, 30 *gouttes*, qui produisirent des renvois plus violents, suivis de malaise. Ensuite, elle fut prise, pendant une heure, comme d'un trouble dans la tête, lequel, ayant cessé, fut suivi de mal de ventre, de tournoiement dans l'estomac, et de la sensation d'une faim violente, quoique sans appétit. Ce tournoiement se fit sentir pendant plusieurs heures, par accès de quelques minutes entremêlés de pauses qui duraient un quart d'heure, avec la sensation du développement dans l'estomac d'une plus grande chaleur que d'ordinaire. (La teinture avait été administrée étendue d'eau.) Lorsque le tournoiement se fût apaisé, des tranchées commencèrent dans le ventre et furent suivies de malaise. A peine trois heures s'étaient écoulées depuis la prise du remède, quand l'heure chérie du café arriva, et elle ne put s'abstenir d'en boire une petite tasse. Mais dès qu'elle eût bu deux tasses de café modérément fort, tous les symptômes de l'estomac et du ventre disparurent.

Le cinquième jour, A. reçut encore une fois 30 *gouttes* avec de l'eau; bientôt elle se plaignit de chaleur à la tête et à la face, avec stupeur et trouble, suivis de coliques abdominales.

A. put à peine s'abstenir une demi-heure de café, « parce que, disait-elle, l'embarras de la tête devenait insupportable, et que l'avant-veille le café l'avait promptement fait passer. »

Aujourd'hui encore, la même boisson a fait cesser les symptômes très-promptement, à l'exception d'une cuisson dans l'urèthre au passage de l'urine, cinq heures après le remède.

Il n'y a pas eu moyen d'engager A. à répéter les expériences.

B., forte et robuste fille de campagne, de 21 ans, reçut, le matin à jeun, 45 *gouttes*, qui furent suivies de renvois avec le goût du houblon, et d'une chaleur insolite dans l'estomac, d'une heure de durée. — Deux jours après, elle reçut 100 *gouttes*; renvois soudains, nausée, léger mal de ventre, pendant une heure. Puis, tournoiement dans l'estomac et malaise, sans diminution de l'appétit.

Le cinquième jour, elle reçut encore 100 *gouttes*; renvois, mal de cœur, tournoiement dans l'estomac, chaleur à la tête, trouble et mal de tête sourd, de deux heures de durée.

C., garçon vigoureux de 5 ans, reçut à jeun 5

gouttes sans résultat. — Deux jours après, je lui en donnai 25 *gouttes*. Dix heures après, survint une selle molle, avec de si violentes épreintes, qu'il eut à peine le temps d'atteindre les latrines. Rien de plus. — Le cinquième jour, dose semblable sans action.

D., jeune fillette de 5 ans, vive, reçut 30 *gouttes*, sans aucun changement d'état. La même dose, répétée trois jours après, eut le même résultat.

E., homme très-sensible et bon observateur, de 34 ans, qui, depuis plusieurs années, n'avait pas bu une goutte de bière (les personnes déjà nommées y étaient plus ou moins accoutumées, et en prenaient sinon tous les jours, au moins toutes les semaines), prit à jeun une goutte de la seconde dynamisation, ou atténuation, qui amena immédiatement une congestion de sang vers la tête et les yeux. — Il aurait volontiers continué les expériences si ses affaires le lui eussent permis.

F., homme instruit, que ses affaires occupent à l'air libre, qui boit modérément de la bière, âgé de 52 ans, en prit une pleine cuillerée à thé, et fut saisi d'une sorte de tiraillement dans tous les muscles, par courts accès, en particulier entre les épaules, aussi bien qu'aux bras et aux mains. — Bientôt il eut des soubresauts ici et là, « comme dans le rhumatisme ; »

les symptômes se manifestèrent au bout de trois heures, précédés d'une pression sourde dans le front, comme après une ribote.

Tous ces symptômes se répétèrent deux jours après, F. ayant pris une cuillerée à soupe de *teinture*.

Je dois faire remarquer que cet homme possède une force digestive notable.

G., âgé de 32 ans, phlegmatique, qui vide chaque jour sa bouteille de bière, prit 6 gouttes sans éprouver la moindre action. Autant en arriva, le lendemain, après une cuillerée à thé. Le troisième jour, il en prit deux cuillerées à thé, et éprouva des tiraillements douloureux dans la tête. Une demi-cuillerée à soupe, prise le quatrième jour, demeura sans action. Répétée le cinquième jour, la même dose excita une fermentation et une sensation sourde dans le bas-ventre. — Pour ne pas perdre le goût et l'appétit de la bière, mon phlegmatique se refusa obstinément à continuer les expériences.

Ces expériences *pures* font connaître :

- 1^o Que la durée d'action du *houblon* n'est que de quelques heures ;
- 2^o Que l'enfance n'y est que très-légèrement impressionnable ;
- 3^o Qu'il excite des douleurs dites rhumatismales ;
- 4^o Qu'il agit sur la tête et l'activité du cerveau ;

5° Qu'en répétant les doses, il a une action débilissante sur l'ensemble du système digestif;

6° Que le café lui sert d'antidote.

Dans le Voigtlande (pays où pratique le Dr BETHMANN, *Réd.*), le *houblon* est fréquemment employé comme remède domestique, mais seulement à l'extérieur, en sachets chauds; contre les douleurs rhumatismales, surtout celles de l'aîne, souvent avec succès; je n'ai pas encore eu l'occasion de rechercher exactement quelle est la nature particulière de la douleur guérie.

Il y a plus d'un siècle que les médecins ont vanté l'efficacité du *houblon*, comme diurétique et anthelmintique, aussi bien que contre les douleurs des membres, les furoncles, la gale, l'hydropisie, la fièvre intermittente et l'œdème chronique des extrémités inférieures. Plus tard, on découvrit qu'il était stupefiant et échauffant, surtout quant aux vaisseaux sanguins de la tête (et de l'utérus fécondé). Enfin, il a été recommandé contre la faiblesse de la digestion. Le médecin américain, Dr Sot-Yves, découvrit, il y a quelques années, une substance particulière dans le houblon, qu'il nomma *lupuline*.

Les hommes qui travaillent dans les magasins de *houblon* sont fréquemment atteints de vertige, d'étourdissements et de somnolence.

Dans un nombre d'ouvrages qui traitent des médicaments employés par l'allopathie, le *houblon* est recommandé contre une foule de maladies, en particulier les scrofules, le rachitis, et les luxations ou foulures.

Il y a quelques 20 ans, le conseiller Himly, de Goettingue, institua des recherches avec *aqua lupuli destillati* et *tinctura lupuli*. Ces deux préparations y portèrent son nom, et l'on espérait que le résultat de ces recherches serait rendu public. Cela a-t-il eu lieu ? je l'ignore.

D'après le *London med. gaz.* xv, octobre 1834, John Bodham, à Folgo, a reconnu de l'application de cette substance à l'extérieur, ce qui suit :

Une jeune fille de 14 ans, en bonne santé, qui était occupée à éplucher du *houblon*, plongea ses mains froides et crevassées par des engelures dans la caisse de houblon pour les réchauffer ; elle éprouva bientôt une sensation pruriteuse douloureuse, comme par l'urtication, aussi bien aux mains qu'à la face, qu'elle avait fréquemment frottée avec les doigts. Bientôt il se montra un exanthème ; la jeune fille tomba dans l'assoupissement, sa vue se troubla et lui fit voir les objets avec une forme altérée ; par exemple, une assiette pleine de poissons lui parut couverte de champignons.

Le soir, elle fut prise d'un sommeil qui dura encore le lendemain, et dont elle n'était tirée momentanément que par des douleurs dans le front. La face était très-gonflée et couverte d'une éruption ; les yeux étaient clos par l'enflure.

Le second jour, la face et les mains se couvrirent de vésicules, qui grossirent et crevèrent d'abord sur les mains, puis sur la face ; tous les symptômes di-

minuèrent dès ce moment, en particulier le gonflement, qui fut suivi d'une desquamation.

Le quatrième jour, les yeux étaient encore un peu rouges, et la desquamation n'avait pas entièrement cessé.

La rougeur disparut peu à peu; seulement entre les doigts un écoulement séro-purulent eut lieu aux places ouvertes; il y avait encore céphalalgie et embarras de la tête. A cause de la constipation, on donna un évacuant; après quoi la guérison fut complète (*au propter hoc? Réd.*).

En Angleterre surtout, le *houblon* est fréquemment employé comme remède domestique contre l'insomnie, sous forme de sachets placés sous la tête.

Dans quelques contrées allemandes, les jeunes pousses sont employées comme aliments, en sauce ou en salade, comme les asperges. Ce n'est que chez quelques personnes très-sensibles qu'on a observé une polyurie à la suite de ces aliments.

Note du rédacteur. — Aux notices qu'on vient de lire, ajoutons que, d'après Murray, les graines de *houblon* possèdent des propriétés narcotiques; d'après Mill, la *lupuline* jouit de celles de l'opium sans en avoir les inconvénients; la teinture spiritueuse opère la congestion sanguine au cerveau. Freake, d'Edimbourg, dit que dans la goutte elle procure un grand soulagement, après que d'autres moyens sont restés infructueux. Quant à ses propriétés calmantes, Thomas de Salisbury, Mathon et Destroches sont



de la même opinion. En allopathie, on emploie le *houblon* et ses préparations dans diverses affections des systèmes musculaire et nerveux, de l'appareil digestif, la production des acides gastriques, les affections vermineuses, après les spermatorrhées, dans l'hydropisie, la chlorore, l'aménorrhée, les flueurs blanches, la gravelle, la goutte et le rhumatisme.

Cette énumération n'est pas destinée à encourager l'emploi de cette substance empiriquement dans chacun de ces cas; mais à faire sentir l'importance de recherches et d'expériences pures, poussées au point où la pathogénésie homœopathique le requiert. On a vu que le Dr BETHMANN a rencontré des obstacles à ses épreuves, suffisants pour le mettre dans l'impossibilité de dresser un tableau exact des symptômes; nous osons espérer que quelques-uns de nos lecteurs voudront bien reprendre les expériences et les pousser avec zèle, de manière à combler la lacune. L'utilité reconnue de la bière bue en abondance contre le rhumatisme, est, à elle seule, un indice certain de l'homœopathicité du houblon avec cette maladie; elle doit être un motif à des recherches capables d'amener des résultats non moins précieux, et des connaissances précises sur les vertus du *houblon*.



Observations pratiques, par le D^r DUPLAT.

Première observation. Le sieur B...., âgé de 75 ans, demeurant à la Capelette, près Marseille, atteint des symptômes suivants : teint terreux de la face ; pissement de sang depuis trois semaines, précédé d'une douleur sourde et profonde dans la région lombaire gauche, depuis trois mois environ ; besoin fréquent d'uriner, jour et *nuit* ; efforts violents pour uriner. Emission très-douloureuse d'une urine mélangée de sang et de pus ; émission de très-peu d'urine chaque fois et avec de grands efforts, faisant éprouver une douleur brûlante à son passage dans le canal de l'urèthre ; constipation opiniâtre ; fièvre ; grande faiblesse ; crampes dans les mollets en marchant ; toux catarrhale et oppression. Caractère vif ; n'ayant, pendant le cours de sa longue carrière, jamais été malade, il comptait sur la vigueur de sa constitution pour le rétablissement de sa santé ; aussi n'avait-il pour ce motif fait appeler un médecin que bien tard, et sans doute qu'il aurait succombé à une *néphrite chronique*, maladie fort grave et dont l'issue est presque toujours funeste, surtout à un âge avancé. Traitement : *nux vom.* 2 globule 30^e en une dose, prise le soir de bonne heure. Le remède se trouvait si bien homœopathique à l'état général de la maladie, que la nuit a été meilleure que toutes les

précédentes ; le malade a uriné pour la première fois sans douleur et presque sans effort. Le lendemain , je rendis le même remède à la dose d'un *globule* dissous dans demi-verrée d'eau ; le malade devait en prendre une *cuillerée à bouche* le *soir* seulement ; la seconde nuit a été encore meilleure ; les besoins pressants d'uriner , qui dans les précédentes nuits avaient lieu toutes les heures , ne se sont fait sentir que *quatre fois* ; le malade avait donc pu goûter quelques heures de sommeil , ce qui ne lui était pas arrivé depuis long-temps ; peu à peu les urines revinrent naturelles et coulèrent sans occasionner la plus légère souffrance ; la constipation fut réduite le second jour et ne reparut pas ; dès lors l'appétit se prononça ; je conseillai du bouillon de bœuf et de la viande rôtie. Sous l'influence de *nux* , continuée pendant *huit jours* , la *guérison* s'est opérée si rapidement , qu'il n'y a pas eu de convalescence. J'ai combattu ensuite la *faiblesse* qui restait par quelques doses de *china* ; un peu plus tard , je donnai une seule dose de *conium m.* 3 gl. 30^e, qui enleva l'oppression que ce bon vieillard éprouvait au moindre exercice en plein air.

2^e obs. — *Croup*. Le 19 mars 1837 , je fus appelé par M^{me} Dudemaine , rue des Fabres , pour son enfant âgée de 15 mois , atteinte des symptômes ci-après : toux croupale ; sifflement laryngo-trachéal dans les inspirations ; fort enrrouement ; angoisses de strangulation ; face tantôt pâle , tantôt bleuâtre , surtout dans les accès de toux d'étranglement , arrivant la nuit plus ordinairement ; alors l'enfant portait sa tête en

arrière et la main à son cou, comme pour arracher quelque chose qui gênait sa respiration; la tête se couvrait d'une *sueur abondante*; puis, l'accès passé, l'enfant tombait dans la somnolence, accompagnée de faiblesse; dans d'autres moments, l'enfant se jetait brusquement d'une place à une autre, et même hors de son lit; tristesse, abattement; après les quintes, la fièvre accompagnait ce cortège de symptômes effrayants. Comme j'avais été assez heureux pour guérir déjà plusieurs malades atteints de cette grave affection, et notamment ma fille, âgée alors de 3 ans, j'attaquai ce croup redoutable par *deux globules d'aconit* 30^e, qui amena 6 heures de tranquillité, et fit tomber la fièvre inflammatoire; puis, me rappelant une observation à peu près semblable, guérie par *hepar. sulph.* et *spongia tosta* 1 glob., donné alternativement d'heure en heure, je suivis à la lettre cette marche; je laissai donc à la mère deux globules d'*hep.* et de *spongia*, et toutes les heures, bien régulièrement, on donna à l'enfant ces remèdes; le second jour, la maladie restait stationnaire; mais le troisième, en continuant les mêmes remèdes, l'amélioration se prononça; le quatrième jour, après un glob. *phosphorus* 30^e, la respiration devint plus libre, le sommeil calme; pâleur de la face; les accès de toux s'éloignèrent sensiblement; enfin, peu à peu, le cinquième et le sixième jour, la résolution de la maladie s'opéra; cependant l'enrouement catarrhal persistait; je donnai *chamomilla*, et bientôt ce dernier symptôme disparut; l'enfant reprit sa gaieté,

et une alimentation convenable lui rendit une santé parfaite, qui ne s'est pas démentie.

Cette observation est d'autant plus remarquable, qu'il est rare de guerir un cas de croup arrive à cette période (la troisième); il est donc bien vrai de dire que, par la médecine homœopathique, il ne faut jamais desespérer du salut d'un malade.

Une première visite d'un Docteur homœopathe,

Par le D^r DUTECH.

PRÉAMBULE.

Il est des choses auxquelles peut-être on ne devrait prêter nulle attention, ou dont seulement on pourrait rire, si elles n'avaient un côté grave susceptible de nous affecter d'une manière plus sérieuse. Les exigences capricieuses du monde à l'égard des médecins sont sans contredit de ce nombre. Tel, en effet, qui hier faisait de la science de son médecin, de ses habitudes graves, de son goût pour l'étude, de sa conscience et de sa probité connues, autant de titres à son estime et comme la condition de la confiance qu'il lui accorde, demain transigera sur toutes ces choses, ou même en demandera le sacrifice à son docteur, sans effort comme sans façon, au point de laisser croire que l'importance qu'il avait semblé y attacher n'était, comme on l'affecte en tant d'autres

choses, *qu'un air* d'importance, qu'une importance simulée ou de convention, servant de voile à la plus recelle, à la plus complète indifférence. Le fait suivant va nous en offrir un exemple remarquable.

Le docteur X., ancien médecin, récemment converti à l'homœopathie, appelé auprès de M^{me} M., l'une de ses plus fidèles clientes, venait de s'y transporter. Il était sur le point d'entrer dans son appartement, lors que son mari, qui en sortait, lui saisissant la main d'un air mystérieux, lui dit à voix basse : Docteur, suivez-moi, je vous prie, dans mon cabinet ; j'ai, avant que vous ne voyez notre malade, un petit entretien particulier, à réclamer de vous. — Volontiers, répond le docteur, qui le suit ; et les voilà ensemble dans le cabinet.

M. M. Vous connaissez, docteur, toute mon estime pour vous, et notre confiance en vos lumières et en votre prudence. J'ai besoin de vous rappeler d'abord ces titres à notre inviolable attachement, pour vous disposer à accueillir les observations que j'ai à vous présenter. Mon épouse, depuis deux jours au lit, est, je crois, bien gravement atteinte d'une fluxion de poitrine, comme vous pourrez en juger. Elle a été saisie avant-hier, au retour d'une promenade où elle croit s'être refroidie, étant en sueur, d'un point du côté droit, avec oppression et toux fréquente, dont chaque secousse lui fait éprouver dans la tête un sentiment d'écartement avec des éclairs ou traits de flamme devant les yeux. Sans appetit, elle a la bouche sèche, la langue blanche et sèche, et une soif ar-

dente. Elle est depuis ce matin tourmentée par des renvois; elle a fait même plusieurs efforts pour vomir. Mais ce dont elle se plaint le plus, c'est de ce point et des élancements qu'à chaque secousse de toux elle ressent irrégulièrement dans diverses régions, soit du ventre, soit de la base de la poitrine. Ajoutez à cela qu'elle ne va point à la selle; que ses urines, rouges et enflammées, sont devenues presque aussi rares que les selles; que depuis hier déjà ses crachats sont tous teints de sang, ce qui fait qu'elle se frappe de son état, et qu'elle s'inquiète de l'issue de son mal; et qu'enfin elle ne saurait faire dans son lit le moindre mouvement sans être saisie de frissons, quoique ayant la peau brûlante, et sans ressentir, soit aux membres, soit aux reins ou aux parois du ventre, des douleurs à pousser des cris.

Le Docteur. Sans doute, à ce tableau, je puis bien reconnaître plus d'un trait de la fluxion de poitrine. Il est inutile d'y rien ajouter, si je dois la compléter moi-même au lit de la malade.

M. M. Oui, mais plus tard; permettez que je poursuive. Notre confiance, vous disais-je, et je me plais à vous le répéter, vous est pleinement et bien justement acquise; vous n'en doutez point, je l'espère; mais, depuis quelque temps, je le sais, vous vous livrez avec ardeur à l'étude de l'homœopathie, et vous conformez même, dit-on, votre pratique aux principes de cette nouvelle doctrine, pour laquelle ma femme, et moi surtout, nous éprouvons un éloignement qui va presque jusqu'à l'aversion. Ainsi,

docteur, j'étais bien aise, avant que vous ne la visiez, de vous prévenir de cela, afin que vous la traitiez d'après les principes de cette ancienne médecine, qui vous a déjà acquis tant de droit à notre reconnaissance. Familier avec la pratique de toutes les doctrines médicales, il vous importe peu, sans doute, d'employer l'une ou l'autre. et j'ai pensé qu'il me suffirait de vous faire connaître nos désirs à cet égard, pour que vous vous y prêtiez sans difficulté.

Le Docteur. Votre proposition, Monsieur, a de quoi étonner de la part d'un homme grave et judicieux comme vous l'êtes; elle me confirme cette vérité, qu'il est certain côté par où tous les hommes se ressemblent, et certaines erreurs dont l'esprit et le jugement ne sauvent pas davantage l'homme favorisé de ces dons que l'être stupide qui en serait entièrement privé. Mettant donc à part tout ce que pourrait renfermer d'inconséquences ou d'injures la proposition que vous avez cru pouvoir faire au médecin que vous honorez de votre estime, de dévier de la voie qu'il a jugée la plus sûre et la meilleure, de transiger avec sa conscience, et de sacrifier ses convictions sur les points les plus délicats et les plus essentiels de sa profession; mettant, dis-je, à part tout ce que pourrait renfermer d'outrageant une pareille proposition, pour n'y voir que la bonne foi qui vous l'a dictée, je vous dirai d'abord que cette concession, qui vous semble devoir peu m'importer, a pour moi, au contraire, une très-grande importance; mais que pourtant je suis tout disposé à vous la faire, si vous

voulez bien me tirer de l'embarras où elle va me jeter. Ecoutez : quand on veut ramener au sentier obscur qu'il a abandonné l'homme qui a cru plus sage d'en suivre un autre, il faut lui fournir un flambeau qui l'éclaire dans cette voie abandonnée, ou l'y conduire par la main. Vous voudriez que, pour traiter aujourd'hui votre épouse, je renonçasse à faire à sa maladie l'application de la doctrine qui me paraît la plus sûre, et qui a désormais fixé ma pratique médicale. N'est-ce pas me demander que je fasse abnégation et de moi et de mes qualités qui m'ont jusqu'ici distingué à vos yeux ? car, dès lors que je vous fais le sacrifice de mes convictions, fruit de longues études et de profondes réflexions, je cesse nécessairement d'être celui qui, livré à toute la liberté de ses déterminations et de ses préférences, justifiait, par le bon et heureux choix de ses moyens, la confiance que vous aviez placée dans ses talents, c'est-à-dire dans l'exercice libre et l'heureux emploi de ses facultés. Eh bien ! j'y souscris ; toutefois : vous ne voulez point, dites-vous, que dans le traitement de madame j'aie recours à la doctrine de Hahnemann, soit ; mais à celle de quel autre médecin, je vous prie, désirez-vous que je donne la préférence ? car, dans l'absence d'un principe unique, général, invariable, auquel les médecins, avant l'auteur de la doctrine homœopathique, pussent rapporter leurs observations et conformer leur pratique, chaque médecin d'une certaine portée se créait une méthode particulière, qui devenait ensuite celle du plus ou

moins grand nombre de ses confrères , qui , à défaut de vues qui leur fussent propres, adoptaient les siennes de confiance. Par exemple , je donne depuis quelques jours mes soins à une jeune dame atteinte d'une péritonite chronique , dont l'origine remonte à sa dernière couche. Dans l'esprit des doctrines médicales anciennes, il a été proposé dix à douze méthodes principales de traitement fort différentes l'une de l'autre , et qui toutes reconnaissent pour auteurs , ou comptent pour partisans des hommes dont la réputation et le mérite laissent dans un grand embarras pour le choix à faire de l'une d'elles à l'exclusion des autres. Purgatifs , diuretiques, incisifs, fondants, et les toniques , soit internes , soit externes, ont tour à tour été proposés , et ont joui de quelque faveur. Il en a été de même , un peu plus tard , des divers modes de vomitifs, des rubéfiants et des vésicants extérieurs, des narcotiques et émetiques combinés, des sudorifiques ; plus tard , sont venues les saignées, dont le mode par les sangsues a obtenu la plus grande faveur , et fait encore aujourd'hui le fonds de la pratique d'un grand nombre de médecins. Les cataplasmes et les fomentations, accessoires obligés des sangsues, sont venus à leur aide. A une époque plus récente, enfin , on a proposé les frictions mercurielles , la compression méthodique après la ponction évacuative.

Ajoutez à ces méthodes principales, pour chaque médecin, les divers modes d'y rallier leur pratique, modes qui, soit qu'ils consistent en moyens spéciaux,

soit qu'ils résultent de la combinaison de plusieurs de ces méthodes entre elles , forment encore autant de méthodes particulières qui font plus que de décupler le nombre de celles que nous venons d'énumérer. Quel chaos ! Et qui oserait , basé sur les vieilles notions de l'école, assigner, après trois mille ans, un terme à tant de divagations ! Et puis, dites-moi le moyen , je vous prie , de choisir entre toutes ces méthodes , à moins de toutes les expérimenter , et quel médecin vivrait assez pour y parvenir ? Et puis , enfin , son travail qui ne saurait dispenser aucun médecin de le refaire après lui , pour sa propre instruction , à quoi le mènerait-il ? Toutes les péritonites , sur les divers sujets qu'elles peuvent affecter , offriront-elles un état et des conditions assez identiques pour céder à un même traitement ? Tenez, pour nous renfermer dans le cas de votre épouse , que vous dites et que je suppose atteinte de fluxion de poitrine, combien de méthodes diverses et même tout-à-fait opposées ou contradictoires, ont été préconisées dans cette maladie depuis la simple expectation des premiers temps de la médecine, jusqu'aux médications actives de l'époque actuelle ? La saignée, pratiquée tout-à-fait au début du mal, vantée par les uns comme un moyen de guérison infailible et prompt, est regardée, surtout faite à cette époque, comme mortelle par d'autres. Il faut en dire autant des sudorifiques. Le vésicatoire , appliqué sur le point douloureux que les uns redoutent au début du mal , est pour d'autres , *dans ce moment* , le moyen de gué-

raison le plus assuré et le plus expéditif. Les sangsues *et leurs cataplasmes* suffisent à tels médecins ; à tels autres les vomitifs, les purgatifs ; il en est, qui, enchaînés par un scrupule qu'ils ne peuvent vaincre, ne sauraient permettre, dans ce cas, à leurs malades que les émollients, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, tandis que les irritants extérieurs, seuls ou réunis aux toniques internes les plus actifs et les plus concentrés, sont, dans les cas les plus graves et les plus désespérés, la ressource la plus précieuse que d'autres puissent conseiller, fondée sur leur propre expérience. Et ces pratiques si diverses ont non-seulement eu des succès, mais ont fait le sujet de mémoires dont plusieurs ont été couronnés par des sociétés savantes. Toutes ont, en effet, un fondement réel qui les justifie dans quelques pratiques particulières. Mais le fait seul de leur diversité prouve l'insuffisance de chacune d'elles. De là ces méthodes mixtes que, sous le nom ambitieux d'*éclectisme*, le plus aveugle empirisme compose de la réunion la plus disparate des moyens se rattachant à quelques-unes des méthodes principales. Comment, encore un coup, se diriger sûrement au milieu de ce dédale ?

Une méthode nouvelle, qui seule est à l'abri du vague qui frappe toutes les autres d'incertitude et de mobilité, méthode toute spéciale et directe, se rattachant à un système qui embrasse dans ses diverses applications la médecine tout entière, c'est-à-dire le traitement de toutes les maladies à leurs divers états et avec toutes leurs nuances ; une méthode dans l'ap-

plication de laquelle chaque médecin est conduit par des indications qui , rigoureusement observées , réalisent les résultats prévus d'une manière aussi positive et aussi certaine qu'invariable et fixe , offrant l'inappréciable garantie de cette unité de principes et d'application tant souhaitée par tous les bons esprits , *unité* dont l'absence a fait dans tous les temps le désespoir des médecins exacts et consciencieux , pour qui l'étalage de tant de méthodes diverses fut toujours un signe de pauvreté , non de richesse ; une méthode nouvelle , dis-je , unique , si simple , positive dans son principe , générale , universelle , invariable dans ses applications , m'est interdite par vous tout d'abord , quoique vous sachiez déjà qu'elle mérite sur toutes la préférence à mes yeux !... On a dit qu'à l'endroit de la médecine tout est peuple , depuis l'homme le plus éclairé d'ailleurs , jusqu'à l'homme que son défaut absolu de lumière livre à toutes les aberrations ou déviations possibles. Vous m'en offrez , permettez-moi de vous le dire , une preuve frappante en cette circonstance : Vous m'avez accordé , dites-vous , toute votre confiance ; je n'ai pu devoir cet honneur qu'à mes lumières en médecine , c'est-à-dire aux garanties que vous avez cru trouver pour la santé de vous et des vôtres , dans mon savoir , mon expérience et ma prudence. Par quelle fatalité faut-il qu'aujourd'hui , que mes lumières et mon expérience se sont accrues de toutes mes études et mes observations de la veille , je puisse être suspecté de savoir moins qu'hier ? C'est cela pourtant , en bonne logique. Il y a quelques mois ,

sans aucune restriction , vous vous fussiez confié à mes soins ; et aujourd'hui vous assignez des limites à la liberté de ma pratique médicale par l'exclusion d'une méthode de traitement que vous voudriez m'interdire. Est-ce que, par hasard ou par une faveur toute spéciale, la science médicale vous serait tout à coup venue d'en-haut ? car une exclusion, de votre part, suppose une préférence, une préférence un jugement, un jugement une comparaison, et tout cela une connaissance suffisante de la matière ; et me voilà, en conséquence, fondé à vous dire : Puisque vous ne voulez point que je traite votre épouse par la méthode de Hahnemann, à quelle autre méthode préférez-vous que j'aie recours ? à celle d'*Hippocrate* ou à celle de *Gallien* ? Lafontaine l'a dit ; en même occasion, l'un répond *oui*, et l'autre *non*. Je pourrais, étendant cette question à cent médecins tout aussi bien connus parmi nous que ces deux pères de la médecine, vulgairement cités par leur opposition de doctrine, faire ici l'appel de tous ceux que la médecine, dans tous les temps et dans tous les lieux, a honorés comme ses législateurs, et vous demander lequel de ces hommes, dont les noms brillent au premier rang dans les fastes de la science, vous voulez que je prenne pour guide dans cette circonstance ; car je puis certainement en mettre en scène cent, qui ont fait école dans leur temps et dont l'opinion serait dissidente sur plus d'un point de la question qui nous occupe ici. Je m'abstiendrai toutefois de cet appel fastidieux, qui, loin de dissiper le vague et l'incer-

titude où votre esprit est déjà , ne tendrait qu'à faire ressortir davantage la faiblesse de votre position et l'étrangeté , pour ne pas dire l'inconséquence , de vos prétentions. A ces explications nécessaires , je n'ajouterai qu'une observation , c'est qu'un médecin , aux yeux même de celui qui voudrait le destituer de sa qualité d'homme , je veux dire d'*être humain* , qui , ne lui tenant aucun compte de ses sympathies , ne le jugerait accessible à aucun sentiment d'humanité . et le croirait dès lors dégagé de toute espèce de devoir émanant d'une source aussi pure et aussi sacrée ; ce médecin , même à l'état de dégradation où nous le supposons tombé , aurait encore , dans la guérison de son malade , un intérêt et un but tout-à-fait rassurant pour ce dernier ; car , malgré quelques exceptions très-réelles , rien ne recommande mieux un médecin , rien n'assure et ne répand mieux sa réputation que ses succès. Or , fort de cette garantie qui semble confondre l'intérêt du médecin avec celui de son malade , pourquoi , lorsque notre confiance est acquise à la science d'un médecin , contrarier ses convictions en lui traçant , en quelque sorte , par nos restrictions , la ligne que nous voulons qu'il suive , et mettre ainsi inconsidérément en doute sa conscience et sa probité ! On sent bien que de telles exigences ne sont pas seulement injustes , mais absurdes.

M. M. Le silence que j'ai constamment gardé pendant votre *longue remontrance* , peut vous donner l'idée , mon cher docteur , des dispositions dans

lesquelles j'ai reçu vos observations. Mais savez-vous que vous me traitez bien durement, et qu'en poursuivant dans toutes ses conséquences la proposition de bon aloi que j'avais cru devoir vous faire, vous vous montrez bien à votre tour un peu injuste à mon égard ; quoi de plus injuste, en effet, que ces doutes injurieux que vous me prêtez sur votre probité ? Je m'empresse toutefois à reconnaître mes torts ou mon inconséquence dans cette circonstance ; et, comme je tiens bien moins à manquer avec vous de logique que de reconnaissance, je vous prie bien de me les pardonner. Vous serez d'autant mieux, je l'espère, disposé à ce pardon, si, pour expliquer mes préjugés à l'égard de la doctrine homœopathique, vous voulez bien considérer la position particulière où je me trouve placé. En effet, vous connaissez les rapports qui me lient au docteur C., mon ami à la fois et mon parent. Ce bon docteur, dont l'excellent naturel vous est connu comme à moi, et auquel, à défaut de méchanceté, on ne pourrait pas même reprocher cette malice de bon ton, qui tient plus à l'esprit de l'homme qu'à son caractère proprement dit ; ce bon docteur a pourtant pour l'homœopathie un éloignement si fort, qu'en vérité, lorsqu'il est sur ce chapitre, il n'est plus reconnaissable, et ne ressemble plus en rien à cet homme calme, équitable et bienveillant envers tout le monde. Mes rapports avec lui, rapports de tous les jours et presque de tous les instants, comme vous savez, ont dû influencer mon jugement sur l'homœopathie ; mais une opinion ainsi formée n'en-

traîne avec elle aucune conviction , et je n'y tiens pas plus que de raison.

Le Docteur. Croyez-vous que le docteur C. ait sur l'homœopathie une opinion mieux assise que la vôtre ? Je n'en crois rien ; elle n'est pas mieux fondée en raison du moins. Sa position le *condamne* à y tenir plus que vous ; mais de *science* en homœopathie , je suis disposé à croire qu'il en a fort peu , ou même point du tout. J'aurai bien quelque jour l'occasion de vous en fournir la preuve. En attendant , je crois mes présomptions à cet égard suffisamment fondées sur l'état de perversion morale que vous me dites avoir remarqué en lui à l'endroit de l'homœopathie. S'il se bornait à la rejeter purement et simplement comme on fait d'une doctrine qu'on n'a point adoptée , je pourrais supposer qu'il l'a peu étudiée ou mal comprise ; mais son éloignement pour elle , porté jusqu'à la haine de ceux qui la professent , me dispose à en conclure qu'il l'ignore complètement ; car j'ai souvent observé que l'homme , d'ailleurs instruit , est , à l'égard de ce qu'il ignore , comme l'homme ignorant , en général , est à l'égard de toutes choses. Et s'il est vrai que la moralité de l'homme gagne au développement de son intelligence , il n'est pas moins certain que l'ignorance est la mère de toutes les mauvaises passions.

M. M. Je ne sais si vous avez deviné juste ; mais , du reste , rien ne sera plus facile que de vous en assurer ; je puis demain vous faire rencontrer ici avec le docteur C. , qui , comme vous le savez , passe tous

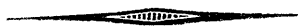
les jours quelques heures auprès de nous, et vous causerez homœopathie avec lui.

Le Docteur. J'accepte la rencontre; quant à la discussion scientifique, offerte sans autre préparation à qui pourrait n'être point en mesure de la soutenir, cela ferait un mauvais effet. Il est un autre moyen d'arriver plus sûrement à quelque solution utile dans cette affaire. Le docteur a-t-il vu votre malade?

M. M. Il l'a vue, et c'est lui-même qui a qualifié sa maladie de *fluxion de poitrine*, comme je vous l'ai désignée.

Le Docteur. Excellent! ne perdons pas en conversation un temps précieux. Si vos préventions contre l'homœopathie sont réduites en ce moment à ce point que vous soyez disposé à me laisser faire à la maladie de madame l'application de cette méthode, introduisez-moi auprès d'elle, et qu'il ne soit point question nommément d'homœopathie. Après m'être suffisamment enquis de son état, je lui ferai prendre, sous une forme qui éloignera toute espèce de doute, le remède spécial ou homœopathique à son mal. Dans peu de jours, elle sera guérie, je l'espère; alors vous me ménagerez ici une rencontre avec le docteur C., de la main duquel je voudrais seulement qu'à d'ici là vous pussiez me procurer un tableau de la maladie tel que je vais moi-même le faire dans un instant, afin d'avoir, au besoin, ce point de comparaison, pour constater à ses yeux le résultat de nos médications. Dans cette rencontre, si vous le souhaitez, je causerai d'homœopathie avec le docteur, mais avec

discrétion toutefois, pour ne point éveiller ses susceptibilités, ni blesser son amour-propre. Mais ce dont je veux surtout l'entretenir en votre présence, c'est de la médecine comme il l'entend, de cette médecine qui a sa foi, et hors de laquelle il semble penser, ou vouloir qu'on pense, qu'il n'y a point de salut. Il y aura de ma part plus de générosité à l'attaquer sur son propre terrain; et, d'ailleurs, comme vis-à-vis de vous, monsieur, j'ai moins à cœur de faire parade de mes connaissances en homœopathie que de montrer les raisons qui m'ont fait abandonner pour elle les vieilles doctrines médicales; et qu'à l'égard du docteur C., mon but est moins de discuter avec lui les principes de la nouvelle doctrine que de lui en faire voir les résultats, en même temps que je signalerai à ses yeux le dénuement déplorable des doctrines anciennes; je me trouverai alors parfaitement en position de satisfaire à ce double but, et vous pourrez juger vous-même avec quelque connaissance des choses, si le vieil et piteux édifice de la science médicale, cent fois récrépi et toujours en ruine, mérite bien les regrets qu'on semble donner à sa chute et les efforts qu'on ferait pour le relever encore, en présence et au mépris du beau monument à la fois simple et majestueux que vient de lui élever HAHNEMANN.



**Bulletin de l'Académie royale de Médecine, t. 1,
1836-1837, chez Baillière.**

(Suite de p. 168.)

P. 62. — Ici commence une très-longue et sérieuse discussion sur l'utilité et la gravité de l'opération de la paracentèse dans le cas d'empyème pleural, à l'occasion de huit observations transmises par M. Faure, médecin de l'hôpital militaire de Strasbourg. Chose étrange, sur ces huit malades, six sont morts, un septième est sorti de l'hôpital non guéri; chez le huitième, la maladie n'avait pas eu une grande étendue, et l'épanchement qui était circonscrit n'avait pas même l'*aspect purulent*; ce n'était donc pas un *empyème* proprement dit.

« M. Faure, dit le bulletin, se montre partisan décidé de la ponction dans les épanchements qui succèdent à la pleurésie, les seuls dont il est ici question. »

Certes, cette opinion ne peut être que théorique ou préconçue; car un seul succès, et indirectement applicable à la question, sur huit cas, ne nous semble pas fournir une base suffisante de jugement favorable. Ceci est en saine logique, car nous ne venons point nous inscrire contre cette opération, en principe, et la faire considérer comme éminemment ou

certainement nuisible; bien loin de là, nous allons profiter de l'occasion qui nous est offerte, pour raconter un cas de ponction pleurale faite par nous, et suivie du plus heureux succès.

Au printemps de l'an 1817, époque où nous ne connaissions pas même de nom l'homœopathie, et où nous mettions en pratique avec un succès constant l'usage du *tartre émétique* contre les pneumonies et les pleurésies, — usage qu'ont répété et proclamé en suite Laennec, en lui donnant notre nom, et Levrat-Perroton en se dispensant de nous nommer; — pendant une épidémie de fausses pleurésies (*tunc sic dictæ*) qui ravageait le pays où nous pratiquions, et dans laquelle les saignées laissaient ou faisaient mourir les malades, tandis que notre méthode les sauvait tous, — nous fûmes appelé auprès d'un jeune homme de 16 ans, qui nous offrit tous les symptômes de la maladie courante, laquelle s'était annoncée chez lui d'une manière très-brusque et très intense; au narré ordinaire des autres malades, celui-ci ajoutait qu'il lui semblait que *son cœur s'enfonçait* dans la poitrine, et il avait des défaillances assez fréquentes. Ce dernier symptôme, insolite dans la pleurésie, indiquait à lui seul, ou une affection très-grave, ou une complication encore ignorée. Arrivé à la troisième semaine du traitement sans éprouver l'amélioration que nous avions toujours vue, reconnaissant qu'au contraire les symptômes s'exaspéraient, nous fûmes disposé à porter un pronostic funeste.

Alors les parents nous demandèrent si la cause de ce fâcheux état ne serait point un dépôt qui s'était formé *huit ans* auparavant dans la poitrine du jeune homme, à la suite d'une forte maladie (fièvre maligne de six mois de durée), et qui n'avait pas été ouvert. Cette idée nous parut dénuée de vraisemblance et nous ne cherchâmes pas à l'approfondir.

Cependant la fièvre, la difficulté de respirer et le danger augmentant sans que nous sussions en reconnaître la cause prochaine, un second médecin fut appelé en consultation; arrivé avant nous, il reconnut immédiatement un empyème, qui avait fait depuis la veille de si grands progrès, qu'il formait une saillie au-dessus de la clavicule gauche, et une autre entre la sixième et la septième côtes.

Nous pratiquâmes à l'instant même une ponction qui donna issue à une pinte au moins de vrai pus; nous n'insistâmes pas sur l'évacuation totale du liquide, et nous nous contentâmes de faire coucher le malade sur le côté opéré; au bout de peu d'heures, il fallut le changer, son lit ayant été, à la lettre, inondé de pus jusqu'au pied. Chaque jour, un double pansement fut rendu nécessaire par la même cause, l'inondation de pus. Comme cette évacuation se prolongeait, nous nous attendîmes à une fièvre hectique et au marasme; l'un et l'autre ne tardèrent pas à se manifester, accompagnés d'une toux violente avec une expectoration purulente que nous évaluâmes à 8 onces au moins par jour; les moindres mouvements, par exemple, ceux que nécessitaient les pan-

sements, occasionnaient des quintes de toux qui duraient plus de deux heures, et dans l'une desquelles les parents ne doutaient pas que le jeune homme ne restât ; le pouls battait habituellement 160 par minute, et la faiblesse devint si forte que le malade ne pouvait soulever sa tête de dessus l'oreiller pour recevoir les bouillons et le lait qui formaient sa seule nourriture.

Le médecin consultant appelé de nouveau, déclara que le malade était irrévocablement perdu, et qu'il était parfaitement inutile de lui donner aucun remède ; les compères et les commères en disaient tout autant. Nous nous permîmes de n'être pas de leur avis ; nous établîmes un séton à côté de la plaie, nous administrâmes de fortes doses de *sucre de saturne*, d'*opium* et de *kina*, et nous eûmes la satisfaction, trois mois après l'opération, de voir diminuer le suintement purulent par la plaie et l'expectoration. Une fois cette marche obtenue, nous fûmes confirmé dans l'espoir de la guérison, et nous annonçâmes aux parents que l'expectoration cesserait en même temps que le suintement.

Au bout d'un mois, le père arriva chez nous tout effrayé, disant que la plaie ne donnant plus rien, son fils était sans doute perdu ; nous le rassurâmes plein de joie que nous fûmes, et lui dûmes qu'au contraire il était radicalement guéri. Ce fut vrai, la toux diminua graduellement et avec elle l'expectoration purulente ; l'un et l'autre cessèrent, et le jeune

homme guérit entièrement, il prit même un embonpoint qu'il n'avait jamais eu.

Nous apprîmes alors que pendant les huit ans qui avaient précédé la maladie et la paracentèse, le jeune homme avait porté le corps de côté, et que quand on l'exhortait à se tenir droit, il répondait que cela lui était impossible, sentant du côté gauche de la poitrine un poids qui l'entraînait.

Il nous serait tout-à-fait impossible d'évaluer le nombre de pintes de pus qui se sont écoulées de cette caverne pendant quatre mois; il est considérable; il faut ajouter la matière mucosopurulente qui sortait chaque jour des poumons, et qui, comme on l'a vu, était énorme.

Peut-être pourrait-on citer quelque cas semblable à celui-ci, mais aucun ne pourra offrir une réunion de circonstances plus favorables à la mort; — et cependant le malade a guéri. Cette observation n'est placée ici que comme en parenthèse; nous reprenons notre critique.

Depuis que nous avons adopté la doctrine et la pratique homœopathique, nous n'avons rencontré aucun cas d'empyème, quoique nous ayons traité avec succès plusieurs pleurésies chroniques très-graves et menaçant évidemment les jours des malades.

D'autre part, nous ne lisons dans les *Annales* et les *Archives* homœopathiques allemandes aucune observation d'empyèmes; nous ne savons donc jusqu'à quel point réussiraient les remèdes prescrits et recommandés dans les cas de dépôts purulents.

Mais passons en revue la discussion qui a eu lieu au sein de l'Académie.

(*La suite au n° prochain.*)

ANNONCES.

Manuel de médecine vétérinaire homœopathique, par M. W.,
traduit de l'allemand par Sarrazin. In-12.

Conseils d'un médecin homœopathe, par le D^r Bertholdi, trad.
de l'allemand par Sarrazin. In-12. — Paris, chez Baillière,
Dijon, chez Douiller, éditeur.

Nous réunissons sous une même annonce ces deux ouvrages, parce qu'ils font partie d'une collection de traductions que M. Douillier a eu l'heureuse pensée de faire confectionner et qu'il édite à ses périls et risques; il a débuté par le *Manuel de JAHR*, et il promet encore deux ouvrages commodes, dont nous rendrons compte aussitôt qu'ils nous seront parvenus.

Le premier de ceux-ci, *Conseils d'un médecin*, est écrit avec sagesse et simplicité; il a pour but de permettre aux personnes familières avec les médicaments homopathiques, ou qui veulent le devenir, de se traiter et guérir elles-mêmes dans tous les cas où la présence et la science du médecin ne sont pas impérieusement requises par la gravité du mal; — ou de l'attendre, après quelques précautions, lorsque des raisons empêchent qu'il puisse se rendre promptement auprès du malade.

Après une *introduction* toute relative au régime, à l'hygiène des malades, et un *tableau* abrégé des *médicaments* et des cas dans lesquels ils sont indiqués, l'auteur passe aux affections mêmes, lesquelles sont rangées par ordre alphabétique, et au nombre de

87. Nous recommandons particulièrement ce petit ouvrage aux personnes qui ont reçu de nous, et à celles qui nous ont demandé ou nous demanderont des pharmacies de poche, ou des pharmacies portatives plus grandes.

Le second ouvrage, *Manuel de médecine vétérinaire homœopathique*, a ce mérite particulier d'être le premier qu'on ait publié en français sur cette matière ; jusqu'ici il n'existait dans cette langue que quelques articles insérés dans la *Bibliothèque homœopathique*, articles qui auraient été plus étendus ou plus nombreux si MM. les médecins vétérinaires avaient payé nos peines d'une sympathie plus marquée ; et il est à remarquer qu'ils n'ont fait que lutter contre ce qui pouvait assurer leurs succès et leur renommée ; car il n'y a aucune comparaison à établir entre la promptitude, la sûreté des traitements vétérinaires homœopathiques et celle des traitements allopathiques ou vulgaires.

Le *Manuel* donc que nous annonçons contient un court historique des travaux scientifiques de HAHNEMANN, un exposé de la doctrine homœopathique ainsi que de la thérapie générale ; puis un tableau de 172 médicaments par ordre alphabétique, avec le nom des maladies auxquelles ils se sont montrés propres. Enfin, le corps de l'ouvrage se compose de 285 *maladies* ou affections, avec l'indication des remèdes qui s'y sont manifestés favorables et curatifs entre les mains des médecins homœopathes allemands. L'article *rage* contient une note fort importante du D^r Laville de Laplaigne, qui y relate des traitements opérés par lui avec succès sur un nombre de chiens mordus par d'autres chiens évidemment enragés.

L'apparition de ce petit et utile *Manuel* va être, nous l'espérons, l'ouverture d'une nouvelle ère dans la *médecine vétérinaire*, art auquel l'économie politique doit attribuer pour le moins autant d'importance qu'à la médecine proprement dite, c'est-à-dire, celle qui s'applique aux hommes. L'une et l'autre mal pratiquées constituent plus de maladies, ou des maladies plus longues et plus graves que ne le fait la nature dépravée par la conduite imprudente de l'homme ; l'une et l'autre, réduites aux proportions de

l'homœopathie, n'enlèveront pas à l'être vivant et malade sa force vitale avec son sang, ne détruiront pas l'action des voies digestives par des médicaments plus ou moins âcres et corrosifs, sont et seront toujours conservatrices de l'espèce, et pourront incontestablement faire changer le chiffre de la vie moyenne aussi bien chez les animaux domestiques que chez l'homme. C'est à ce beau succès que nous travaillons et que contribuera sans doute M. Douillier par ses publications que nous recommandons toutes à nos lecteurs.

Avviso al popolo, ossia notizie sul trattamento omiopatico del cholera morbus di Antonino DE BLASI, ex-presidente della commissione centrale di vaccinazione, medico fiscale delle morti repentine, già vice-segretario della R. Academia delle scienze mediche di Palermo, socio corrispondente della Academia gioneia di Catania, di quella dei peloritani in Messina, etc. *Seconda edizione arricchita da varie note ed osservazioni pratiche nell' occasione di essersi sviluppato il cholera in Palermo.* Palermo 1857. 50 p.

Ce petit avis au peuple sur le traitement homœopathique du choléra a été écrit, on le voit, par un homme chargé de titres scientifiques et littéraires; cette condition seule devait lui donner un grand crédit auprès de l'administration; mais ce crédit a été fort augmenté par les succès de l'auteur pendant l'invasion palermitaine du choléra; aussi la *seconde édition* que nous avons sous les yeux a-t-elle été spécialement recommandée par le Duc SAINT-MARTIN, ministre secrétaire d'état, au lieutenant-général gouverneur de la province au-delà du Phare, pour qu'il en facilitât la dissémination dans toutes les communes atteintes ou menacées du choléra. — Heureusement pour la Sicile, ce ministre n'est pas membre de l'Académie Royale de médecine de Paris!

☞ Voulant donner de l'authenticité à ses nombreuses guérisons, le D^r DE BLASI a inséré en note les noms des principaux person-

nages sur lesquels il les a opérées; ce sont entre autres : S. Exc. le duc Saint-Martin, et douze personnes de sa cour; S. Exc. le duc du Pin, sénateur; la duchesse Verdura, un fils du chevalier Montalbo, la marquise Milo, le chevalier Procida et sa femme, la baronne Perea et sa fille, la jeune baronne Albamonte, la femme du colonel Basile, la dame Napoli, sœur du couvent des Vierges; la dame Montemaggiore, la sœur du juge-instructeur Philippone, et quarante autres personnes aussi nommées.

Dans l'emploi des moyens connus des homœopathes, l'auteur parle des frictions avec l'*alcool camphré*; il ajoute en note :

« Ma pratique m'a appris qu'il faut aller très-prudemment, parce qu'en abusant de ce remède énergique il survient une réaction irréparable; je me suis donc borné à ne faire que de légères frictions momentanées seulement sur la partie où une crampe s'est développée, et alors j'ai vu s'opérer une réaction modérée dont le rétablissement du malade a été la suite. »

Peut-être le climat dans lequel a opéré le Dr BLASI a-t-il pu assez influencer sur le résultat des frictions pour justifier ses craintes; c'est ce que pourra apprendre la même pratique mise en usage dans des contrées plus septentrionales.

Dans la description des symptômes, l'auteur dit qu'à Palerme « les douleurs vives de l'estomac et des intestins n'ont eu lieu que rarement; les malades se plaignaient d'une angoisse qu'ils ne savaient pas bien expliquer, d'une sorte de flamme à l'estomac et de borborigmes désagréables. »

« La suppression des urines était regardée comme un des symptômes les plus alarmants; mais pour l'homœopathe il ne méritait pas grande considération, car il suffisait de deux ou trois cuillerées d'eau contenant une goutte d'*ac. nitric.* x, données de six en six heures, pour rétablir la vessie dans l'exercice de ses fonctions. »

Quant au *veratrum* « je me contentais d'en donner deux globules, toutes les heures, sur la langue ou dissous dans une demi-livre d'eau pure dont on faisait boire une cuillerée toutes les demi-heures; et si ce remède ne suffisait pas pour arrêter le

vomissement et la diarrhée, et pour réchauffer le corps, je passais à l'usage du *cuivre* à la même dose et avec la même méthode ; le plus souvent la maladie cessait à la première ou à la seconde administration ; quelquefois cependant il fallait y revenir. »

« Guidé par la loi des *semblables*, j'ai permis avec beaucoup d'avantage aux cholériques de petits morceaux de glace dans la bouche, et de légères doses de sorbets à la glace ; l'usage discret de petits clystères d'eau à la glace en amenant une copieuse sueur chaude produisait bientôt chez les malades une prompte et douce réaction. »

Abordant la proportion des décès, l'auteur dit : « Il résulte du calcul de mes observations que j'ai perdu à peine 15 p. 400 de mes malades ; mais je dois faire observer que j'y comprends ceux qui avaient déjà abusé des remèdes allopathiques, ceux chez lesquels la maladie était parvenue à un point irrémédiable, ceux qui, atteints du choléra foudroyant, ne donnaient place à aucune prescription, ceux enfin qui, échappés à la maladie, périssaient ensuite par défaut de forces, comme les vieillards et ceux dont la santé était d'ailleurs mauvaise ; aussi resté-je persuadé que si le médecin homœopathe était toujours appelé à temps utile, il ne perdrait pas 10 cholériques sur 400.... »

« Quelques médecins se sont plaints de ce que les malades, après avoir surmonté les symptômes du choléra, restaient sujets à des maladies secondaires de mauvaise nature ; ensorte qu'après s'être flattés d'être vainqueurs du mal, ils avaient le chagrin de perdre leurs clients par sa dégénération ; je puis affirmer que parmi le très-grand nombre de ceux qui se confièrent à l'homœopathie, je n'en ai perdu que quatre de maladie subséquente, et encore ces quatre les avais-je involontairement abandonnés dans leur convalescence, atteint moi-même d'une violente et grave cholérine ; ainsi laissés à leur libre arbitre, ils se permirent des excès dans la diète et le mode de vivre qui les perdirent. »

« Je ne dois pas omettre que quelques-uns qui avaient abusé de la *glace* se virent couverts de taches scarlatineuses ; désordre

que je réparai complètement avec *aconitum*, *bellad.* et *sulfur* ; d'autres par le même motif souffrirent des ténésmes dissentériques, que je dissipai avec *arnica* ou *nux*, donnant en même temps des clystères avec la décoction de fleurs d'*arnica* ; enfin chez d'autres il se manifesta un hoquet obstiné qui céda à des doses répétées de *belladonna*. »

« Si le cholérique, par abus de remèdes allopathiques ou pour toute autre cause devenait apoplectique, je recourais à *aconit.*, *bellad.*, *anacard.*, *nux*, *rhus radicans*, *stramonium* ; s'il tombait dans un état comateux j'employais *opium*, *rheum*, *tartar. emetic.*, enfin, s'il lui survenait des parotides, j'appliquais *baryt. acet.*, *mercur.*, *rhus*, *hep. sulf. calcar.* »

« Dans les cas de cholérine lientérique, j'ai eu les plus beaux succès d'*ac. phosphor.* alterné de 12 en 12 heures avec *secale corn.*, et quelquefois avec *chamom.* accompagnés d'un ou deux clystères d'eau à la glace. »

Dans une autre note, M. DE BLASI fait observer que beaucoup de médecins allopathes ont traité, sans s'en douter, homœopathiquement leurs malades, et qu'alors ils ont obtenu des succès dont leur méthode, l'allopathie, n'a pas le droit de se glorifier. Ainsi quelques-uns se vantent d'avoir sauvé des centaines de cholériques avec l'*ipecacuanha* ; or, il n'est pas nécessaire d'être médecin pour savoir que cette drogue donnée à un homme sain produit vomissements et diarrhée. Inutile de se réfugier dans l'argument qu'on l'a donné à fortes doses, puisque les qualités médicamenteuses d'un remède ne consistent pas dans sa masse, mais dans sa force dynamique, d'après les démonstrations de l'*Hippocrate* du Nord. « En effet, dit l'auteur, il me suffisait de deux globules d'*ipecacuanha* homœopathique pour obtenir, et avec encore plus de promptitude, ce que j'obtenais jadis de 16 ou 20 grains d'*ipecac.* donnés allopathiquement. Aussi les premiers qui annoncèrent l'action préservative et curative de l'*ipecac.* dans le choléra furent-ils les homœopathes. »

D'autres se glorifient d'avoir guéri un nombre de malades seulement avec la *glace* ; or, comme le stade le plus dangereux du

choléra est celui du froid, ces médecins avouent par-là même avoir eu recours à la loi des *semblables*, et par conséquent d'avoir guéri homœopathiquement puisque c'est avec le froid qu'ils surmontent le froid. »

« Enfin il y en a qui reconnaissent dans *l'esprit de camphre* un excellent anti-cholérique; cette épithète est de toute vérité, car le *camphre* donné à grandes doses à l'homme sain, produit tous les symptômes qui se développent dans l'invasion du choléra. »

« Mais si ces médecins ont fait quelque bien à l'humanité en suivant la loi des *semblables*, ils lui ont fait d'autant plus de mal en s'en éloignant; combien de malheureux, par exemple, ne sont pas tombés en apoplexie, et sont morts de rétention d'urine par abus de l'*opium* administré sous diverses formes? »

L'auteur met ensuite en regard les tableaux suivants indiquant sur cent malades le nombre de morts, d'après la pratique allopathique et d'après l'homœopathique.

Cholériques traités allopathiquement.

Hôpitaux (sur 100).

	Morts.	Guéris.
Hôtel-Dieu de Paris	64	36
Enfants-Trouvés »	100	»
Invalides »	85	15
Venise	57	43
Padoue	85	15
Bergame	74	26
Gênes	62	38
Turin	71	29
Coni	65	35
Livourne	63	37
Ancône	58	42
La Consolation à Naples (1) .	65	37

(1) Les chiffres relatifs à Naples sont tirés du *Mémoire sur le choléra asiatique* du Dr Gentile.

Brancaccio ,	à Naples.	75	27
Ste.-Marie de Lorette	» .	54	46
Hôpital Militaire	» .	55	67
Saint-Dominique à Palerme (1)		58	62
La Gancia	» . .	66	54
Les Carmes	» . .	72	28
Sesta Casa	» . .	65	55
St.-François de Paule	» . .	71	29
St.-Augustin, des Convalescents		4	99

Il résulte de ce tableau que l'allopathie a perdu 65 p. 100 cholériques.

Cholériques traités homœopathiquement.

(Sur 100.)

	Morts.	Guéris.
Lemberg	4	96
Vienne	6	94
Berlin	20	80
Russie	22	78
Hongrie	4	96
Autriche	10	90
Allemagne	5	95
Paris	10	90
Marseille	20	80
Palerme	15	85

Il résulte de ce tableau que l'homœopathie a perdu 11 p. 100 cholériques.

(1) Les chiffres sur Palerme sont tirés des rapports remis au gouvernement.

L'omiopatia esposta alle gente del mondo dal Dottore Achille HOFFMANN seguita dalla cura del cholera morbus secondo le istruzioni di Samuele HAHNEMANN. Roma, Marini, 1836.
Brochure in-8° de 67 p.

Cette traduction paraît avoir été uniquement faite dans un but d'utilité publique; le traducteur a eu la modestie de n'y pas mettre son nom, se distinguant en cela des hommes qui couvrent les journaux politiques du récit de leurs études, de leurs *découvertes*, le tout orné de *leur adresse* bien distincte.

L'ouvrage original étant connu de tous nos lecteurs, nous sommes dispensés de parler de la traduction, où nous trouvons *en note* que l'opuscule du D^r Desguidi *sur le choléra* a été traduit et imprimé à Rome, et se trouve chez *Marini*.

Les remèdes homœopathiques préparés par le D^r Gross se trouvent dans la pharmacie des Pères *Fate-bene*, St.-Barthéle-mi à l'Isle, à Rome.

STATISTIQUE HOMŒOPATHIQUE DE L'ITALIE.

Une lettre de notre honorable collègue Taglianini d'Ascoli, nous communique les noms suivants de médecins qui ont adopté et qui mettent en pratique l'homœopathie en Italie : les Docteurs *Bondini* à Ancrano, *Palmieri* à Fabriano, *Severini* à Filottrano, *Rossi* à Cesi, *Monti* à Ancône, *Papadopulo* à Faro, *Passarini* à Montalto, *Liuzzi*, *Centamori*, *Sinibadi*, *Gonfani* à Rome.

Dans le royaume de Naples : les D^{rs} *Rubini* à Teramo. *Sabatini*, *Ventili*, *De Benedictis* à Messiano, *Gasbarini* à Nereto, *Callisti* à Colonetta, *Montori*, *Petrilli*, *Crocetti*, etc.

BIBLIOTHÈQUE

HOMOEOPATHIQUE.

Matériaux pour la Pharmacodynamique, par le
D^r HEICHELHEIM, à Worms.

(Extraits d'*Hygea*, T. IV, p. 193. Suite de p. 282.)

NUX VOMICA.

De même que l'action de la *digitale* s'exerce spécialement sur le système des vaisseaux sanguins, de même celle de *nux* doit être cherchée sur le système nerveux et en particulier sur le ganglionnaire du bas-ventre et sur la moelle épinière.

Nux m'a été favorable dans les cas suivants :

1) *Les cardialgies chroniques*. Il y a dans ce pays-ci (les bords du Rhin, *Réd.*) une forme de douleur d'estomac, extraordinairement fréquente, qui se distingue par l'identité de certains symptômes chez divers individus. Un grand nombre de femmes en ont été atteintes dans l'âge moyen. Les malades se plaignent

d'une sorte de grippement douloureux à la région gastrique, comme si l'estomac était serré par une corde; cette douleur s'étend jusqu'au bas du dos et à l'anus qui est tout-à-fait tiré en dedans; quelquefois les douleurs portées au plus haut degré sont accompagnées de vomissemens, dont la matière a un goût et une odeur acides; les douleurs sont notablement augmentées à chaque ingestion d'aliments; en même temps constipation opiniâtre: une selle tous les deux ou trois jours, avec paresse du rectum; abondance de flatuosités qui s'échappent par en haut; céphalalgie frontale sourde et vertige tournoyant; teint jaunâtre et amaigrissement. Dans quelques cas rares, chez des femmes très-sensibles, la douleur parvenue à son plus haut période passait à l'état de convulsions générales. Un refroidissement réitéré du bas-ventre en était la cause la plus ordinaire. Le mal durait communément des années et résistait à toutes les médications.

Cette affection céda toujours, en 8 ou 15 jours, à *nux* à la dose d'une goutte chaque soir, des 30^e, 18^e, 12^e, 6^e atténuations suivant la réceptivité, et l'intensité des douleurs des malades. Quelques doses *sulfur* administrées ensuite éloignaient toute disposition à la récurrence. Dans les deux dernières années, j'ai traité avec le plus entier succès plus de 40 cas de ce genre.

2) *Les hernies étranglées.* Le 29 avril 1836, à onze heures du soir, je fus appelé chez M. B. dont la domestique souffrait depuis 12 heures des plus effroyables douleurs du ventre; depuis 2 heures elle ne cessait de

vomir, et vers la fin la matière rejetée avait une odeur stercorale ; aucune selle depuis la veille ; la maladie s'était manifestée subitement après un faux pas. Une recherche soigneuse me fit reconnaître près du *ligament de Poupart* droit une hernie crurale du volume d'un œuf de pigeon , que la malade n'avait jamais observée auparavant. La tumeur était très-sensible au toucher, il ne fallait pas songer au taxis. Je prescrivis, toutes les deux heures, une goutte *nux* 30. La première fut rejetée immédiatement, ainsi qu'une seconde donnée demi-heure après ; néanmoins, après celle-ci survint un sommeil calme, et le lendemain matin la malade se réveilla délivrée de toute douleur ; la hernie était rentrée d'elle-même et une selle s'était fait jour.

Note du Rédacteur. Nous avons donné, dans la *première série*, plusieurs exemples de guérisons à peu près pareilles à celle-ci ; l'utilité, la spécialité de *nux* dans le cas de hernie étranglée, est un fait incontestable ; et, vu la gravité de la maladie, on peut la considérer comme une des importations les plus précieuses qui aient, dans aucun siècle, été faites dans l'art de guérir.

3) *Dans l'hystérie*, *nux* est un remède essentiel ; il accélère beaucoup la guérison, il est même souvent indispensable. Toutefois d'autres médicaments sont toujours nécessaires pour faire disparaître ce *scandale de la médecine*.

Note du Rédacteur. Voici encore une de ces propositions qu'on ne devrait jamais se permettre dans

un ouvrage d'homœopathie. Qu'est-ce que *l'hystérie*? Apparemment un ensemble de symptômes que vous présumez être en connexion avec un état morbide de l'utérus. Mais ce n'est pas à un ensemble de symptômes qu'un remède peut être homœopathique; ce n'est qu'à l'un d'eux, à quelques-uns d'entre eux. Si vous voulez que je croie à votre assertion, que *nux* est utile dans l'hystérie, donnez-vous la peine de décrire et détailler les symptômes que couvre ce remède; sinon, c'est absolument comme si vous n'aviez rien dit. Il peut bien se faire, en effet, ou que j'attribue à toute autre maladie qu'à l'hystérie certains symptômes que j'ai devant les yeux, ou que je n'attribue pas à l'hystérie certains symptômes qui lui sont propres; dans l'un et l'autre cas je ne saurai pas faire usage de votre indication. Il en serait tout autrement si vous étiez exact, précis et minutieux.

4) *Dans les douleurs de la menstruation* avant l'éruption des règles, lorsqu'il existe en même temps constipation.

5) *Dans quelques incommodités de la grossesse*, *nux* est préférable à tout autre remède; le vomissement est ordinairement apaisé par lui, et les coliques sont dissipées.

6) *Dans la constipation chronique*. Lorsque par le mouvement péristaltique du rectum trop faible ou perversi, la constipation est entretenue, *nux* à doses convenables est presque toujours utile. On reconnaît cette cause aux éructations gazeuses avec maux de cœur et renvois d'aliments. — Si la constipation est

produite par une diminution du mucus naturel du rectum, c'est alors *sulfur* qui est indiqué, surtout s'il s'y joint des congestions hémorrhoidaires.

Note du Rédacteur. Le diagnostic sus-indiqué du premier cas me semble singulièrement hypothétique, hardi même; j'ai peine à comprendre qu'une *lenteur du mouvement péristaltique du rectum* produise des *éructations et des renvois d'aliment*; cela me paraît même une erreur de jugement. Je dis plus, considérer la *lenteur du mouvement péristaltique du rectum* comme une *cause de constipation*, est une erreur encore plus grande; car cette lenteur, si tant est que vous puissiez l'apprécier, est un fait morbide, pathologique, dépendant lui-même d'une cause pathogénétique ordinairement inconnue; or pour obtenir la guérison, c'est nécessairement la cause qu'il faut combattre, détruire ou modérer; et c'est peut-être ce que fait *nux* ou tout autre remède favorable; la *lenteur du mouvement péristaltique* doit donc uniquement être considérée comme une des circonstances de la constipation.

Au reste, d'après une expérience personnelle très-récivée, je puis affirmer que *nux*, à doses ordinaires, ne mérite pas, comme désobstipant, tous les éloges qu'on lui accorde; je me propose de rechercher si, à doses beaucoup plus fortes, il justifiera mieux les louanges qui lui ont été données.

7) *Dans la céphalalgie et l'odontalgie* de femmes nerveuses, faibles, hystériques (?) *nux* m'a souvent rendu service.

Note du Rédacteur. Il est inutile que je fasse sentir le vide et l'inanité d'une assertion aussi vague ; on peut en dire tout autant de *chamomilla* et de *pulsatilla* qui sont aussi de puissants anti-hystériques, pour me servir d'une expression de l'auteur.

8) *Dans des défaillances.* H. âgé de 40 ans, fut pris, le 15 décembre, d'une défaillance ; il tomba sur le plancher, sans connaissance. Je fus promptement appelé, et trouvai le malade pâle comme un mort, les yeux fermés, étendu sur un lit ; le corps était tout froid, le cœur et le poulx à peine sensibles ; aucune cause connue de l'accident ; le malade avait eu souvent des attaques pareilles.

Je lui donnai sur-le-champ *nux* 10/30. Environ un demi-quart d'heure après, le malade ouvrit les yeux et s'assit sur le lit, il se plaignit d'un mal de tête sourd et de mal au cœur. Je lui donnai une seconde dose, et au bout d'une heure il se trouva si bien rétabli qu'il put regagner à pied son logis distant de deux lieues ; dès ce moment, il a été exempt de ce mal.

Note du Rédacteur. L'auteur me paraît conclure beaucoup trop vite du particulier au général ; il cite un seul cas où il dit avoir guéri, et il en prend occasion de préconiser l'action de *nux* sur les cas de *défaillance* ; c'est un mode de dire et de faire que les adversaires de l'homœopathie auraient juste droit de blâmer et de nous reprocher, si nous ne nous élevions pas contre tant de légèreté. Ce n'est point tout ; M. H. a-t-il réellement guéri au moyen de *nux*, et pourquoi a-t-il choisi *nux* plutôt que *ol. animale*, *moschus*,

valeriana, *chamomilla*, etc.? Le malade n'aurait-il pas été aussi promptement tiré de la lipothymie en lui jetant de l'eau froide à la figure, en lui versant de l'éther sulfurique sur l'épigastre, ou en lui en faisant avaler quelques gouttes? Un seul fait, s'il est avéré, est en faveur de l'assertion de l'auteur; c'est que le sujet n'a plus été exposé au retour de ses lipothymies.

9) *Dans l'influenza*, *grippe*, j'en ai obtenu plusieurs guérisons rapides, mais souvent aussi je l'ai donné sans succès. — L'action de *nux* contre l'état pathologique des muqueuses ne saurait être mise en doute; mais les indications précises de son emploi nous manquent encore.

Note du Rédacteur. L'action guérissante de *nux* dans la grippe est évidente, lorsque cette maladie est légère et sporadique; mais quand elle est épidémique et forte, comme l'hiver de 1836-37, *nux* perd de son efficacité; aussi ai-je rarement pu guérir par son moyen seulement, et ai-je dû le faire suivre de quelque substance douée d'une forte action excitante sur les muqueuses; c'est *mezereum* qui a le mieux réussi; quelques malades ont guéri, sous son influence, avec une rapidité qui leur a paru tenir du miracle.

Au reste, l'auteur a tort de se plaindre du défaut de renseignements précis sur les cas de l'emploi de *nux*; aucune substance n'a été autant expérimentée sur l'homme sain et sur le malade; et si le Dr HEICHELHEIM avait bien voulu faire pour lui-même un travail savant et consciencieux à ce sujet, il aurait acquis les lumières qu'il regrette de ne pas posséder;

ce travail n'ayant pas encore été fait et rédigé en langue française, il n'est pas impossible que je m'en occupe plus tard et que je le publie.

PULSATILLA.

Quoique Hahnemann ait éprouvé ce remède avec la plus sévère exactitude, nous manquons encore de critères bien certains pour employer avec certitude la *pulsatille* dans les inflammations et les fièvres. Elle correspond, il est vrai, aux individus sanguins (nerveux) et phlegmatiques; mais ceci est en rapport seulement avec la vénosité constitutionnelle, et nullement avec les maladies du système veineux, et des systèmes qui ont avec lui des rapports de fonction. Je dois donc ouvertement avouer que je n'ai mis que très-rarement *pulsatilla* en usage dans ces dernières maladies, et que je n'ai rien à dire sur ce sujet. J'ai retiré un succès décisif de son emploi.

1) *Dans les fièvres intermittentes.* Un grand nombre de cas de *fièvre quotidienne* vernale, produite par le méphitisme des marais, ont été guéris par des doses répétées de *puls.* 6 données dans l'intermission. Le succès se manifestait surtout lorsque la maladie occupait le corps des enfants; chez les adultes, ce moyen m'a souvent manqué, tout aussi bien que les autres remèdes préconisés : *ipécac.*, *arnica*, *arsen.*, *natr. mur.*, etc.

Note du Rédacteur. Rien ne ressemble plus à de l'allopathie que la méthode d'après laquelle l'auteur a employé *pulsatilla* : savoir, dans les fièvres de

printemps, généralement parlant, sans consulter les symptômes individuels ; tout au moins, garde-t-il le silence sur ce point. Hahnemann, vanté à juste titre par l'auteur pour *sa sévère exactitude*, donne précisément à l'égard de l'emploi de *pulsatilla* dans la fièvre un conseil très-précis.

Dans les généralités (M. M. P. t. III, p. 311), il dit : « ce qu'il y a de plus favorable, c'est que le malade se sente de temps en temps quelques dispositions à être frileux, et *qu'il n'éprouve pas de soif*. »

Et dans les *notes*, p. 369, « la fièvre intermittente que la pulsatile peut exciter n'est accompagnée *de soif* que pendant la chaleur (et non pendant le froid), plus rarement après la chaleur seulement, où avant le froid. »

Il résulte de là que toutes les fois que *la pulsatile* est donnée dans une fièvre intermittente dont la marche n'offre pas cette circonstance pathognomonique, elle manque le but que se propose le médecin, et laisse la maladie dans l'état.

Hahnemann dit encore (*ibid.* p. 311) « *La pulsatile* convient principalement aux complexions lymphatiques, et, par conséquent, est peu appropriée aux hommes prompts à prendre leur parti,.... etc. Elle convient aux femmes.... »

Nous trouvons là l'explication donnée d'avance du succès que l'auteur a éprouvé chez *les enfants*, car si l'on a pu dire avec justesse que la femme est enfant toute sa vie, on peut avec autant de rectitude retourner la proposition et dire, physiologiquement parlant,

que les enfants sont femmes quant à leur complexion.

Chose remarquable ! parmi les remèdes *préconisés*, au dire de l'auteur, contre la fièvre de marais, il en est un qu'il ne cite pas, et celui-là est le seul applicable à ce genre de fièvres, le *kinkina* ; il est vrai que, comme le dit encore Hahnemann, pour qu'il réussisse, il faut que ses symptômes soient identiques à ceux de la fièvre ; or, M. H. n'ayant point décrit ceux qui se sont offerts à lui, il est impossible de déterminer si l'écorce du Pérou y eût été applicable.

2) Dans un cas d'*inflammation de l'oreille interne*, survenue chez un jeune homme robuste, de 24 ans, après un violent refroidissement, laquelle produisait des douleurs déchirantes et pulsatives si extraordinaires, que le malade se roulait sur le plancher ; — une seule dose *puls.* 30 dissipa toutes les douleurs en quelques heures. Le lendemain, le malade ne souffrait point et je m'éloignai de lui, appelé que j'étais à une certaine distance. Le soir, la douleur revint ; vu mon éloignement, le malade fut obligé de recourir à l'allopathie qui le guérit au bout de huit jours. Des doses *puls.* répétées le lendemain auraient-elles empêché la récidiye ?

Note du Rédacteur. Ce fait est insignifiant, et on ne saurait en tirer aucune conséquence.

3) Dans le *rhumatisme vague*, où une inflammation érysipélateuse saisit quelques articulations, et se porte subitement de l'une à l'autre, avec des mouvemens fébriles modérés, j'ai quelquefois employé ce remède avec un succès décisif.

Note du Rédacteur. Le rhumatisme vague est l'un des groupes de symptômes les plus saillants de *pulsatilla*. Voyez *Mat. méd. p.*

4) *Dans la suppression de la menstruation* après des refroidissements chez de jeunes personnes, j'ai vu alors se rétablir les menstrues retardées depuis des mois, sans qu'il se manifestât aucune réaction notable. J'ai guéri six de ces cas en peu de temps, au moyen de *puls.* alterné avec *sulfur*.

Contre le simple retard des règles, *puls.* ne m'a rendu aucun service, j'ai donné pendant des mois divers remèdes inutilement; à la fin les règles se sont rétablies d'elles-mêmes.

Note du Rédacteur. Comme *sulf.* est aussi homœopathique à l'aménorrhée, on ne peut pas arguer en faveur de *puls.* des succès précédents; l'auteur semble s'être privé volontairement des moyens de tirer des inductions précises de sa pratique, et de formuler un corps d'observations utiles.

Sur l'ensemble de son article *pulsatilla*, je suis surpris qu'en praticien occupé il ait si peu mis en usage une substance aussi héroïque, ou qu'il ait si peu rencontré de cas où elle était évidemment applicable; n'a-t-il donc rencontré ni céphalalgie frontale et nasale, ni orgelets, ni ophthalmie chronique, ni odontalgie, ni gonflement des gencives, ni lactation à faire cesser, ni douleur d'estomac chez des personnes douces, patientes et résignées, ni douleurs de ventre sans inflammation, ni douleurs au col de la vessie? Puisqu'il ne parle d'aucune de ces affections, il n'est

pas surprenant qu'il demande des renseignements plus exacts sur l'emploi de *pulsatilla* ; il est vraisemblable qu'il ne les a pas cherchés.

(*La fin au n° prochain.*)

Notes diverses sur quelques médicaments encore peu connus ou éprouvés.

ACETUM. Il est vraiment surprenant que le *vinai-gre*, et que l'*acide acétique*, tiré soit du vin, soit du bois, n'ait point encore été expérimenté. Rien ne serait cependant et plus facile et plus utile ; la substance est entre les mains de tout le monde ; on s'en sert en médecine dans une foule de cas sans suivre aucune règle thérapeutique, sans partir d'aucune expérience positive ; en se contentant d'obéir à l'empirisme le plus aveugle, et de considérer le *vinai-gre* comme un simple *acide végétal*, sans rechercher s'il n'a point de propriétés spéciales qui le distinguent des autres acides végétaux. Nous attirons donc sur lui l'attention et les travaux des homœopathes, chercheurs et amis de la vérité.

Tout ce qu'on a publié à son sujet se réduit à dire qu'il est le principal remède contre l'asphyxie par l'*acide carbonique*, et qu'il est l'antidote de l'*arnica*. C'est vraiment trop peu !!!

ACHILLEA MILLEFOLIUM. Nous donnerons dans une

autre section de cet ouvrage le pharmacodynamique de cette plante, qui n'a jusqu'ici été que très-imparfaitement éprouvée, et qui a joui dans la thérapeutique allopathique d'une réputation qui doit lui mériter de la part des homœopathes plus de zèle et d'étude. De ce défaut d'expériences pures est résulté celui de l'emploi thérapeutique; peu d'observations ont été publiées à son sujet, nous allons en rapporter ce qu'il nous est possible de trouver.

Le Dr Moritz MÜLLER, de Leipsick, rapporte qu'il a vu de petites doses quotidiennes de 5 à 10 gouttes de suc de *millefeuille* mélangé à partie égale d'alcool, données pendant trois jours à des individus valétudinaires, et pendant six jours à des individus sains, produire de violentes congestions de sang à la tête et à la poitrine, jusqu'à amener des saignements de nez et des crachats sanguinolents, en même temps que les voies aériennes devenaient atteintes d'un catarrhe douloureux. Ce fait accepté pour constant, il n'y a rien de surprenant à ce que ce suc guérisse les congestions et les hémorragies qu'il est capable de produire. (*Arch.* I, 3, 28).

Le Dr GROSS pense que cette plante doit être tirée de l'oubli où on la laisse; il rappelle que les paysans l'emploient fréquemment en application sur les vieux ulcères des pieds, et en thé dans les hémoptysies chroniques et les hémorrhôides enracinées; la *millefeuille*, dit-il, est un de nos remèdes indigènes les plus importants, et je l'ai donnée, non-seulement contre la carie, mais encore dans la phthisie avec hémoptysie,

avec succès. En particulier, un jeune homme qui avait eu des attaques fréquentes d'hémoptysie, qui présentait tous les signes de la phthisie et qui depuis long-temps était abandonné des allopathes ; fut redevable de son rétablissement au seul usage de doses répétées de la 15^e atténuation du suc de cette plante, après que je lui eusse administré vainement les autres moyens connus. (*Archiv.* XV, 3, 25.)

ALUMEN, l'*alun*, *sulfate d'alumine et de potasse*, attend encore un explorateur ; à la vérité, il n'est pas une substance simple, et il sera difficile de faire la part juste de ses effets à l'une ou l'autre des substances qui le constituent ; toutefois, *acid. sulf.*, *alumina* et *kali* étant bien connus, il sera possible de faire le départ des effets composés ; et s'il s'en présente de nouveaux, il sera du devoir de l'explorateur de les signaler. Nul n'a le droit ou même la pensée de poser le cercle de Popilius autour des connaissances à acquérir sur les vertus des substances naturelles ou artificielles ; laquelle de celle-ci est à négliger ? probablement aucune ; à plus forte raison celles chez lesquelles des qualités ont été reconnues par l'allopathie.

L'*alun* est de ce nombre ; sa vertu a été préconisée contre ou dans les *angines* évidemment *inflammatoires*, et surtout celles qui portent le nom de *membraneuses* ou de *croup membraneux* ; on a recommandé de porter sur la partie affectée l'index préalablement humecté et recouvert de poudre d'alun ; le malaise et

la douleur qu'il cause sont de peu de durée. On répète cette application deux fois par jour, et, si la chose est faisable, on fait gargariser le gosier avec une dissolution d'*alun*; non-seulement tant que la poudre d'*alun* semble nécessaire, mais encore pendant quelques jours, lorsque le danger est passé, et qu'il ne reste qu'un peu d'inflammation du pharynx avec développement des amigdales, tous antiphlogistiques et laxatifs ont été reconnus inutiles.

En adoptant l'efficacité de ce traitement comme résultant bien réellement de l'emploi de l'*alun*, nous n'aurons pas de peine à nous en rendre compte, en lisant parmi les symptômes de l'*alumine* :

Douleur pressive dans l'amygdale gauche, pendant la déglutition ou sans elle.

A jeun, douleur sourde dans l'amygdale droite.

Gonflement des amygdales.

Douleur du gosier en avalant, qui est plus forte vers le milieu de l'œsophage.

En avalant, douleur pressive et adstrictive qui résulte du gonflement des membranes du gosier.

Le soir, plusieurs jours de suite, en avalant à vide, douleur pressive et adstrictive au côté droit du gosier.

Douleur pressive et tensive au côté droit interne du cou jusqu'à l'oreille.

La nuit, violente douleur crampoïde et tractive dans un côté du cou jusqu'à l'oreille, qui augmente par la déglutition et qui empêche de dormir.

Cette douleur est augmentée par le mouvement de la langue.

Douleur constrictive à la partie interne du cou, sans avaler, avec afflux de mucus à la bouche.

Sensation de quelque chose fixé au gosier.

En avalant à vide, élancements au cou aux environs de la glande thyroïde.

Le soir à 9 heures, rudesse, âpreté au cou qui oblige à cracher.

Âpreté et cuisson au cou, comme *soda*, avec afflux du mucus à la bouche.

Douleur brûlante de blessure au côté droit du cou en avalant, le soir.

Inflammation du gosier circonscrite dans la cavité buccale par un cercle de couleur très-livide.

Rougeur inflammatoire des parties postérieures du cou.

Les douleurs du cou sont le plus violentes le soir et la nuit, soit d'un côté, soit de l'autre.

Raucité et rudesse du cou (larynx).

Abondance de mucosité dans le canal aërifère qui oblige à cracher, sans beaucoup d'expuition.

Sécheresse du cou et toux sèche.

Le soir, fort chatouillement au cou avec toux fréquente.

Irritation au larynx.

Pour parvenir à reconnaître la part de l'*alumine* et celle des autres substances constituantes de l'*alun*, il serait nécessaire de traiter comparativement un nombre d'affections inflammatoires du gosier et du larynx avec l'un et avec l'autre, et de tenir note bien exactement des effets produits dans l'un et l'autre cas.

La même expérience devrait être répétée avec l'*acide sulfurique* et aussi avec la *potasse*; par-là on viendrait à bout de savoir avec quelque probabilité à laquelle de ces substances serait due l'action guérissante, ou bien si leur mélange est nécessaire pour

amener cet heureux effet ; avant d'avoir fait et bien fait cette série d'expériences, il est inutile de dire qu'on sait quelque chose sur la thérapie de l'angine par l'*alun*.

Ce sel a encore été recommandé contre le *cancer de l'utérus* et d'autres organes ; on lui accorde de dissiper l'état d'inflammation ou du moins d'érétisme, en le prenant soit à l'intérieur, soit en injections, soit en bains généraux et de siège ; on lui attribue de notables améliorations et même des guérisons de l'affection générale et locale.

Sous ce point de vue encore, l'*alun* mérite incontestablement une étude sérieuse et approfondie ; de quelle reconnaissance ne serait pas payée par le sexe la lumière portée sur sa délivrance probable d'un des fléaux qu'il redoute le plus ?

L'*alumine*, au reste, jouit de propriétés évidentes relatives à l'utérus, à en juger par les symptômes suivants :

Leucorrhée.

En marchant à l'air, forte leucorrhée pareille à de la lavure de chair, qui augmente la nuit.

Flueur blanche semblable à de la lavure de chair, en s'asseyant.

Prurit dans le vagin pendant l'écoulement leucorrhéique.

Il est remarquable qu'aucun homœopathe n'ait encore songé à profiter de cette pathogénésie utérine et à publier ses précieuses observations, si elles ont été suivies de succès.

L'ANGUSTURE, *angustura vera*, quoique sa phar-

macodynamique soit connue, a été jusqu'ici fort négligée des homœopathes ; et cependant il est impossible qu'une substance aussi énergique ne soit pas capable d'amener des effets curatifs puissants, presque surprenants.

ÆGIDI l'a recommandée comme un spécifique contre la carie, à doses quotidiennes long-temps continuées ; cette application d'un remède fort peu connu mérite d'être répétée, et d'autant plus que jusqu'ici aucune médecine ne peut se vanter de succès bien réels contre la carie ; toutefois nous sommes loin d'avoir grande confiance dans ce moyen, contre un mal qui n'est lui-même que la conséquence d'une affection générale, la scrophuleuse, dont la définition est restée jusqu'à présent lettre close. Un esprit rationnel ne peut guère admettre la guérison de la carie séparée d'un changement total, considérable au moins, de la constitution du sujet ; l'*angusture* a-t-elle ce pouvoir ? ce serait une découverte bien importante que de parvenir à le lui reconnaître ; nous sommes sans moyen actuel de savoir à quoi nous en tenir ; et nous sollicitons de nos collègues des expériences nombreuses et sérieusement suivies sur ce curieux sujet ; l'occasion ne leur manquera jamais.

Au reste, notre opinion sur les succès d'ÆGIDI est confirmée par les insuccès de FIÉLITZ, de GROSS et de KAMMERER ; cependant ce ne nous semble pas être un motif de s'en tenir à ces essais-ci, auxquels nous ajoutons entière confiance.

L'ARMOISE, *artemisia vulgaris*, attend encore les

honneurs de l'expérimentation ; on a droit d'espérer des symptômes énergiques d'une plante douée de propriétés physiques si évidentes ; chacun en connaît l'action emménagogue ; et nous devons signaler ses effets préconisés dans l'épilepsie dépendant d'un dérangement des menstrues ; ils ont été reconnus en Allemagne et en France , mais ont besoin d'être fréquemment confirmés ; malheureusement encore cette fois l'occasion de l'appliquer ne se présentera que trop souvent.

Le Dr SCHWEIKERT jeune a communiqué à la Société homœopathique de Leipsick un cas d'épilepsie survenu chez une accouchée par suite de frayeur , et qui durait depuis trois semaines ; trois gouttes de *teinture d'armoise* , une par jour , ont suffi pour amener cet heureux résultat.

Le Dr BURDACH qui a plusieurs fois employé *artemisia vulgaris* , contre l'épilepsie des femmes , avec des succès très-variés , dit que très-certainement *artemisia* n'est curatif que contre les affections convulsives dont les attaques sont fréquentes et reviennent même plusieurs fois par jour.

ASCLEPIAS VINCETOXICUM, *dompte-venin*. La racine de cette plante , célébrée par Stahl et Schlesier contre l'hydropisie anasarque , et par Palmarius et Unzer contre la fièvre intermittente , les affections pulmonaires et l'aménorrhée , n'a pas été éprouvée. — La thérapeutique homœopathique est si pauvre en moyens curatifs ou même palliatifs contre l'hydropi-

sie, que les homœopathes devraient, ce nous semble, soumettre à l'expérimentation pure tous les médicaments préconisés contre cette affection par l'allopathie. (Voyez *Bibl. hom.*, 1^{re} série, VIII, 288.)

ASPIDIUM filix mas, fougère mâle. Ce remède n'est connu que par sa spécificité contre le ténia, dont il paraît être purement et simplement le poison; qu'il ne soit toxique qu'à l'égard de l'animal, cela peut, il est vrai, lui avoir valu la négligence dont ont usé jusqu'à ce jour les homœopathes à son égard; néanmoins il y avait lieu à s'assurer de cette circonstance par des épreuves positives, et c'est ce qu'on n'a pas fait; nous avons des raisons de croire qu'il a aussi une action sur l'homme, et nous les exposerons plus bas. Mais nous devons surtout faire connaître qu'atténué ou *dynamisé*, comme on dit, il perd toute faculté helmintho-toxique; nous avons plusieurs fois administré à de grandes personnes et à des enfants qui portaient le ténia, de l'alcool tenant en dissolution une petite quantité d'oléo-résine de fougère, et jamais le ténia n'en a reçu la plus petite atteinte; aussitôt que le malade a eu pris *un gros* d'oléo-résine, le ténia est sorti; ce remède ne cause aucune douleur de ventre et n'oblige point à prendre un purgatif; le ténia mort sort toujours et en masse.

Voici un fait qui nous fait croire que *la fougère* a une action sensible sur les intestins de l'homme. Feu notre frère Jaques PESCHIER, que ses savantes et nombreuses analyses ont rendu célèbre comme chimiste, et qui prépara des premiers l'oléo-résine de fougère,

reçut une lettre d'une demoiselle qui lui demandait ce remède pour chasser le ténia dont elle se disait être porteur ; elle ajoutait qu'elle en rendait journellement une très-grande quantité et qu'elle éprouvait d'horribles maux de ventre ; nous soupçonnâmes qu'il y avait erreur , et il fut écrit à la demoiselle qu'elle eût à envoyer un flacon contenant ce qu'elle regardait comme des portions de ténia ; ce flacon ne tarda pas à arriver , il était très-grand et rempli d'une énorme quantité de filaments blancs que nous reconnûmes être des lambeaux de muqueuse intestinale ; elle était évidemment atteinte d'une entérite d'une espèce rare ; il lui fut répondu qu'elle n'avait pas le ténia et que le remède ne lui était pas applicable ; là-dessus elle écrivit de nouveau qu'elle désirait néanmoins prendre le remède ; on le lui transmit , et on ne tarda pas à apprendre d'elle , qu'à la vérité elle n'avait pas rendu de ténia , mais qu'elle était délivrée de ses vives et anciennes douleurs , ainsi que des selles qui lui paraissaient contenir des lambeaux de ver. — Evidemment l'oléo-résine de fougère a agi dans ce cas homœopathiquement à l'inflammation entérique , et a fait cesser cet état morbide. — Ce fait nous semble suffisant pour encourager les recherches et les épreuves pures sur cette substance.

Déjà SCHRÖN a observé qu'à doses infinitésimales la *fougère* , non plus qu'aucun autre remède , n'a aucune action sur le ténia. Il a donné *un grain* de poudre de fougère , chaque jour , à deux enfants , qui après 6 et 10 jours ont rendu le ver mort , sans qu'il fut

nécessaire de laxatif. Dès ce moment, les enfants ont profité à vue d'œil.

Le Dr KURTZ a rendu compte (*Hygea* IV, 110) d'une expulsion de ténia au moyen de trois doses de *deux gros* chacune de poudre de *fougère* en trois heures de temps, suivis de trois doses chacune d'une once *huile de ricin*, d'heure en heure. Cette dose aurait été surabondante dans un cas ordinaire; mais l'auteur ajoute que par toute autre méthode la personne n'avait pu être délivrée.

L'expérience mille fois répétée par nos proches, père et frères, a prouvé que certains ténias résistent à des doses ordinaires et en exigent d'énormes et de réitérées, pour être tués et expulsés.

AURUM MURIATICUM. Le *muriate d'or*, cette substance si précieuse par le nombre prodigieux de syphilis qu'elle a guéri, sans entraîner les inconvénients du *mercure*, — n'a pas encore sa place dans les *Matières médicales pures*; cet oubli est tout-à-fait injuste; ne fut-ce que par reconnaissance, on eût dû l'étudier et avec le plus grand soin. Tant que les homœopathes n'auront pas à cœur de faire passer toute la matière médicale allopathique au creuset de l'expérimentation, les allopathes auront le droit de leur reprocher leur incurie et leur peu d'affection scientifique pour leur art.

SCHINDLER, dans les *Beiträge* de THORER, donne l'observation suivante : Un homme d'environ 50 ans, qui avait été atteint d'affections syphilitiques sous

diverses formes , et avait employé plusieurs préparations de *mercure* , se vit en proie à une carie de l'arcade dentaire supérieure (nécrosé? *Réd.*) , précédée depuis long-temps d'un ozène (?) ; depuis plusieurs années il mouchait du sang ; et , sans qu'il y fit attention , il avait un écoulement de pus par le nez , quoique les ouvertures des narines fussent constamment obturées par des croûtes ; il lui semblait toujours que l'air respiré traversait sa tête. Il avait de la fièvre , maigrissait , et était aussi tourmenté par ses douleurs corporelles que par sa disposition mélancolique.

Après avoir été long-temps traité sans succès par un autre médecin , il s'adressa à SCHINDLER , qui lui donna chaque jour trois fois $1/8$ de grain de *muriate d'or* ; au bout de trois semaines il guérit complètement , sans qu'on eût pu remarquer une exacerbation de sa maladie.

Le *nitro-muriate d'or* a été recommandé , en application , contre les cancers utérins ; c'est sans doute par suite des succès qu'ont eu contre cette maladie les médecins qui se servent habituellement du *muriate d'or*.

Nous le répétons , c'est une substance à étudier soigneusement.

(*La suite au numéro prochain.*)

Observations pratiques, par le D^r GROSS.

(*Arch.* XVI, 292.)

Première observation. Une dame d'un certain âge, qui était depuis long-temps atteinte d'une toux grave, fut prise de la grippe. La toux en prit un autre caractère, que je crus devoir combattre par *aconit g* et *antim. tart.* 10 que j'alternai en 48 h., chaque dose étant mise dans un verre d'eau et prise dans la journée. Dès la première dose la toux s'améliora notablement; mais lorsqu'elle prit la seconde dose *acon.*, au moment où elle se disposait à faire sa sieste, il se fit à ses oreilles un bruit pareil à un coup de pistolet, et elle perdit l'ouïe. Un effroyable bourdonnement et une grande chaleur à la tête furent les seuls symptômes observables. La dose suivante d'*aconit* augmenta encore le tumulte des oreilles à un point insupportable; il s'y mêla un gazouillement pareil à celui d'un millier d'oiseaux.

Ce n'est pas ici le lieu de dire si, quand et comment fut détruite cette action médicinale; je n'ai voulu qu'attirer l'attention sur l'action primaire du médicament.

2^e obs. A une jeune fille atteinte d'une fistule lacrymale, je prescrivis *petroleum* 10 en gouttes, et j'en fis prendre chaque soir de 3 à 4 gouttes dans une

cuillerée à café d'eau. Après quelques doses, survint une violente réaction; le lieu malade s'enflamma fortement et se gonfla au point que l'œil ne put s'ouvrir. Une somnolence extraordinaire fut ce qui fatigua le plus la malade; l'enfant s'endormait aussitôt qu'elle était assise, et il lui était impossible de rester éveillée. Deux doses *nux* 15 améliorèrent promptement l'affection locale, et diminuèrent aussi la somnolence sans pourtant la faire disparaître. La fistule se guérit ensuite peu à peu.

3^e obs. Je donnai deux doses *phosphor*. 3^e trituration, à un jeune homme qui souffrait d'aigreurs à l'estomac et d'autres dérangements de la digestion. Là-dessus, il lui survint une fièvre intermittente quotidienne : frissons, qui augmentent l'après-midi et le soir jusqu'au degré de la plus violente horripilation avec tremblement; dans le lit, il se réchauffe au bout de quelques heures; ses forces se perdent de plus en plus à chaque accès; il est incapable d'aucune affaire, et a l'air dun homme qui sort d'une maladie grave. Deux doses *nux* enlevèrent cet état fébrile et rendirent au malade ses forces. — Il est à observer que *nux* ne pourrait pas, de la même manière, servir d'antidote à *acid. phosphor*.

4^e obs. Je trouvai sur un enfant scrophuleux de six mois, une inflammation des yeux toute formée, de l'espèce dite *ophthalmie des nouveau-nés*. Les paupières gonflées étaient absolument closes, mais laissaient écouler de temps en temps une mucosité purulente. Lorsqu'on faisait un effort pour les ouvrir,

il en sortait une quantité d'eau, et la conjonctive qui les recouvre, vacillante et gonflée, se montrait saillante et empêchait de rien voir de l'état du globe. A Berlin on ne fit pas grand cas de cet état; on se contenta de faire la résection de cette membrane exubérante. Je fis donner à l'enfant deux ou trois cuillerées par jour du mélange de *rhus* 6 et *eau distillée* ℥ iij, et laver les paupières avec le même liquide. Au bout de quatre jours, tout ce mal avait disparu sans laisser de trace, les yeux ne présentaient rien d'abnormal et toute photophobie avait cessé.

5^e obs. Dès que la grippe nous eût quitté, survint comme maladie secondaire une *fièvre rhumatique nerveuse*, débutant par point de côté, qui changeait souvent de place dans le jour, sans déranger notablement la respiration, mais qui faisait pousser au malade de fortes plaintes, parce qu'il ne leur permettait de conserver aucune position, et qu'il était augmenté par une toux sèche; le pouls était précipité, sans être ni plein ni dur. La langue se montra dès l'abord depuis la pointe à la racine dans un état abnormal, d'un rouge foncé, et gluante, ou bien rouge seulement sur les bords et recouverte dans le milieu d'un enduit brun-sâle, puis sèche comme du cuir. Les malades se plaignaient d'une grande sécheresse de bouche, qui n'existait proprement pas; et ils étaient alités le plus souvent tout d'un coup. La face était rouge, les yeux étaient brillants, le regard incertain et quelquefois hagard. L'appétit était nul, la défécation lente et rare, l'urine plus rouge que de coutume.

Dans un cas, chez une épileptique, le caractère typhoïde se manifesta tout de suite complètement, et tous les symptômes signalèrent une *fièvre nerveuse versatile* (ataxique) ; mouvements précipités, agitation, tremblement de la langue sortie de la bouche, et de la lèvre inférieure, face rouge, expressive, regard hagard, délire ardent, peau chaude, sèche, sensibilité douloureuse de tout le corps, pouls fréquent, précipité, à 130, etc. Ce furent *lachesis* 19 et *belladonna* 15 qui se montrèrent le plus utiles ; chaque dose fut dissoute dans un verre d'eau qui fut pris par cuillerées à café toutes les heures. Ce procédé m'a semblé dans ce cas être suivi de plus de succès que le procédé ordinaire. Les accès cessèrent bientôt ; mais, comme dans toutes ces fièvres, la convalescence fut longue. Les malades se plaignirent d'une grande lassitude et furent long-temps à se remettre.

Dans un autre cas, la langue fut dès le premier jour très-rouge et sèche comme un morceau de cuir, la face rouge, les yeux brillants, la respiration extraordinairement précipitée et le pouls répondant à cette vitesse ; mais la tête resta libre, et il ne se montra d'ailleurs point d'autre symptôme nerveux. Ici ce fut *bellad.* qui modéra la fièvre, sans pourtant rendre la respiration normale ; ce fut *tartar. stib.* 10 en solution, comme ci-dessus, qui ramena l'ordre dans cette fonction.

Un troisième cas sur une personne mal nourrie, atteinte depuis long-temps d'ulcères des poumons et qui avait déjà été traitée allopathiquement, se ter-

mina promptement par la mort. Ici la maladie prit la forme d'une pneumonie asthénique, les crachats contenaient un sang dissous, et dès l'abord la prostration des forces fut très-grande. Sur des poumons moins malades, *carbo. veg.* aurait été bien en place.

Dans un quatrième cas, sur un homme de 50 ans, de constitution grêle et d'aspect cachectique, une partie de chasse, entreprise lorsque la maladie menaçait déjà le sujet, amena une très-prompte manifestation du mal. L'adynamie fut si promptement notable, que le malade, sorti de son lit, eut une défaillance instantanée, sa langue sèche, rouge, fut comme paralysée; il ne put que balbutier; il fut difficile de distinguer un seul mot de ce qu'il voulait dire. Une dose *stram.* 9 enleva cet état, qui fut remplacé par un éréthisme qui permit au malade d'abuser de ses forces. Il se crut guéri, exprima, surtout la nuit, une gaîté surnaturelle, ne put rester dans son lit, se leva, parla beaucoup et commença à écrire une lettre, quoique ses mains tremblantes fussent incapables de tenir la plume. *Hyosc.* 9 enleva cette exaltation, et la faiblesse qui lui succéda disparut après deux doses *stann.* 6.

Les autres cas ne présentèrent guères de spécialités.

6^e obs. Un garçon de 10 ans s'était blessé au genou en faisant une chute; l'accident fut négligé, et lorsque au bout de quelques semaines je fus consulté, je trouvai le genou notablement gonflé et enflammé. Quelques doses *arnica* 6 diminuèrent l'inflammation,

silicea 30 favorisa l'ouverture naturelle d'un abcès dont s'évacua un pus fétide de mauvaise couleur; bientôt sortirent des esquilles osseuses. Comme *silicea* n'amenait pas une plus grande amélioration, je fis prendre au malade 20 gouttes par jour d'une solution de *calc. carb.* 30 dans deux drachmes d'alcool aqueux; au bout de trois semaines, le genou fut guéri, un peu plus faible que l'autre, mais assez fort pour permettre la marche.

Note du Rédacteur. J'ai en naguère un très-beau résultat de l'application d'*arnica*. Le sieur B., en sautant d'un mur un peu élevé, avait perdu l'équilibre sur le sol, et s'était fait au genou je ne sais quel mal, pour lequel on avait dû le rapporter chez lui; une vive inflammation s'était promptement manifestée accompagnée de beaucoup de douleur. Un docteur-chirurgien appelé fit successivement faire quatre applications de 15 sangsues, qui n'amenèrent aucun soulagement. On fit venir un rebouteur qui opéra quelques manœuvres, dont le malade se dit soulagé; toutefois il n'était nullement amélioré et passait tristement son temps au lit, souffrant beaucoup, ne dormant ni jour ni nuit, et ne pouvant exécuter *aucun mouvement* de l'extrémité malade. Un second docteur-chirurgien fut appelé; il paraît qu'il ne se soucia pas de traiter le cas; il se contenta de conseiller au malade de se faire transporter à l'hôpital. Sur ce propos, je fus demandé; je trouvai le membre immobile, et douloureux au suprême degré; le genou, le bas de la cuisse et le haut de la jambe fortement empâtés, de manière

à rendre impossible toute reconnaissance de l'état des parties profondes. Comme il me sembla évident qu'il n'y avait point eu de fracture, je pensai que les ligaments seuls avaient été fortement distendus et peut-être tordus dans la chute ; quoiqu'il en fut de mon diagnostic, je prescrivis des frictions réitérées avec un mélange d'alcool et de teinture pure d'*arnica*.

Dès la première nuit, le malade dormit ; c'était la première fois depuis l'accident, c'est-à-dire, depuis plus d'un mois. Les frictions furent continuées les jours suivants avec un succès toujours croissant, en sorte que le malade ne tarda pas à pouvoir se tourner dans son lit, à lever sa jambe, d'abord en s'aidant soit des mains, soit de l'autre jambe, puis sans cet aide ; bientôt il put fléchir le jarret, puis sortir de son lit, se tenir debout, marcher, tout cela avec une rapidité qui lui paraissait tenir du miracle. Toutefois, l'accident avait été tellement grave que la guérison totale n'a pas suivi la gradation de l'amélioration, et que le malade a été long-temps sans recouvrer la force et l'agilité de cette extrémité.

7^e obs. Une dame, fort délicate, de 20 et quelques années, après une couche facile, avait été atteinte d'une inflammation du sein qui l'obligea à cesser d'allaiter. Le traitement allopathique n'avait nullement enrayé le mal, et voici, au bout de 7 semaines, dans quel état je trouvai la malade : la glande mammaire était fortement gonflée, perforée de fistules purulentes qui donnaient issue au pus par dix ouvertures ; tout le sein était extraordinairement doulou-

reux, brun et livide. Une fièvre quotidienne, dont chaque paroxysme se composait de frissons, puis d'une chaleur sèche, brulante, suivie d'une abondante sueur, avait tellement miné les forces, que la malade pouvait à peine se mouvoir, et ne prononçait quelques mots à voix basse que d'une manière interrompue et avec les plus grands efforts. Un poulx dur battait de 130 à 140 par minute; pendant l'intermission une chaleur mordante se faisait sentir à la paume de la main et à la plante des pieds; la respiration était courte et gênée; de temps en temps partait une profonde inspiration involontaire. Langue rouge et sèche, grande soif, point d'appétit, privation du sommeil. La malade était de plus fatiguée de temps en temps par une mauvaise toux, et quelques crachats muqueux, qui secouaient très-douloureusement la poitrine. Dans la dernière nuit, des douleurs s'étaient aussi manifestées au sein non malade où se montrait déjà une rougeur inflammatoire se dirigeant vers l'aisselle.

Après avoir fait prendre à la malade, durant tout le jour, *aconit.* 30 dans quelques onces d'eau, le poulx se montra plus mou et plus lent, et la gêne de la respiration moins forte; alors je fis prendre chaque matin et soir une demi-cuillerée d'eau dans quatre onces de laquelle était dissous *rhus* 30. Là-dessus la fièvre se modéra peu à peu et il se manifesta une amélioration remarquable quoique lente de tous les symptômes. Au bout de dix jours, le sein malade avait regagné son volume naturel, la plupart des anciennes

ouvertures s'étaient refermées, ainsi que deux autres qui s'étaient formées en dernier lieu ; la respiration était redevenue normale, le pouls battait environ 100. Seulement il y avait chaque jour, avec des retours irréguliers, un paroxysme de fièvre avec soif pendant le frisson, qui n'offrait pourtant rien de bien remarquable. Je prescrivis 6 doses *hep. sulf. calc.* 3, dont je fis chaque jour prendre une après la fièvre, ce qui la fit bientôt cesser.

L'appétit et le sommeil reparurent, la toux ne revint que rarement et plus sèche ; la nuit il y eut une sueur modérée. La malade reçut alors trois doses, chacune d'une goutte, *silic.* 30, à prendre toutes les 48 heures, et se rétablit parfaitement.

8^e obs. Il y a plusieurs années, j'ai fait connaître la guérison d'un *charbon* à la nuque au moyen de *silic.* D'autres médecins ont préconisé *arsen.* dans le même cas. Naguère le même mal s'est présenté à moi, après avoir subi un traitement allopathique. Le *charbon* était à la nuque à gauche des apophyses épineuses des vertèbres cervicales supérieures ; on l'avait, entre autres moyens, recouvert de cataplasmes chauds pendant quatre semaines, il était très-douloureux, de couleur rouge-brun, parsemé dans son milieu de quelques petits trous de la grosseur d'une tête d'épingle, par lesquels s'écoulait un pus fétide. Le malade avait une fièvre assez forte et très-peu de repos la nuit. Je fis dissoudre *rhus* 6 dans un gros et demi d'alcool, dont je fis mettre, matin et soir, cinq gouttes dans une cuillerée d'eau. En cinq jours le malade fut guéri.

9^e obs. *Rhus* a montré une force curative pareille, employé de la même manière, dans les cas suivants : une femme bien constituée fut blessée au pied par quelqu'un qui lui marcha rudement dessus avec un talon de botte garni d'un fer ; le sang sortit au travers du bas. Par le conseil des assistants, on lava le pied avec de l'alcool, puis on l'entoura d'applications froides, enfin on le recouvrit de cataplasmes chauds. Au bout de dix jours, je fus appelé à le voir ; je le trouvai prodigieusement enflammé dans toute sa circonférence ; le demi-cercle tracé par le fer de talon était noir et il en découlait une sérosité ténue et fétide. D'abord, je donnai *arnica* 6, et le lendemain je fis prendre *rhus* de la même manière que dans le cas précédent. Dès le troisième jour, le gonflement était réduit, la rougeur diminuée, et la plaie laissait écouler un pus de bonne nature, en sorte que la guérison fut obtenue en très-peu de temps.

Société homœopathique lémanienne.

Séance du 16 novembre 1837.

Après la lecture du procès-verbal de la dernière séance, le secrétaire communique à la Société une nombreuse correspondance, et en particulier une

lettre du Dr FLORES, médecin homœopathe de Nice, lequel après avoir passé un mois à Genève, chez le secrétaire, où il a assisté à sa clinique de cabinet et de ville, s'est rendu à Paris et à Londres, pour ajouter aux connaissances théoriques et pratiques que lui ont procuré la lecture et la conversation avec les praticiens de Genève. Dans cette lettre il rend compte de l'excellent accueil que lui ont fait les homœopathes des deux grandes capitales, surtout HAHNEMANN et les Drs CROSERIO et LUTHER à Paris, BELLUOMINI, QUIN et DUNSFORD à Londres, où il a assisté au dîner qu'a donné le Dr QUIN, le 10 août, jour anniversaire du doctorat de HAHNEMANN. — Le Secrétaire fait remarquer de quelle utilité sera le Dr FLORES aux homœopathes qui désireront faire joindre à leur traitement le bénéfice du climat si heureusement célèbre de Nice.

Il lit aussi des lettres des Drs SOLLIER, CHARGÉ et RAMPAL de Marseille, et du Dr CRÉPU de Grenoble.

Il lit une portion du narré de son voyage scientifique en Allemagne et en Belgique.

La séance se prolonge par des discussions et des observations pratiques.

Séance du 16 février 1838.

Le Secrétaire met sous les yeux de l'assemblée un travail de M. le prof. Crépu, intitulé : *Lettre de M. Alb. Crépu adressée à l'un de ses élèves.*

M. CHUIT, Président, dit que pendant l'épidémie actuelle de catarrhes, il a fait l'expérience que l'activité des remèdes homœopathiques permet de ne pas désespérer des malades, lors même qu'ils paraissent être au dernier terme de leur existence; il cite le cas d'une dame âgée à laquelle il avait donné des soins fructueux, pendant le printemps et l'été 1837, contre une dyspnée très-forte accompagnée d'hydropisie générale, laquelle avait donné tous les signes d'hydrothorax.

Cette dame ayant été naguère atteinte de catarrhe pulmonaire, M. Chuit fut appelé de nouveau et la trouva dans un état qui lui parut tout-à-fait désespéré; le teint de la face était violet et blafard, la respiration stertoreuse ne s'opérait que péniblement, la tête retombait sur le thorax ou bien était violemment soulevée; l'adynamie était complète; *senega* rendit, dans la journée même, la malade à la vie, et permit d'administrer, les jours suivants, les remèdes correspondants aux symptômes; la malade a parfaitement guéri.

M. Chuit a eu plusieurs cas du même genre, où non-seulement les globules homœopathiques lui ont rendu des services aussi importants qu'inattendus, mais où encore ils l'ont fait revenir de l'opinion qu'il avait énoncée jadis au sein de la Société: que dans le catarrhe, rhume d'abord inflammatoire, puis prolongé, les remèdes homœopathiques avaient peu d'action; l'expérience lui a appris qu'ils en ont autant et plus que d'autres.

M. SALADIN appuie sur ce sujet, et donne pour exemple son propre père, âgé de 82 ans, ayant eu précédemment quelque affection grave de la tête, lequel ayant été pris, il y a quelques jours, de catarrhe bronchique menaçant, a été traité avec plein succès par M. Chuit au moyen d'*acon.* et *bry.*, qui ont fait disparaître très-promptement l'appareil inflammatoire; il est resté seulement un peu de toux et de crachats; ce résultat lui paraît surtout remarquable eu égard à l'âge du malade.

Cependant, observe M. Saladin, le stade inflammatoire des catarrhes est beaucoup plus vite et mieux influencé par les remèdes que le stade qui suit; en d'autres termes, le traitement homœopathique lui paraît beaucoup plus efficace pour éloigner le danger, que pour guérir radicalement et promptement le catarrhe pulmonaire ou bronchique.

M. PESCHIER fait remarquer, à ce sujet, que la promptitude de l'action curative des médicaments administrés pendant le plus fort éréthisme de l'organisme vient de ce qu'alors le sujet malade étant dans le plus haut degré de sensibilité nerveuse, il offre la plus grande réceptivité à l'action dynamique des remèdes; tandis que plus tard cette réceptivité est considérablement émoussée, soit par l'état pathologique antécédent, soit par le défaut de fièvre et d'excitabilité nerveuse. Le moyen de suppléer à cette dernière par les remèdes eux-mêmes est un sujet utile de recherche thérapeutique; il se peut qu'il soit nécessaire d'administrer alors des médicaments doués d'une plus

grande activité que ceux qui semblent naturellement indiqués : c'est ainsi que *mezereum* lui a parfaitement réussi dans le second et le troisième stades de la grippe, qui n'est autre qu'un violent catarrhe épidémique ; et cependant, *a priori*, on ne songerait guère à employer cette substance pour calmer ou guérir une irritation bronchique qui semble plutôt appeler *nux*, *pulsatilla*, *conium*. Il se peut aussi qu'il convienne alors d'augmenter les doses ou de changer les dilutions, telles d'entre elles se trouvant en rapport plus restreint avec tel état pathologique ; ainsi, il y a peut-être nécessité de substituer les gouttes aux globules et de multiplier les premières ; c'est encore là tout un sujet de recherche.

M. CHUIT raconte sur ce point, qu'il lui est réellement arrivé d'opérer une amélioration notable, dans des cas chroniques, par le seul fait d'un changement de dilution, et il cite le cas d'un homme atteint d'une psore manifestée par boutons et prurit, laquelle résista, durant plusieurs mois, à divers antipsoriques donnés à la dose d'un seul globule ; le malade était sur le point de renoncer à tout traitement, lorsque M. Chuit remonta son courage, et employa lui-même plusieurs globules à la fois, ce qui fut suivi d'un succès manifeste. — Là-dessus, sachant que M. Peschier a déjà plusieurs fois eu recours avantageusement à des doses inusitées, il le prie de communiquer quelques cas à la Société.

M. PESCHIER dit qu'il pourrait en citer un assez grand nombre pris sur plus de six mille malades qu'il

a traités homœopathiquement ; il se borne aux deux suivants :

L'enfant Cordier lui fut apporté atteint d'un embarras des voies respiratoires, qui avait résisté à un traitement allopathique et qui menaçait la vie du malade ; celui-ci avait la respiration très-gênée, et une toux fréquente très-douloureuse ; le facies était fort abattu, le pouls précipité, l'appétit perdu, le sommeil nul. Six gouttes de dilution d'*aconit* furent mises dans six onces d'eau, et l'enfant dut en recevoir une cuillerée à café toutes les deux heures.

Le remède fini, l'enfant fut rapporté dans un état plus grave que la première fois ; tous les symptômes avaient augmenté ; la mère regardait son enfant comme perdu. Alors trois gouttes de teinture mère d'*aconit* furent mises dans trois onces d'eau, pour être données par cuillerée à café toutes les heures. Dès la première nuit il y eut du sommeil, et le lendemain l'amélioration fut manifeste ; le remède fut réitéré, l'amélioration fut graduelle, et l'enfant guérit entièrement sous l'action de *bryonia*. La différence du résultat de la dilution et de la teinture mère, ainsi que la distance des doses a été des plus frappantes, et M. Peschier l'a regardée comme un avertissement pour l'avenir.

Second cas. Samuel Fortscher, homme trapu, carré d'épaules, ayant une poitrine large et de l'embonpoint, se plaignait d'être atteint d'une dyspnée si forte qu'il ne pouvait monter ni rue, ni escalier, sans être obligé de s'arrêter. Cette espèce d'asthme correspondant à

antim. crud., celui-ci fut donné en globules dissous dans huit cuillerées d'eau, une pour chaque jour, mais sans effet. *Arsenic.* lui fut substitué vainement. Alors le malade reçut la seconde dilution d'*aconitum* dont il devait prendre une goutte toutes les heures. Au bout de deux jours il éprouva une amélioration notable, et lorsqu'il se présenta de nouveau chez le médecin, la dyspnée avait presque disparu; cependant le même remède lui fut continué à la même dose et avec le même succès.

M. Rucco, homœopathe napolitain, se rendant à Londres, dit que dans les catarrhes il a surtout pris son indication dans le goût que paraissent avoir aux malades les crachats : s'ils sont salés, il donne avec succès *pulsatilla*, s'ils sont doux, *nux*, s'ils sont dénués de goût *merc. solub.* Quant à l'augmentation des doses après le stade inflammatoire, il est entièrement de l'avis de M. Peschier,

Sur la question adressée aux médecins présents, s'ils ont quelques typhus à traiter, la réponse générale est négative; mais tous s'accordent sur ce point que cette maladie traitée par l'homœopathie est considérablement moins grave et plus courte que par la thérapeutique allopathique. M. Dufresne dit qu'une épidémie s'étant manifestée dans sa commune, qui enlevait un grand nombre de malades, sur 12 qui s'adressèrent à lui, il en a sauvé 9; les trois autres étaient déjà dans un état fort avancé, lorsque ses soins furent requis; la maladie était un catarrhe pulmonaire typhoïde.

M. SALADIN pense que quelquefois l'allopathie rend malignes, soit typhoïdes, des affections catarrhales dites bilieuses, en les attaquant, dès le début, par les saignées et les évacuants.

Tous les assistants sont d'accord sur ce point, qu'en diminuant la quantité de sang nécessaire aux fonctions normales du cerveau, on prive le système nerveux de la force nécessaire pour réagir contre le principe morbide; de là, pour se servir d'une expression nosologique, l'*ataxie*, c'est-à-dire le défaut de proportion entre l'attaque de la maladie et la résistance de *natura medicatrix*.

M. RUCCO fait hommage à la Société d'un exemplaire de son ouvrage sur le pouls (*Introduction to the science of the pulse, as applied to the practice of medicine*. London 1827. 2 vol. grand in-8°), et montre un grand nombre de lettres de savants médecins qui ont donné toute leur approbation à ce traité; il expose aussi les journaux scientifiques qui ont rendu compte de cette œuvre consciencieuse et de longue haleine. (M. Rucco est auteur de plusieurs ouvrages de physiologie, matière médicale, médecine pratique, hygiène, etc.)

Il annonce qu'il a écrit un grand ouvrage sur la *médecine comparée*, dans lequel il passe en revue tous les systèmes depuis Hippocrate jusqu'à Hahnemann, et où il montre la supériorité de la doctrine homœopathique; il se rend en Angleterre pour y faire imprimer ce livre qui forme quatre volumes.

Enfin il annonce qu'il a écrit un mémoire dans le-

quel il fait connaître l'efficacité préservatrice de *nux* contre le choléra, non en l'administrant aux individus tout-à-fait sains, mais en le donnant pendant les premiers prodromes du choléra, savoir les douleurs de ventre et la diarrhée, trop peu intenses pour inquiéter ceux qui en sont atteints, mais préliminaires constants du mal épidémique. Il fait observer que tous les miasmes proprement dits irritent spécialement le système nerveux; que celui du choléra agit de la même manière, mais qu'en outre, il surexcite le système digestif, sans pourtant y produire de symptômes d'inflammation. Or, *nux* est manifestement reconnu pour un régularisateur des désordres nerveux et surtout des digestifs; il possède donc éminemment les qualités nécessaires pour parer aux dangers imminents du choléra; et c'est ce qu'une expérience maintes fois réitérée lui a démontré. *Nux* est aux yeux du Dr Rucco l'antagoniste par excellence de la cause irritante qui se porte sur les intestins et y produit le *choléra morbus*.

Extraits et Analyses.

Archives de la médecine homœopathique, deuxième série, quatrième année; publiées par MM. Libert et Léon Simon, Docteurs en médecine. Paris, chez Baillière. T. I. 4^{er} cahier.

Fidèles à l'annonce qu'ils en avaient faite en terminant la première série des *Archives*, les rédacteurs viennent de faire paraître

le premier cahier de la seconde série ; nous allons en donner une analyse exacte, et nous continuerons à le faire pour chaque cahier, à son apparition.

Le premier cahier donc se compose de trois morceaux : 1° de *la gastralgie et de la gastrite chronique*, par le D^r LIBERT ; 2° *Séance d'ouverture du cours public de médecine homœopathique*, par le D^r LÉON SIMON ; 3° *Symptômes du *teucrium marum verum**.

Le D^r LIBERT pose comme principe pathologique que « la gastralgie et la gastrite chronique ne sont pas des maladies spéciales ; mais une des variétés de forme sous lesquelles la psore peut se montrer ; » il appuie ce principe des observations suivantes :

Première observation. Un homme de 28 ans est pris subitement, à la suite d'un chagrin concentré, d'une douleur constrictive à l'épigastre et de vomissements, avec teinte ictérique de la peau. — Au bout de 12 heures de souffrances, *nux* 000 dans deux cuillerées d'eau fait disparaître toute trace de mal.

2° *obs.* Un homme de 55 ans, précédemment atteint de syphilis puis du choléra, en a conservé douleurs à l'estomac, renvois aigres et vomissements muqueux, céphalalgie violente, teinte ictérique ; *nux* 000 dans deux cuillerées d'eau, fait disparaître tous les accidents. — Au bout de six mois, retour de la maladie ; *sulf.* 000 : soulagement, puis au bout de huit jours retour à la santé ; alors *merc. sol.*, puis huit jours après *sulf.* ; guérison totale.

3° *obs.* Une couturière, de 18 ans, avait donné dans son enfance des marques de psore ; maintenant céphalalgie sus-orbitaire, étourdissements, boutons au front, corizas fréquents, bouche amère, pesanteur à l'estomac et douleur épigastrique, constipation ; palpitations, dyspnée en montant ; *nux* 000 diminue la gastralgie ; sept jours après *sulf.* 000 produit céphalalgie, somnolence et prurit, puis rétablissement de la digestion ; vingt jours après, *merc. sol.* 000, puis *sulf.* 000, puis *merc. sol.* 000. Au troisième mois il ne restait que dyspnée, que *puls.* fit disparaître.

4^e obs. Une dame de 29 ans, malade depuis quatre ans, se plaint de douleurs à l'épigastre, de hoquets prolongés, d'oppression et de palpitations; après le repas, bâillements, serrement à l'estomac, douleur thoracique et sous l'épaule. *Sulf.* 000 amène douleurs dans les membres et aggravation générale, durant dix jours, suivie d'une amélioration de trois semaines. Alors, contre le hoquet, *bell.* 000 avec succès. Après quinze jours, contre les palpitations, *acon.* 00, et deux jours après, *puls.* 00, aussi avec succès. Au bout d'un mois, contre la douleur thoracique, *bry.* 00 (avec succès? *Réd.*).

Le mois suivant, *natr. mur.* 00; un mois après, *platina* 0; le mois suivant, *merc. sol.*, pour une irritation buccale avec salivation; le mois d'après, *bell.* 0 contre le hoquet qui était revenu. Alors santé parfaite.

5^e obs. Une demoiselle de 15 ans et demi, faible, lymphatique, ayant eu jadis de la gourme; malade depuis dix-huit mois, teint jaune, céphalalgie sus-orbitaire, étourdissements, salivation et crachotement, soif, nausées à jeun, gonflement douloureux à l'épigastre, surtout le soir et la nuit; coliques quotidiennes à 5 heures, au-dessus de l'ombilic, puis au-dessous; dyspnée; douleurs entre les épaules et de courbature aux bras. — Octobre 10, *sulf.* 000; 19, *merc. sol.* 000; novembre 4, amélioration notable, *sulf.* 000; 18, *calc. carb.* 000; décembre 3, *bellad.* 000; 17, *tinct. granat.* 8^{tt} j. Ce dernier médicament, dit l'auteur, fit entièrement cesser les douleurs tortillantes et la sensation d'un corps qui remontait vers la gorge. (Nous prions l'auteur de nous faire connaître l'ouvrage où il a lu la pharmacodynamique du *grenadier*. *Réd.*)

6^e obs. Une dame de 54 ans, ayant eu de la gourme à la tête, et assez souvent des dartres farineuses à la face, malade depuis deux ans à la suite de chagrins domestiques; douleurs à l'épigastre avec gêne dans la respiration, étouffements et fièvre, étourdissement, besoins de manger, puis poids à l'épigastre; bâillements, soupirs, battements de cœur, tristesse et larmes. Novembre 9, *sulf.* 000, suivi de grande amélioration; décem-

bre 1^{er}, *merc. sol.* 000; 21, *sulf.* 000. Janvier 11, *sulf.* suivi du plus complet succès.

7^e obs. M. ***, 56 ans, tempérament bilieux, né d'un père ga'eux, et ayant eu lui-même de la gourme à la tête, et plus tard une syphilis traitée par *merc.*, atteint depuis trois ans de dérangement des voies digestives : serrement aux tempes, darts farineux à la face, narines sèches, coriza tenace, dents cariées, douleur et lourdeur à l'épigastre cessant avec le repas, puis serrement avec étouffement, douleur thoracique de l'estomac au bras; rapports hydro-sulfureux; flatulences et borborygmes; constipation; douleurs lombaires et des membres; sommeil interrompu par le travail de l'estomac. Caractère irascible, violent.

Janvier 28, *sulf.* 000 suivi d'amendement. Février 25, *bry.* 000; aggravation et diarrhée. Mars 15, *hep. sulf. calc.* 0, puis *calc. carb.*, *sulf.*, *calc. carb.*, *hep. sulf. calc.*, *ac. nitr.*, *natr. mur.*, *sulf.*, et enfin septembre 7, *nux*, qui termina la guérison; *nota*, tous à la dose d'un globule.

8^e obs. M. ***, 58 ans, tempérament bilieux, ayant eu la gale traitée par frictions; affecté depuis cinq ans d'une maladie de l'estomac; bouche pâteuse, langue blanche, épaisse; pesanteur et gonflement épigastriques après le repas; douleur comme d'une pierre dans l'estomac, diminuée par le vomissement; brûlure et régurgitation d'eaux brûlantes agaçant les dents, renvois continuels, vomissements d'eaux et de mucosités; depuis trois ans, constipation opiniâtre; teint ictérique, caractère triste.

Juin 2, *sulf.* 000, répété le 9 et le 16. Le 30, *calc. carb.* 0000, et juillet 14, *sulf.* 000.

Amélioration sensible, le malade commence à manger des viandes.

Juillet 28, *silic.* 0000 puis successivement *nux*, *carb. veg.*, *arsen.*, *natr. mur.*, *bryon.*, *plumb.*, *lycop.* et *veratr.* Quoique en traitement depuis dix-huit mois, le malade n'est pas encore guéri, bien qu'il éprouve une amélioration notable.

L'auteur expose ses idées sur la gastrite chronique qu'il ne

croit point (et avec raison) être la suite de la gastrite aiguë, et il discute chacune des observations ci-dessus, en faisant remarquer avec quelle justesse HAHNEMANN a rapporté à l'action de la psore les affections chroniques.

M. Léon Simon, dans son *discours d'ouverture*, se propose « de reprendre la doctrine dans son ensemble et dans son unité » ce qui sera le but de son cours de cette année.

Il proclame comme principe général et satisfaisant de la médecine, celui que possède l'homœopathie la *loi d'appropriation*, et comme méthode de thérapeutique à base fixe celle que seule elle emploie; ces deux faits font devenir la médecine homœopathique une *science positive*.

Il explique ce qu'il entend par *loi d'appropriation*, savoir la spécificité du remède et son homogénéité à la maladie.

Il passe à la *loi physiologique* qu'il dit ne point exister, à cause de la grande variété des constitutions individuelles.

Parlant de la *loi thérapeutique*, il dit qu'elle est bien plus avancée que la précédente, et il la définit de nouveau.

MÉLANGES.

Le narré que nous avons fait dans un de nos précédents cahiers de la visite du Dr Clarke, médecin de la Reine d'Angleterre, à la fille de M^{me} Besson, nous a valu deux réclamations : l'une de M^{me} Besson elle-même, l'autre du Dr Belluomini; elles ne portent pas sur une erreur grave de fait; mais seulement sur l'intention qu'on pourrait prêter, d'après nos expressions, au Docteur de S. M.; cela prouve seulement que nous avons été moins clair que nous l'avions cru; et nous sommes surpris, en relisant notre article, qu'on ait pu se méprendre sur la pensée qui nous animait en le traçant.

M^{me} Besson craint qu'on n'infère de nos paroles que M. Clarke ait refusé de voir la malade parce qu'auprès d'elle était un homœopathe ; et cela à cause du peu de cas qu'il ferait de l'homœopathie. Nous avons pourtant dit : « M. Clarke n'avait point parlé en homme fâché, mais en homme convaincu. » Elle rétablit l'exactitude des faits qui nous était imparfaitement parvenue, en disant que la visite du D^r Clarke à la malade a été faite en l'absence des Docteurs homœopathes qui conféraient dans la pièce voisine sur les moyens à appliquer ; qu'il jugea le cas très-grave et l'issue douteuse, qu'il promit ses soins les plus assidus et les empressés ; qu'engagé à entrer dans la salle de conférence des homœopathes Dunsford et Belluomini, il sauta au cou de ce dernier, et se retournant vers M^{me} Besson, la félicita d'avoir mis son enfant entre si bonnes mains et se retira. — Le reste de l'entrevue se passa entre M^{me} Besson et le D^r Belluomini, comme nous l'avons raconté.

Selon ce dernier, ce seraient des malades du D^r Clarke qui lui auraient été confiés par lui et qu'il aurait eu le bonheur de guérir.

La nuance, on le voit, est très-légère ; et ce que nous avons eu à cœur d'établir, la considération du D^r Clarke pour l'homœopathie, se trouve confirmé par le récit de M^{me} Besson et par celui du D^r Belluomini.

Ce n'est certes pas avec légèreté qu'on doit traiter l'opinion d'un homme aussi habile et aussi haut placé que le médecin de Sa Majesté britannique ; aussi notre intention a-t-elle été réellement de faire savoir aux incrédules et aux dénigreur de notre doctrine, qu'il existait en pays étranger des hommes *très-considérables* qui ne se permettent pas de mépris et de dédain pour le fruit immortel des veilles et l'elan du génie d'un savant de premier ordre, et qui croient devoir accorder foi et confiance à ses promesses, même lorsqu'elles sont pratiquement appliquées par de simples adeptes.

Dans tous les cas, la connaissance personnelle que nous avons faite du D^r Clarke pendant son séjour à Genève, nous aurait

empêché de rien dire de lui qui pût être le moins du monde à son désavantage.

P.

Extrait de correspondance.

Le D^r BIGINELLI de Trino nous écrit ce qui suit :

. « En lisant dans la *Bibliothèque homœopathique* ce que vous dites concernant l'intervention du fluide électrique mis en activité et en évidence au moyen de la trituration des substances médicamenteuses et du sucre de lait, je me suis rappelé que déjà, il y a deux ans, j'ai eu la même idée, et j'ai pensé que ce fluide pourrait bien être le conducteur des molécules invisibles dynamisées, et que, modifiant instantanément l'action vitale dans les diverses parties de tissu organique affectées par action nuisible, il en résulte la promptitude des guérisons qu'on peut vraiment appeler miraculeuses, toutes les fois qu'il y a spécificité homœopathique.

» En preuve de ce que j'expose, j'ai le plaisir de vous citer (et que vous aurez peut-être connu avant moi) les belles guérisons obtenues par le célèbre académicien de Bo'ogne, Pivati, en 1747. Ayant inventé une machine électrique particulière, avec laquelle il électrisait des tubes de verre qui contenaient des substances médicamenteuses molles, il posait ces tubes hermétiquement fermés sur les parties malades : les mains, les genoux atteints de goutte chronique ; les malades en sentaient les secousses répétées, recouvraient à l'instant le mouvement naturel des parties sans souffrir davantage, et s'en retournaient guéris chez eux (?). C'est ce qui arriva à l'évêque de Sebenico. Un autre cylindre électrique rempli de beaume du Pérou, indiqué pour certaines maladies particulières, guérit un chevalier en peu de minutes, tellement qu'il put se transporter peu après dans une soirée ;

tout son corps laissait échapper une odeur agréable de baume du Pérou, à la grande surprise des assistants à la soirée. Je pourrais ajouter ici plusieurs guérisons semblables. Mais il semble permis de conclure de ces faits que l'électricité est le conducteur des dynamisations homœopathiques antipsoriques, et qu'en y réfléchissant de leur côté, les médecins antipathiques cesseront de tourner en ridicule nos petites doses préparées avec le pilon et le mortier, conformément aux indications de notre vénérable maître. »

ANNONCES.

La verità della omiopatia; memoria del Dottor Francesco TALIANINI. Ascoli, 1837. Br. in-8° de 58 p.

Considérations sur la Matière médicale et la thérapeutique.
Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris,
par J. JUVIN, Docteur en Médecine. Paris, 1837. In-4° de
55 p.

Nous rendrons compte de ces deux ouvrages.

INAUGURATION

D'UNE COURONNE

Sur le buste de Hahnemann,

PAR UN GRAND NOMBRE DE SES DISCIPLES
ET DE SES AMIS.

Le 19 février, les disciples du docteur HAHNEMANN et ses amis, au nombre de 300 environ, de différentes nations : Anglais, Allemands, Italiens, Américains, etc., parmi lesquels les sciences, les arts, la naissance et la fortune étaient représentés par des hommes distingués, se sont réunis, à 8 heures du soir, dans son salon, pour célébrer l'inauguration d'une couronne offerte à l'immortel fondateur de l'homœopathie.

Une couronne en bronze doré était placée sur le buste en marbre de ce grand homme recouvert par un voile épais ; — lorsque toute la société a été réunie, une députation a été chercher dans son cabinet le héros de la fête et l'a introduit dans la réunion. La vue inattendue d'un si grand nombre d'amis lui a causé beaucoup d'émotion, et avec sa douceur habituelle, il les a accueillis tous en leur serrant amicalement la main ; ensuite il a été amené devant son buste, et le voile qui le couvrait étant tombé, le Doc-

teur SIMON lui a adressé un discours relatif à la circonstance, exprimant les sentiments de la société qui ne faisaient que précéder ceux de la postérité en lui décernant le laurier immortel ; frappé par ces marques touchantes d'amitié et de vénération, HAHNEMANN ne pouvait pas contenir son émotion ; il a répondu cependant en des termes pleins d'onction et de sentiment pour exprimer sa gratitude.

Après ces discours, M. Briouse a lu , accompagné de musique, l'ode suivante :

A J. HAHNEMANN.

Par de longues erreurs trop souvent arrêté
En des sentiers nouveaux quand le progrès s'avance
Sur les pas de la vérité,
Vers un autre avenir le monde entier s'élance.

Dépouille-toi des langes du passé,
Relève enfin ton front trop long-temps abaissé ;
De tes cruels tourments va se fermer l'abîme :
Sèche tes pleurs, faible victime ,
Triste et souffrante humanité.
Non, plus de lutttes meurtrières,
Plus d'interminables douleurs ;
Disparaissez, fausses lueurs ,
Cessez, disputes mensongères.

Comme l'éclat du jour fait fuir l'obscurité,
Un astre bienfaisant sur le monde levé,
Répandant en tous lieux le feu de son génie,
Etouffant sous ses pas les clameurs de l'envie,

Promet au genre humain par ses divers travaux
Le repos, le bonheur, la fin de tous les maux.

Brille toujours sur nous, accomplis ton message ,
Interprète divin, favorable présage-
D'un meilleur avenir aux mortels réservé ;
Contre la faux du temps ton grand nom préservé
De ses coups destructeurs ne peut craindre l'outrage ;
Viens grandir à jamais, toi son sublime ouvrage,
De génie et d'amour gage pur, immortel,
Sainte homœopathie , inspiration du Ciel.

Vénérable savant, de ton siècle la gloire,
Lorsque ton nom s'inscrit au temple de mémoire,
HAHNEMANN, ah ! reçois nos hommages, nos vœux !
Dans ses douleurs vers toi l'univers malheureux
N'éleva pas en vain sa voix faible et plaintive ;
A ses tristes accents ta grande ame attentive
A déjà répondu.... partout séchant ses pleurs,
Ton nom du monde entier console les malheurs.

Salut à toi ! salut à ta vaste destinée
De l'amour des humains va grandir entourée ;
Ainsi que l'astre immense au loin chassant la nuit,
Ecarte de tes pas le mensonge qui fuit,
Parcours calme et serein ta brillante carrière,
Répands sur nous les flots de la vive lumière,
Marche avec ton grand nom que chacun va bénir
A l'immortalité que t'ouvre l'avenir !

Et nous les premiers fils de ta parole sainte,
Nous qui de notre amour entourons cette enceinte,

Nous qui suivons tes pas, qui goûtons le bonheur
 Et de toucher ta main et d'admirer ton cœur,
 Qui voyons les vertus, le savoir, le génie,
 S'unir si noblement à tant de modestie,
 Elevant jusqu'à toi les timides accents
 De l'amour qui remplit nos cœurs reconnaissants,
 Suivant l'impulsion de notre foi profonde
 Nous avons devancé la volonté du monde,
 Formant d'or et d'airain sur ton front radieux
 De rameaux et de fleurs un bandeau glorieux.
 Humble prix du savoir que ta bouche nous donne,
 Nous venons t'apporter la première couronne
 De celles qu'à jamais vont tresser et t'offrir
 Le siècle qui s'écoule et le monde à venir.

Après cette pièce de vers, le Dr Sinibaldi de Rome
 a déclamé l'ode suivante en italien :

Taccia di greca medicina il vanto,
 Del suo fallir accosta ognor consente,
 Che a tergere è invocato umano pianto
 Inutilmente.

Per lei non era ancor dato al pensiere,
 Senza il suo genio con ardir profondo,
 Penetrar di natura il gran mistero
 Ed aprirlo al mondo.

Ma da sagace indagator tu sveli
 L'arte che occulta si serbò fin ora
 A chi l'accesso non avea nè i cieli,
 Nè l'ebbe ancora.

Or tu vero prometeo presente
Quanto al desio si dipingea del cuore
Face divina a illuminar le genti,
E fare onore.

Di sottile sostanza la virtude
Cui tentò in vano il venerando Padre
Ricca di meraviglie a te dischiude
L'antica madre.

Che val se il pondo è grande ed il volume
Un piccol raggio è il vivo ardor del sole,
Sta delle cose in sen soffio d' un Nume
Scevro di mole.

Il saggio le travede, e le sprigiona
Fino dal seno di più inerte cosa!
Miracol d' arte l' opra sua corona
Industriosa.

Poichè ravviva di salute il fiore
Sul più mirabil delicato stelo
Soave come il soffio dell' amore
Dono del cielo.

L'umanità cui sempre il morbo incalza
Più non paventa il vaso di Pandora
Ma lieta al tuo gran nome il cilio alza
E si rimora.

Roma la sede degli antichi Dei
L' altare ove bruciava al greco incensi
Converte a te, che degno ancor più sei
D' onori immensi.

D' all' indo al mar gelato, all' Afro adusto
Sonò tua voce a ravvivare i cuori,
Ognun concorre a coronar tuo busto
D' eterni allori.

Cette pièce, qui exprime d'une manière si ingénieuse et si concise quelques-uns des principaux mérites de l'homœopathie, se distingue par son originalité des éloges prononcés dans de pareilles circonstances.

La soirée s'est terminée par différents morceaux de musique et de chant, de la manière la plus gaie et la plus amicale : tout le monde jouissait du bonheur du vénérable vieillard ; M^{me} Hahnemann a fait les honneurs de la fête d'une manière fort aimable, paraissant touchée des dispositions de l'assemblée. On s'est retiré très-tard, après avoir de nouveau serré la main de l'homme qui a fait de si grandes choses, en emportant un souvenir qui ne s'effacera jamais.

Cette ovation décernée au fondateur de l'homœopathie par un si grand nombre d'hommes distingués par leur naissance ou leur savoir, est une expiation de l'abominable procédé de ses indignes disciples qui veulent bien profiter de ses sueurs, mais par la plus lâche ingratitude refusent d'en reconnaître l'auteur,

en effaçant jusqu'au nom de sa doctrine ! Mais ils ont beau faire , leur envie ne sera jamais que la fable du Serpent et de la Lime.



FIN DU TOME PREMIER.